

ACTA SEMIOTICA

IV, 8, 2024

A la mémoire de Kestutis Nastopka

Débat

Actualité sémiotique de l'actualité ?

Ouvertures théoriques

Lectures critiques

Analyses et descriptions

In vivo

Bonnes feuilles



Centro de Pesquisas Sociosemióticas

Pontifícia Universidade Católica de São Paulo

Av. Nazaré, 993, bloco III, sala 2

CEP: 04263-100, Ipiranga, São Paulo (SP)

<https://www.pucsp.br/cps/>

AS

Acta Semiotica

successor des *Actes Sémiotiques*, revue fondée en 1978 par

sucessora das *Actes Sémiotiques*, revista fundada em 1978 por

Algirdas J. Greimas

IV, 8, 2024

Direção :

Ana Claudia de Oliveira

Redator chefe :

Eric Landowski

Comitê de redação :

Per Aage Brandt †

Giulia Ceriani

Paolo Demuru

Yvana Fachine

Guido Ferraro

Manar Hammad

Nijolé Kersytė

Ana Claudia de Oliveira

Jean-Paul Petitimbart

Conselho editorial :

Claude Calame

Norma Discini

José Luiz Fiorin

Peter Fröhlicher

Anne Hénault

Bernard S. Jackson

Tarcisio Lancioni

Massimo Leone

Anna Maria Lorusso

Jorge Lozano †

Francesco Marsciani

Kestutis Nastopka †

Herman Parret

Jean Petitot

Óscar Quezada

Mehmet Rifat

Franciscu Sedda

Pekka Sulkunen

Arunas Sverdiolas

Eero Tarasti

Luiz Tatit

Felix Thürlemann

Jean-Didier Urbain

Saulius Žukas

Comitê de leitura :

Cristina Addis

Daniele Barbieri

Anouar Benmsila

Marc Bogo

José Carlos Cabrejo

Pierluigi Cervelli

Luciana Chen

João Ciacio

José Contto

Nicola Dusi

Lucrecia Escudero

Roberto Flores

Francesco Galofaro

Rayco González

Giorgio Grignaffini

Stefano Jacoviello

Paulius Jevsejevas

Morteza B. Moein

Federico Montanari

Roberto Pellerey

Alain Perusset

Moema Rebouças

Luiza Silva

Didier Tsala

Design :

Marc Barreto Bogo

Assistência editorial :

Rafael Alves

Configuração do sistema OJS :

Open Journal Solutions

Periodicidade : semestral

Idiomas : português, francês,
italiano, inglês, espanhol

ACTA SEMIOTICA

IV, 8, 2024

Éditorial / Editorial <i>en forme de « point sémiotique »</i>	5
A la mémoire de Kestutis Nastopka	11
Débat — Actualité sémiotique de l'actualité ?	
Présentation	14
Eric Landowski <i>Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique</i>	20
1. Motivations individuelles	
Giorgio Grignaffini <i>Attualità e quotidiano : un rapporto in evoluzione</i>	40
Roberto Pellerey <i>La noia e la paura</i>	51
Ahmed Kharbouch <i>Actualité et dire-vrai</i>	58
Ruggero Eugeni <i>Regarder la vie passer. Notes pour une socio-sémiotique de l'actualisation temporelle</i>	67
2. Stratégies systémiques	
Érik Bertin <i>Du fil au fragment. Crise de régime médiatique</i>	76
João Ciacio <i>O espelho de Narciso : consumo da informação no mundo digital</i>	82
Olivier Chantraine <i>Suivre l'actualité, ce n'est pas « faire l'actualité », à moins que...</i>	94
Luiza Eltz <i>Webjornalismo e escuta da atualidade : da proximidade à bajulação no YouTube</i>	104
3. Fondements sémiotiques	
Roberto Flores <i>Presencia presente, presente presencial</i>	113
Jean-Paul Petitimbart <i>L'actualité : entre tension et interaction</i>	128
Ouvertures théoriques	
Manar Hammad <i>De la matière dans l'espace architectural. Comparaison syntaxique</i>	144
Lectures critiques	
Franciscu Sedda <i>Re-reading Les Interactions risquées. Potentialities and folds of a semiotic classic, twenty years after</i>	163
Alain Perussset <i>Régimes de sens, sens dessus dessous</i>	182
Analyses et descriptions	
Roberto Pellerey <i>La natura incerta dei caratteri antichi : l'azzardo inferenziale del decifratore</i>	208
In vivo	
Renata Fabbris e Ana C. de Oliveira <i>Corpos (des)vestidos na reivindicação política</i>	241
Bonnes feuilles	
Giulia Ceriani <i>Inversioni. Senso dell'insensato</i>	249
Paolo Demuru <i>Política é semiótica / Politics is semiotic</i>	255

Éditorial

en forme de « point sémiotique »

Conjuguer le savoir et la saveur — la rigueur intellectuelle et le goût de vivre —, telle était l'ambition de cette revue du temps de sa fondation, à la fin des années 1970, par Greimas, lui qui concevait la sémiotique comme un « gai savoir ». Rien de plus exaltant en effet que de construire, comme c'était alors le cas, quelque chose d'entièrement neuf — une théorie sémiotique *sui generis* —, et cela dans un contexte social des plus accueillants vis-à-vis de la recherche (même en sciences sociales !) tout en étant entouré d'une équipe de collaborateurs enthousiastes. Tout cela est aujourd'hui révolu : à la place du club sémiotique d'antan, des équipes éparpillées ; au lieu de la totale liberté d'entreprendre que nous avons connue, un encadrement académique rigide et paralysant ; et bien plus grave encore, à l'opposé de l'euphorie des « trente glorieuses » (1945-1975), un monde culturellement déboussolé, politiquement et géopolitiquement menacé du pire, écologiquement en catastrophe. L'idéal d'un gai savoir sémiotique est-il encore tenable dans de telles conditions ?

Le présent numéro, composé de deux parties quantitativement à peu près égales — un débat pour commencer, une série de rubriques régulières ensuite — suggère une réponse nuancée. D'un côté, on constatera qu'en dépit de tout, le style de recherche conquérant à la manière de la belle époque, qui procède de l'invention conceptuelle, de l'innovation méthodologique ou de l'audace épistémologique, de la découverte ou de la création, reste vivant. C'est ce qu'atteste surtout la seconde partie (rubrique « Ouvertures théoriques » et les quatre suivantes). Mais on verra aussi, principalement dans la partie Débat, qu'il y a place également pour un type de démarche complémentaire, peut-être plus conforme aux attentes du temps présent dans la mesure où il débouche sur un type de savoir moins modélisant mais plus descriptif et explicatif, à la fois plus critique et plus immédiatement opératoire.

Pour entrer un peu plus dans les détails, laissons momentanément de côté la section Débat et commençons par évoquer les rubriques de la seconde partie. A en juger par leur contenu et leur ton, on serait prêt à croire que l'heureux temps du « gai savoir » n'est nullement révolu, du moins pour certains sémioticiens ! Que de confiance dans les promesses de la théorie aura-t-il effectivement fallu, tour à tour, à Manar Hammad pour se lancer dans l'exploration d'une problématique aussi complexe et aussi neuve (pour nous, en sciences sociales) que celle de la *matière* en son espace (Ouvertures théoriques) ; à Roberto Pellerey pour nous offrir une vraie leçon d'audace méthodologique, à l'opposé des prudences algorithmées d'aujourd'hui, en faisant ressortir la valeur heuristique des *paris* interprétatifs d'un Champollion et d'autres déchiffreurs d'écritures oubliées (Analyses et descriptions) ; à Roberto Flores pour entreprendre de repenser, sémio-linguistiquement, des concepts aussi fondamentaux que ceux de *présent* et de *présence* (débat Actualité) ; à Giulia Ceriani pour oser relever le défi, tellement contemporain, de l'*insensé* (Bonnes feuilles) ; à Franciscu Sedda et à Alain Perusset pour donner, chacun à sa manière, un nouvel élan à une problématique de l'*interaction* en passe de devenir sans doute un peu trop standardisée (Lectures critiques) ; à Renata Fabbris et Ana C. de Oliveira pour explorer, comme disaient les protestataires de « mai 68 », « sous les pavés *la plage* » (In vivo) ; enfin à Paolo Demuru pour décider de transformer la sémiotique en un *instrument de combat* contre l'obscurantisme politique et essayer de nous montrer comment procéder pour y arriver (Bonnes feuilles) !

Dans le Débat qui précède ces courageuses envolées, le ton est différent. Cette confrontation entre une dizaine de chercheurs porte sur une question qui nous a paru d'actualité bien qu'il ne s'agisse pas de l'*actualité* elle-même¹ mais du sens (ou de l'insignifiance) de la pratique qui consiste, comme on dit, à « *suivre l'actualité* » par médias interposés. Giorgio Grignaffini, Roberto Pellerey, Ahmed Kharbouch et Ruggero Eugeni explorent les motivations possibles de cette pratique devenue obsessionnelle pour une large partie du public. Érik Bertin, João Ciaco, Olivier Chantraine et Luiza Eltz analysent les stratégies qui la stimulent et la conditionnent. Et finalement Roberto Flores, d'un côté, Jean-Paul Petitimbert, de l'autre, décrivent les mécanismes linguistiques et sémiotiques fondamentaux que tout cela met en jeu.

Là aussi se pose (entre autres) la question des rapports entre saveur et savoir, mais sur un autre plan et en d'autres termes que précédemment. De quoi s'agit-il ? Pour beaucoup de nos contemporains, à mesure que s'étend le règne du numérique, la saveur du quotidien vécu au jour le jour, forme première du présent, se trouve de plus en plus contaminée par un savoir porteur d'une seconde forme du même présent : le *savoir sur l'actualité* telle que rapportée, filtrée ou, plus exactement, construite par les médias. Ce savoir, dans la plupart des cas peu

1 A savoir, pour l'heure, de Mayotte à Los Angeles en passant par Valence, en Catalogne, une série de catastrophes ponctuelles, bien que climatiquement semi-programmées ; de toutes parts, populismes en plein essor — actualité celle-là récurrente ; et — actualité quant à elle durative — génocide méthodiquement perpétré en Palestine avec l'appui décisif des principales puissances occidentales, assorti il est vrai de quelques réserves verbales dont le caractère pharisaïque mériterait sémiotiquement l'analyse.

réjouissant (les bonnes nouvelles sont rares ! presque par définition), quelquefois (ou souvent) falsifié, paraît néanmoins toujours attendu. C'est à ce genre de contradictions que cherche à se superposer le méta-savoir descriptif, analytique et finalement critique que construisent les participants au présent débat.

A ce niveau, pour le chercheur, seule la satisfaction de comprendre, parfois même de parvenir à expliquer, peut compenser le mauvais goût de l'objet à analyser. La saveur de ce savoir est donc d'un autre ordre et en général plus amère que celle que l'invention conceptuelle ou méthodologique permet d'éprouver. Mais la construction d'un tel savoir critique, nécessaire dans le contexte social et politique actuel, ne justifie pas moins l'ardeur de la recherche. Plus que de la science-pour-la-science, elle relève de l'engagement sémio-politique.

Peut-être faut-il souligner un dernier point : ce serait se tromper d'interprétation que d'assimiler notre distinction entre « gai savoir » et « savoir critique » à l'opposition simpliste, chère aux bureaucrates programmeurs de thèses, entre « Partie théorique » et « Partie appliquée » d'une recherche. Dans la pratique réelle de la recherche sémiotique, pour peu qu'elle se veuille intellectuellement productive, les deux voies que, par souci de clarté, nous venons d'évoquer séparément ne s'excluent nullement l'une l'autre par principe ! Au contraire, bien souvent, c'est une attention critique aigüe qui mène à la découverte. Et inversement, l'imagination conceptuelle ne peut être que bénéfique à l'efficacité d'une démarche descriptive et critique. Comme au bon vieux temps, savoir et saveur doivent toujours et encore se conjuguer !

Eric Landowski

Editorial

em forma de “Point sémiotique”

Conjugar o conhecer (o saber) e o sabor — o rigor conceitual e o gosto de viver —, tal foi a ambição desta revista na época da sua fundação no final dos anos 1970 : Greimas, seu fundador, concebia efetivamente a semiótica como um *gai savoir*. Nada podia ser mais estimulante do que construir, como foi o caso então, algo inteiramente novo — uma teoria semiótica *sui generis* — e isto em um contexto social dos mais acolhedores à pesquisa (mesmo nas ciências sociais !), estando ademais rodeado de uma equipe de colaboradores entusiastas. Tudo isso agora é coisa do passado : no lugar do clube semiótico de antigamente, equipes espalhadas ; em vez da total liberdade de investigação que temos conhecido, um enquadramento acadêmico rígido e paralisante ; e mais grave ainda, em contraste com a euforia econômica e intelectual dos “trinta gloriosos” (os anos 1945-1975), um mundo culturalmente desorientado, política e geopoliticamente ameaçado pelo pior, e ecologicamente em desastre. O ideal de um *gai savoir* semiótico é ainda sustentável em tais condições ?

A presente edição, composta de duas partes quantitativamente mais ou menos iguais — um debate para começar, uma série de seções regulares em seguida —, sugere uma resposta matizada. Por um lado, constata-se que, apesar de tudo, o estilo de pesquisa conquistador à maneira da *Belle Époque*, que procede da invenção conceptual, da inovação metodológica ou da audácia epistemológica, da descoberta ou da criação, permanece vivo. Isto é o que atesta sobretudo a segunda parte (rubrica “Aberturas teóricas” e as quatro seguintes). Mas veremos, principalmente na parte Debate, que há também lugar para um tipo de abordagem complementar, talvez mais alinhada às expectativas do tempo presente na medida em que conduz a um tipo de conhecimento menos modelizante, mas mais descritivo e explicativo, mais crítico e mais imediatamente operacional.

Para entrar um pouco mais nos detalhes, deixemos momentaneamente de lado o Debate inicial e comecemos pelas secções da segunda parte. A julgar pelo seu conteúdo e pelo seu tom, parece que os tempos felizes do “gai savoir” não acabaram, pelo menos para alguns semioticistas ! Assim, quanta confiança nas promessas da teoria era necessária a Manar Hammad para explorar um problema tão complexo e tão novo (para nós nas ciências sociais) como o da *matéria* no seu espaço (Aberturas teóricas) ; a Roberto Pellerey para nos oferecer uma verdadeira lição de audácia metodológica, em contraste com a prudência algorítmica atual, ao salientar o valor heurístico das *apostas* interpretativas de Champollion e de outros decifradores de escritos esquecidos (Análises e descrições) ; a Roberto Flores para repensar semio-linguisticamente conceitos fundamentais como os de *presente* e de *presença* (debate Actualidade) ; a Giulia Ceriani para ter ousado encarar o desafio, tão contemporâneo, do *insensato* (Bonnes feuilles) ; a Franciscu Sedda e a Alain Perusset para darem, cada um à sua maneira, um novo impulso à problemática da *interação* (Leituras críticas) ; a Renata Fabbri e Ana C. de Oliveira para explorarem “sob o pavimento a *praia*” (In vivo) ; e a Paolo Demuru para dedicar transformar a semiótica em um instrumento de *combate* contra o obscurantismo político (Bonnes feuilles).

No Debate que precede essas iniciativas, o tom é diferente. Uma dezena de pesquisadores refletem sobre uma questão que nos pareceu de atualidade, embora não se trate da *atualidade* mesma¹, mas do sentido (ou da insignificância) da prática que consiste, como se diz, em “*seguir a atualidade*” pelas mídias interpostas. Giorgio Gringnaffini, Roberto Pellerey, Ahmed Kharbouch e Ruggero Eugeni investigam as motivações desta prática que se tornou obsessiva para uma grande parte do público. Érik Bertin, João Ciano, Olivier Chantraine e Luiza Eltz analisam as estratégias midiáticas que enquadram, estimulam e exploram a disponibilidade dos receptores. Finalmente, Roberto Flores, por um lado, e Jean-Paul Petitimbert, por outro, descrevem os mecanismos linguísticos e semióticos fundamentais que tudo isso põe em jogo.

Aí também se coloca (entre outras) a questão das relações entre sabor e saber, mas num outro plano e em outros termos que precedentemente. Para muitos entre nossos contemporâneos, à medida que o reinado da tecnologia digital se estende, o sabor do cotidiano vivido no dia a dia (forma primeira do presente) encontra-se cada vez mais contaminado por um saber da “atualidade” (forma paralela do mesmo presente) tal como relatada, filtrada ou, mais exatamente, construída pela mídia sob suas múltiplas formas atuais. Esse saber, pouco animador na maioria dos casos (as boas notícias são raras, quase por definição), falsificado por vezes (ou muitas vezes), parece, no entanto, sempre esperado. É a respeito deste gênero de contradições que os participantes no presente debate tentam construir um meta-saber descritivo, analítico e, em última instância, crítico.

1 A saber, por hora, de Mayotte a Los Angeles passando por Valência, em Catalunha, uma série de catástrofes pontuais, embora climaticamente semi-programadas ; por todos os lados, o populismo em rápida expansão — uma atualidade recorrente ; e — atualidade quanto a ela durativa — genocídio perpetrado metodicamente na Palestina com o apoio decisivo das principais potências ocidentais, acompanhado, é verdade, de algumas reservas, cujo carácter farisaico mereceria semioticamente uma análise.

Neste nível, para o analista, só a satisfação de compreender, até mesmo de conseguir, por vezes, explicar, pode compensar o mal gosto do objeto a analisar. O sabor deste saber é, portanto, de outra ordem, e geralmente mais amargo que aquele que a invenção conceitual ou metodológica permite provar, como exemplificado na segunda parte desta edição. Mas a construção de um tal saber crítico, necessário no contexto social e político atual, não justifica menos o ardor da pesquisa. Mais do que a ciência pela ciência, trata-se de engajamento semiopolítico.

Talvez convenha enfatizar um último ponto : seria um equívoco de interpretação assimilar nossa distinção entre “gai savoir” e “saber crítico” à oposição simplista, cara aos burocratas programadores de teses, entre “Parte teórica” e “Parte aplicada” de uma pesquisa. Na prática real da pesquisa semiótica, por pouco que ela pretenda ser intelectualmente produtiva, as duas vias que, por mais clareza, acabamos de apresentar separadamente, não se excluem uma a outra por princípio. Pelo contrário, muitas vezes, é uma atenção crítica aguçada que leva à descoberta. E, inversamente, a imaginação conceptual só pode ser benéfica para a eficácia de uma abordagem descritiva e crítica. Como nos bons velhos tempos, saber e sabor devem sempre se conjugar !

Eric Landowski

A la mémoire de Kestutis Nastopka

Eric Landowski

Paris, CNRS

Kestutis Nastopka, un de nos meilleurs amis en sémiotique depuis plus de trente ans, est mort à Vilnius le 23 juillet 2024. Il était avant tout, à nos yeux, un amoureux de la création verbale, un esprit poétique. Pendant toute sa vie, la poésie et la mythologie seront ses objets d'étude préférés.

Il a d'abord été, durant les années 1950-60, professeur de littérature. Mais aussi, bientôt, critique littéraire — un critique écouté, vite devenu un familier des principaux écrivains lithuaniens de son temps, pléiade moderniste peu appréciée, on le devine, par le régime soviétique (auquel, comme il le disait lui-même, il croyait... jusqu'à l'invasion de Prague en 1968). Après une formation tournée vers le formalisme russe et l'approche lotmanienne de la culture — seules théories d'avant-garde accessibles dans le champ des humanités sous ce même régime —, il noue des rapports avec Greimas à l'occasion de ses deux voyages en Lituanie, en 1971 et 1979. Il lui soumet ses premières recherches, en reçoit des encouragements, devient un de ses correspondants assidus. C'est ainsi que, de fil en aiguille, dès la fin des années 1980, et plus encore après la mort de Greimas (en 1992), il s'affirme comme un pionnier de la sémiotique structurale en Lituanie, un des rares pays européens où elle s'est implantée durablement.

Il aura en effet su réunir un cercle intellectuel dont la vivacité, la diversité interne, la productivité (et la convivialité) rappellent le fonctionnement du « club sémiotique » dont Greimas s'était entouré à l'Ecole des Hautes Etudes, à Paris, dans les années 1970. Le plus significatif à cet égard restera pour nous le « Séminaire interdisciplinaire » que Nastopka ne cessa d'animer au département de philologie de l'université de Vilnius pendant pas moins de vingt-cinq ans (1993-2018). Au bout de la grande table, à sa droite, son complice Saulius Žukas,

lui aussi fidèle correspondant du « Maître » exilé en France ; à sa gauche — ou en face —, Arunas Sverdiolas, compagnon de route exerçant sur les intervenants le regard critique du philosophe phénoménologue. Là, chaque jeudi, se côtoient une quarantaine d'étudiants et de chercheurs confirmés, littéraires surtout, mais aussi folkloristes, philosophes, sociologues, et même un mathématicien. Les exposés et les débats, enregistrés, sont méticuleusement transcrits et mis à la disposition de chacun. Entrecoupées par les rires, les discussions sont si passionnées que souvent elles se prolongent d'une semaine à la suivante (et en tout cas, sans exception, au café de l'immédiat après-séminaire). En cet espace de réflexion théorique, de rencontre interdisciplinaire et de confrontation avec l'extérieur, comparaîtront divers membres de l'équipe parisienne, dont certains très régulièrement d'année en année. L'auteur de ces lignes a beaucoup appris de ces échanges.

Mais l'œuvre de Nastopka, c'est aussi la mise en place d'un centre de recherche — le « Greimo Centras » —, et d'un programme d'enseignement de la sémiotique greimassienne sans doute sans équivalent dans le reste du monde (sauf peut-être à São Paulo) à raison de son caractère systématique : former des sémioticiens qui maîtrisent avant tout les bases de la discipline (qui, en particulier, sachent s'y retrouver dans le *Dictionnaire* Greimas-Courtés, et s'en servir créativement), tel était pour Nastopka — et tel reste pour ses successeurs actuels — le premier objectif visé. Cela sans exclure une grande attention aux divers développements de la sémiotique « post-greimassienne ». D'où, aussi, l'énorme travail de traductions, dont en particulier celle de *Sémantique structurale* et du *Maupassant* (sans compter de très nombreux articles), travail accompli au fil des années par Nastopka lui-même ainsi que Saulius Žukas et d'autres parmi leurs proches, puis par certains de leurs plus jeunes collègues.

Cette œuvre, c'est enfin un ensemble considérable de publications personnelles¹. Les premières, du point de vue chronologique, sont des études critiques parues dans les principales revues littéraires lithuaniennes ; sa signature y restera fréquemment présente jusqu'à la fin. Cependant, une fois adoptée la perspective structurale, il voit la nécessité d'un lieu d'expression autonome : ce sera, là encore avec la complicité de Saulius Žukas (entre temps devenu éditeur), la création de la revue lithuanienne de sémiotique, *Baltos lankos*, à laquelle succèdera, à partir de 2020, la revue « en ligne » *Semiotika* (titre précédemment attribué à une série de monographies). Suivra bientôt une collection de livres où paraîtront notamment deux de ses principaux ouvrages, *Poétique du sens* (2002) et *Sémiotique littéraire* (2019).

Nastopka le répétait souvent : sa prétention n'était pas d'être un « grand théoricien ». Il laissait ce rôle à celui qu'il appelait « mon Destinateur ». A travers ses très nombreuses analyses de textes littéraires il n'en a pas moins contribué à donner à la sémiotique lithuanienne sa couleur propre. Minutie, didactisme, engagement, tels pourraient en être les traits dominants, s'il était

¹ On trouvera une bibliographie, exhaustive pour la période s'étendant de 1959 à 2021 (pas moins de 687 items !), dans *Semiotika*, 16, 2021, pp. 389-483.

possible d'enfermer en trois mots le produit vivant d'une culture. Le fait qu'à l'exception de quelques articles parus en français ou en anglais, ses travaux ne soient disponibles qu'en lithuanien (et quelques-uns en russe ou en letton) rend certes leur accès problématique au public étranger. En revanche, leur écho non seulement dans le milieu universitaire mais aussi auprès de toute l'intelligentsia lithuanienne ne fait aucun doute. Kestutis Nastopka n'a-t-il pas reçu en 2012, des mains de la présidente de la République, le Prix national lithuanien pour la culture et l'art ? Ce prix, qui n'avait jusqu'alors jamais été attribué qu'à des écrivains, lui fut décerné pour l'ensemble de son œuvre et plus précisément « pour le développement de l'école lithuanienne de sémiotique et l'art de décrypter les œuvres littéraires ».

Avoir été si longtemps un de ses nombreux amis a été un plaisir et reste un honneur !

Présentation

Actualité sémiotique de l'actualité ?

Eric Landowski

Paris, CNRS — São Paulo, CPS

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici un dossier en bonne et due forme qui prétendrait faire plus ou moins exhaustivement « le tour de la question ». Il s'agit plus modestement d'une suite de réflexions ordonnées après coup comme autant de pièces d'un débat, qui restera d'ailleurs ouvert. Précisons aussi que l'objet de cette confrontation n'est pas l'actualité elle-même, entendue comme « l'ensemble des faits qui retiennent l'attention du public à un moment donné » (Dictionnaire de l'Académie française). Ce qui nous intrigue se situe sur un autre plan : il s'agit de comprendre les tenants et aboutissants d'une pratique particulière, celle qui consiste, comme on dit, à *suivre* ladite « actualité ».

Tout est né d'un simple constat : aujourd'hui, tout le monde, ou presque, emploie une partie, souvent considérable, de son temps à se tenir au courant de « ce qui se passe » au jour le jour ici ou là, aux quatre coins du monde, que ce soit en s'en remettant aux canaux d'information traditionnels ou, désormais de plus en plus massivement, en usant des ressources offertes par les nouvelles technologies — plateformes digitales, réseaux sociaux et tutti quanti. Dans l'espoir d'éclairer sémiotiquement ce phénomène de masse et de mieux comprendre son évolution en cours, si possible même de l'expliquer, nous avons adressé à une vingtaine de collègues — sémioticiens ou proches de notre discipline — le texte d'ouverture reproduit ci-après, « Suivre l'actualité : pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique ». La moitié d'entre eux ont bien voulu réagir.

Les réponses qu'ils proposent au fil des dix contributions qui suivent sont, on le verra, des plus variées. Et elles peuvent se cumuler.

Premier type d'hypothèse : si aujourd'hui encore, pour s'informer, une partie appréciable du public continue de regarder la télévision, d'écouter la radio et/ou de lire un journal alors que d'autres, de plus en plus nombreux, consultent à tout instant leur portable, ne serait-ce pas tout simplement parce que, pour les uns aussi bien que pour les autres, il n'est possible d'agir efficacement dans la vie quotidienne qu'à condition d'être suffisamment informé de « l'actualité », c'est-à-dire du contexte, plus ou moins étendu, à l'intérieur duquel on est amené à prendre des décisions ? De ce point de vue, peu importe le média, seul compte le contenu informationnel auquel on peut, d'une manière ou d'une autre, avoir accès.

C'est ce que nous envisagions dans un premier temps et ce qu'évoquent aussi, ci-après, Giorgio Grignaffini et Roberto Pellerey. L'inconvénient de cette perspective est qu'elle suppose qu'une « information » est une sorte d'invariant, une unité première, stable, susceptible d'être distribuée telle quelle indifféremment par n'importe quel canal. Or on sait que ce n'est pas le cas : d'un média à un autre tout change, à commencer par les positions énonciatives, dont dépendent les effets de sens des contenus et la valeur, notamment véridictoire, qui leur est attribuée (question ici abordée par A. Kharbouch, E. Bertin, R. Flores)¹. Autrement dit, premier type d'hypothèse, et du même coup premier type de problèmes.

Une autre — tout autre — série d'hypothèses consiste à envisager l'attention portée aux discours et surtout au spectacle de l'actualité comme une échappatoire, une conduite de fuite — un passe-temps, une distraction —, à l'opposé de toute préoccupation dirigée comme précédemment vers l'action. La fréquentation des médias, quels qu'ils soient, apparaît alors comme un moyen de s'évader de temps à autre du train-train de sa propre vie, d'oublier pour un moment ses ennuis ou simplement de tromper l'ennui (R. Pellerey), comme une libération, une « catharsis » contre le poids de « l'existence » (L. Eltz) ou même comme un saut vers quelque avenir possible ou probable. Car ce qui est « d'actualité », c'est aussi, pour une part, l'événement futur que le présent autorise à anticiper (O. Chantraine), événement parfois souhaité (une victoire annoncée, ou qui se prépare), ou, non moins souvent, accident prévisible et redouté : l'actualité, c'est aussi ce qui fait peur (R. Pellerey).

Troisième type d'hypothèses, non plus dans l'ordre thymique des humeurs mais sur le plan du jugement : la persistance à suivre les discours qui traitent de « l'actualité », ou qui la font, ne serait-elle pas, chez quelques-uns (ou chez beaucoup ?), sous-tendue par l'espoir d'entendre un jour quelqu'un dire « enfin » la « vérité » sur « ce qui se passe » (A. Kharbouch) ? A moins que ce ne soit pour le plaisir (un tant soit peu pervers) de se confirmer que jamais elle ne sera dite ? Ou pour le moins de constater que le caractère biaisé, propagandiste et parfois franchement mensonger d'une information n'est le plus souvent publiquement

¹ Sur ce point, voir aussi les travaux d'Yvana Fachine, malheureusement empêchée de participer à la présente rencontre.

dévoilé que longtemps après coup (O. Chantraine). Suivre sur ce mode critique ce que les médias donnent à voir et à entendre — pour en stigmatiser l'hypocrisie ou en dénoncer la fausseté — n'est certainement pas l'attitude la plus répandue. En contrepartie, elle requiert une grande assiduité, une constante présence d'esprit, une belle concentration intellectuelle et contient un potentiel mobilisateur qui sans doute dépasse celui de toutes les autres motivations. Faible extension mais forte intensité, pourrait dire un sémioticien « tensiviste ».

Autre question relevant du même registre véridictoire : une bonne part de l'addiction qu'on observe vis-à-vis des nouveaux médias ne découlerait-elle pas du fait que ce qui compte avant tout, c'est, pour beaucoup de gens sinon pour la plupart, d'« avoir raison » ?... que ce soit personnellement ou à l'unisson du collectif (classe d'âge, groupe ou groupuscule politique, niche sexuelle, etc.) dont on se sent faire partie. Il y a en tout cas là un ressort psychologique stratégiquement maîtrisé à merveille par les nouveaux médias puisque, pour asseoir leur domination, leur principe même est de donner raison à tout le monde en confortant systématiquement — algorithmiquement — les opinions ou les préjugés de chacun (E. Bertin, J. Ciaco, L. Eltz, J.-P. Petitimbert).

Retenons enfin l'hypothèse défendue par Ruggero Eugeni, à notre sens la plus radicale et peut-être la plus décisive parmi toutes celles ici prises en compte : si tant de nos contemporains restent inlassablement figés devant leurs écrans, ne serait-ce pas en premier lieu tout bonnement parce que « regarder passer la vie » — la vie des autres — est, plus encore qu'un passe-temps, une tentation, un plaisir, une passion universellement répandue ? (et à ce titre, comme le relève l'auteur, la base de tout un courant du cinéma d'aujourd'hui). Incidemment, en cours de discussion, Eugeni nous apprenait que le slogan de la campagne de TikTok avait été, pour la France, en 2023 : « TikTok : une fenêtre sur le monde »². On ne saurait mieux dire ! Une fenêtre est effectivement un des lieux où le lieu privilégié offert à tout un chacun pour assouvir ce simple *goût de regarder* sans rien chercher ni demander de plus. A peu de chose près comme jadis, ajouterons-nous, du temps où les vaches paissaient encore dans les prés de la douce France et où, disait-on, elles passaient leur temps « à regarder passer les trains » — sans rien chercher ni demander de plus, elles non plus. — Rapprochement bien sûr à nuancer.

Intérêt motivé par le besoin de savoir pour agir ou curiosité passagère éveillée par l'envie de diversion, quête de vérité ou voyeurisme du regarder-pour-regarder, on a là un premier inventaire (partiel sans aucun doute) de motivations qui, procédant toutes d'une forme de désir ou de volonté, nous permettent de comprendre pour ainsi dire de l'intérieur ce qui peut amener un sujet à accorder au suivi de l'actualité une place, quantitativement plus ou moins importante, parmi ses pratiques quotidiennes. Mais tout ne se réduit évidemment pas à des questions de préférences ou d'humeurs personnelles. Un autre ordre de facteurs, moins « subjectifs » (ou subjectaux ?), est à considérer si on veut expliquer le

² <http://www.culturepub.fr/videos/une-fenetre-sur-le-monde/>.

phénomène dans toute son ampleur. A cet égard, l'ensemble des contributeurs s'accordent à mettre en avant deux types de contraintes externes, contextuelles, « objectives ».

C'est d'abord la pression du milieu social ambiant. Peu importe la classe d'âge, le sexe ou la sphère d'activité : partout, « sous peine de se retrouver dans le camp des “nuls” et des laissés-pour-compte » (J.-P. Petitimbert), il faut être capable de participer à ce que nous appelons la « Conversation générale », autrement dit à ces papotages de café ou de salon qui assurent les bons rapports (R. Pellerey). Or, pour cela, il est nécessaire de se tenir avec la plus grande ponctualité au courant des dernières nouvelles (résultats sportifs en premier lieu, scandale du jour, problème du moment ou autre « sujet » à l'ordre du jour), c'est-à-dire au fait de *ce dont on parle* — de ce dont « tout le monde » parle dans son entourage. Et par conséquent, du moment où, pour exister socialement, il faut être informé, qu'on s'intéresse ou non à l'actualité, on doit la suivre !

Bien sûr, dans son principe, cette contrainte ne date pas d'aujourd'hui. Dans les petites communautés rurales d'antan, elle était déjà à l'œuvre (G. Grignaffini). Mais en quelques décennies la pression qu'elle exerce sur les plus vulnérables a été décuplée par un second facteur déterminant, à savoir, précisément, la digitalisation du système informationnel. Quoi de neuf aujourd'hui ? De quoi est-il question en dernière minute ? Pour chaque segment du public, le système donne le *la* : voici « ce qu'il faut savoir » ce matin... voilà ce soir ce qu'il faut en penser. Continuellement répercutées, les thématiques qui jadis circulaient de bouche à oreille deviennent des mots d'ordre, et ce qu'il convient d'en dire (sinon obligatoirement d'en penser) — « sauf à passer pour un nul » — est programmé par la machine. Mis à jour de jour en jour, algorithmiquement déterminés en fonction des « préférences » de chacun, ces modules préformatés transforment les conversations en pures répétitions à l'intérieur de cercles communautaires hétérogènes en termes d'opinions et de statut.

De cette diversité, les ingénieurs et les gestionnaires du système savent parfaitement tirer parti. Encourager l'expression de toutes les singularités individuelles ou collectives en les flattant (L. Eltz) constitue même le meilleur moyen pour eux d'asseoir leur emprise. Au fil des contributions, la mécanique des ruses stratégiquement mises en œuvre fait l'objet de descriptions détaillées. En ressort l'importance cruciale du rythme imposé au renouvellement des contenus, rythme « effréné » qui, assorti à d'incessantes sollicitations, a pour effet d'engendrer chez nombre de récepteurs un état d'âme jusqu'à présent ignoré de la sémiotique des passions, le « syndrome *fomo* » (acronyme de « fear of missing out ») : la peur de manquer impardonnablement l'information « cruciale » du moment (J.-P. Petitimbert).

De tout cela résulte que l'idée même d'une actualité qui se présenterait, à l'ancienne, comme un récit linéaire, identique pour tous et que chacun serait à même de « suivre » en recourant au canal de son choix paraît largement dépassée. Selon des voies différentes et complémentaires, Eric Bertin, João Ciaco, Jean-Paul Petitimbert et Luiza Eltz montrent que c'est au contraire désormais

la fragmentation qui domine à tous égards : éclatement des contenus (plus de vision d'ensemble) et fragmentation du public (plus de vision minimalement commune), ce à quoi contribue aussi la quasi indiscernabilité des sources d'information, évolution analysée par Giorgio Grignaffini en termes de bouleversement des structures aspectuelles traditionnelles, d'abord du point de vue temporel et spatial, et ensuite surtout sur le plan actoriel : les professionnels des médias n'ont plus le monopole de la production des contenus mais en déléguant aux algorithmes les modalités de leur distribution, ils s'assurent la soumission addictive de toujours plus larges segments d'un public délibérément atomisé.

En lui-même, le fait que les visions du monde divergent n'a certes rien de nouveau et ne doit rien au dispositif informationnel résultant de l'essor des technologies numériques. Ce qui, en revanche, est inédit, et largement dû à ces innovations, c'est la quasi complète disparition d'un discours de référence commun par rapport auquel des positions différenciées pourraient s'exprimer et, si divergentes soient-elles, continuer de dialoguer. Faute d'un minimum de références partagées (et d'un quelconque langage commun — aspect à notre avis essentiel mais qui reste à analyser), tout débat devient exclu. « Chacun ses goûts ! », disait-on autrefois dans les « bonnes familles » pour éviter les querelles intestines, étant entendu que, des goûts, il est périlleux de discuter, et donc qu'il convient de s'en abstenir. *De gustibus non disputandum est !* Aujourd'hui, c'est « à chacun son point de vue », « à chacun son actualité ». En d'autres termes, comme dit João Ciacio, à chaque *bubble* son quant-à-soi, et par conséquent n'en parlons plus. Ce qui promet que bientôt, sur la place publique, pour régler les différends, aux rapports de sens — à l'argumentation et à la négociation — se substitueront des rapports de force.

Tels sont à nos yeux les principaux thèmes développés dans ce qui suit. Mais en-deçà ou au-delà de toutes les considérations et analyses concernant les conditions et les formes du « suivre l'actualité », deux contributions développent pour finir une série de réflexions de portée plus générale. En problématisant les notions d'actuel et de présent, Roberto Flores apporte, dans la perspective d'une sémiotique de la présence et de l'expérience, un fondement à la distinction proposée dans le texte d'ouverture entre présent immédiatement vécu (le quotidien) et présent médiatiquement rapporté (l'actualité). Et de son côté, Jean-Paul Petitimberty, après avoir dressé un tableau des régimes de rapports concevables et des degrés d'engagement possibles face aux divers genres discursifs que recouvre la mise en scène de « l'actualité », confronte, en termes strictement sémiotiques, deux méthodes d'approche — l'une tensive, l'autre interactionnelle — concernant l'ensemble des problèmes abordés dans les autres articles. Qu'on lise ces deux contributions en dernier ou en premier, on verra que tout le reste présuppose les éléments fondamentaux qu'elles mettent en place.

Une dernière observation. Afin d'éviter un malentendu, nous précisons en commençant qu'il ne s'agirait pas ici de débattre de l'actualité entendue comme « ce qui se passe en ce moment ». Et pourtant, en constatant la marginalisation,

apparemment inéluctable, d'une conception du journalisme dont la raison d'être, l'objectif et l'honneur professionnel était de fournir une base à la confrontation des opinions, et en analysant les conditions de sa substitution par un appareil de fragmentation et de conditionnement du public, processus qui ne peut déboucher que sur la fin programmée de tout débat intellectuel démocratique, de quoi, au fond, avons-nous tenté ici de rendre compte les uns et les autres, si ce n'est d'un des faits d'actualité majeurs de notre temps ?

Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique

Eric Landowski

Paris, C.N.R.S

Introduction

Chaque chose en son temps, disait-on autrefois. De bonne heure, avant le travail, Monsieur Tout-le-Monde, et quelquefois Madame, écoutaient brièvement le bulletin d'information matinal. Ensuite, durant la journée, chacun vaquait à ses occupations. Et le soir venu, pour se mettre vraiment au courant des nouvelles du vaste monde, on allumait de nouveau la TSF (la radio) : c'était le moment attendu du « journal parlé » au grand complet. Ou bien, quand la télévision eut fait son apparition, une fois la journée terminée, on s'installait devant le poste pour le rituel du « journal de 20 heures », souvent à table et en famille. Et ceux qui préféraient faire bande à part se plongeaient dans la lecture de leur quotidien du soir. Mais tout cela date d'avant le déluge.

Aujourd'hui, le temps de s'informer n'est plus un temps de vacance après le labeur. C'est au long de la journée entière, tout en faisant ce qu'on a à faire, qu'on se tient informé en regardant de temps à autre son portable. Au lieu d'apprendre après coup ce qui a pu arriver depuis la veille ici ou là, on suit sur le moment même ce qui est en train de se passer aux quatre coins du monde. Et par la même occasion, on jette un coup d'œil sur ce que les « amis » ont posté de neuf sur les réseaux sociaux. Autant de manières d'aller en permanence aux nouvelles. On vit donc simultanément au moins deux vies : non seulement la sienne, celle de ses proches ainsi que d'amis et connaissances « virtuels », mais aussi celle d'inconnus ou de célébrités qu'on est invité à suivre, à entendre et à voir en continu,

par écrans interposés. Ce sont là comme deux dimensions d'un même présent qui se dédouble.

En français, chacune a son nom. Le présent vécu entre soi, le train-train des affaires courantes parmi les siens ou avec les collègues, à la maison, au travail, dans son quartier, tout ce qui nous occupe au jour le jour, on l'appelle *le quotidien*. Et ce qui pendant ce temps-là a lieu ailleurs, ce qui se passe comme événements ou ce qui se pose comme problèmes loin de chez soi mais dont on a connaissance grâce aux médias, c'est ce qu'on appelle *l'actualité*.

Rendre compte sémiotiquement de ces deux dimensions du présent ne devrait pas soulever de trop grandes difficultés pour qui se contenterait de les envisager séparément (quitte à en préciser les définitions, comme nous le ferons ci-après au fur et à mesure). L'analyse du quotidien relève de la sémiotique des pratiques. Celle des micro-récits composant « l'actualité » ressortit à l'analyse du discours narratif. Ces exercices nous sont familiers l'un et l'autre. Mais ce qui va principalement nous intéresser ici est d'un autre ordre : ce sont les *relations* qui se tissent, en termes de signification, *entre* le présent rapporté de l'actualité et le présent vécu du quotidien.

Que ces deux présents soient étroitement imbriqués ne fait aucun doute. Non seulement ce qui est communément considéré comme d'actualité n'est souvent rien d'autre que le quotidien de quelques-uns, circonstanciellement focalisé par les médias, mais surtout la pratique consistant à *suivre l'actualité* — à aller aux nouvelles en se branchant incessamment sur un canal d'information — fait désormais partie des routines *du quotidien*. Si cette pratique est devenue une habitude des plus compulsives chez tant de nos contemporains, c'est, il faut le supposer, parce que suivre l'actualité a pour eux, dans le cadre même de leur quotidien, une raison d'être, un sens. Lequel ?

Nous ne pouvons pas nous contenter, à titre de réponse, de ce qui, a priori, sémiotiquement parlant, apparaît comme le présupposé évident de toute quête d'information : tout simplement la volonté de savoir, le désir de comprendre, exigence cognitive première, antérieure à toute forme de justification imaginable sur d'autres plans. Certes, si « suivre l'actualité » a un sens, c'est sans doute bien, en partie, celui-là, peut-être même celui-là avant tout, au moins dans certains cas. Mais ce n'est certainement pas le seul. Et ce n'est certainement pas le même sens pour tous. De plus, pour chacun, le sens de cette pratique varie probablement selon les circonstances. Quel éventail de significations y a-t-il donc lieu de prévoir ?

Pour le savoir, le moyen le plus simple, la solution apparemment de bon sens, serait de le demander aux intéressés. Il suffirait d'en interviewer un nombre suffisant pour constituer un « échantillon représentatif », comme disent les psycho-sociologues. Malheureusement, outre les biais inhérents à ce type de procédure qui présuppose que les personnes qu'on interroge savent exactement ce qu'elles font, pourquoi elles le font et sont disposées à en faire part au premier enquêteur venu, il se trouve que nous n'avons ni la compétence ni les ressources pratiques que demanderait une enquête de ce genre. Et, plus décisif encore,

aucun sémioticien, du moins d'obédience structurale, ne saurait prétendre percer l'intimité des consciences. Notre épistémologie l'exclut par principe. Nous n'allons donc entreprendre ni de recueillir des confidences ni de sonder les motivations secrètes ou, a fortiori, inconscientes, des sujets.

En revanche, une réflexion strictement sémiotique sur les tenants et aboutissants de cette pratique — suivre l'actualité, comme on dit vulgairement, « au » quotidien —, sur ses conditions d'exercice, sur les dispositifs qui l'encadrent, sur ce qu'elle présuppose et ce qu'elle implique, devrait permettre de cerner, du dehors, la diversité des significations qu'elle peut recouvrir pour ceux qui s'y adonnent. A ce qu'on raconte, l'attention portée à l'actualité — la lecture quotidienne du journal — était pour Kant le substitut de la prière (dont dépend, dit-on, l'assurance d'obtenir son « pain quotidien »). Aujourd'hui, pour les innombrables adeptes de la consultation du portable, appareil miraculeux qui permet de suivre l'actualité mieux que jamais, puisqu'« en temps réel », quelles peuvent être les configurations contextuelles susceptibles de justifier cette pratique en lui donnant un sens, quel qu'il soit ?

1. La fête continue

A titre d'entrée en matière, examinons la photo ci-dessous, parue en grand format à la première page du supplément hebdomadaire « Science et médecine » du journal *Le Monde* le 20 mars 2024.



Cliché de Martin Thomas (AP). *Le Monde*, 20 mars 2024.

Légende accompagnant l'image :

Des vacanciers jouent sur la plage alors que des incendies ravagent la forêt à Viña del Mar (Chili), le 2 février [2024].

Sous un ciel obscurci par la fumée d'incendies en train d'anéantir une forêt toute proche, un couple joue tranquillement à la balle à proximité d'autres amateurs de farniente en petite tenue au bord de la mer. Alors que ce qui est rapporté par les médias au titre de l'actualité se passe d'ordinaire dans un ailleurs lointain, ici, l'actualité, sous la forme d'un de ses thèmes majeurs — le dérèglement climatique — vient littéralement, du haut du ciel, se superposer au quotidien terrestre de M. et Mme Tout-le-monde. L'image figurativise ainsi la convergence des deux présents dans un même ici-maintenant : le drame global de l'actualité environnementale rejoint l'espace-temps d'un quotidien sans souci, celui de l'entre-soi, et le menace au plus près.

Ce qui fait de cette image un document à proprement parler d'actualité est évidemment à saisir au second degré. La nouvelle pertinente qui nous est rapportée n'est pas que là-bas, très loin, au Chili, la planète brûle (tout comme au Canada, en Australie, au Brésil, en Sibérie, en Afrique de l'Ouest et sur le pourtour de la Méditerranée, bref sur tous les continents), information déjà largement répertoriée. C'est le fait que ce désastre ne fasse « ni chaud ni froid » à ces braves gens qui, bien qu'ils en soient les témoins immédiats, poursuivent sereinement leur jeu de plage. Même l'actualité la plus brûlante, au sens propre du terme, ne saurait perturber leur train-train quotidien. La catastrophe est à deux pas mais on préfère ne pas la voir. « Pendant le désastre, la fête continue », serait-on tenté de dire en détournant à peine la formule commerciale bien connue : « Pendant les travaux, le magasin reste ouvert ».

L'image qui suit illustre le même rapport, transposé sur l'axe horizontal :



Cliché de Christophe Petit Tesson (EPA/MAXPPP). *Le Monde*, 27 mars 2024.

Légende accompagnant l'image :

Des soldats patrouillent dans le cadre du plan Vigipirate, à Paris, lundi 25 mars [2024].

Cinq soldats armés de mitraillettes, vus de dos, avancent droit vers une petite foule de touristes marchant en sens inverse. Ici, l'actualité — cette fois celle du risque terroriste — ne tombe plus du ciel. Évoquée sous les traits explicites de ces militaires censés intervenir à la moindre alerte, elle vient frontalement à la rencontre d'un quotidien quant à lui en tout point comparable à celui des vacanciers de l'image précédente : à présent celui de visiteurs dont rien ne saurait compromettre le programme touristique. En vertu de quoi on se photographie gentiment, avec épouse et progéniture, devant la Tour Eiffel comme si de rien n'était. Pourtant, ces soldats en armes sur fond de Tour Eiffel auraient offert un motif à immortaliser moins rebattu que la petite famille. Mais cette perspective-là — qui est celle du reporter-photographe — n'aurait pu que difficilement être adoptée par le photographe amateur accroupi à droite des soldats étant donné qu'elle fait apparaître ce que précisément un visiteur standard préfère ne pas voir, à savoir la collision possible entre sa quotidienneté de touriste programmé et une actualité qui, grosse de risques d'accidents, pourrait devenir tragique.

Quoi qu'il en soit, nuées au ciel ou patrouille de soldats, dans les deux cas les signes de l'actualité sont bien là, flagrants, et même menaçants (dans le premier cas) ou pour le moins inquiétants (dans le second), mais c'est comme si on ne les voyait pas. C'est là une des manières possibles, et qui n'est sans doute pas la moins répandue, de gérer la relation entre les deux présents : face à ce que l'actualité peut comporter de problématique ou même de dramatique, ne pas vouloir voir sinon même vouloir-ne-pas-voir, ou plus généralement ne pas vouloir savoir sinon même vouloir-ne-pas-savoir : autrement dit, l'indifférence, le détachement voire la dénégation comme expédients pour préserver la continuité de son quotidien en toute sérénité.

2. Logique du scoop

Assimilable à l'expérience personnelle de chacun au jour le jour, le quotidien se déroule avant tout sur le plan pragmatique. C'est le présent de la vie ordinaire avec ses activités de travail ou de loisir, ses nécessités, ses urgences et les satisfactions ou les ennuis qui s'ensuivent. Le sujet en est à la fois l'acteur et le témoin direct, sans relais interposé, sans médiation. Se passant généralement ailleurs, loin de soi, l'actualité relève au contraire du plan cognitif.

2.1. Appréhensible *versus* connaissable

Certes, ce qui est considéré comme d'actualité peut occasionnellement se traduire (les deux scènes ci-dessus le montrent) sous la forme de manifestations patentes interférant assez directement avec le cours ordinaire du quotidien pour que chacun soit à même d'en prendre immédiatement connaissance (à condition bien sûr de ne pas préférer les ignorer). L'expérience quotidienne apporte en ce cas une sorte de validation empirique de la pertinence du discours de l'actualité. Et il arrive aussi que ce que quelqu'un est en train de vivre « au quotidien » se trouve, pour une raison ou une autre, et qu'il le veuille ou non, placé sous le

feu des médias et soit de ce fait, à un second degré, recatégorisé comme étant « d'actualité », auquel cas, de nouveau, les deux plans se rejoignent.

Mais en règle générale ce qui est posé comme d'actualité n'est accessible que moyennant un saut qualitatif, un « débrayage-embrayage » spatio-temporel tel que le sujet se détache de son propre espace-temps pour se projeter dans celui « des autres » (de certains autres, au gré des circonstances), dans un ailleurs et un alter-présent qui ne lui sont rendus connaissables que par le truchement de tiers jouant le rôle d'informateurs. Car tandis qu'on vit nécessairement son propre quotidien, on ne fait jamais le plus souvent qu'entendre éventuellement parler de l'actualité et, le cas échéant, la « suivre ». C'est dire que l'actualité n'est pas, en tant que telle, une donnée de l'expérience. Sauf exception, elle n'est pas immédiatement appréhensible. Mais elle est connaissable. Et si elle l'est, c'est en tant que représentation alternative du présent, construite et diffusée principalement par le discours des médias.

2.2. L'« importance » et l'« intérêt »

Recouvrant ce qui, à un moment donné et dans une aire socio-culturelle déterminée, est jugé particulièrement notable parmi l'ensemble de ce qui est en train de se passer, la matière de l'actualité résulte d'un filtrage qui ne retient du flux de la vie sociale, ou de phénomènes susceptibles de le perturber, qu'un très petit nombre de faits ou de problèmes. Est d'actualité « ce qui se passe actuellement d'important », pourrait-on dire, à condition de préciser aussitôt : non pas d'important dans l'absolu ou au premier degré (c'est-à-dire dans un monde réel considéré comme un donné référentiel que le discours de l'information ne ferait que constater et reproduire) mais d'« important » au regard de tiers informateurs, et en premier lieu des divers médias en fonction de critères qui leurs sont propres. De fait, ce n'est pas parce que quelque chose « est d'actualité » que les médias en parlent ; à l'inverse, c'est parce qu'ils en parlent qu'un fait, un problème, un état de choses ou un processus en cours s'impose, sans même qu'il soit besoin de le déclarer, comme étant « d'actualité ».

Les critères de ce tri ne sont que très rarement explicités. La déontologie des journalistes (leur « éthique » professionnelle) est plus discrète à propos de ce qui ne doit pas être montré qu'au sujet de ce qui doit l'être ou mérite de l'être au titre de l'actualité. A quoi l'« importance » d'un fait, ou son « intérêt », tiennent-ils donc ? Ce sont assurément là des notions extrêmement vagues. Tout au plus peut-on supposer que d'une manière générale le degré d'« importance » médiatiquement attribué à un fait, une décision, un problème dépend de la plus ou moins grande ampleur de son impact sur son contexte présent et avenir, et que l'« intérêt » d'une nouvelle tient avant tout (comme le nom l'indique) à la nouveauté (qualité elle-même toute relative), donc au caractère plus ou moins inattendu de ce qu'elle fait connaître. Le *scoop* qui « fait le tour du monde » en représente la forme achevée. Par suite, le discours de l'actualité, dans la mesure où il privilégie l'inédit, l'étonnant, le surprenant, l'imprévu, le « sensationnel » (sans toutefois s'y réduire, on le verra), tend à apparaître — pour peu qu'il concerne des sphères

proches du vécu des sujets — tantôt comme promesse de changement, tantôt comme menace de rupture par rapport à la continuité du quotidien.

2.3. La Conversation Générale

En mettant en scène ou en décrivant ce qui arrive de censément important dans un ailleurs en général situé hors d'atteinte du récepteur, le discours médiatique constructeur de l'actualité remplit par définition une fonction d'« information » : il fait savoir aux auditeurs-spectateurs « ce qui se passe ». Et en être informé peut le cas échéant, en fonction de la teneur de chaque information et de la sphère d'activité de chaque récepteur, être profitable.

Mais avant d'apporter des éléments de connaissance éventuellement utiles à ceci ou cela en particulier, le discours de l'actualité remplit une fonction sociale plus élémentaire. Non seulement il fournit à jet continu des thèmes de discussion inédits ou renouvelle les données concernant des débats en cours mais, ce faisant, il fait même davantage : il fixe implicitement ce qu'il *faut* savoir, ce dont on doit pouvoir montrer qu'on est informé si, plutôt que de passer pour un sauvage, on veut paraître « à la page » et « de son temps » en participant à ce que nous appellerons la Conversation Générale.

Nous désignons par là un régime d'échanges dialogiques semi-programmés fondés sur l'exploitation de répertoires de sujets convenus formant un vaste stock thématique en constante évolution, dont la connaissance et la maîtrise permettent, moyennant quelques variations, de tenir son rang de locuteur en tout lieu de parole dans la société, depuis le Café du Commerce jusqu'aux salons les plus huppés. Pour ceux, apparemment nombreux, qui voient dans une telle participation au discours (on n'ose pas dire au papotage) ambiant une condition nécessaire (sinon suffisante) de leur reconnaissance et de leur intégration sociales, suivre l'actualité trouve là un sens — en tout cas une raison d'être —, quand bien même se tenir informé ne leur servirait à rien d'autre.

De ce point de vue, le statut du sujet qui suit l'actualité tend à se ramener à celui d'un enregistreur de on-dit à retenir pour les rediffuser. A elle seule, leur rediffusion — le fait que de proche en proche ces on-dit soient repris par « tout le monde » — leur confère une sorte de valeur de vérité consensuelle. C'est ainsi que se forme « l'opinion publique » (et même que la langue se transforme moyennant la propagation, par simple mimétisme, de vocables, d'expressions, de tournures et d'intonations récurrentes sur la scène médiatique). Chaque locuteur servant de garant au suivant, les stéréotypes les plus plats, les on-dit les plus incertains, en passant de main en main comme au jeu du furet, deviennent articles de foi largement sinon unanimement partagés. Pourtant, en tout cela, n'ayant sous les yeux que ce qu'on a choisi de lui montrer, ne pouvant connaître du vaste monde que ce qu'on en dit ici ou là, chacun des participants à cette grande conversation dépend des tiers-médiateurs que sont les journalistes, et aujourd'hui de plus en plus des rumeurs en circulation sur les réseaux sociaux, ou, aussi bien, des diffuseurs de fausses nouvelles sur les mêmes réseaux.

2.4. De l'émotionnel à l'existentiel

Mais à côté de critères de pertinence à caractère objectivant, relatifs à la valeur informationnelle intrinsèque d'une nouvelle (à son « intérêt » ou à son « importance »), d'autres critères de sélection ne manquent certainement pas d'intervenir pour déterminer ce qui est présenté comme d'actualité. On peut en particulier supposer que l'impact prévisible d'une nouvelle sur le plan émotionnel joue un rôle important.

Les concepteurs de l'actualité, les professionnels qui en délimitent au jour le jour le contenu connaissent en effet mieux que personne les répercussions qu'une information peut avoir sur l'expérience vécue « au quotidien » par les récepteurs. Quand nous sont racontés telle guerre en cours, telle opération vengeresse à visée expropriatrice et à tournure génocidaire, ou tel désastre lié à l'évolution climatique, et que, de plus, on nous montre en images les effets qui en résultent pour les populations, on ne fait pas que nous informer. La présentation du quotidien tragique enduré par autrui affecte en profondeur le nôtre par contagion thymique ou, comme on dit, par « empathie ». Le présent rapporté devient alors partie intégrante du présent vécu, du quotidien même des récepteurs.

Cela s'explique, ou du moins se comprend : si, comme le montrent de nombreuses enquêtes, l'actualité revêt aujourd'hui un caractère assez anxiogène pour perturber gravement le moral et même le psychisme d'une partie appréciable de la population, c'est que ce qu'elle donne à voir, qu'il s'agisse de la souffrance d'autrui ou des périls qui menacent à terme rien moins que le genre humain, n'est pas un spectacle que tout le monde soit capable d'observer froidement, à distance, ou d'effacer de son champ de vision. Suivre l'actualité revêt dans ces conditions, pour certains, un sens quasi existentiel. Baudelaire, paraît-il, en était si profondément affecté qu'à la différence de Kant il prenait soin de s'en préserver.

3. Le quotidien des autres

L'actualité — du moins ce qui est présenté comme d'une actualité « brûlante » — couvre bien sûr en premier lieu des événements qui, sur le moment, frappent par leur caractère irruptif et qui, par la suite, « feront date », tels le 22 février 2022 (invasion de l'Ukraine) ou le 27 octobre 2023 (invasion terrestre de Gaza). Mais les discontinuités majeures de ce genre sont par définition exceptionnelles. Elles ne sauraient à elles seules nourrir durablement une information en continu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le discours de l'actualité ne s'y réduit donc pas.

3.1. Récurrence et espérance

D'abord, si l'actualité se démarque du quotidien, si elle peut même le tenir momentanément en suspens en détournant l'attention vers ce qu'elle focalise de singulier, de ponctuel, d'imprévu, elle en partage pourtant certains aspects du

fait qu'elle intègre également de nombreuses circonstances parfaitement prévues et des épisodes à caractère récurrent.

L'actualité, ce sont en effet aussi les rendez-vous électoraux qui rythment la vie politique à échéances variables mais institutionnellement encadrées sinon programmées, ou les conférences internationales fixées à échéance convenue et régulière, ou encore, par exemple, les grandes rencontres sportives, et même les fêtes annuelles qui reviennent selon un rythme immuable. Vue sous cet angle, l'actualité ne dépend plus du regard sélectif porté par une quelconque instance à même de décider de la valeur informationnelle attribuable au récit de telle ou telle des vicissitudes du temps présent. Son contenu se trouve fixé d'avance par le calendrier de chacun des champs d'activité considérés.

Suivre l'actualité prend dans ces conditions un sens tout différent par rapport au contexte précédent, où elle débouchait sur l'incertitude du lendemain. A une actualité anxiogène sémiotiquement régie par le régime de sens dit de l'accident (parce que faite ou bien d'imprévisible ou bien de menaces imparables) s'oppose ainsi une actualité programmée, foncièrement rassurante en raison de la récurrence de ses épisodes : une sorte de quotidien étalé sur la longue durée, comme si le train-train de la vie personnelle se reproduisait à grande échelle sous la forme d'une actualité de portée collective non moins routinière. « Tout va bien ! la semaine prochaine, c'est de nouveau le Mondial qui commence... et dans un mois le Tour de France ! », ou même « Patience ! dans trois ans, enfin les présidentielles ! ». L'actualité a donc, comme nous, son agenda et elle nous fixe pour ainsi dire rendez-vous. Lorsque son contenu attendu est vu comme euphorique, on se réjouit par avance de ce qu'elle sera demain. On l'attend, on l'anticipe, on s'y prépare. Suivre l'actualité sous sa forme récurrente, c'est donc se donner de petites ou grandes raisons de vivre — de vivre d'attente et d'espoir.

Et en même temps, plus profondément, c'est se donner comme l'assurance que le Temps ne va pas s'arrêter, qu'il ne s'arrêtera jamais !

3.2. Ponctuel vs duratif

Mais surtout — autre raison pour laquelle le discours de l'actualité ne se réduit pas à une suite de « scoops » —, autant que du récit de ce qui survient ponctuellement, il tire sa matière de la description (et, dans une mesure variable, de l'analyse) des états de choses et des états d'âme collectifs qui résultent de « ce qui se passe » et qui, vécus dans la durée par les populations affectées, font leur quotidien à elles.

Y compris à propos de la guerre — une suite de coups et de contrecoups ponctuels, presque à la manière d'une partie d'échecs —, la chronique événementielle, le relevé des succès et des revers militaires enregistrés au jour le jour, ne constitue qu'une partie de ce qui est rapporté. Cet aspect événementiel disparaît même complètement certains jours, laissant alors toute la place à des reportages plus descriptifs que narratifs faisant état de ce que les combattants souffrent « au quotidien » (l'enfer des tranchées) ou de ce que la vie est en train de devenir

à l'arrière (le calvaire des civils sous les bombes) : à côté de l'événement qui fait sensation, l'actualité, c'est aussi le quotidien — le quotidien des autres envisagé dans sa « durativité ».

Rien n'est donc en soi d'actualité mais tout peut en devenir le thème, non seulement l'accident qui transforme un état de choses mais aussi cet état de choses lui-même. Et n'importe qui peut en devenir un jour le protagoniste. Ce qui en relève ne tient qu'au regard projeté tantôt sur l'événement (tel phénomène naturel, telle décision ou action humaine) qui rompt une continuité, tantôt sur le quotidien de personnes ou de collectivités que les circonstances (un acte jugé notable de leur part, un accident dont ils sont victimes, une crise qui les implique) placent momentanément sous les projecteurs médiatiques. Chez les historiens, avec l'Ecole des Annales, l'histoire événementielle a laissé place, comme on sait, à une approche explicative fondée sur l'analyse des grandes évolutions structurelles (économiques, technologiques, culturelles, institutionnelles), autrement dit sur ce qui détermine le quotidien des populations. Dans les médias, qui jouent à leur manière le rôle d'historiens du présent, on retrouve, au titre de l'actualité, ces deux modes d'écriture de l'histoire, mais juxtaposés et non pas successifs.

3.3. La dimension spatiale

En même temps que du point de vue de la temporalité, l'actualité et le quotidien entretiennent des relations complexes aussi sur le plan spatial. Pour presque tout le monde, l'espace du quotidien se restreint à un cercle assez limité de proches, de collaborateurs, de voisins, de connaissances et d'amis. Pour quelques-uns, par contre, en raison de l'ampleur de leur champ d'action ou de la nature des responsabilités qu'ils exercent, il s'étend bien plus largement. A chacun son réseau de relations et son champ d'action, son *Umwelt*, petit ou grand. La routine quotidienne du patron d'une grande entreprise ou d'un ministre implique évidemment un réseau de relations diversifié et étendu qui dépasse de beaucoup le cercle étroit des familiers. Néanmoins, tant que leurs activités quotidiennes ne sont pas placées, pour une quelconque raison, sous les projecteurs des médias, elles n'entrent pas à proprement parler dans le champ de l'actualité mais restent de l'ordre du quotidien professionnel, bien qu'élargi à la mesure de la sphère d'activité d'un « grand de ce monde ».

La distinction n'oppose donc pas un quotidien qui serait par nature purement privé à une actualité intrinsèquement d'ordre public. Il n'y a pas de rapport biunivoque entre les termes des catégories /quotidien *versus* actualité/ et /privé *versus* public/. Pour certains, prendre des décisions qui concernent la sphère publique et qui, à ce titre, feront l'actualité, fait partie de la routine même du quotidien — de leur quotidien professionnel. Inversement, le quotidien de quiconque, y compris le plus intime, peut soudain se trouver exposé sur la scène publique et du même coup devenir d'actualité pour un large auditoire.

4. Une affaire de mode

Bien que ni l'actualité ni le quotidien n'aient par conséquent de contenu prédélimité, ils comportent l'un et l'autre quelques grandes rubriques à l'intérieur desquelles on peut regrouper les thématiques qu'ils recouvrent respectivement.

4.1. Des registres différenciés

Pour ce qui est du quotidien, il s'agit d'un découpage informel qui varie en fonction du statut social et des dispositions de chacun mais qui, en règle générale, superpose ou juxtapose au minimum, d'un côté des activités professionnelles, de l'autre des affaires domestiques (entretien du foyer, vie sentimentale, gestion de la progéniture), ce à quoi peuvent s'ajouter des activités telles que le militantisme politique, la pratique d'un culte ou la participation à la vie associative, occupations qui font aussi partie du quotidien personnel mais se distinguent des précédentes du fait qu'elles impliquent une attitude d'engagement dépassant les intérêts et soucis d'ordre strictement privé, sans pour autant relever nécessairement de la sphère publique : une forme de privé collectif, ou communautaire.

Les registres de l'actualité font l'objet de classements davantage formalisés. Eux aussi sont variables, en fonction de l'envergure de chaque média. Un modeste journal local peut se limiter à trois ou quatre rubriques du genre Sport, Vie locale (inaugurations, promotions, décès, mariages et faits divers), Informations pratiques, plus une section Politique comparativement succincte. Ce qui, dans un contexte informationnel de ce genre, est présenté comme l'actualité se ramène pour l'essentiel à une forme de consécration médiatique du quotidien local. D'où, pour les lecteurs du cru, la possibilité de s'y reconnaître à peu près comme devant une photo de famille ou un miroir. En contrepartie, recouvert par le présent de l'entre-soi, le temps de l'espace-monde est presque oblitéré : à cette échelle, le local ne s'oppose pas au global, il s'y substitue.

Tout en élargissant considérablement le champ du regard, les grands organes d'information en ordonnent hiérarchiquement les composantes. Dans un journal dit « de référence » tel que *Le Monde*, l'actualité touche aujourd'hui, si on peut dire, à tout, en partant du plus global et du plus vital — à savoir ce qui concerne les conditions de l'habitabilité de la Terre (c'est la rubrique « Planète ») — pour passer ensuite au niveau des contingences et nécessités de la vie des nations (rubriques France, Economie, Société) et des relations qu'elles entretiennent (Géopolitique, International), puis — troisième niveau — descendre de là jusqu'à ce qui est censé toucher plus directement le quotidien des lecteurs, ou du moins de certains d'entre eux (Culture, Loisirs, Sport, Mode, et même Mangeaille).

Mais ce n'est pas tout. Les pages de publicité — souvent des pages entières — font elles aussi pleinement partie de cet ensemble, et on voit bien à quel titre. Sans se présenter comme telles, elles entrent dans le registre des informations d'ordre « culturel », dernier des niveaux mentionnés ci-dessus. C'est là le registre sans doute le plus directement lié à la quotidienneté du plus grand nombre de récepteurs, à un quotidien que ces pages visent à mettre au goût du jour et, en ce

sens, à rendre lui-même « d'actualité ». Car en indiquant ce qui constitue le chic dernier cri, le « must » en matière de consommation, les annonces publicitaires tendent, plus directement que les rubriques rédactionnelles, à peser sur le quotidien des lecteurs ou des internautes. Non pas en leur faisant savoir « ce qu'il faut savoir » de ce monde ou « ce qu'il faut en penser » mais en leur notifiant *ce qu'il faut faire* — ce qu'il faut acheter — pour se tenir ou au moins se montrer « en phase » avec « ce qui se fait » à l'heure actuelle, c'est-à-dire, ni plus ni moins, pour exister, socialement parlant.

4.2. Suivre le mouvement

Parmi ces divers registres et les thèmes particuliers qu'ils recouvrent, quelques-uns sont à l'évidence plus massivement prégnants que d'autres. C'est le sport qui semble constituer aujourd'hui, globalement et sur la longue durée, le chapitre de l'actualité populairement le plus suivi et le plus intensément vécu.

Quelles que soient les autres thématiques momentanément dominantes, par delà les modes passagères et en dépit de toutes les crises possibles, l'actualité sportive réémerge toujours, comme une sorte de musique de fond, au point d'envahir épisodiquement tout le quotidien, collectif autant qu'individuel. Lors des grands championnats, il n'est plus question que de ça, on change officiellement les horaires de travail pour permettre à tout le monde non pas seulement d'assister mais bien de « participer » à la fête, toute la ville est bloquée, etc. Et du coup les rapports habituels s'inversent. L'actualité — l'actualité sportive — devient le vécu, et c'est elle qui, pour un temps, redonne un sens — plus qu'un sens, une âme — au quotidien de la collectivité en transformant imaginativement la masse de ceux qui ne sont ordinairement que des récepteurs d'informations en parties prenantes à une épopée d'envergure internationale ou même mondiale.

Cela n'est cependant qu'éphémère et relatif car, même en ces circonstances d'exception, l'éventail de ce qui entre dans l'actualité reste assez ouvert pour laisser à tous la possibilité au moins théorique de choisir : dans une certaine mesure, à chacun son actualité en fonction de ses centres d'intérêt ou de ses goûts. Match de ceci ou festival de cela, crise ministérielle ou putsch ici ou là, concert « à ne pas manquer » ou attentat quelque part la veille, mariage princier ou scandale financier, grève des transports ou cataclysme à l'autre bout du monde : du plus badin au plus dramatique, ce qui polarise l'attention de l'un laisse son voisin indifférent.

Et pourtant, à chaque moment un thème plus que les autres capte massivement l'attention. D'un jour, d'une semaine ou d'une saison à l'autre, une question, un problème, un « sujet » apparaît, fait florès — « tout le monde en parle » : emballement éphémère étant donné qu'à l'ère médiatique il est dans l'ordre des choses qu'une information ne s'impose qu'en en chassant une autre. L'actualité hier « à la une » aura bientôt disparu, en apparence oubliée. Il y a pourtant de fortes chances pour que tôt ou tard, sous une forme à peine différente, elle réapparaisse. A constater de tels va-et-vient thématiques, le contenu de ce qui fait actualité et détermine l'alternance des thèmes successifs de la Conversation

Générale semble n'être qu'affaire de mode. Pour le récepteur en tout cas, suivre l'actualité, c'est bien — exactement comme en matière de mode — *suivre le mouvement*. C'est se tenir de jour en jour au moins sommairement « au courant », non pas tant de « ce qui se passe » que de « ce dont on parle », et par conséquent « s'intéresser » tour à tour à un peu de tout en fonction de ce qui est momentanément à l'ordre du jour.

S'il est certes permis d'avoir ses domaines de prédilection, l'exclusivité, par contre, est exclue sous peine de s'exclure du groupe social. Quelqu'un qui ne s'intéresserait une fois pour toutes qu'à la politique internationale ou environnementale en ignorant tout de la « politique politicienne » locale, ou pire, de l'actualité sportive ou musicale, ou même technologique (les « miracles de l'IA »), serait impardonnable et socialement sanctionné d'une manière ou d'une autre. En ce sens, que ce soit spontanément ou sous l'effet d'une contrainte sociale diffuse, suivre l'actualité consiste sans nul doute, pour une partie des aficionados, à épouser les variations d'une des formes les plus prégnantes de la mode en général (et apparemment la moins étudiée) : celles de la mode conversationnelle.

De tout cela ressortent schématiquement deux manières distinctes de pratiquer l'écoute de « l'actualité ». Du simple fait que cette notion d'apparence unitaire entremêle en réalité une multitude de fils narratifs hétéroclites, elle autorise d'abord une écoute linéaire (ou syntagmatique) consistant à suivre docilement les fluctuations de l'information générale en passant sans cesse du coq à l'âne en raison à la fois de l'hétérogénéité des rubriques qui se succèdent à l'intérieur d'un même journal d'information (qu'il soit imprimé, télévisuel ou autre) et du caractère imprévisible sinon aléatoire de la succession des thèmes qui, d'heure en heure — d'une émission à la suivante — ou d'un jour à l'autre, s'avèrent dominants. Mais elle permet aussi une écoute sélective (ou paradigmatique). C'est celle pratiquée par une autre classe de récepteurs, probablement aussi nombreux, et qui, au lieu de s'intéresser à *l'Actualité* tout court, en bloc, envisagée comme un tout englobant indistinctement tous les registres, s'en tiennent à l'un ou l'autre des champs qu'elle recouvre, comme s'il valait pour le tout et se suffisait à lui-même — par exemple (et typiquement) à « l'actualité sportive » ou, le cas échéant, scientifique, économique, littéraire, ou même, plus utilitairement, à la seule chronique boursière, ou encore, météorologique.

4.3. L'actualité *petit a*

Cependant, à côté de cette Actualité avec un grand A — celle d'intérêt censément général, en principe celle de tous et pour tous —, il existe aussi une actualité petit a, pour soi, qui se caractérise différemment. Bien qu'elle aussi se démarque du quotidien, elle reste cantonnée dans la sphère de l'intime ou du tout proche. Un examen important à préparer, une maladie qui se déclare ou des fiançailles qui s'annoncent parmi les proches, un pot en prévision pour saluer l'arrivée ou le départ d'un collègue, une grosse dette à régler : autant de circonstances d'envergure limitée mais qui, sur le plan personnel, familial ou professionnel, rompent le cours habituel des occupations, concentrent momentanément l'attention, les

efforts, les espoirs ou les inquiétudes et, en ce sens, déterminent ce qui, pour les personnes concernées, est le plus « d'actualité », au point même que l'urgence qui s'y attache peut fort bien faire temporairement oublier du tout au tout l'autre actualité, l'Actualité A-majuscule, qui ne s'est pas arrêtée pour autant.

5. *Panem et circenses*

En tout état de cause, s'informer de l'actualité (grand A), c'est interrompre par intermittence le cours de ses propres affaires pour apprendre ce qu'il en est d'autres affaires également en cours mais qui, à titre personnel, ne concernent pas, sauf exception, l'individu qui en prend connaissance — en tout cas pas directement, pas immédiatement (même si elles peuvent évidemment l'intéresser et même le passionner, cognitivement, et aussi, parfois, l'affecter, émotionnellement, ou, dans le cas fréquent de témoignages filmés, l'impressionner, esthésiquement).

De fait, ces affaires « des autres » qui nous sont rapportées, nous pourrions très bien mener notre petite vie au jour le jour en les ignorant. C'est d'ailleurs ce que font nombre de personnes atteintes d'« illectronisme », et notamment, rien qu'en France, des centaines de milliers de ruraux survivant héroïquement à l'ancienne. Pour eux, la scène de l'actualité est si lointaine, tellement hors de portée qu'elle leur semble un monde presque irréel, quasi mythique — ce qui est également une manière d'en construire la signification. Loin des écrans, petits ou grands, une presse écrite spécialisée continue d'exploiter ce filon en traitant l'actualité — pour l'essentiel ramenée aux affaires de cœur d'un peuple de princesses et de vedettes de la chanson — sur le mode du conte de fées.

Bien qu'il en aille tout différemment pour les familiers de l'internet, reste pour eux aussi une coupure entre deux sphères distinctes. Pour s'enquérir de l'actualité, il faut bien (à moins d'en être soi-même le héros, cas particulier plutôt rare) suspendre un moment l'attention qu'on porte à ses propres occupations. Et encore faut-il de plus, physiquement, prendre la peine de se « connecter ». Mais grâce au smartphone, rien n'est plus simple et c'est même pour ainsi dire toujours déjà fait. Médiateur entre mondes disjoints, cet appareil magique fait de l'actualité une scène accessible en permanence et, à peu de choses près, de partout. Saisir machinalement son portable à intervalles réguliers pour se brancher à son réseau d'information favori est même un geste si facile que passer d'une sphère à l'autre est devenu pour quelques-uns l'objet d'une addiction, et pour le plus grand nombre une habitude bien ancrée.

5.1. Une pratique désémantisée ?

Or il se trouve que dans la plupart des cas une habitude qui s'installe tend à désémantiser la pratique qui en fait l'objet. Lorsqu'une activité finit, à force de répétition, par être accomplie machinalement, elle perd le sens qu'on lui attribuait initialement et elle change de finalité. On branche son portable, son ordinateur ou sa télévision sur une chaîne d'information « pour s'informer ». Cela va de soi et sans doute est-ce bien, au départ, ce dont il s'agit. Mais est-ce

encore vraiment le cas lorsque le geste en question devient routinier ? Il y a au moins deux raisons d'en douter.

En premier lieu, un geste effectué par habitude n'est jamais qu'à demi motivé ; et s'il n'est motivé qu'à demi, c'est parce qu'il est en même temps à demi programmé. On se connecte dans le but de se mettre au courant : geste motivé ; mais si on cherche à se mettre au courant, c'est parce que se connecter est devenu une habitude : geste programmé. Or il est clair que se connecter à intervalles réguliers parce que poussé par l'habitude de le faire, autrement dit parce que pragmatiquement programmé, ne peut pas avoir tout à fait la même signification que le faire parce que cognitivement motivé par un intérêt réfléchi, une curiosité assumée, une véritable intention d'en savoir davantage. Réduit à un automatisme, le geste perd de vue son objet et devient à proprement parler in-signifiant.

En second lieu, il se pourrait que la consultation du portable ou de ses substituts, pour autant qu'elle reste malgré tout partiellement motivée, le soit, dans bien des cas, non pas tant, positivement, par la volonté d'apprendre ou de comprendre quelque chose que, négativement, par le besoin de combler un vide. Où et quand beaucoup de personnes « accrocs » aux médias écoutent-elles le plus fréquemment les nouvelles ? Les statistiques manquent mais il semble que pour nombre d'entre elles, c'est en premier lieu où et quand elles n'ont rien de mieux à faire, en particulier pendant l'exécution de tâches fastidieuses, à demi automatisées et ne présentant, en tout cas à leurs yeux, guère d'intérêt en elles-mêmes.

Typiquement, ce sera en conduisant la voiture. Ou en faisant la cuisine. Et pourquoi ? Pour « s'occuper (se meubler) l'esprit » plutôt que de « perdre son temps ». (Variante masculine : pour moins se raser en se rasant). Peu importe le contenu puisqu'il s'agit tout au plus de penser à quelque chose plutôt qu'à rien du tout. Tout ce qui peut se présenter à l'écran ou sur les ondes est par conséquent bon à prendre. Se connecter, « s'informer », n'est alors rien de plus qu'un dérivatif ou un antidote, un moyen commode d'éviter (ou d'atténuer) l'ennui. Une musique « d'ambiance » pourrait presque aussi bien faire l'affaire. Bref, c'est le degré zéro du rapport à l'information. Il n'empêche que cela pourrait bien être, quantitativement, le régime dominant.

Un peu plus en profondeur, dans un contexte social fragmenté à l'extrême, bureaucratisé, informatisé, « dématérialisé » chaque jour davantage, où les liens sociaux effectifs et gratifiants se font donc rares, le recours compulsif aux réseaux d'information peut être aussi un remède au vague à l'âme résultant non pas (ou pas seulement) d'un trop de platitude ou de monotonie mais du besoin d'au moins un semblant de présence en face de soi : l'écran, allumé en permanence, comme fantôme de l'autre ou comme simulacre du social. En pareil cas, mu par une impulsion d'ordre pathémique ou même, à la limite, somatique, il ne s'agit plus tant de s'informer que de chercher l'ersatz d'une présence tout en introduisant un peu d'inattendu dans sa propre routine. Ou bien, se connecter peut encore répondre au besoin de se libérer d'une forme de présence des autres devenue au contraire trop envahissante, de faire diver-

sion face à l'urgence de problèmes professionnels ou d'embarras domestiques péniblement « stressants ». Suivre l'actualité : une échappatoire, au pire un simple passe-temps constamment offert et d'une certaine manière légitimé par le prétexte informationnel.

Le statut de l'actualité en tant que sphère distincte du quotidien s'en trouve alors transformé. Il ne s'agit plus de se tenir informé dans l'espoir de comprendre son temps, ni même parce qu'on pense que d'une manière ou d'une autre son propre quotidien dépend de ce qui se passe loin de chez soi. L'actualité devient un monde autre, un espace à demi fictionnel qu'on regarde en toute gratuité et dont, à ce titre, on attend de l'inattendu, si possible du distrayant, mais surtout du « divertissant » en un sens quasi pascalien du terme.

Autrement dit, on a là de nouveau deux façons différentes de regarder la scène de l'actualité et de lui donner — ou de ne pas vraiment lui donner — un sens : soit en y cherchant des éléments d'information susceptibles de nourrir sa réflexion et le cas échéant de retentir sur sa propre situation, soit en en usant comme d'un spectacle dont la teneur — rassurante ou menaçante, peu importe — permet d'oublier un moment ce qu'on est soi-même en train de vivre. Bien que foncièrement distinctes dans leur principe, ces deux attitudes ne sont pas mutuellement exclusives mais au contraire susceptibles de coexister, la première pouvant notamment servir de prétexte, peut-être même d'alibi à la seconde.

5.2. Un spectacle ?

Pourtant, si l'actualité est pour certains un spectacle, c'en est un bien différent des autres, notamment de ces formes classiques que sont le théâtre, le cinéma ou, un peu plus « dans le vent », les « séries ». Qu'elles se présentent comme fictives ou comme la reconstitution d'« histoires vraies », ce ne sont jamais là que des mises en scène d'intrigues préfabriquées et jouées pour nous, autrement dit des simulacres. Rien de tel par contre dans le cas d'un match de boxe (à moins, bien sûr, qu'il ne soit truqué) ou lorsque deux candidats à une haute fonction politique viennent s'affronter en duel sur un plateau de télévison, spectacle d'actualité parmi les plus prisés à en juger d'après les chiffres d'audience.

De tels spectacles ressembleraient plutôt, structurellement, à des combats de gladiateurs. Alors qu'au théâtre les comédiens ne se présentent que sous le couvert de rôles d'emprunt joués momentanément, les candidats en lice devant les téléspectateurs, comme les boxeurs sur le ring, exposent leur personne même. A la différence des acteurs, qui ne font jamais que semblant de mourir, ils courent, eux, le risque de mourir « pour de vrai », au moins professionnellement, en ce sens que c'est leur stature et leur statut personnels qu'ils mettent à chaque instant en jeu. Comme dans les anciens jeux du cirque, le spectacle ainsi offert au public est donc celui d'un moment de la vie même d'autrui et non celui d'un faire-semblant théâtral superposant deux plans, l'un joué, l'autre vécu.

Il est vrai que les personnalités qui assument un rôle public et ont l'ambition de se placer toujours davantage au cœur de l'actualité en se faisant élire, ou même simplement applaudir par la foule, ne demandent probablement que ça :

être exposées au regard du plus grand nombre le plus constamment possible et « sous toutes les coutures » (ou presque). Mais cette logique d'exposition, les médias d'aujourd'hui ne se bornent pas à l'appliquer à ceux qui savent en tirer stratégiquement parti. Ils ont au contraire de plus en plus couramment tendance à l'imposer indistinctement à tous, y compris aux personnes les moins disposées à monter sur la scène, à s'y afficher, à s'y exhiber. Toutes les figures que les projecteurs médiatiques saisissent *in vivo* au titre de l'actualité se trouvent ainsi placées à la même enseigne : célébrités ou personnes ordinaires, et qu'elles le souhaitent ou non, leur quotidien peut d'un jour à l'autre être offert en pâture au plus large public et leur personne même pour ainsi dire mise à nu.

Un tel spectacle, suivi assidument, ne peut pas aller sans un tantinet de voyeurisme de la part de ceux qui y assistent. Ce n'est pas là un détail annexe. Au contraire, dès le moment où on admet que suivre l'actualité, c'est pour une large part suivre le quotidien des autres, il faut admettre aussi que ce facteur psychologique est présupposé par le système informationnel même et qu'il fait partie intégrante des conditions de son bon fonctionnement. La scène de l'actualité tiendrait-elle tellement en haleine un public aussi nombreux si elle ne comportait pas, entre autres aspects, cette dimension qui l'apparente à un gigantesque « reality show » ? A ceci près qu'en l'occurrence les protagonistes du spectacle n'ont pas tous choisi de se faire ainsi dévisager.

Cela aussi fait partie de l'éventail des significations attachées à cette pratique — suivre l'actualité au quotidien —, une signification dont l'arrière-plan éthique ne manque pas de poser quelques questions.

5.3. Un problème d'esthétique ?

Ces considérations relatives aux conditions dans lesquelles des personnes de tous bords sont érigées en protagonistes de l'actualité, et en tant que telles exposées au regard collectif, amènent à distinguer pour finir deux types de scènes organisées très différemment les unes des autres sur le plan de l'expression.

Les unes, les plus traditionnelles, se déroulent à l'intérieur de studios de télévision, de salles de conférences de presse, de halls de meeting, de stades, etc. Ayant pour caractéristique commune, et essentielle, de comporter une zone réservée à un public (« présentiel » ou virtuel), ce sont là autant d'espaces scéniques par construction. Viennent tour à tour s'y produire, à notre attention, des figures politiques plus ou moins connues, des têtes d'affiche du sport de compétition, des artistes, des experts en tel ou tel domaine et toutes sortes de personnalités en vogue, y compris bien sûr les journalistes-vedettes du « paysage audiovisuel ». N'existant comme tels les uns tant que les autres que dans la mesure où leurs talents se manifestent en public, ce sont tous, à des degrés divers, de véritables professionnels du spectacle. Et ce qu'ils nous donnent à voir comme performances s'inscrit dans le cadre de genres scénographiques familiers : le match, le débat, l'interview, l'allocation, etc. Le studio du « journal parlé », à partir duquel toutes les scènes relevant de ces divers genres peuvent être retransmises, a quant à lui le statut d'un espace méta-scénique.

De ce premier type de scènes de toute évidence très largement suivies, abondamment commentées, à fort impact social, se démarquent des scènes qu'on peut caractériser, par comparaison, comme scénographiquement amorphes. Leurs protagonistes sont des gens anonymes, filmés en des lieux qui ne comportent ni dispositif de mise en scène ni zone aménagée pour un quelconque auditoire. Ce seront par exemple des groupes de manifestants harcelés par des pelotons de gendarmes en rase campagne. Ou des scènes de désolation après un ouragan ou un tremblement de terre. Ou des hommes, des femmes, des enfants errant parmi les ruines d'un camp de réfugiés qui vient d'être bombardé. Si troublantes soient-elles, on peut s'attendre à ce que de telles scènes filmées sur le vif soient regardées par beaucoup (manière, peut-être, de repousser ou de refouler ce qu'elles ont de perturbant) ou bien avec une certaine distance, comme des images à valeur tout au plus documentaire, ou bien même — le cynisme n'ayant parfois aucune limite — comme du « déjà vu ».

Cela non pas nécessairement pour des raisons « de fond » (parce que la détresse d'autrui serait jugée moins « importante » ou moins « intéressante » qu'un débat politique ou qu'un match de football), mais plutôt, en premier lieu, en raison de la différence de format encadrant ce qui est montré dans l'un et l'autre type de cas. Il ne serait en effet guère étonnant, sémiotiquement parlant, qu'une capture brute du réel (des manifestants qui courent, des blessés qu'on emporte, etc.) ait moins d'écho qu'un spectacle structuré selon des principes rendus familiers par l'usage, et en particulier que des scènes tournées dans des espaces préformatés comme des dispositifs scéniques. Un document pris sur le vif peut certes susciter l'émotion et même bouleverser des spectateurs « sensibles », mais par rapport à un spectacle scénographiquement bien rôdé, du type de la rencontre sportive ou du débat politique, il se prête certainement moins bien à des échanges conversationnels de routine.

Or le discours médiatique ne produit « l'actualité » en tant que représentation convenue du présent qu'à condition d'être répercuté, sur le plan quotidien, dans ce dialogue à mille voix que nous appelions plus haut la conversation générale. L'image crue, celle qui dérange et que beaucoup préféreraient ne pas avoir vue est pratiquement exclue de ce dialogue. Cela revient à dire qu'un document d'actualité saisi sur le terrain n'aurait d'impact notable qu'à condition de faire l'objet de quelque élaboration formelle (effet de l'art sans doute, plutôt que du hasard, mais c'est une autre question) qui, sans lui ôter ce qu'il peut comporter d'esthétiquement impressionnant, le rende assimilable en l'articulant esthétiquement, telle la célèbre photographie du manifestant, place Tiananmen, seul face à la colonne de chars.

Ce n'est là qu'une hypothèse, mais qui permettrait de comprendre que, tel quel, le spectacle des pires catastrophes laisse souvent « de marbre » une immense partie du public (et pas uniquement les vacanciers de Piña del Mar ou de la place du Trocadéro).

Conclusion

S'agissant de circonscrire les tenants et aboutissants non pas de l'actualité elle-même mais de la pratique qui consiste à la suivre « au quotidien », nous n'avons qu'à peine fait allusion de-ci de-là à ce qui nous apparaît comme étant aujourd'hui, substantiellement, le plus *d'actualité*. S'il fallait préciser ce qu'il en est, nous retiendrions les points suivants : destruction systématique des conditions d'habitabilité de la Terre, programmation numérique et contrôles tous azimuts, régimes autoritaires en expansion de toutes parts et (en terre appelée sainte !) terrorisme chronique d'Etat face au terrorisme ponctuel du pauvre. Autant dire que nous faisons partie de ceux que l'actualité du monde horripile, accable, désespère. Mais pas plus que l'indifférence, le désespoir n'est une solution. Ce ne sont que deux formes de repli sur le quotidien. Que faire alors ? — Tenter de sortir du quotidien. Chercher à saisir les logiques sous-jacentes à ces dérives du temps présent. La réflexion et l'analyse sémiotiques sont là pour nous y aider¹. Et, que ce soit en y croyant ou juste pour l'honneur, prendre position. Comme si nous avions le pouvoir de refaire l'actualité.

Travaux cités

Brandt, Per Aage, « Qu'est-ce qu'un citoyen global ? », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

Calame, Claude, « Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement », *Acta Semiotica*, III, 6, 2023.

Fontanille, Jacques, « La coopérative, alternative sémiotique et politique », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.

Oliveira, Ana C. de (éd.), *Por una Semiótica engajada*, São Paulo, Estação das letras e cores e CPS, 2023.

Petitimberty, Jean-Paul, « Mehr Licht ! », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.

Résumé : L'article propose quelques pistes de réflexion sur les rapports de sens qui se tissent entre deux facettes du *présent* : entre le présent vécu de ce qu'on appelle *le quotidien* et le présent rapporté de *l'actualité* telle que construite par les médias. Aujourd'hui devenue obsessionnelle chez beaucoup, la pratique consistant à *suivre l'actualité* met ces deux présents en rapport direct. Quel genre d'hypothèses peut-on faire sur la diversité des significations susceptibles de s'y attacher ?

Mots-clefs : actualité, conversation, mode, présent, quotidien, spectacle.

Resumo : O artigo propõe algumas pistas de reflexão sobre as relações de sentido que se tecem entre duas facetas do presente : entre, por um lado, o dia a dia pessoalmente vívido, ou seja, o “quotidiano”, e, por outro, o presente da “atualidade”, tal como apresentada pela mídia. Que

¹ Cf. Cl. Calame, « Pour une sémiotique écosocialiste des relations de l'homme avec son environnement », *Acta Semiotica*, III, 6, 2023 ; J.-P. Petitimberty, « Mehr Licht ! », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023 ; A.C. de Oliveira (éd.), *Por una Semiótica engajada*, São Paulo, Estação das letras e cores e CPS, 2023 ; P.Aa. Brandt, « Qu'est-ce qu'un citoyen global ? », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022 ; J. Fontanille, « La coopérative, alternative sémiotique et politique », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.

tipo de hipóteses é possível fazer relativamente à diversidade das significações associadas à prática hoje tão difundida de constantemente “seguir a atualidade” no seu celular, em que as duas dimensões do presente parecem se fundir ?

Abstract : The article proposes a few reflections concerning the relations between two facets of the present : on the one hand the lived present of daily personal affairs (*le quotidien*), on the other the present of world affairs as reported by the media (*l'actualité*). What kind of hypotheses is it possible to make concerning the diversity of significations that may correspond to the widespread habit of constantly following the news on one's e-phone, which seems to directly connect to one another these two dimensions of the present ?

Auteurs cités : Per Aage Brandt, Claude Calame, Jacques Fontanille, Ana Cl. de Oliveira, Jean-Paul Petitimberty.

Plan :

Introduction

1. La fête continue
2. Logique du scoop
 1. Appréhensible vs connaissable
 2. L'« importance » et l'« intérêt »
 3. La Conversation Générale
 4. De l'émotionnel à l'existentiel
3. Le quotidien des autres
 1. Récurrence et espérance
 2. Ponctuel vs duratif
 3. La dimension spatiale
4. Une affaire de mode
 1. Des registres différenciés
 2. Suivre le mouvement
 3. L'actualité *petit a*
5. *Panem et circenses*
 1. Une pratique désémantisée ?
 2. Un spectacle ?
 3. Un problème d'esthétique ?

Conclusion

Recebido em 28/08/2024.

Aceito em 10/10/2024.

Attualità e quotidiano : un rapporto in evoluzione

Giorgio Grignaffini

Università IULM, Milano

1. Soggetti e informazione

Il rapporto tra l'uomo e la società in cui è inserito si struttura in maniera significativa sul modo in cui riceve, elabora e agisce / reagisce alle informazioni che gli arrivano dalle persone e dalle istituzioni sociali con cui interagisce. Tali informazioni sono basilari per la costruzione dell'identità stessa del soggetto e di quelli con i quali quest'ultimo si relaziona, con modalità variabili a seconda delle epoche storiche, delle realtà macro-sociali o micro-sociali, politiche, economiche in cui è inserito oltre che naturalmente delle attitudini personali. Se la valutazione di queste ultime ci porterebbe su un terreno molto difficile da analizzare in quanto legato alla soggettività idiosincratica dell'individuo, a livello sociosemiotico è possibile delineare dei modelli generali di relazione tra i Soggetti e il modo in cui essi entrano in rapporto con le informazioni che provengono dal mondo (o meglio dire dai mondi) che lo circondano.

Il sapere che è a disposizione dei soggetti in un dato contesto sociale è rappresentato da una molteplicità di discorsi, riferibili a diverse fonti e riguardanti una serie di argomenti estremamente variabili. Si va dal sapere necessario alla vita micro-sociale (come, ad esempio, le informazioni necessarie per la vita quotidiana, per la propria attività professionale o quelli relativi alle relazioni interpersonali) a quello che viene trasmesso dalle istituzioni statali (come la scuola o gli enti pubblici o religiosi), ai contenuti delle discipline scientifiche o umanistiche, ma anche leggi, regole, usanze, per arrivare poi al sapere prodotto e diffuso dai mass media : quello che prende il nome di "informazione giornalistica" insieme

a tutto il resto dei contenuti mediali di intrattenimento o educativi. Tanti saperi dunque prodotti e diffusi da tanti agenti, più o meno istituzionalizzati, fruiti in tanti modi diversi, dall'interazione diretta con le persone che si frequentano all'uso dei sistemi mediali più avanzati¹.

Le informazioni che circolano hanno degli effetti sui Soggetti ad esse esposte a diversi livelli : ci sono effetti cognitivi (accrescono la competenza in termini di sapere), patemici (suscitano passioni, tra cui ansie o speranze), pragmatici (creano le premesse per le azioni, o imponendole come fanno le regole e le leggi, o stimolandole in modo più o meno diretto). I soggetti vi attingono in modi storicamente, geograficamente e socialmente determinati, in dipendenza dal tipo di organizzazione sociale in cui sono inseriti e della disponibilità o meno di istituzioni e di mezzi tecnologici efficienti ed efficaci nella loro produzione e distribuzione.

All'interno di questa grande massa di informazioni che circolano nel sociale, è possibile operare delle distinzioni a seconda delle fonti da cui esse originano (istituzioni politiche, scolastiche, religiose, *opinion leader*, fino ai singoli membri di una famiglia o di un gruppo di amici ecc.) oppure dei mezzi con cui sono divulgate (libri, film, televisione, giornali oppure conversazioni, lezioni, comizi elettorali o omelie religiose ecc.). Da qui l'origine di forme discorsive plurime, che permettono di distinguere e rendere analiticamente pertinenti in semiotica tra gli altri il "discorso religioso", il "discorso giuridico", quello "scientifico" o quello "politico".

Oltre a questa possibile tassonomia legata alle modalità di produzione e distribuzione, le informazioni possono essere suddivise anche in base alla rilevanza che esse possiedono per i soggetti che ad esse sono esposti : nel primo caso avremo informazioni dotate di una rilevanza generale per l'intera società — politica, cronaca nera, economia, cultura, spettacolo ecc. — e informazioni che invece nascono e sono diffuse dai singoli soggetti (o da micro gruppi sociali, gruppi amicali o famigliari, colleghi di lavoro o di scuola, frequentatori di ritrovi ecc.), caratterizzate quindi dall'essere rilevanti solo all'interno di tali gruppi.

A queste ultime, quando sono dotate di rilevanza generale viene attribuito genericamente il termine di *attualità*, mentre per le seconde possiamo parlare di *quotidiano*². Queste due dimensioni sono analizzabili semioticamente ciascuna in quanto tale, ma, come ricorda Landowski, ancora più interessante è comprendere quali sono "les relations qui se tissent, en termes de signification, entre le présent rapporté de l'actualité et le présent vécu du quotidien"³.

Proprio perché *attualità* e *quotidiano* sono due regimi di relazione dei soggetti con un sapere relativo al presente, il loro statuto sarà influenzato dalle situazioni storico-sociali in cui esse vengono analizzate e la definizione non può che avvenire l'una in relazione con l'altra.

1 Sulla stratificazione dei saperi nelle culture cfr. J. Lotman e B. Uspenskij, *Tipologia della cultura*, Milano, Bompiani, 1975.

2 Cfr. in questo volume, E. Landowski, "Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique".

3 *Ibid.*

2. Attualità, quotidiano nel corso del tempo

Il sistema sociale contemporaneo, non solo nei paesi sviluppati ma anche in quelli in via di sviluppo, è sempre più intrecciato con il sistema informativo-comunicativo globale. La presenza di reti di comunicazione digitale, in particolare grazie ai dispositivi di telefonia mobile, raggiunge praticamente l'intera popolazione mondiale rendendo possibile un duplice livello di scambio di informazioni. Da una parte quella che abbiamo definito *attualità*, cioè contenuti riguardanti quello che accade a livello macro sociale e tendenzialmente — anche se ormai sempre più i confini tra informazione professionale e informazione creata da utenti comuni sono sempre più labili — prodotti e distribuiti da soggetti professionalmente inquadrati nella categoria dei giornalisti. Dall'altra i contenuti appartenenti alla sfera del *quotidiano*, che non sono più necessariamente legati alla comunicazione interpersonale in presenza, ma, anch'essi, sono disponibili e scambiabili in tempo reale nella propria sfera di relazioni micro sociali attraverso i sistemi di comunicazione interpersonale e i social media.

Di conseguenza, i dispositivi di comunicazione mobile e in particolare i telefoni cellulari sono ormai i terminali attraverso cui è possibile accedere simultaneamente alla sfera dell'*attualità* e a quella del *quotidiano* e come accade sempre più spesso, se ci soffermiamo sulla prima, quindi sull'informazione riguardante fatti e persone che non sono legate direttamente alla nostra esperienza di vita quotidiana, questi dispositivi hanno permesso una riconfigurazione dei ruoli tradizionali appartenenti ai professionisti dell'informazione. Infatti, tali dispositivi non sono più semplicemente dei terminali con cui ricevere contenuti informativi, ma stanno diventando dei mezzi per produrre autonomamente contenuti destinati non più a una più o meno ristretta cerchia di amici o conoscenti, ma a una massa talvolta molto numerosa di utenti, i cosiddetti follower del proprio account social.

Se analizziamo da un punto di vista semiotico quanto sta accadendo, possiamo partire proprio dal considerare le modalità con cui i Soggetti intrecciano relazioni tra loro scambiandosi informazioni, e come tali modalità sono appunto mediate da sistemi tecnologici o istituzioni sociali.

L'evoluzione storico-sociale e parallelamente l'evoluzione delle tecniche e tecnologie della comunicazione, hanno modificato radicalmente negli ultimi anni le interazioni tra i Soggetti sociali, ampliando o restringendo il campo dell'*attualità* e del *quotidiano*. In questo senso proviamo a muoverci a ritroso nel tempo, in un'epoca dove l'esperienza di vita della maggioranza della popolazione era limitata a una cerchia di relazioni molto ristretta.

Prendiamo come esempio la situazione sociale in cui si trovava a vivere un contadino dell'Europa durante il Medioevo o la prima era Moderna⁴. Le relazioni sociali che con grande probabilità egli si trovava a sviluppare erano limitate alla

4 Sulla vita quotidiana in Europa nel Medioevo e nell'età moderna cfr. J. Roussiaud, *Il cittadino e la vita di città*, Roma-Bari, Laterza, 1993 ; F. Braudel, *L'identità della Francia*, Milano, il Saggiatore, 1988 ; F. Cardini, *Il guerriero e il cavaliere*, Roma-Bari, Laterza, 2012 ; F. Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Hachette, 1999.

propria cerchia familiare e agli abitanti del villaggio in cui viveva, dove i pochi individui che facevano eccezione erano le autorità civili e religiose. La gran parte della vita scorreva quindi sviluppando al massimo la sfera del *quotidiano*, fatto di ripetizione di routine lavorative, inframmezzate dalle ricorrenze religiose o da qualche evento legato al feudatario locale. A rappresentare una possibile apertura verso altri contesti sociali potevano essere eventi come invasioni di eserciti nemici o l'arruolamento in milizie destinate a combattere al di fuori del proprio paese, mentre a rappresentare quella che ora possiamo definire *attualità* erano le poche informazioni su quanto avveniva fuori dal villaggio, rese disponibili dalle autorità locali, attraverso banditori o attraverso le omelie del prete del villaggio, o ancora quanto del mondo esterno arrivava filtrato dai cantastorie che viaggiavano di villaggio in villaggio.

Il paragone con quanto è accaduto nell'ultimo secolo e poi in modo più eclatante nell'ultimo decennio, evidenzia quindi enormi differenze qualitative e quantitative tra quello che era e quello che sono diventate ora le nozioni di *attualità* e *quotidiano*. Per coglierne semioticamente le diverse articolazioni possiamo far ricorso alla categoria analitica dell'aspettualità.

3. Un'analisi aspettuale

Se consideriamo il processo di scambio informativo che si opera nella società possiamo vedere all'opera un confronto tra attanti che ricoprono il ruolo di produttori dell'informazione e attanti che invece ricoprono il ruolo di fruitori dell'informazione. Tali ruoli attanziali a livello microsociale fino all'avvento dei media digitali erano incarnati attorialmente da soggetti che potevano agevolmente scambiarsi i ruoli: la circolazione delle informazioni del *quotidiano* prevedeva che ci fosse una reversibilità e una sostanziale parità tra i vari soggetti, fatta salva l'attribuzione di una maggiore autorevolezza a chi all'interno della comunità aveva un ruolo sociale più definito (maestro, sacerdote, politico ecc.).

Al contrario, sempre fino a pochi anni fa, sulla scena informativa macro sociale i ruoli attanziali di produttore di informazione e di fruitore dell'informazione erano incarnati in maniera più rigida da apparati tecnico-economici da una parte (il sistema dei mass-media) e dalla massa dei lettori / radio ascoltatori / telespettatori. In questo caso la reversibilità non era consentita (se non in minima parte) dalla stessa natura tecnico-organizzativa dei sistemi di comunicazione (non a caso chiamati per radio e tv, "broadcasting").

Per definire le relazioni interattanziali che si stabiliscono nel regime dell'*attualità* e reciprocamente in quello del *quotidiano* è quindi molto utile valutare le relazioni aspettuali che si stabiliscono tra i soggetti e le informazioni anche in relazione a come esse sono raccolte, rielaborate e come distribuite.

3.1. Aspettualizzazione spaziale

Per quanto riguarda il primo punto (le relazioni aspettuali che intercorrono tra i soggetti e le informazioni a cui hanno accesso i soggetti) possiamo distinguere

diversi gradi di prossimità. Si tratta quindi di valutarne le forme di aspettualizzazione *spaziale*. Le informazioni a cui accedono i Soggetti possono infatti riguardare fatti o personaggi situati in un intorno più o meno ampio rispetto a loro, con conseguenze sugli effetti passionali e pragmatici. In questo senso a distinguere tra *attualità* e *quotidiano* è proprio il grado di distanza che le informazioni hanno rispetto all'esperienza di vita dei Soggetti ed esso è diverso a seconda delle condizioni in cui vivono o hanno vissuto i soggetti e delle diverse dotazioni tecnologiche di cui dispongono.

Se per un cittadino europeo contemporaneo abbiamo visto come le barriere tra *attualità* e *quotidiano* entro certi limiti si stiano annullando. Ad esempio, le informazioni sulle elezioni presidenziali americane, in linea di principio appartenenti al regime dell'*attualità*, nonostante la distanza, entrano di forza nel *quotidiano* anche di un cittadino europeo grazie alla forza pervasiva dei media e dei social media. Tuttavia, ancora oggi, nonostante la copertura informativa globale, esiste una gerarchia di importanza rispetto a quanto accade legato a ragioni geopolitiche o economiche : un evento bellico in un paese africano anche se portato a conoscenza dei cittadini europei non entra nella sfera del *quotidiano*, non diventa argomento di conversazione a livello micro sociale, a differenza dei conflitti in Medio Oriente o in Ucraina, nonostante il fatto che gli effetti concreti di entrambe le tipologie di conflitto non siano molto diversi per l'esperienza di vita quotidiana di un francese o di un italiano.

Per l'uomo del Medioevo, al contrario, la distanza a cui si collocavano le informazioni di *attualità* era molto ristretta e spesso oltre un certo limite potevano trascolorare nella leggenda. Ciò che accadeva nel villaggio vicino o nel castello del feudatario, considerando i tempi di diffusione delle notizie e l'assenza di istituzioni specializzate nella loro diffusione, rappresentava probabilmente l'orizzonte massimo a cui si poteva accedere in modo, per così dire, "diretto". Tutto quello che accadeva oltre questa distanza sarebbe arrivato, dopo molto tempo, raccontato e rielaborato in forme narrative molto lontane da quello che noi consideriamo appartenenti al regime dell'*attualità*. Alla notizia si sostituiva una forma di comunicazione che aveva una finalità primariamente narrativa e ricreativa, in un ventaglio di generi che potevano andare dalla novella alla cronaca alle *Chansons de geste* oppure al romanzo. Quello che accadeva al di fuori dei confini dell'Europa cristiana si trasformava addirittura in racconto fantastico, dove il criterio di base non era certo la restituzione di una verità fattuale ma la creazione di mondi fantastici, popolati di genti dalle usanze bizzarre, di animali pressochè mitologici e di luoghi leggendari.

A caratterizzare il regime del *quotidiano* è invece un'aspettualizzazione spaziale dominata dalla prossimità tra i fatti accaduti e i soggetti che li fanno entrare nella loro interazione micro sociale. Se, fino a pochi decenni fa, la prossimità del quotidiano era potremmo dire "fisica", necessitava di una presenza diretta dei soggetti che scambiavano informazioni soprattutto oralmente o al massimo con una mediazione epistolare, ora grazie ai dispositivi mobili di comunicazione le micro comunità all'interno delle quali ci si scambia le informazioni relative a

quanto accade al loro interno o in cerchie sociali limitrofe, sono virtualmente allargate all'intero globo. Si può ricreare una comunità di amici che fisicamente stanno agli antipodi, annullando la distanza geografica reale ; e tuttavia anche in questi casi se i soggetti sono posizionati fisicamente in luoghi lontani, dal punto di vista del regime relazionale che essi sperimentano è quello di una prossimità, se non reale almeno virtuale⁵.

3.2. Aspettualizzazione temporale

Strettamente legata all'aspettualizzazione *spaziale* è possibile analizzare anche l'aspettualizzazione *temporale*. Questa è legata in primo luogo alla velocità con cui le informazioni arrivano al Soggetto che ne fruisce. Perché si possa parlare di *attualità* è necessario che le informazioni arrivino in tempi rapidi dal luogo in cui i fatti avvengono fino agli individui o alle comunità sociali a cui sono indirizzate e che vi sia una struttura macrosociale (il sistema dell'informazione) che garantisce un approvvigionamento costante delle notizie. Nel caso del *quotidiano* invece le informazioni vengono raccolte e diffuse in modalità meno strutturate temporalmente, non essendoci alcuna organizzazione sociale preposta, ma solo delle routine informali. A caratterizzare l'*attualità* è quindi una forma di *continuità* temporale tra sistema della produzione dell'informazione e i suoi fruitori, mentre quando questo flusso continuo si interrompe per motivi tecnici o per scelte di altro tipo (censure, scelte politiche o motivazioni economiche), le informazioni potranno essere recuperate solo a posteriori e entreranno perciò nel regime della produzione narrativa o della produzione di contenuti storici.

Se tuttavia osserviamo più da vicino il rapporto tra fonti di informazione e pubblico dal punto di vista di un'aspettualizzazione temporale, vediamo che la struttura organizzativa dei media informativi oscilla nelle sue routines tra forme di *iteratività* strutturate — l'uscita mattutina del giornale quotidiano, gli appuntamenti a orari fissi dei notiziari della radio o della televisione —, o, come accade sempre più spesso, su una sorta di tessuto *durativamente* continuo, come accade con i siti internet di informazione, continuamente aggiornati.

Si tratta quindi nella realtà, non tanto di una *continuità* assoluta ma di forme di *discontinuità* regolare, o *non continuità* come nel caso iterativo degli appuntamenti dei notiziari o l'uscita del quotidiano ; oppure, nel caso dei siti o dei canali televisivi che trasmettono notizie 24 ore al giorno, l'apparente *continuità* assoluta è più correttamente una simulazione di *continuità* che fa sentire il fruitore sempre aggiornato : possiamo quindi parlare di una *non discontinuità*.

Ma a caratterizzare l'*attualità* è la sempre possibile irruzione dell'imprevisto, della catastrofe, che va inserire una puntualità singolare, o *discontinuità*, che rompe sia la scansione regolare degli appuntamenti fissi che la continuità regolare del flusso di internet.

⁵ Cfr. le considerazioni di E. Landowski relative al modo di presenza tra Soggetti nell'"espace-réseau", in "Régimes d'espace", *Actes Sémiotiques*, 113, 2010.

Se vogliamo rappresentare quanto esposto fin qui su un quadrato semiotico che opponga *continuità* e *discontinuità* nel rapporto tra temporalità della produzione dell'informazione e temporalità della sua fruizione avremo :



Se questo regime informativo caratterizza la contemporaneità, è possibile comunque rinvenire anche nel passato, prima della creazione della stampa quotidiana, forme di informazione dotate di elementi di iteratività. Se pensiamo alle comunità dell'epoca premoderna, la struttura sociale era organizzata intorno a istituzioni come la Chiesa che dotavano la collettività di cerimonie e ritualità in cui si fornivano informazioni : la messa domenicale o i mercati rappresentavano, anche se in modo estremamente ridotto, un appuntamento della comunità per ritrovarsi e scambiare informazioni che potevano riguardare anche luoghi esterni alla propria località.

3.3. Aspettualizzazione attoriale

Infine, possiamo vedere all'opera anche un'aspettualizzazione attoriale : infatti le informazioni possono essere trasmesse da soggetti che hanno una diversa forma di esistenza sociale. Se intessendo le relazioni che alimentano il regime informativo del *quotidiano* abbiamo a che fare primariamente con soggetti "in carne ed ossa" che trasmettono e ricevono informazioni direttamente tra loro, nel caso del regime dell'*attualità* è necessaria la presenza di un sistema informativo più ampio e rilevante che sia in grado di raccogliere, strutturare e soprattutto distribuire le informazioni ad ampi strati di popolazione situati in luoghi anche molto distanti. Il gioco delle relazioni interattanziali è quindi strutturato in base alla prossimità e distanza tra fonti informative e fruitori e allo stesso tempo si fonda sulla possibilità di una reversibilità dei loro ruoli.

Dal punto di vista dell'aspettualizzazione, avremo quindi nel caso del *quotidiano* una dominante di prossimità tra gli attori implicati, mentre nel caso dell'*attualità* si verifica una situazione di distanza. Storicamente si assiste nell'età moderna a un progressivo allontanamento delle fonti di informazione dai loro fruitori : dalle gazzette a diffusione locale si passa via via a attori informativi sempre più distanti dai propri fruitori, fino ad arrivare alla nascita di sistemi informativi globali. Dal punto di vista aspettuale, a seconda che si consideri lo

scambio interattanziale dal punto di vista del soggetto informatore o del soggetto informato abbiamo la messa in relazione dei due attori che nella concretezza della loro interazione, possono apparire in base a distanza e prossimità presentarsi in rapporto più o meno diretto o mediato.

Da questo punto di vista, una maggiore prossimità può implicare l'instaurazione di un rapporto di fiducia o sfiducia tra i due soggetti, in quanto ciascuno dei due conosce personalmente l'altro. Nel caso della distanza che invece si verifica con i mass media, quelle che entrano in gioco sono questioni di autorevolezza : un'istituzione informativa che si situa a grande distanza dai propri fruitori deve presentarsi come affidabile, credibile, proprio perché la distanza impedisce di verificare di persona la qualità e l'attendibilità delle informazioni.

4. Attualità e quotidiano nell'era dei nuovi media

Rispetto a queste relazioni interattanziali, tuttavia, l'avvento dei nuovi media ubiqui temporalmente e spazialmente, sembra rimettere in discussione tutto : prossimità e distanza non sono più identificabili come rapporti posizionali fissati una volta per tutte e legati ai ruoli sociali degli attanti. I social media, disponibili attraverso i dispositivi mobili, infatti possono trasformare qualunque utente da *oggetto* della comunicazione a *soggetto* di essa, in una reversibilità dei ruoli attoriali prima mai sperimentata.

Se quindi dal punto di vista dell'aspettualizzazione, le relazioni che si stabiliscono tra i soggetti e le informazioni vede una trasformazione storica che ha portato sostanzialmente ad annullare le distanze spaziali, temporali e attoriali che definivano in precedenza i regimi del quotidiano e quelli dell'attualità, un processo analogo è avvenuto nel modo in cui queste informazioni sono raccolte e come sono distribuite.

La conseguenza dell'irruzione rapida e pervasiva in particolare dei telefoni cellulari che consentono un accesso ubiquo e costante a un sistema informativo sempre attivo e allo stesso tempo la moltiplicazione delle fonti informative delegate anche ai singoli utenti (pensiamo al dilagante fenomeno dei video ripresi dai cellulari che diventano essi stessi testimonianza e notizia), è che i regimi di attualità e quotidiano che rappresentavano efficacemente due modi diversi di rapportarsi alle informazioni a livello micro e macro sociale, debbano essere ripensati.

Se infatti il *quotidiano* in passato era un regime di rapporto interattanziale tra soggetti e di rapporto tra soggetti e informazioni caratterizzato dalla categoria della *continuità* tra soggetto e mondo circostante e al contrario il regime dell'attualità era grosso modo il regime della *discontinuità*, ora grazie all'avvento dei nuovi media le categorie più adatte a descrivere questo tipo di relazioni sembrano essere quelle subcontrarie di *non continuità* e *non discontinuità*.

Come avevamo visto in precedenza, dal punto di vista delle relazioni tra fonti delle informazioni e fruitori, i regimi tradizionali del quotidiano e dell'attualità proprio grazie alle dimensioni di *continuità* e *discontinuità* permettevano di mantenere una chiara distinzione di ruoli. In particolare, per quanto riguarda

il regime dell'*attualità* la chiara presenza di una distanza tra fonti e fruitori poneva le prime nel ruolo di apparati di comunicazione gestiti da professionisti, socialmente inquadrati nella categoria professionale dei giornalisti, garanzia almeno dal punto di vista teorico di un comportamento deontologicamente corretto, e permetteva allo stesso tempo di ricondurre la proprietà dei media a istituzioni economiche o politiche identificabili. La riconoscibilità della firma del giornalista e della linea politico ideologica del gruppo editoriale erano accessibili abbastanza chiaramente al pubblico che di conseguenza poteva scegliere se e quanto fidarsi delle notizie.

Ora il collassare delle distanze, delle discontinuità, spaziali, temporali e attoriali tra fonti di informazioni e fruitori si traduce in un potenziale rischio legato alla possibilità da parte dei sistemi informativi di simulare una vicinanza, una *democratizzazione*, una trasparenza rispetto ai propri fruitori che in realtà sono solo una simulazione.

La distinzione dei ruoli attanziali e il mantenimento dei confini e delle distanze, sembra venir superato, fornendo l'illusione di un accesso continuo e ubiquo alle informazioni, come se il mondo fosse in tasca a chiunque e chiunque potesse arrivare sempre e ovunque. In realtà i contenuti diffusi capillarmente e continuamente, ma anche quelli prodotti dagli utenti — all'apparenza il massimo della disintermediazione tra sistemi informativi e ciascun individuo — sono in realtà resi disponibili agli utenti attraverso algoritmi distributivi che possono essere manipolati a fini politici o economici. Per ottenere un effetto manipolatorio dell'opinione pubblica non serve più un "Big Brother" che parla con voce unica da tutti i mezzi dettando l'agenda dell'*attualità*. Invece, nel segno della massima distanza e separatezza dai soggetti, si impone una costante, ubiqua e plurale diffusione di messaggi che la rendono indistinguibile dal *quotidiano*.

Gli effetti possono essere molti : a livello cognitivo la perdita di gerarchia dei contenuti informativi che essendo in linea di principio e spesso di fatto prodotti da utenti qualunque, li priva di un criterio di affidabilità e autorevolezza, dando spazio alle cosiddette *fake news*. Dal punto di vista patemico l'annullamento delle distanze crea effetti paradossali di coinvolgimento delle grandi masse planetarie per eventi o personaggi posti in luoghi anche lontanissimi, a scapito di ciò che avviene nella stessa città o nello stesso quartiere in cui uno vive, creando le premesse per una mobilitazione emotiva che si propaga proprio grazie ai social network con le modalità del contagio⁶.

Opere citate

- Braudel, Fernand *L'identità della Francia*, Milano, il Saggiatore, 1988.
 Cardini, Franco, *Il guerriero e il cavaliere*, Roma-Bari, Laterza, 2012.
 Furet, François, *Penser la Révolution française*, Paris, Hachette, 1999.
 Landowski, Eric, "Régimes d'espace", *Actes Sémiotiques*, 113, 2010.
 — "Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique", *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.

6 Cfr. G. Manetti, L. Barcellona, C. Rampoldi (a cura di), *Il contagio e i suoi simboli*, Siena, ETS, 2003.

Lotman, Juri, e Boris Uspenskij, *Tipologia della cultura*, Milano, Bompiani, 1975.

Manetti, Giovanni, Laura Barcellona e Cora Rampoldi (a cura di), *Il contagio e i suoi simboli*, Siena, ETS, 2003.

Roussiaud, Jacques, *Il cittadino e la vita di città*, Roma-Bari, Laterza, 1993.

Résumé : Les notions d'« actualité » et de « quotidien » sont liées aux modes de circulation de l'information dans les sociétés. Elles sont donc soumises à des transformations historiques en relation avec les changements des structures sociales et avec l'évolution des moyens techniques utilisés pour la transmission et l'utilisation des contenus d'information. Pour analyser sémiotiquement ces modalités, les notions d'aspectualisation spatiale, temporelle et actorielle sont particulièrement utiles. Elles permettent de rendre compte des articulations internes aux différents modes de production, de distribution et de consommation de l'information. Dans cette perspective, l'actualité et le quotidien se présentent comme des notions en transformation depuis quelques années du fait que la diffusion de moyens de communication portables, et continuellement connectés, tels les téléphones mobiles, modifie les relations de proximité entre les acteurs en redéfinissant les espaces et les temps de leurs interactions.

Mots-clefs : actualité, aspectualisation, information, média, quotidien.

Resumo : As noções de atualidade e de vida cotidiana estão ligadas às maneiras pelas quais as informações circulam nas sociedades. Portanto, elas estão sujeitas a transformações históricas em relação às mudanças nas estruturas sociais assim que à disponibilidade e à evolução dos meios técnicos usados para a transmissão e o uso dos conteúdos informacionais. Para analisar semioticamente essas modalidades, as noções de aspectualização espacial, temporal e atorial são particularmente úteis. Possibilitam dar conta das articulações internas dos vários modos de produção, distribuição e consumo das informações. Nessa perspectiva, atualidade e o cotidiano aparecem como noções que estão sendo transformadas nos últimos anos, pelo fato que a difusão dos meios de comunicação portáteis sempre conectados, como telefones celulares, modifica as relações de proximidade entre os atores ao redefinir os espaços e os tempos da interação.

Abstract : The concepts of current affairs (*l'actualité*) and everyday life (*le quotidien*) are linked to the ways in which information circulates within societies. They are therefore subject to historical transformations in relation to changes in social structures and to the availability and development of the technical means used to transmit and use information. In order to analyse these modalities semiotically, the notions of spatial, temporal and actorial aspectualisation prove particularly useful. They allow to account for the internal articulations of the various modes of information production, distribution and consumption. From this perspective, actuality and everyday life appear as notions that have been changing in recent years, as the diffusion of portable and always-connected means of communication, such as mobile phones, modifies the proximity relations between actors by redefining the spaces and times of interaction.

Riassunto : Le nozioni di attualità e quotidiano sono legate ai modi in cui le informazioni circolano all'interno delle società. Esse quindi sono soggette a trasformazioni storiche in relazione ai mutamenti delle strutture sociali e in relazione alla disponibilità e all'evoluzione dei mezzi tecnici che servono alla trasmissione e alla fruizione dei contenuti informativi. Per analizzare semioticamente tali modalità, si rivelano particolarmente utili le nozioni di aspettualizzazione spaziale, temporale e attoriale che permettono di rendere conto delle articolazioni interne alle varie modalità di produzione, distribuzione e consumo delle informazioni. In quest'ottica,

attualità e quotidiano appaiono come nozioni in fase di trasformazione negli ultimi anni in quanto la diffusione di mezzi di comunicazione portatili e sempre connessi come i telefoni cellulari sta modificando le relazioni di prossimità tra gli attanti ridefinendo spazi e tempi dell'interazione.

Auteurs cités : Eric Landowski, Juri Lotman e Boris Uspenskij, Giovanni Manetti.

Plan :

1. Soggetti e informazione
2. Attualità, quotidiano nel corso del tempo
3. Un'analisi aspettuale
 1. Aspettualizzazione spaziale
 2. Aspettualizzazione temporale
 3. Aspettualizzazione attoriale
4. Attualità e quotidiano nell'era dei nuovi media

Recebido em 17/06/2024.

Aceito em 10/10/2024.

La noia e la paura

Roberto Pellerey

Università di Genova

Oggi, martedì 5 novembre 2024, a inizio serata, in tutta Europa numerose persone consultano freneticamente il loro telefono portatile e si collegano ripetutamente a siti di giornali e altri organi di informazione. Cosa sta succedendo ? Arrivano le prime notizie e le prime proiezioni disponibili sui risultati delle elezioni Presidenziali americane. Tutti seguono l'avanzamento delle previsioni sui risultati finali, imparando o ricordando il meccanismo elettorale americano : un certo numero di delegati eletti in ogni singolo Stato dell'Unione, che rappresenteranno il candidato vincente in quello Stato nell'elezione vera e propria del Presidente fatta da questi delegati.

Lo stato di attesa è spasmodico e quasi ossessivo. La maggior parte di queste persone ha paura : paura che vinca il candidato che ha promesso punizioni esemplari per i suoi nemici politici e culturali, e le cui azioni e politiche, promesse nella campagna elettorale, sono viste come profonde minacce alla normale vita civile democratica e all'economia europea e mondiale, fomentatrici di odio e di conflitto, e includono l'accordo con leader di grand nazioni che il mondo intero vede come despoti autoritari o veri e propri dittatori, responsabili di guerre cruente e immotivate, l'espulsione violenta di massa degli immigrati in America da paesi poveri, la criminalizzazione dei dissidenti e della stampa libera, e l'abolizione dei diritti alla cura medica nazionale e alla scolarizzazione. I lettori che vediamo aggirarsi per la città in perenne consultazione di strumenti fornitori di notizie temono per il proprio futuro immediato e a lungo termine : il cambiamento voluto dal candidato così temuto appare come una minaccia reale alla condizione di vita e alla cultura civile degli europei, o al futuro dei propri figli, o al proprio stesso futuro come artisti, intellettuali, imprenditori, viaggiatori abituati a stretti rapporti con la cultura, l'economia, la società americana, che si

vedono già distrutte per sempre nel caso di vittoria di quel candidato : l'America che conosciamo non esisterà più. Informarsi sulla stretta attualità delle elezioni americane in corso è una necessità vitale che costringe a un aggiornamento continuo, ogni cinque minuti, su quanto sta accadendo in America.

Ma le elezioni americane sono solo uno dei grandi casi in cui si osserva in grande scala l'importanza vitale dell'aggiornamento continuo sulla attualità, in questo caso l'attualità politica, che sembra caratterizzare i contemporanei.

Una delle ragioni trascurate della costante necessità da parte di molti nostri contemporanei di essere sempre aggiornati, grazie in particolare alle tecnologie comunicative odierne, e in costante attenzione all'attualità è di stampo antico : la paura. È una aura di fondo che segna le giornate e le notti di molti, nascosta dietro il velo della modernità : c'è chi sente il bisogno o la necessità ossessiva di essere sempre aggiornato su rischi e pericoli siano essi in corso, sia che minaccino di poter accadere a breve. Quali pericoli e minacce sono contemplate nel catalogo delle paure ? Guerre, certamente, sia vicine che possibili, azioni militari, lanci a sorpresa di testate nucleari, ma anche alluvioni, scontri urbani, epidemie, guerriglie urbane, cortei violenti, cambiamenti di leggi e di governi che si prospettano minacciosi, mancanza di risorse tecniche a breve, mancanza improvvisa di materie prime fondamentali o di medicinali vitali, interruzione di rapporti diplomatici con Paesi con cui è in profonda relazione commerciale... Allora ecco che un cittadino contemporaneo particolarmente preoccupato consulta il suo strumento dispacciante di informazioni cercando cosa può accadere oggi o domani mattina, minaccia che lo induce a cambiare strada o cambiare programma della giornata (ci sarà il corteo annunciato con scontri in piazza con la polizia ?), oppure cosa può accadere nelle prossime settimane, nei prossimi mesi, nei prossimi anni, in una catena di possibili mosse conseguenti che bisogna prevedere, se la situazione climatica non cambia (ci sarà la settimana prossima la tempesta prevista dai meteorologi ? Ci sarà tra cinque anni il previsto scioglimento dei ghiacci polari ?), e la situazione politica non cambia (quale posizione prenderà il nuovo presidente degli Stati Uniti nelle guerre in corso nel mondo, quale parte difenderà, quale campo di battaglia preferirà, e questo quali conseguenze avrà su di noi, magari un aumento del terrorismo organizzato o di quello improvvisato che ci minaccerà nelle nostre città o al contrario la fine degli atti terroristici ?), e la situazione sociale non cambia (aumenterà la disoccupazione, potrei entrare nella rosa dei licenziabili, oppure mio fratello, mio cugino, mio padre ?). Insomma, ogni informazione ci serve per proteggerci e difenderci dai probabili rischi del domani e del dopodomani, e soprattutto vederli e prevederli.

Questa costante preoccupazione, questo stato di paura di ciò che può accadere, spinge ad essere sempre aggiornati sulla attualità, ma non sembra uno stato emotivo sano. È certamente una condizione ossessiva per l'ansia prodotta dalla continua e assillante consultazione di notizie, rinnovata anche ogni cinque minuti in casi particolarmente gravi. Essere in perenne aggiornamento nutre

un'emergenza senza fine in cui l'assillato diventa prigioniero della paura di ciò che può accadere a breve o lungo termine : non c'è tempo di sedimentazione delle notizie e di riflessione, subitaneamente interrotte dall'aggiornamento successivo.

La paura è l'esatto contraltare della noia. Al polo opposto della paura assillante, la noia è motivo di una consultazione frequente per passare il tempo. L'annoiato, impaziente, deve passare cinque minuti in attesa in coda ? Consulta il suo dispacciatore tascabile di notizie. Deve attendere un'ora la partenza del treno o del volo aereo ? Accende il suo dispacciatore portatile di notizie e di *mail*. Deve aspettare una telefonata fissata a un'ora precisa ? Consulta la sua posta elettronica aspettandosi interessanti novità. La lettura di libri e giornali gli appare faticosa e soprattutto noiosa e insoddisfacente, mai fulminea, e non interrompibile a volontà. Annoiato e impaziente, non ha hobby o interessi articolati e organizzati tali da occupargli il tempo di una mezza giornata libera ; dunque, passa il tempo a consultare media telematici o televisivi, come in altre epoche avrebbe vagato in passeggiate casuali a zonzo senza interesse per ciò che incontra. Il suo tempo libero diventa tempo inutile a qualsiasi fine, se non il farlo passare. Non ha preoccupazioni familiari, assilli economici, ansie lavorative, giudiziarie o di salute : tempo beato e incantato, ma prolungato nel tempo ogni giorno, senza passioni orientate a un fine diventa tempo di noia di fondo costante.

La paura e la noia appaiono come i due poli opposti di una attenzione all'attualità ammalata e viziata da una condizione *passiva* di fondo : si sente la necessità di occuparsi dell'attualità per difesa (dagli imprevisti minacciosi del mondo o dall'inerzia del tempo troppo libero). Esiste invece una attenzione alla attualità *attiva* ? In cui l'aggiornamento frequente e il calarsi nell'attualità sono condizioni operative ?

Una immersione nella attualità attiva in realtà è realizzata da molti altri nostri contemporanei, ognuno seguendo una direzione tra quelle che appaiono le due principali. Da una parte seguire l'attualità è un modo o una condizione per cercare notizie e informazioni per operare in un settore preciso, un modo cioè per venire a sapere, cercare occasioni in relazione a qualcosa che si desidera fare : un viaggio (cerco notizie sulla situazione del paese che voglio visitare), un progetto artistico (cerco bandi e occasioni di finanziamento), creare una nuova festa, cercare luoghi e quartieri della città per progetti locali, capire quali settori di mercato promettono meglio se voglio aprire un'attività commerciale... È questa una attualità attiva *distaccata*, senza noie e paure, ma che fa parte di un progetto a breve termine. Dall'altra è attiva la ricerca di notizie e informazioni su ciò che accade, a medio e lungo termine, in un campo in cui si è impegnati in una azione a lungo termine: attività sociale o politica, artistica, editoriale, turistica organizzata, professionale : una ricerca per poter operare nel modo più adatto alle circostanze presenti e future. È una attualità attiva *interessata* a dati argomenti e appassionata nel seguirli perché sono nostro interesse di vita

permanente. In entrambi i casi l'attenzione alla attualità significa immergersi nel flusso del presente per operarvi. Non è dunque necessariamente una manipolazione subita dal modo in cui i Media ci presentano il mondo.

C'è però un altro discorso dell'attualità che ci appare eticamente neutro, come una attualità allo stesso tempo interessata a distaccata, ed è l'informarsi per poter sempre essere in grado di intervenire agevolmente e piacevolmente in un discorso con altri interlocutori. Un sapere e conoscere gli argomenti in voga, che permettono il fluire e lo scorrimento di un discorso aggiornato e informato, e in più dotato di una opinione propria : non per reale interesse all'argomento, né per terrore, ma per poter essere sempre "à la page" in società. È la grande arte della conversazione informata ed elegante, la cui tradizione tiene banco nella storia dei salotti aristocratici europei, o di quelli artistici e letterari, in cui ci si dimostra persone di rilievo esprimendo un'opinione arguta, meglio se con una battuta efficace ma non distruttiva. I salotti letterari hanno tramandato alla contemporaneità questo modo discorsivo radicato nella cultura filosofica settecentesca, che appare oggi raro e raffinato proprio per queste caratteristiche di lievità ed arguzia, che rende piacevole la parola colta ed elegante permettendo al locutore di occupare legittimamente il suo posto in società. L'attualità è qui allora il campo da cui trarre occasioni di "mots d'esprit" e occasioni di fare notare la propria conoscenza del mondo. Questa attenzione all'attualità non ci appare impregnata di paura, né di noia, ma piuttosto funzionale al mantenimento di un ruolo sociale mondano riconosciuto che da una parte soddisfa, dall'altra permette continuità di contatto con gli ambienti sociali di interesse del locutore. Non dimentichiamolo, l'arte della conversazione non è mai scomparsa dai mezzi di rendere grata e lieve la vita, nonché di segnalarsi a tutti per una possibile occasione di carriera.

L'attenzione all'attualità, al tenersi aggiornati anche con frequenza spasmodica, non appare quindi, in nessun caso, come un interesse personale di immersione nella realtà, ma come qualcosa di funzionale oppure di catartico, in cui emozioni e sentimenti negativi, come la paura, il terrore, la noia si scaricano espletando ossessiva richiesta di aggiornamento continuo.

Indubbiamente, e l'analisi dei mezzi di informazione di Barthes ce lo ricorda, l'attualità è un modo di costruire la realtà che subiamo da parte dei mezzi di informazione di massa, e similmente la teoria dell'Agenda Setting ci spiega che l'informazione mediatica ci fissa e ci impone ciò che bisogna sapere, ciò su cui è necessario avere un'opinione per essere partecipi del proprio tempo.

Eppure c'è almeno un'altra accezione del vivere l'attualità, che emerge come risposta e reazione di fronte alla drammaticità dei tempi presenti: prendere posizione e implicarci, con quell'azione antica che si chiama in italiano "impegno" e in francese "engagement".

L'*engagement* è prima di tutto il risultato di una scelta etica, il senso di necessità ad entrare in una azione scaturito dalla osservazione e constatazione di

orrori o ingiustizie che ci appaiono intollerabili, e farlo con la propria disciplina, non solo come azione individuale. È un triplo movimento. Dapprima il cittadino che siamo noi si sdegna e si ribella di fronte a fatti che considera intollerabili, poi come tecnico dotato di un sapere specializzato decide di fornire gli strumenti della sua scienza a una delle parti offese o in conflitto, e infine formula i suoi oggetti di studio in relazione agli obiettivi e alle necessità della parte aiutata con l'obiettivo finale di far vincere una delle parti, riscattare gli offesi, liberare gli oppressi. A questo punto *l'engagement*, pur scaturendo da un moto etico, diventa la conversione delle capacità e possibilità della propria disciplina ad una collaborazione scientifica implicata quando offre strategie e mezzi di analisi del reale alle entità che riteniamo adeguate ad agire, evadendo dal suo ruolo di scienza che solamente osserva e descrive, ma diventando scienza che prende parte a un conflitto culturale, prendendo le parti di una delle parti in conflitto. Scienza che non rispetta i canoni della scienza empirica ma si fa scienza implicata, che ha scelto una delle ragioni in campo.

Ciò che entra qui in gioco è una questione epistemologica di fondo : la transizione della semiotica, o di altri saperi specializzati, da disciplina descrittiva a disciplina che interviene e opera sul campo. Questa opzione non è forse altro, in fondo, che rendersi conto che l'imparzialità descrittiva di una scienza è un'aspirazione utopica, poiché ogni scienza incorpora principi inespressi e inconsapevoli nei suoi processi e metodi. Ed è bene esserne consapevoli, per orientare il proprio intervento. Ma resta, prima ancora, da chiarire e motivare la ragione della scelta di implicarsi, reagire, prendere partito, di fronte alla tradizione epistemologica della distanza tra osservatore e oggetto. Si tratta di scegliere tra una disciplina che accetta passivamente le visioni socialmente imposte e diffuse, e riduce la gamma delle possibilità ammesse e catalogate per la vita delle persone, e una disciplina che comprende una gamma più ampia, e dunque più rispondente all'antropologia esistenziale della specie, di scelte di vita e di valori possibili e realizzabili, oltre a quelle in atto nella realtà contemporanea attuali. E questa è una questione etica : la decisione di implicare se stessi e la propria disciplina evadendo dall'utopia dell'oggettività imparziale assoluta è il modo attivo di essere nell'attualità. Di essere immersi nel flusso della attualità attivamente.

Noi lo abbiamo fatto tempo fa con la scelta di iniziare a smontare i meccanismi del consenso all'immagine socialmente costruita dell'economia della mercificazione eretta in paradigma unico e naturale del mondo. Una realtà effervescente di nuovi oggetti sociali costituiti da diversi tipi, formali o informali, di organismi associativi, comitati e coordinamenti territoriali, si è aggregata e opera oggi attorno a tre principi ricorrenti — la critica alla concezione dei beni come merce, l'interrogativo sui modelli dello sviluppo, e il dibattito sul rapporto tra sviluppo e benessere —, dando vita a sperimentazioni di una rivoluzione culturale sommersa ignorata dai media : sistemi di produzione agricola in proprio per l'autoconsumo, istituzione di reti di distribuzione o scambio non commerciali di beni alimentari, rifiuto del "cibo progettato" della grande distribuzione organizzata, sperimentazione di unità abitative e sistemi urbani

di tipo comunitario, ripristino di cicli di produzione di alimenti locali tramite l'agricoltura contadina e la creazione di banche dei semi viventi, investimento del risparmio in micro credito nei paesi impoveriti per ripristinare l'autonomia economica locale e l'indipendenza dalle società sementiere e agro-alimentari internazionali, e così via. Si tratta di scambi, pratiche e interazioni (economiche, sociali, culturali, ecologiche) del nuovo paradigma della demercificazione della società a partire dal rifiuto concreto dei pilastri operativi del sistema di mercato (quali la fissazione dei prezzi in base alla dinamica domanda / offerta o la compravendita come meccanismo di scambio principale). A questo vasto paradigma, e in particolare alle Ong che operano nei paesi impoveriti e alle associazioni per la demercificazione che operano nei paesi occidentali, abbiamo iniziato a offrire esempi e modelli di utilizzazione dei principali strumenti e principi semiotici per esaminare azioni e interventi già realizzati, scoprendo le ragioni del loro successo o insuccesso, e soprattutto per organizzare e progettare interventi futuri secondo principi che ne aumentino le possibilità di riuscita.

La *ratio* etica di questa collaborazione è lì, ma non si vede : il rifiuto a continuare ad accettare uno stato di fatto delle cose intollerabile. L'immersione nella attualità è lì, ma non si vede : è l'informazione su tratti e linee di fondo di ciò che accade a medio e lungo termine, non solo nell'immediato. *L'engagement* è lì, e si vede : è la collaborazione attiva con la partecipazione dei nostri saperi a progetti di cambiamento. La noia, la paura, la attualità costituita dalla consultazione frenetica di notizie in continuo aggiornamento, la Conversazione Generale non sono lì, e si sente.

Bibliografia

- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
 — *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.
 Landowski, Eric (a cura di), "Sémiotique et engagement", Dialogue, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
 Pellerey, Roberto, "Fuori mercato. Dissidenze inattuali e modernità obbligate", *Actes Sémiotiques*, 119, 2016.
 — "Presenza in una scelta", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
 — "Una dinamica organizzativa dissidente", *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
 Teofrasto, *I caratteri*, ed. Milano, Rizzoli, 1979.

Résumé : Le besoin d'être constamment informé de l'actualité, tel qu'il se manifeste aujourd'hui, a, entre autres, deux raisons négligées par les analystes : la peur et l'ennui, deux états d'esprit passifs tenant à ce qu'on ressent le besoin de se défendre soit contre des événements inattendus soit contre la pesanteur d'un temps trop libre. Ils s'opposent à une curiosité active fondée sur l'intérêt qu'il y a à obtenir des informations utiles, que ce soit en vue d'agir dans un domaine qui nous passionne ou nous intéresse culturellement ou professionnellement ou, sur le plan des choix éthiques, pour prendre position face à des problèmes politiques ou sociaux qui affectent tous les citoyens et face auxquels, en raison de leur gravité et de l'importance que nous leur attribuons, nous ressentons le besoin d'engager toutes nos capacités.

Mots-clefs : actualité, conversation, engagement, ennui, peur.

Resumo : A vontade de estar constantemente atualizado sobre os acontecimentos da sociedade contemporânea tem, entre outros, dois motivos negligenciados pelos analistas : o medo e o tédio, dois estados de espírito passivos devidos ao fato que se sente a necessidade quer de se defender de ameaças inesperadas, quer da inércia de muito tempo livre. Contrastam-se com uma curiosidade ativa pela atualidade que consiste no empenho em obter informações e notícias para a realização de projetos relativos ao interesse permanente da vida (procurar notícias e informações úteis para a ação numa área pela qual se tem paixão ou envolvimento cultural ou profissional), ou pela opção ética de compromisso com problemas civis, políticos ou sociais que afectam todos os cidadãos e face aos quais, pela importância que lhes atribuímos, sentimos a necessidade de envolver todas as nossas capacidades.

Abstract : The need to be constantly updated on current events in contemporary society has, among others, two reasons overlooked by analysts : fear and boredom, two passive states of mind proceeding from the need to defend oneself either against unexpected threats from the outside world or against the inertia of too much free time. They are contrasted with an active interest in current affairs consisting of the interest in obtaining information and news to carry out projects regarding one's permanent life interest (seeking information useful for one's action in a field in which one is passionate or culturally or professionally interested), or for the ethical choice of commitment towards civil, political or social problems that affect all citizens and in the face of which, due to their gravity and the importance we attribute to them, we feel the need to engage all our abilities.

Riassunto : L'occupazione ad essere costantemente aggiornati sull'attualità nella società contemporanea ha anche due ragioni trascurate dagli analisti: la paura e la noia, due stati d'animo passivi per i quali si sente la necessità di occuparsi dell'attualità per difendersi dagli imprevisti minacciosi del mondo o dall'inerzia del troppo tempo libero. Ad esse si contrappone un interesse attivo per l'attualità giustificato dall'importanza di ottenere informazioni e notizie per realizzare progetti riguardanti un proprio interesse di vita permanente (cercare notizie e informazioni utili alla propria azione in un campo di cui si è appassionati o interessati culturalmente o professionalmente), oppure per la scelta etica di un impegno (*engagement*) verso gravi problemi civili, politici, sociali che toccano tutti i cittadini e di fronte ai quali, per la gravità ed importanza che gli attribuiamo, si sente la necessità di impegnare tutte le proprie capacità, energie ed ingegni per la loro soluzione, anche mettendo a disposizione di una delle parti o delle soluzioni in gioco le potenzialità della propria scienza o disciplina specializzata.

Recebido em 10/11/2024.

Aceito em 30/11/2024.

Actualité et dire-vrai

Ahmed Kharbouch

Oujda, Université Mohamed Premier

Selon le dictionnaire d'usage, l'actualité (à ne pas confondre avec « les actualités », films qu'on projetait naguère dans les salles de cinéma et qui ont été remplacés depuis par les « journaux télévisés » et autres « chaînes d'information ») correspond à l'« ensemble des événements actuels, des faits tout récents », ayant trait à divers champs d'activité sociale, ce qui nous permet de parler plus spécifiquement d'actualité politique, littéraire, sportive, etc.

Du point de vue sémiotique qui est le nôtre, l'actualité est saisie comme un *discours*¹ sur le monde environnant dont on peut « suivre » les manifestations aussi bien sur les pages d'un journal qu'à la télévision, à la radio ou, plus couramment de nos jours, sur son téléphone portable. La matière de l'actualité, autrement dit ce qui la constitue en tant que telle, aussi bien aux yeux du journaliste qu'à ceux du consommateur, est constituée essentiellement de « faits divers » et d'« événements », eux-mêmes enchaînements de « faits divers » plus ou moins nombreux et variés (par exemple, ce qui se passe durant la guerre en Ukraine ou le génocide à Gaza).

Dans ce qui suit, nous allons nous intéresser au problème du « dire-vrai » (de la « véridiction ») propre à ce type de discours². On ne peut en effet concevoir « un univers sémiotique qui ne soit également un univers de valeurs »³, et d'abord de *valeurs véridictaires* : où est le vrai ? où est le faux ? Que doit-on et

1 Au sens sémiotique du terme, à savoir une activité signifiante verbale ou non verbale, et souvent synchrétique. Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, Paris, Hachette, 1979, entrée « Discours ».

2 Pour le sémioticien, « le problème de la vérité se situant à l'intérieur du discours, il convient de parler à son propos du dire-vrai, autrement dit, de la véridiction ». A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976, p. 18, n. 1.

3 J.-Cl. Coquet, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1984, 1984, p. 155.

qui doit-on croire ? etc. Contrairement à ceux qui se fient à la transparence du discours par rapport aux états de choses⁴, le sémioticien considère d'emblée tout discours comme ayant un « caractère indirect et louvoyant ». Pour lui, loin d'être simplement « la couverture, quelque peu modulée par les valeurs de vérité, de la réalité des choses », le discours est plutôt « un tissu de mensonges et un outil de la manipulation sociale »⁵. C'est dans ce cadre de pensée désenchanté mais lucide⁶ que nous allons essayer de traiter du problème du dire-vrai dans le discours sur l'actualité.

Pour étayer nos propositions et leur donner un support concret⁷, nous allons prendre appui sur le texte d'un « fait divers » non signé paru en 1992 dans le *Nouvel Observateur* :

L'instituteur était célibataire, un peu rétro et bien noté. Malheureusement des petites filles de sa classe avaient été « gênées » par ses mains dans leurs cheveux et ses bisous dans le cou et sur les pieds. Émoi des parents et condamnation l'an dernier par le tribunal de Metz à six mois de prison avec sursis et mise en garde. « Tout ça, avait-il dit, c'était par amour et sans arrière-pensée ». La même histoire s'est répétée cette année mais, cette fois, on l'a incarcéré au printemps et on vient de le condamner à deux ans de prison, dont un an ferme. « C'est peut-être un peu beaucoup, disent certains au tribunal. Il n'y a pas eu de gestes sexuels et tout ça est très subjectif. Mais avec la recrudescence des faits divers sur les enfants... »⁸

Commençons par identifier l'instance énonçante⁹ de ce discours (en quelque sorte : qui parle ?). Pour faire court, nous dirons, et c'est un truisme, qu'il a été énoncé par un journaliste anonyme du *N.O.* Notons aussi que cette première instance procède à la *projection* dans le discours d'autres instances énonçantes : les petites filles qui se disent « gênées », les parents qui s'émeuvent, le tribunal de Metz qui condamne, l'instituteur qui se défend, « certains au tribunal » qui mettent en cause la justesse de la condamnation. On le voit, malgré sa brièveté, ce discours est en quelque sorte de nature « polyphonique », constitué par la superposition de plusieurs voix, ce qui lui donne déjà un caractère « indirect » et « louvoyant ». Le lecteur et le commentateur, instances de réception, auront du mal à statuer sur des « valeurs de vérité » à son propos. Ils doivent plutôt, et

4 Tels les « fake chekers » dont le credo se ramène à cette affirmation d'un journaliste de *Libération* qui, durant la pandémie de 2020, soutenait fermement que si une information n'est pas recueillie par un grand média national, elle ne peut être que fausse ! De nos jours, les grands médias ont en quelque sorte remplacé l'Eglise, jadis seule autorité habilitée à dire le vrai.

5 A.J. Greimas, « Observations épistémologiques », *Pragmatique et sémiotique, Actes Sémiotiques-Documents*, V, 50, 1983, p. 7.

6 Greimas considérait la pratique de la sémiotique comme une « école de lucidité ». « Entretien », *Langue française*, 61, 1984, p. 127.

7 Rappelons cette « singularité de la sémiotique, qu'elle doit à ses liens avec la linguistique : c'est sur l'analyse des textes qu'elle fonde sa théorie et sa pratique ». J.-Cl. Coquet, *La quête du sens*, Paris, P.U.F, 1997, p. 160.

8 *Le Nouvel Observateur*, numéro 1422, 6 au 12 février 1992.

9 Sur le thème des « instances énonçantes » et leurs divers statuts sémiotiques, cf. J.-Cl. Coquet, *Phusis et logos*, Paris, P.U.V, 2007, pp. 51-52, et *Phénoménologie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022 (Index, entrée « Instance »).

c'est la démarche que nous préconisons, essayer de cerner plus précisément les différentes instances énonçantes de ce discours dont le concert, orchestré par le journaliste, fait, comme dans une nouvelle de Henry James¹⁰, que la « vérité » des états de choses¹¹ se dilue et s'évapore, en quelque sorte, dans la pluralité des voix qui la prennent en charge.

Comment caractériser minimalement le journaliste en tant qu'instance énonçante à l'origine du « fait divers » ? Du point de vue sociologique, « le journaliste échappe à toute classification sociale précise. Il appartient à une sorte de caste de parias que la "société" juge toujours socialement d'après le comportement de ses représentants les plus indignes du point de vue de la moralité »¹². Cependant, il ne faut pas minimiser le capital cognitif et esthétique du journaliste dans la mesure où « une "œuvre" journalistique réellement bonne exige au moins autant d'"intelligence" que n'importe quelle autre œuvre d'intellectuels », d'autant plus « qu'il s'agit d'une œuvre à produire sur-le-champ, sur commande, à laquelle il faut donner une *efficacité* immédiate [nous soulignons] »¹³. Le journaliste est en effet un « démagogue », au sens classique du terme, qui, tout comme le politicien, fait un usage tactique et rusé du « discours », surtout sous sa forme imprimée qui rend justement possible le calcul de l'efficacité sur le lectorat prévu par lui.

Cette caractérisation du journaliste par le sociologue insiste surtout sur l'aspect *pragmatique* de son activité sémiotique¹⁴, à savoir tout ce qui détermine les *conditions d'efficacité* de son discours qui se présente comme disant le vrai sur l'actualité. Pour accéder à cette efficacité du « démagogue », le discours sur l'actualité doit toujours (même, comme dans notre cas, sur un simple fait divers judiciaire) tendre à produire l'effet de sens de l'*objectivité*. Rien n'est tenu pour plus louable qu'un journaliste « objectif » et « neutre » qui se contenterait de rapporter les « faits » tels qu'ils ont eu lieu. Ainsi, dans notre texte, l'usage des guillemets pour rapporter les propos tenus par les différents protagonistes est un signal sûr de l'« objectivité » du journaliste censé dire le vrai sur l'actualité¹⁵.

Du point de vue de sa structure narrative, le texte de notre fait divers apparaît comme une manifestation figurative particulière du syntagme narratif qu'est l'« épreuve glorifiante »¹⁶. Cette unité narrative correspond précisément, dans le schéma narratif des contes populaires, à la confusion du traître et à la récom-

10 Le « précepte jamesien fondamental », selon T. Todorov, consiste en l'« impossibilité de désigner la vérité par son nom ». Cf. *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1978, p. 115.

11 D'une manière générale, pour le sémioticien, « les 'états de choses' (...) ne rendront jamais compte, sans la participation du *sujet*, de la prise en charge, par l'homme, des significations du monde ». A.J. Greimas, « Observations épistémologiques », *op. cit.*, p. 6.

12 M. Weber, *Le savant et le politique* (1919), Paris, Plon, 1959, p. 159.

13 *Op. cit.*, p. 158.

14 A côté des dimensions syntaxique et sémantique de la sémiosis, la composante pragmatique a trait à « la relation des signes aux interprètes ». C.W. Morris, « Fondements de la théorie des signes » (1938), *Langages*, 35, 1974, p. 19.

15 Cette prétendue objectivité n'est donc qu'un effet de sens produit par le dispositif énonciatif mis en place par le journaliste.

16 Cf. *Sémiotique. Dictionnaire*, *op. cit.*, p. 166.

pense du héros, autrement dit au dévoilement de la vérité. Le journaliste joue de cette façon le rôle narratif de destinataire-judicateur, ou de son représentant qualifié, qui va œuvrer à séparer le mensonge de la vérité. Et s'il peut jouer ce rôle, c'est parce qu'il est doté par définition de la compétence cognitive et axiologique requise : il est d'emblée censé détenir la vérité. Son objectivité ou sa neutralité affichées ne sont en somme qu'une manière « louvoyante et rusée » de le présenter comme le possesseur du *savoir certain*. De fait, dans nos sociétés dominées par les médias de masse, un journaliste, surtout s'il est présentateur de télévision, est plus valorisé et sa parole a plus de poids que celle d'un philosophe ou d'un scientifique. Mais ce savoir positivement évalué et posé comme un arrière-fond pour l'efficacité du discours journalistique n'est, pour un analyste lucide, que la manifestation de la doxa du moment ou de la pensée unique à la mode.

Il n'en est pas moins indéniable que le journaliste énonciateur adopte en l'occurrence une attitude cognitive qui installe le lecteur dans une position de questionnement et d'incertitude : qui est-ce donc qui dit la vérité dans cette histoire de gestes accomplis par l'instituteur, gestes que le tribunal de Metz a considérés comme libidineux ? En fait, cette position vis-à-vis de la vérité du discours, dans laquelle se trouve placé le récepteur, apparaît, pour reprendre les termes de Greimas cités plus haut, comme une forme subtile de « manipulation sociale ». Pour le montrer, reprenons la lecture du texte.

Le noyau de notre « fait divers » est un *fait* qui a eu lieu et dont la réalité est contrôlable par n'importe quel historien de métier en se référant, par exemple, aux minutes du procès disponibles aux archives du tribunal de Metz. Cependant, sémiotiquement parlant, ce fait établi, en étant pris en charge par l'énonciation du journaliste, se trouve transformé en *événement*, autrement dit en un procès ayant un début, un développement et une fin, pouvant parfaitement constituer la matière d'un récit composé¹⁷. Avec l'énonciation journalistique, nous passons en effet de « *x fait quelque chose au moment t-1* » à « *y dit, au moment t0, que x a fait quelque chose* »¹⁸.

Dans l'appropriation du fait et sa transformation en événement par le discours du journaliste, le dire-vrai renvoie nécessairement, comme pour tout récit, à une position « subjective » très inconfortable du type *JE vrai*¹⁹ car il s'agit d'une *vérité individuelle* qu'on n'est pas obligé de partager et de croire. Le journaliste doit donc œuvrer à faire passer son énonciation à des positions véridictoires plus solides et plus « objectives » : *ON vrai* (*vérité communautaire* partagée par l'ensemble de son public²⁰) ou, mieux encore, *IL vrai* (*vérité universelle* indiscutable). En recourant

17 Sur l'opposition entre *fait* et *événement*, cf. J.-Cl. Coquet, *La quête du sens*, op. cit., pp. 159-171.

18 Cette opposition entre *faire* et *dire* est si générale que la narratologie en a fait sa pierre de touche, avec des terminologies variables mais qui, toutes, distinguent ce qui est rapporté de la manière dont on le rapporte : histoire / discours, récit raconté / récit racontant, faire / procès, etc.

19 Nous empruntons cette manière de représenter les différentes positions véridictoires de l'instance énonçante à J.-Cl. Coquet, *Le discours et son sujet*, op. cit., pp. 163-193 et *Phusis et logos*, op. cit., pp. 135-152.

20 Certaines émissions de « débats » télévisés préparent le public présent sur le plateau à applaudir les arguments de tel parti au détriment de tel autre. Le « modérateur » télévisuel du débat entre adversaires politiques, par exemple, est souvent tout sauf un modérateur...

à divers artifices (propos rapportés, photos, séquences vidéo), le discours verbal et/ou non verbal portant sur l'actualité tend à affirmer son objectivité en se présentant surtout comme une vérité communautaire. Ce sera par exemple celle des « citoyens responsables » (ceux qui acceptent de se laisser enfermer chez eux ou de se faire vacciner par des produits expérimentaux lors du COVID19, ou qui défendent des valeurs démocratiques occidentales dans le cas du conflit russo-ukrainien ou du « nettoyage ethnique » de Gaza). Ce type de vérité apparaît aux yeux du sémioticien comme faisant partie de la pensée unique imposée justement par les médias de masse comme une vérité universelle qui ne peut être mise en question : un pays « démocratique » comme Israël ne peut être que défenseur des droits de l'homme ; le vaccin préconisé par les autorités sanitaires ne peut être que protecteur...

C'est ainsi que, dans notre texte, le journaliste, en tant qu'instance énonçante d'origine, tend à endosser le rôle véridictoire d'un *témoin* qui se contente de *rapporter* les dires (les vérités) des uns et des autres, procédé journalistique popularisé d'abord par les reportages radiophoniques. De cette façon, chacune des instances projetées par lui tient son propre discours de vérité, ce qui nous met — procédé « louvoyant » s'il en est — en présence d'une sorte d'épaisseur véridictoire du fait divers que seul le journaliste peut résorber et peut-être rendre transparente. Suivons sa démarche pas à pas.

Sur un rythme ternaire caractéristique de la prose française la plus académique, il commence par la mention de prédicats qualificatifs qui surdéterminent le rôle thématique lexicalisé du protagoniste principal, à savoir un « instituteur ». Premier prédicat : il s'agit d'un instituteur « *bien noté* » par les inspecteurs représentant l'instance transcendante²¹ qu'est le ministère de l'éducation nationale. Cette instance sociale transcendante fait donc état d'une sanction positive du faire de notre protagoniste : il fait bien son travail d'instituteur. C'est cette « vérité sociale » positive qui va s'inverser à la fin lorsque le tribunal, autre figure de l'instance sociale transcendante, va énoncer sa propre vérité en condamnant ledit instituteur : instituteur « bien noté », il *devient* un instituteur pédophile !

Les deux autres prédicats énoncés pour caractériser l'instituteur « bien noté » sont : « célibataire » et « un peu rétro ». Vu le contexte, ces deux prédicats peuvent être perçus comme renvoyant chacun à une vérité différente. En effet, le *sous-entendu*²² de « un peu rétro » est évidemment de rendre explicables les gestes de l'instituteur (« ses mains dans leurs cheveux et ses bisous ») : n'oublions pas qu'il y eut une époque où caresser la tête d'un enfant ou l'embrasser étaient choses courantes, perçues comme allant de soi et ne contenant aucune charge

21 On distingue, selon J.-Cl. Coquet, quatre types d'instances énonçantes : judiciaire, corporelle, immanente et transcendante. Cf. *Une phénoménologie du langage*, op. cit., pp. 51-52.

22 Sur ce type d'« effet de sens », voir O. Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, pp. 131-141. Ce type de contenu implicite est mis au jour en s'interrogeant non pas sur l'énoncé mais sur l'énonciation ; dans notre cas : pourquoi, vu le contexte, le journaliste énonce-t-il que l'instituteur est célibataire et un peu rétro ? N'oublions pas cette règle d'or de l'analyse du discours, formulée il y a bien longtemps par Barthes : « dans l'ordre du discours, ce qui est noté est, par définition, notable » (« Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications*, 8, 1966, p. 13).

libidinale. C'est ce que soutient l'instituteur en se défendant : « tout ça, c'était par amour et sans arrière-pensée ». Cependant, cette possibilité de justification sous-entendue par le prédicat « un peu rétro » est mise sournoisement en question par la qualification « célibataire » dont l'effet de sens est d'insinuer que l'instituteur n'a peut-être pas d'appétence sexuelle pour les femmes adultes et mûres, ce qui ferait de lui, aux yeux du récepteur, une sorte d'Humbert Humbert amateur de nymphettes !

Le discours tenu par le journaliste montre ainsi, dès le début, qu'il ne se situe pas du côté du *certain* mais seulement du *vraisemblable* : il ne prend pas position par rapport à *la vérité*. Dans ces conditions, sa prétention à l'objectivité est mise en question par la nature même de son énonciation dans la mesure où la présentation des faits visant à amener le lecteur à penser certaines choses n'est pas un discours assertif énonçant des convictions mais une simple forme de manipulation des esprits²³. Cette manière de présenter les faits est devenue tellement générale dans le discours sur l'actualité qu'on peut l'identifier à la pratique même du journalisme dans les sociétés libérales et capitalistes : comme dit le proverbe espagnol, il s'agit en général pour le journaliste de *tirar la piedra y esconder la mano* !

Arrêtons-nous pour finir sur un autre procédé véridictoire intéressant, qui consiste à suggérer que c'est l'actualité même qui crée la vérité du fait rapporté : « Il n'y a pas eu de gestes sexuels et tout ça est très subjectif. Mais avec la recrudescence des faits divers sur les enfants... ». L'implicite du discours est clair : c'est à cause de l'actualité, cette succession de faits divers, que l'instituteur a été condamné comme pédophile bien que son comportement n'ait rien eu d'indiscutablement libidineux ! Il s'agit là d'un procédé assez connu du discours de manipulation « idéologique »²⁴ : on table sur une sorte de « complicité » communautaire permettant de présenter un événement comme situé parmi d'autres événements dans le cadre d'un enchaînement qui a *nécessairement* un point de départ et un point d'arrivée prévu ou entrevu. Cette séquence « logique » d'événements confère au « fait divers » une certaine intelligibilité et du même coup une forme de vérité qu'on peut difficilement mettre en cause. Dans le cas présent, l'insertion du cas particulier de l'instituteur dans l'actualité (vue comme séquence de faits divers) sous-entend, comme vérité ultime, que c'est parce que les gestes de l'instituteur traitant les petites filles de sa classe à sa manière « un peu rétro », ont eu lieu *au cours d'une actualité elle-même marquée par* « la recrudescence des faits divers sur les enfants » qu'il a été condamné comme pédophile !

23 H.P. Grice distingue deux formes d'énonciation : vouloir dire quelque chose (*to tell something*), et amener l'interlocuteur à penser quelque chose tout en lui parlant d'autre chose (*to get someone to think something*) (« Meaning », *Philosophical Review*, 66, 3, 1957, p. 380). Il s'agit pour le locuteur d'avancer des vérités sans les assumer explicitement, de façon à pouvoir se dédouaner facilement en cas de contre-vérité. Il est courant de nos jours de voir journalistes et politiciens nier sans aucune gêne ce qu'ils avaient pourtant dit.

24 Dans le discours scientifique (discours vérifié par la « pratique expérimentale »), il doit y avoir conformité entre le mode *de dicto* et le mode *de re*. Le discours idéologique, par contre, « n'a pas accès au mode *de re* » et, par conséquent, il « se rabat sur une autre forme de nécessité : la cohérence » : dans ce type de discours, « le logique l'emporte sur le chronologique » J.-Cl. Coquet, *La quête du sens*, op. cit., p. 164.

Ce procédé énonciatif propre à la vérité « idéologique » prétendant passer de la vérité individuelle à la vérité communautaire et même universelle (le recours subreptice à la nécessité logique), on le retrouve à l'œuvre dans un autre « fait divers », de 2023 lui aussi, relaté par le *Nouvel Observateur* au début des événements ayant conduit aux pratiques génocidaires de l'armée d'occupation israélienne en Palestine. Il s'agit de rapporter un fait : la libération d'un otage israélien détenu par la résistance palestinienne (nous citons seulement la portion du texte qui permet d'illustrer notre propos, mais le lecteur y retrouvera, s'il se rapporte à l'ensemble de l'article disponible sur le site internet du journal, tous les ingrédients énonciatifs que nous venons de relever) :

Otage du Hamas pendant 54 jours, la Franco-israélienne Mia Shem a raconté sa captivité et sa « peur d'être violée » par son geôlier, lors d'une interview sur une chaîne de télévision privée. « Il y a la peur d'être violée, la peur de mourir, la peur de... la peur tout court » a dit en hébreu la jeune femme de 21 ans sur Channel 13. (...) Elle a été libérée le 30 novembre par le Hamas, lors de la trêve entre Israël et le mouvement islamiste palestinien. Quant à son ami Elya, enlevé comme elle, l'armée israélienne a annoncé sa mort le 15 décembre. Environ 250 personnes ont été enlevées le 7 octobre lors de l'attaque sans précédent du Hamas sur le sol israélien qui a entraîné la mort d'environ 1140 personnes du côté israélien, en majorité des civils, selon un décompte de l'AFP réalisé à partir de chiffres officiels israéliens. Sur ces 250 personnes, 129 sont toujours détenues à Gaza, selon l'armée israélienne. Israël a juré d'« anéantir » le Hamas, pilonnant le territoire palestinien, l'assiégeant, et y menant une opération terrestre depuis fin octobre. Le ministère de la Santé du Hamas a fait état vendredi de 21.507 morts dans la bande de Gaza.²⁵

Ce qui nous interpelle dans ce texte, c'est la manière dont le « fait divers » (l'enlèvement puis la libération de l'otage) se trouve situé dans une série d'événements dont, curieusement, le point de départ n'est pas la colonisation par Israël du territoire de Gaza, avec, pour conséquence, la résistance palestinienne, mais « l'attaque sans précédent du Hamas sur le sol israélien », cause de l'expédition punitive israélienne « pilonnant le territoire palestinien, l'assiégeant, et y menant une opération terrestre depuis fin octobre ». Le lecteur est *amené à penser* (il s'agit donc d'un procédé propre à la « manipulation des esprits » dont parlait Greimas) ce qui se passe comme s'il était en train de suivre un western hollywoodien où les Apaches, présentés généralement comme sanguinaires par nature, s'attaquent aux pauvres colons blancs, éleveurs et agriculteurs, qui veulent seulement vivre en paix dans leurs ranchs. Ceux-ci sont pourtant construits sur un territoire alloué au peuple indien par des traités de paix signés par le « Grand Père Blanc de Washington » ! Cependant, il s'agit là d'une vérité historique (*Il vrai*) totalement évacuée de ce genre de films célébrant la marche de la « civilisation » vers le « sauvage *far west* ». Tout ce qui a conduit à la situation présente (la prise d'otages et leur calvaire) est omis : la colonisation illégale, la « prison à ciel ouvert », le refus de respecter les résolutions des Nations Unies et les traités de paix avec l'autorité palestinienne, etc. Ce qui est par contre mis en

25 <https://www.nouvelobs.com/monde/20231230.OBS82687/peur-d-etre-violee-mia-shem-ex-otage-franco-israelienne-du-hamas-raconte-sa-captivite.html>.

avant par le journaliste est la séquence « logique » — *Agression* impliquant nécessairement *Punition* — dans laquelle, d'une manière détournée et sournoise, le journaliste situe le fait divers dont il parle. Son *JE vrai* tend ainsi vers le *Il vrai* : il est en effet universellement reconnu qu'il est légitime de se défendre contre des agresseurs qui vous attaquent sans raison valable. De plus, en mettant l'accent sur un investissement pathémique (les souffrances de la jeune femme racontés par elle-même — procédé pathétique !), il se fait tout simplement l'écho de la propagande de guerre israélienne²⁶. Le lecteur peut penser que nous forçons un peu le trait. Il n'en est rien, dans la mesure où il peut constater par lui-même que tous les grands médias français, mais aussi, par exemple, allemands ont présenté les faits de cette manière, faisant preuve d'une amnésie historique à l'aune des westerns américains.

Greimas aimait dire que la sémiotique n'a pas de prétentions militantes et que, pour lui, elle est à concevoir surtout comme une « école de lucidité » dont « l'enjeu idéologique est de mener à une responsabilisation »²⁷. Responsabilisation critique envers le sens que nous produisons et envers la « vérité » que nous prétendons partager ou que les autres veulent nous imposer par les moyens « louvoyants » caractéristiques du langage humain. Greimas soutenait donc que « le sémioticien a la capacité de responsabiliser » : « les gens ne peuvent plus faire comme s'ils ne savaient pas »²⁸. Ne serait-ce pas là la première, la principale raison de « suivre l'actualité » ?

Tous ceux qui pratiquent et enseignent la sémiotique devraient avoir toujours à l'esprit que sa discipline est avant tout une interrogation sur la manière dont le discours social, aussi bien que le discours individuel, met en scène et projette un certain rapport au monde, et que, dans cette mise en scène et cette projection, il a souvent recours à des procédés manipulateurs visant à instaurer et faire partager une vérité « idéologique ». Mais les ruses du discours sont si fortes que parfois les sémioticiens eux-mêmes s'y laissent prendre²⁹. Pourtant, n'en déplaît-elle pas aux défenseurs de la « transparence du langage », la sémiotique n'est pas ce lieu idéal où des énonciateurs mettent en avant des « faits » contrôlables par des conditions de vérité infaillibles.

26 Pourtant, le premier otage libéré par la résistance palestinienne avait plutôt parlé d'un traitement correct et de soins apportés par les ravisseurs — cela avant qu'il ne soit rappelé à l'ordre par les autorités israéliennes.

27 « Entretien », *Langue française*, 61, 1984, p. 127.

28 *Ibid.*

29 En témoignait récemment le site de l'Association Internationale de Sémiotique où figurait un petit plaidoyer contre la guerre en Ukraine avec cette phrase conclusive : « *Never again war in Europe* ». La guerre, aimerions-nous naïvement demander, nous qui n'avons pas la chance de faire partie de l'Europe, serait donc tolérable ailleurs dans le monde ? L'Association fait en l'occurrence état d'une vérité européocentriste (Josep Borrell, commissaire européen, avait qualifié, lui, l'Europe de « jardin » entouré de « jungle » !) qui, malheureusement, s'avère difficilement réductible, même chez des personnes sensées être attentives aux manipulations du langage. Sauf, bien sûr, si cette assertion traduit en fait une vérité communautaire partageable par l'ensemble des sémioticiens « européens »...

Bibliographie

- Barthes, Roland, « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications*, 8, 1966.
- Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1984.
- *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, P.U.F, 1997.
- *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, P.U.V, 2007.
- *Phénoménologie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022.
- Ducrot, Oswald, 1972 (1980), *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- Greimas, Algirdas J., *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.
- « Observations épistémologiques », *Pragmatique et sémiotique, Actes Sémiotiques-Documents*, V, 50, 1983.
- « Entretien » (avec J. Fontanille), *Langue française*, 61, 1984.
- « En guise de préface », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 1, 1989.
- et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Grice, Herbert Paul, « Meaning », *Philosophical Review*, 66, 3, 1957.
- Morris, Charles William, « Fondements de la théorie des signes » (1938), *Langages*, 35, 1974.
- Todorov, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1978.
- Weber, Max, *Le savant et le politique* (1919), Paris, Plon, 1959.

Résumé : Conscient du caractère « louvoyant » du discours, le sémioticien, quand il suit l'actualité, table non pas sur la « vérité » de ce qui est énoncé mais plutôt sur le « dire-vrai » de l'énonciation qui est fonction de l'instance énonçante qui le prend en charge. C'est dans ce cadre de pensée sémiotique, désenchanté mais lucide, que nous avons essayé de traiter de la « véridiction » de la mise en scène journalistique de l'actualité et de ses procédés manipulateurs.

Mots-clefs : discours, instance énonçante, véridiction, vérité.

Resumen : Consciente de la naturaleza “malabarista” y “movidiza” del discurso, el semiótico, cuando sigue las noticias de la actualidad, no se fija en la “verdad” de lo que se cuenta (el enunciado) sino más bien en la “verdad” de la enunciación, que esta ligada a la instancia enunciante que la asume. Es en este marco de pensamiento semiótico, desencantado pero lúcido, que intentamos abordar la “veridicción” de la escenificación periodística de la noticia y sus procesos manipuladores.

Abstract : Aware of the insidious nature of the discourse, semioticians who follow current events do not rely on the “truth” of what is enunciated but rather on the truth-telling of the enunciation, which is linked to the enunciating origin that takes charge of it. It is along this disenchanted but lucid semiotic perspective that we discuss the “verediction” in journalistic news and their manipulative processes.

Auteurs cités : Roland Barthes, Jean-Claude Coquet, Oswald Ducrot, Algirdas J. Greimas, Paul Grice, Charles Morris, Tsvetan Todorov, Max Weber.

Recebido em 30/10/2024.

Aceito em 30/11/2024.

Regarder la vie passer.

Notes pour une socio-sémiotique de l'actualisation temporelle

Ruggero Eugeni

Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano

Introduction : le spectacle du quotidien

Dans le bel essai que j'ai été invité à discuter, Eric Landowski adopte une démarche typiquement latourienne : il introduit une opposition entre deux dimensions du présent — les pratiques du quotidien et les récits de l'actualité — et développe ensuite les multiples formes de leur entrelacement, de leurs compromis et hybridations¹. Parmi ces formes, j'en isolerai une en particulier : celle par laquelle certaines pratiques du quotidien — du « quotidien des autres » — deviennent l'objet d'une actualité, ou d'une pseudo actualité, et dans tous les cas d'un spectacle à l'intérieur des médias sociaux.

Il ne s'agit pas ici de saisir une actualité saillante — bien que, comme le note Landowski, certaines pratiques ainsi prises en compte puissent se référer à des situations d'urgence susceptibles de « faire l'actualité » (vie dans un camp de réfugiés, témoignage depuis un hôpital psychiatrique, etc.). On ne peut pas non plus dire que ces morceaux de vie quotidienne mis en scène dans les réseaux sociaux fassent l'objet du bouche à oreille et participent à ce titre de l'« opinion publique » — même si certains thèmes de « conversation générale » émergent de ces petites scènes de vie, notamment par des processus d'extrapolation et de transformation en « memes » (par exemple, un détail de la vie d'un homme

1 « Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique », *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.

politique). En fait, il s'agit souvent (je reprends toujours les remarques de Landowski) de fragments rassurants, descriptifs et durables, soumis à des processus de sérialisation — encore qu'ils puissent aussi faire une place à l'irruption inattendue d'un événement unique plus ou moins tensif (la vague d'un tsunami en marche, les explosions soudaines d'un attentat, etc.).

En d'autres termes, je voudrais explorer (de manière nécessairement fragmentaire et tout à fait partielle) la question du « quotidien des autres » d'un point de vue particulier : j'avancerai l'hypothèse que ces produits médiatiques spécifiques, courts ou même *molaires*, constituent la manifestation la plus récente et la plus spécifique d'une pratique spectatorielle plus générale et plus durable, consistant à « regarder la vie passer ».

Je tenterai d'abord d'identifier certaines caractéristiques de cette configuration transversale par rapport à différents types de situations et de dispositifs de visionnage comme aussi à différentes conditions historiques et culturelles ; et j'explorerai ensuite un aspect particulier de cette configuration : son caractère temporel spécifique, qui s'avèrera assez différent des formes d'organisation narrative traditionnellement explorées par la sémiotique.

1. Regarder la vie passer : ébauche d'une pratique sociale et discursive

Le terme « un passant » désigne comme chacun sait « une personne qui se déplace à pied sur une voie publique » (Larousse) ; il identifie immédiatement l'objet d'un regard, c'est-à-dire un individu « commun », plus ou moins distrait, non conscient ou insoucieux de l'attention qu'il suscite, et qui, confondu parmi des dizaines ou des centaines d'autres, *pass*e dans un espace social, le plus souvent urbain. Les dictionnaires insistent moins sur l'élément nécessairement complémentaire : pour chaque *objet* du regard, il y a un *sujet* de ce regard, c'est-à-dire un observateur en train d'observer, ou simplement — dans une posture manifestement statique et de manière plus ou moins insouciance — de *regarder* le passant passer. Le ou la passant(e), à son tour, peut faire irruption dans la scène observée sous une forme plus ou moins inattendue, comme celle dont la beauté, un instant, aveugle Baudelaire,

Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître.²

Cette citation n'est pas fortuite, car la figure du *flâneur* thématifiée par Baudelaire constitue une émergence typique de l'observateur qui ne se contente pas de regarder mais se tient attentif aux mille sollicitations imprévisibles de la scène observée. Un élément en particulier me semble rattacher le flâneur à la configuration de l'observateur de la vie qui passe : son détachement de la

² Ch. Baudelaire, « A une Passante » (1855), *Les Fleurs du mal*, Paris, Auguste Poulet-Malassis, 2^e éd., 1861.

scène observée, l'absence affichée d'une relation existentielle immédiate avec le système spatio-temporel observé.

L'observateur est un prince qui jouit partout de son incognito.³

Il s'agit donc d'une figure qui exalte au plus haut point la règle constitutive qui définit tout observateur, selon laquelle

ni l'observateur ni l'observé ne manifestent leur relation [de telle façon qu'] aucun énoncé, ni verbal ni gestuel, ne passe entre eux (leurs regards ne se croisent pas non plus).⁴

Mais la ressemblance du flâneur avec le simple spectateur de la vie qui passe n'est que superficielle. Bien plus : elle est trompeuse ! Le flâneur, en effet, n'est qu'apparemment un sujet passif ; en réalité, c'est un explorateur infatigable de l'espace urbain⁵. Walter Benjamin, à la suite de Baudelaire, le compare au détective du roman policier classique⁶ : même lorsqu'il semble paresser dans une position de pure réception, le flâneur est, vis-à-vis de son environnement, un fureteur attentif et entreprenant. Il ne se borne pas à enregistrer ce qui se passe ; c'est un *raisonneur* toujours prêt à tirer parti de ce qu'il constate. Son modèle est Auguste Dupin, lui qui, protégé par une paire d'épaisses lunettes en verre vert, patrouille *sans le manifester* le bureau du Ministre et localise l'endroit où la lettre volée a été cachée⁷.

Le spectateur de la vie qui passe manifeste un régime de présence différent : il est moins *passager responsable* et plus *voyageur disponible*, toujours ouvert à un *regard esthétique*⁸. En ce sens, ce type d'observateur n'a pas de but pratique et cognitif spécifique : bien sûr, il pourrait être, par exemple, un policier ou un voleur, mais en ce cas le passant deviendrait autre chose, un suspect ou une cible ; en réalité il regarde plutôt le passant passer comme il regarde toute la petite scène de la vie se dérouler devant lui, en se mettant à la disposition de son activité perceptive.

D'où deux caractéristiques centrales concernant le type d'observateur qui (par opposition au flâneur tel que nous venons de l'évoquer) nous intéresse spécialement : d'une part, la pertinence absolue des aspects « de surface », aspects sensibles et matériels de la scène observée, surtout dans leur aspect dynamique :

3 Id., *Le peintre de la vie moderne* (1863), Paris, Fayard, 2010.

4 S. Alexandrescu, « Observateur », in A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 2, Paris, Hachette, 1986, p. 157.

5 Jean-Marie Floch ne nous contredirait certainement pas sur ce point. Cf. « Êtes-vous arpenteur ou somnambule ? », *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990, pp. 34 sq.

6 W. Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des passages*, Paris, Cerf, 3^e éd., 1997.

7 E.A. Poe, « La lettre volée » (The purloined letter, 1845), in *Histoires extraordinaires*, trad. Ch. Baudelaire, Paris, Michel Lévy, 1856.

8 E. Landowski, *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 99-104.

la vie « passe » au sens où elle bouge, frémit, se déroule, se retire, etc. D'autre part, une attitude préétablie de préparation à l'aléatoire, à l'imprévu qui peut éclater soudainement mais qui s'exprime le plus souvent par des transformations minimales qui requièrent des régimes d'attention spécifiques.

Cette pratique de l'observation de la vie qui passe, tout en constituant avant tout un type de pratique sociale, a donné lieu à diverses transpositions textuelles et discursives, à la fois comme récits de ce type d'expérience et comme sa réactivation mimétique dans les expériences particulières de la lecture, de l'écoute ou du visionnage de textes : il suffit de penser à l'art de la description propre à la peinture flamande ou au roman du XIX^e siècle⁹, mais les exemples pourraient être multipliés.

Ce type de pratique a connu une diffusion particulière au sein de la modernité, avec les nouvelles conditions perceptives et expérientielles constituées par la métropole des XIX^e et XX^e siècles et par les nouvelles technologies sonores et visuelles¹⁰. Ce n'est pas un hasard si la réflexion et la pratique de la recherche phénoménologique, à laquelle la sémiotique elle-même doit de nombreux éléments de reformulation et de développement, au moins à partir du « tournant esthétique »¹¹, sont nées dans ce contexte.

On comprend que dans ces conditions la pratique et l'expérience consistant à regarder la vie passer aient trouvé, avec le cinéma, un terrain expressif privilégié (au double sens de re-présentation et de ré-activation spectatorielle), en particulier à partir de cette situation toute spéciale qu'est la « situation de cinéma » : une configuration qui permet d'expérimenter la salle comme un « lieu de disponibilité... [et d'] oisiveté du corps »¹². C'est effectivement le dispositif du cinéma qui consacre pleinement l'expérience consistant à regarder la vie passer. Cela grâce à une articulation spécifique de plusieurs éléments « de passage » qui se présentent simultanément : mouvement des sujets, des objets et de la caméra qui innervent les images ; sauts et transitions du montage ; transformations sensorielles produites par le clignotement de la lumière et des ombres sur l'écran et par les modulations du flux sonore ; et, surtout, les différentes combinaisons et imbrications de ces multiples flux de transformations qui agissent souvent à des vitesses différentes. Ce qui provoque cet effet particulier : l'« effet-réalité de l'émotion de cinéma : un saisissement d'idée à travers un saisissement du corps »¹³.

A partir de ce cadre, je voudrais dégager un *premier ordre de considérations et d'hypothèses* : si le cinéma a hérité de la mimesis des pratiques sociales d'observation de la vie qui passe, cet héritage s'est progressivement transmis à d'autres médias audiovisuels avec des fortunes diverses, et trouve aujourd'hui une puis-

9 S. Alpers, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle* (1983), Paris, Gallimard, 1990. J. Geninasca, « Le regard esthétique », *Actes sémiotiques – Documents*, VI, 58, 1984.

10 Cf. J. Crary, *Techniques de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle* (1990), Bellevaux, Éditions Dehors, 2016.

11 Cf. E. Landowski, « Pour un sémiotique sensible », *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004, pp. 39-56.

12 R. Barthes, « En sortant du cinéma », *Communications*, 23, 1975, pp. 104-107.

13 R. Bellour, *Le corps du cinéma. Hypnoses – émotions – animalités*, Paris, POL Traffic, 2009, p. 130.

sante incarnation *dans les fragments audiovisuels diffusés dans et par les médias visuels sociaux* qui explorent et prétendent rapporter le « quotidien des autres ».

Voici quelques exemples tirés presque au hasard de ce qui se donne à voir tous les jours et à toute heure sur un média social tel que TikTok : une foule bigarrée de soldats avançant prudemment sur le champ de bataille avec la bande sonore de différents coups de feu, tantôt doux, tantôt secs, tantôt cadencés, tantôt compacts ; les myriades d'artisans réparant de vieux jouets, chaussures ou instruments de musique avec des gestes précis rehaussés de détails chirurgicaux, accompagnés des milliers de sons produits par les matières qu'ils traitent (le véritable protagoniste de l'action) ; la multitude d'hommes et de femmes de tous âges cuisinant des plats plus ou moins élaborés en montrant les mille prouesses de la transformation des matières premières à travers le grésillement de la friture, le rythme lent de l'ébullition, les explosions soudaines de la flambée ; et ainsi de suite.

En bref, la gamme sans fin de scènes de la vie ordinaire auxquelles les réseaux sociaux nous permettent d'accéder ne sont rien d'autre qu'une nouvelle concrétisation d'une pratique ancienne que les technologies visuelles et sonores assument et perfectionnent précisément à partir de leurs propres limites et imperfections¹⁴.

2. Du raisonnement à l'actualisation temporels

Toutefois, opposer terme à terme l'attitude du flâneur — attitude observatrice active et orientée vers un but — et celle propre au spectateur de la vie qui passe — attitude complètement ouverte au hasard et à la richesse sensorielle — est un petit artifice : en fait, à partir de leur commun détachement de la scène observée, les deux attitudes constituent deux pôles entre lesquels les pratiques et les expériences concrètes oscillent constamment.

Même le cinéma a connu et connaît cette polarisation. Elle a été exprimée de manière exemplaire par Gilles Deleuze moyennant la distinction qu'il établit entre une *image-mouvement* propre au cinéma classique — qui se concentre sur une série d'actions et de réactions — et une *image-temps*, propre au cinéma moderne, qui crée au contraire des « situations purement optiques et sonores ». Si dans le cinéma classique « les personnages (...) réagissaient aux situations », dans la modernité cinématographique « le personnage est devenu une sorte de spectateur (...). Il est livré à une vision, poursuivi par elle ou la poursuivant, plutôt qu'engagé dans une action »¹⁵. Et si « la situation sensori-motrice [du cinéma classique] a pour espace un milieu bien qualifié, et suppose une action qui la dévoile, ou suscite une réaction qui s'y adapte ou la modifie... une situation purement optique ou sonore [typique du cinéma moderne] s'établit dans ce que nous appelions "espace quelconque", soit déconnecté, soit vidé »¹⁶.

¹⁴ A.J. Greimas, *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.

¹⁵ G. Deleuze, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985, p. 9.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 13.

Pour Deleuze, une telle transformation a des conséquences, en particulier, sur la manière dont le cinéma rend le temps présent et en permet l'expérience. Alors que dans le cinéma classique elle était constituée par le biais de la vision du mouvement, dans le cinéma moderne, elle devient directe : les « images-cristal » y permettent une expérience sans médiation du passage du temps et des transmutations du virtuel en actuel (au sens bergsonien) et vice-versa. Le spectateur de cinéma en vient ainsi à contempler directement (« en direct » pourrait-on dire) le passage de la vie à travers la manifestation de sa structure temporelle mobile et multiple.

Il me semble approprié de rapporter les deux régimes cinématographiques dégagés par Deleuze à deux modèles de perception du temps qui ont été récemment focalisés par Christoph Hoerl et Teresa McCormack¹⁷ en rassemblant un grand nombre de preuves expérimentales relatives à la perception du temps chez les animaux et les humains. Selon les auteurs, la cognition temporelle dépend de deux systèmes distincts que nous utilisons pour donner un sens aux flux de transformations dans lesquels nous sommes plongés. Le premier système, appelé par les auteurs *temporal updating* – « actualisation » temporelle – est phylogénétiquement et ontogénétiquement plus primitif (au point d'être commun à l'homme et aux autres animaux). Il consiste à actualiser en permanence une carte représentant les états de fait qui entourent le sujet : il s'agit donc d'un processus qui s'effectue *en ligne*, en présence directe des niches environnementales qui entourent et accueillent le sujet. Le second système, qui requiert un degré de développement plus avancé et n'est propre à l'homme qu'à partir de l'âge de cinq ans environ, est appelé *temporal reasoning* – *raisonnement* temporel. Il consiste à assembler, désassembler et réassembler des constructions temporelles complexes qui ne sont pas physiquement présentes (qui sont, autrement dit, « hors ligne »), afin de comprendre à la fois les relations réciproques entre les différents mondes temporels et les relations entre ceux-ci et le présent dans lequel se déroule l'activité du sujet. En tout état de cause, l'avènement du raisonnement temporel chez l'homme adulte n'annule pas la capacité et l'activité d'actualisation temporelle : hors ligne et en ligne, les deux systèmes fonctionnent en collaboration dans la mesure où ils maintiennent leur distinction mentale et neuronale¹⁸.

Sur la base de ces considérations, je voudrais dégager un *deuxième ordre de considérations et d'hypothèses*. Elles s'articulent avec celles du paragraphe précédent et les complètent. Si le cinéma classique, selon la définition de Deleuze, privilégie les formes de *raisonnement* temporel, le cinéma moderne redécouvre et valorise les formes plus primitives et (au moins apparemment) élémentaires de l'*actualisation* temporelle. Par opposition aux activités d'observation focalisée du monde – activités caractéristiques de la flânerie et qui à ce titre impliquent le *raisonnement* temporel avec une plus grande intensité –, les pratiques consistant

17 C. Hoerl et T. McCormack, « Thinking in and about time : A dual systems perspective on temporal cognition », *Behavioral and Brain Sciences*, 42, 244, 2019.

18 En italien, l'auteur adopte une opposition terminologique plus parlante que la traduction française : « *aggiornamento temporale* » vs « *ragionamento temporale* ». (Ndlr).

à simplement *regarder* la vie passer, à *constater*, sans plus, ou à *contempler* ce qui se passe, pleinement valorisées par le cinéma moderne, reposent sur un déploiement relativement pur d'activités d'*actualisation* temporelle. Le spectateur de la vie qui passe, comme le spectateur ou le personnage du cinéma moderne, sont ouverts aux modulations sensorielles et perceptives incessantes et infinies du monde qui les entoure, engagés à donner du sens à l'ici et maintenant qu'ils vivent sur la base d'un processus immédiat de modulation dans lequel les transformations perçues à l'extérieur et celles perçues à l'intérieur de leur corps s'alignent et s'échangent en permanence. C'est précisément ce type d'activité qu'on trouve le plus souvent dans les pratiques d'observation du « quotidien des autres » qui occupent une grande partie des usages audiovisuels des médias sociaux.

Conclusion

Je viens d'avancer deux hypothèses. La première est que l'attention constante et capillaire aujourd'hui massivement portée sur les manifestations du « quotidien des autres » dans les pratiques d'usage des médias sociaux constitue la forme la plus récente d'une configuration spectatorielle ancienne, qu'on peut définir comme « regarder la vie passer ». J'ai tenté de reconstruire certains traits caractéristiques de cette configuration (le détachement de la scène observée, la disponibilité à l'inattendu et à l'occasionnel, la pertinence des aspects sensoriels, matériels et dynamiques) ; et j'ai mis en évidence certains moments de son « archéologie » : en particulier, j'ai analysé certaines situations de la modernité qui conduisent à l'expérience propre au dispositif cinématographique.

La seconde hypothèse est que la configuration spectatorielle du simple constat ou de la contemplation de la vie qui passe implique un modèle de perception temporelle fondé sur l'inlassable actualisation d'une carte mentale qui rend compte aussi bien des différents aspects de la niche environnementale dans laquelle le sujet-organisme est inséré que de leur variation et co-variation avec les états internes du sujet lui-même (ce qui pourrait expliquer le caractère souvent addictif de cette pratique). Ce modèle diffère de celui, plus élaboré, du « raisonnement temporel », qui consiste plutôt en une articulation narrative de systèmes temporels complexes.

En conclusion, il me semble que ce cheminement m'a amené à déceler un certain vide théorique. Les acquisitions de la sémiotique et de la narratologie ont été opportunément utilisées (notamment par Paul Ricœur¹⁹) pour comprendre comment les intrigues textuelles constituent des outils pour la reconfiguration de l'expérience temporelle du destinataire du texte ; il s'agit clairement de réflexions et d'analyses relevant du *raisonnement* temporel, grande vedette tant de l'analyse du récit que de l'herméneutique narrative du temps. Par comparaison, ce qui me semble manquer encore aujourd'hui, et que les pratiques d'observation de la vie qui s'écoule dans le quotidien des autres réclament de toute urgence, c'est une analyse de l'expérience temporelle liée aux formes de l'*actualisation*

19 P. Ricœur, *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil, 1983-1985.

temporelle. Il s'agit là d'une temporalité liée au déploiement de cette immédiateté que nous nous obstinons à réduire au présent, mais à laquelle nous devons peut-être l'essentiel de notre expérience du temps.

Ouvrages cités

- Alexandrescu, Sorin, « Observateur », in A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, tome 2, 1986.
- Alpers, Svetlana, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle* (1983), Paris, Gallimard, 1990.
- Barthes, Roland, « En sortant du cinéma », *Communications*, 23, 1975.
- Baudelaire, Charles, « A une Passante » (1855), *Les Fleurs du mal*, 2^e éd., Paris, Auguste Poulet-Malassis, 1861.
- *Le peintre de la vie moderne* (1863), Paris, Fayard, 2010.
- Bellour, Raymond, *Le corps du cinéma. Hypnoses - émotions - animalités*, Paris, POL Traffic, 2009.
- Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle : Le Livre des passages*, 3^e éd., Paris, Cerf, 1997.
- Crary, Jonathan, *Techniques de l'observateur : Vision et modernité au XIX^e siècle* (1990), Bellevaux, éditions Dehors, 2016.
- Deleuze, Gilles, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985.
- Floch, Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990.
- Geninasca, Jacques, « Le regard esthétique », *Actes sémiotiques - Documents*, VI, 58, 1984.
- Algirdas J. Greimas, *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.
- Hoerl, Christoph, et Teresa McCormack, « Thinking in and about time : A dual systems perspective on temporal cognition », *Behavioral and Brain Sciences*, 42, 2019.
- Landowski, Eric, *Présence de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, P.U.F., 1997.
- « Pour un sémiotique sensible », *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, P.U.F., 2004.
- « Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique », *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.
- Poe, Edgar Allan, *La lettre volée (The purloined letter, 1845)*, *Histoires extraordinaires*, trad. Ch. Baudelaire, Paris, Michel Lévy, 1856.
- Ricœur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 3 vol., 1983-1985.

Résumé : Cet article propose deux hypothèses. La première est que les pratiques d'observation du « quotidien des autres » à travers les médias sociaux reprennent et prolongent une pratique sociale plus large et plus ancienne déjà adoptée par le cinéma moderne : celle consistant à « regarder la vie passer ». La seconde hypothèse est que l'analyse de cette pratique, et donc des micro- ou nano-discours des médias sociaux, nécessite le développement d'une socio-sémiotique de l'actualisation temporelle, distincte et complémentaire d'une analyse déjà établie du raisonnement temporel narratif.

Mots-clefs : expérience temporelle, médias sociaux, observateur, temporalité.

Resumo : O artigo propõe duas hipóteses. A primeira é que as práticas de observação do “quotidiano dos outros” através das mídias sociais retomam e prolongam uma prática social mais ampla e mais antiga, já adotada pelo cinema moderno : o simples “olhar o passar da vida”. A segunda hipótese é que a análise desta prática, e, portanto, dos micro- ou nano-discursos das

mídias sociais, necessita o desenvolvimento de uma sociossemiótica da atualização temporal, distinta e complementar da análise já estabelecida do raciocínio temporal narrativo.

Abstract : This article puts forward two hypotheses. The first is that the practices of observing the ‘everyday of others’ through social media resume and prolong a broader and older social practice already embraced by modern cinema : the ‘watching life going by’. The second hypothesis is that the analysis of this practice and thus of social media micro- or nano-discourses requires the development of a socio-semiotics of temporal updating as distinct from and complementary to an already established analysis of narrative temporal reasoning.

Riassunto : Questo intervento avanza due ipotesi. La prima è che le pratiche di osservazione del “quotidiano degli altri” attraverso i social media riprendano e prolunghino una pratica sociale più ampia e antica già fatta propria dal cinema moderno : il “guardare la vita che passa”. La seconda ipotesi è che l’analisi di questa pratica e quindi dei micro o nano-discorsi dei social media richiede la messa a punto di una socio-semiotica dell’aggiornamento temporale (*temporal updating*) in quanto distinta da e complementare a un’analisi già assodata del ragionamento temporale (*temporal reasoning*) narrativo.

Auteurs cités : Sorin Alexandrescu, Svetlana Alpers, Roland Barthes, Raymond Bellour, Walter Benjamin, Jonathan Crary, Gilles Deleuze, Jean-Marie Floch, Jacques Geninasca, Christoph Hoerl et Teresa McCormack, Eric Landowski, Paul Ricœur.

Plan :

Introduction : le spectacle du quotidien

1. Regarder la vie passer : ébauche d’une pratique sociale et discursive
2. Du raisonnement à l’actualisation temporels

Conclusion

Recebido em 11/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Du fil au fragment. Crise de régime médiatique

Éric Bertin

Université de Limoges
Paris, Sciences Po

Introduction

Suivre l'actualité : cela est-il encore une pratique d'actualité ? C'est sous cet angle interrogateur, et sans pousser le paradoxe, que nous aimerions aborder la réflexion ouverte par Eric Landowski dans le dossier « *Suivre l'actualité* — pourquoi ? ». Une homologation — au moins partielle — existe de fait depuis longtemps entre les termes d'actualité et d'information. Le régime informationnel est historiquement indissociable d'une temporalité, le présent perpétuel, qu'il faut suivre pour être « au courant » ou « dans le courant ». Il est aussi indissociable d'un mode de relation, au sens de relater, et de représentation de l'état du monde (proche ou lointain) et de ses transformations au quotidien. Mais les transformations médiatiques contemporaines amènent à se demander si on suit encore l'actualité aujourd'hui, et, si oui, selon quelles modalités et sous quelles formes ?

1. Suivre le fil

Suivre l'actualité nous a été rendu possible de longue date grâce au « fil d'Ariane » que nous tend l'organisation du discours médiatique, dans son plan de l'expression et son contenu. Le dispositif d'énonciation éditoriale¹ tout d'abord, nous

¹ E. Souchier, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie*, 6, 1998, p. 139.

construit comme lecteur ou récepteur d'un discours d'information, compétent pour se repérer et se déplacer dans l'organisation signifiante du média d'actualité : codes éditoriaux et graphiques qui établissent les distinctions entre les différentes parties d'un média, ses rubriques, tout en facilitant les transitions au sein de ce même espace. Ces formes stabilisées fournissent à l'énonciataire médiatique des repères et des rythmes l'aidant à se « situer » dans le dispositif du journal, de la revue, du programme ou autre. Nous sommes aussi redevables à cette organisation en « formats » de favoriser des pratiques médiatiques répétitives et programmées, faisant de nous des consommateurs d'information prévisibles, au moins en partie. La temporalité et la fréquence (quotidienne, hebdomadaire) de ces « unités médiatiques » qui forment nos habitudes nous prédisposent ainsi à suivre l'actualité sans même que nous y prenions garde.

Cependant, le fil d'Ariane que nous suivons est aussi un fil narratif. Les événements et les situations qui font la matière de l'actualité font l'objet d'une mise en récit médiatique. Le genre narratif en tant que médiation de genre² conserve en effet son emprise pour organiser les contenus de l'actualité. La puissance de la narrativité comme dynamique d'organisation du sens n'est plus à démontrer³. Par ses caractéristiques, la narrativité agit sur des ressorts propices à capter l'attention des audiences, dans un contexte d'économie cognitive : l'identification et la dramatisation d'un enjeu pour les protagonistes, qu'ils soient acteurs politiques ou économiques ; la mise en valeur des antagonismes qui permet la polémisation des forces en présence ; et surtout la progression vers une quête, marquée par des obstacles et des résistances propices à la captation d'attention (la protection de la souveraineté de son territoire pour l'Ukraine, le rétablissement de la stabilité politique de la France, etc.). Autant de balises d'attention qui permettent de « suivre le fil », au sein de l'unité médiatique que constitue l'article ou l'émission, le programme, mais aussi dans son prolongement d'une occurrence du média à une autre.

Certains événements aspirent littéralement l'agenda médiatique pour le reconfigurer, à tel point qu'on peut les qualifier de « vortex médiatiques » fonctionnant comme des attracteurs qui attirent dans leur orbite l'ensemble de l'agenda de l'information. On voit alors le discours des médias se couler dans des formes narratives préétablies pour ce type de situations. Il en va ainsi de la campagne présidentielle, ou de la guerre en Ukraine. Les formes narratives agissent alors comme des structures d'accueil⁴ pour le récit de ces événements : elles permettent de réagencer l'information sous des formes à la fois familières (donc prévisibles) et attractives, et de donner des repères au public. Ainsi la campagne électorale ou la guerre activent-ils un genre narratif établi, avec ses rôles thématiques, ses épreuves, ses motifs et ses codes installés dans l'imaginaire

2 N. Couégnas et A. Famy, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in S. Badir et F. Provenzano (éds), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017, pp. 204-205.

3 Voir notamment A.J. Greimas, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1970, pp. 157-259.

4 D. Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p. 135.

médiatique collectif. Pensons aux motifs de la ritualisation de la déclaration de candidature par exemple, la visite de lieux symboliques (comme la tombe du général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises), les confrontations actantielles du duel ou de la trahison. En outre, ces situations se caractérisent par une quête bien identifiée, qui installent une téléologie et une progression rassurantes, s'accompagnant d'une temporalité et d'un rythme connus.

Dès lors, la forme narrative et le rythme du format médiatique qui l'accueille sont propices à « suivre l'actualité », sans perdre le fil et en trouvant un sens à tout cela. Sens renforcé par l'effet de cohérence qui se dégage de cet ensemble signifiant en construction.

2. Le règne du fragment

Mais les transformations engendrées par le numérique ont, entre autres, remis en cause un principe cardinal de l'organisation du sens, qui prévalait également dans les « textes médiatiques » : le principe de linéarité. Dictée par l'écriture, la linéarité définit la direction et la progression dans un ensemble signifiant et organise ainsi la textualité. La linéarité du livre impose un régime d'acquisition de savoir fondé sur un ordre de succession et de progression. C'est cette successivité qui a longtemps guidé notre progression dans nos parcours d'actualité. Elle régissait les parcours dans la presse écrite, mais aussi la successivité des séquences à la radio et à la télévision. Et nous étions d'autant plus dépendants de cet ordre linéaire que la programmation des émetteurs nous imposait cette « consommation linéaire ».

Le numérique a fait voler en éclats ce principe en imposant une « délinéarisation » généralisée. Celle-ci est d'abord causée par la structure hypertextuelle du média numérique : à partir d'une page initiale, le lien hypertexte⁵ donne accès à une suite d'écrans (parcours diversifiés de lecture), qui remet en cause la linéarité du texte — tout comme les boutons et autres zones cliquables. Ces différents écrans fragmentent la lecture en installant plusieurs plans de profondeur, qui ne relèvent plus d'une successivité syntagmatique mais d'une concomitance paradigmatique. Mais c'est aussi la convergence des médias, notamment télévisuels et radiophoniques, et leur consommation par voie numérique qui permet de s'affranchir de la programmation linéaire. Chacun choisit l'ordre, le moment et le nombre de médias qu'il consulte, s'émancipant ainsi de la rationalité qui nous inscrivait dans un « texte médiatique » commun, lequel orientait notre suivi de l'actualité.

Cette délinéarisation généralisée est amplifiée, dans une très large mesure, par le rôle central joué par les plateformes sociales dans les pratiques médiatiques. Ces plateformes, ou réseaux sociaux, sont souvent assimilés à tort au champ médiatique dans son ensemble. En réalité, leur fonction dans ce champ est singulière. Pour s'en convaincre, il faut rappeler l'utile distinction établie par

5 Voir M.-A. Paveau, *L'analyse du discours numérique*, Paris, Hermann, 2018.

Yves Jeanneret entre industries médiatiques et industries « médiatisantes »⁶. L'industrie médiatique — ou médias traditionnels — est fondée sur l'autorité et l'expertise d'acteurs du journalisme, qui produisent de la valeur ajoutée éditoriale (au moyen d'une ligne éditoriale, d'une déontologie, de pratiques professionnelles). L'industrie médiatisante, quant à elle, fournit aux individus l'infrastructure pour entrer en contact avec les autres. Elle capte les traces, les données, sans produire d'œuvre significative. Elle est, pour reprendre l'heureuse expression de Jeanneret, une « industrie des passages »⁷.

Si une partie du public continue de suivre l'actualité par le biais de journaux quotidiens, la pratique médiatique dominante consiste désormais à s'informer à travers la consultation régulière du flux continu des réseaux sociaux sur son *smart phone*. Sur un même fil d'actualité se trouvent juxtaposés, sans distinction ni hiérarchie autre que l'ordre algorithmique qui les sélectionnent, des énoncés multimodaux qui sont hétérogènes⁸ : vidéos d'utilisateurs, bandes annonces de films, contenus sponsorisés d'influenceurs, segments d'une séquence d'information produits par un média et remédiés sur une plateforme sociale. Cette succession hétérogène consacre la circulation de fragments décontextualisés comme régime médiatique dominant. Comme on l'a dit, les plateformes ne produisent pas elles-mêmes de contenus éditoriaux ; elles « re-médient » les séquences sélectionnées par leur algorithme (sur la base de leur potentiel polémique ou émotionnel), qui sont produites par d'autres acteurs médiatiques. En amplifiant la circulation d'extraits hétérogènes, discontinus, elles déstructurent le discours de l'actualité en le réduisant à des fragments sans lien avec l'ensemble plus vaste auquel ils appartiennent⁹, mais susceptibles de générer de l'attention.

Cette mutation des pratiques informationnelles est sans précédent, car 62 % des Français s'informent aujourd'hui via les réseaux sociaux¹⁰, et près de 40% des jeunes adultes s'informent quasi exclusivement à travers eux. Autrement dit, une proportion croissante du public ne suit plus l'actualité comme un ensemble signifiant organisé et cohérent, avec ses progressions, ses rythmes et ses repères. Elle ne la saisit qu'à travers des fragments où l'intensité émotionnelle et l'absence de contexte rendent bien hypothétique la formation d'une opinion « informée » sur un sujet. A l'actualité comme totalité narrative et organisée se sont substitués des morceaux, des saillances, qui installent un espace pathémique d'emportements hâtifs, éphémères et discontinus. L'hétérogénéité et l'indistinction deviennent la norme médiatique.

6 Voir Y. Jeanneret, *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, p. 642.

7 *Op. cit.*, p. 633.

8 É. Bertin et J.-M. Granier, « Médias hybrides », *Esprit*, septembre 2022.

9 A la différence de l'esthétique du fragment décrite par A. Semprini dans *Communiquer par l'image. Trois essais de culture visuelle*, Limoges, Pulim, 2016, p. 37.

10 G. Gault, D. Medioni, Enquête « Les Français et la fatigue informationnelle », *L'ObSoCo, Fondation Jean-Jaurès, ARTE*, juin 2022.

Conclusion

A travers la fragmentation et le démantèlement de ce qu'on nommait naguère l'actualité, c'est l'existence d'un espace de construction et de circulation de l'information qui est en jeu, ainsi que notre condition de sujets médiatiques éclairés.

Et c'est aussi, plus largement, la condition pour que l'actualité redevienne un espace de formation du « sens commun ».

Sources bibliographiques

- Bertin, Éric, « The Post-visual Moment. Towards a new semiotic economy of visibility », *ESSA-CHESS – Journal for Communication Studies*, vol. 16, 2, 3.
- et Jean-Maxence Granier, « Médias hybrides », *Esprit*, septembre 2022.
- Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000.
- Couégnas, Nicolas, et Aurore Famy, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in S. Badir et F. Provenzano (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017.
- Gault, Guénaëlle, et David Medioni, Enquête « Les Français et la fatigue informationnelle », *L'ObSoCo, Fondation Jean-Jaurès, ARTE*, juin 2022.
- Greimas, Algirdas J., *Du Sens*, Paris, Seuil, 1970.
- Jeanneret, Yves, *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014.
- Paveau, Marie-Anne, *L'analyse du discours numérique*, Paris, Hermann, 2018.
- Semprini, Andrea, *Communiquer par l'image. Trois essais de culture visuelle*, Limoges, Pulim, 2016.
- Souchier, Emmanuel, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie*, 6, 1998.

Résumé : L'article interroge la pratique qui consiste à « suivre l'actualité » en se demandant si, au filtre des transformations médiatiques contemporaines, on suit encore l'actualité aujourd'hui. Le discours médiatique, par ses formats et par l'organisation narrative de ses contenus a longtemps fourni des repères pour « suivre le fil ». Mais l'organisation et la cohérence du « texte médiatique » volent en éclat sous l'effet de la délinéarisation engendrée par le numérique. Le discours médiatique comme totalité signifiante partagée est désormais segmenté en fragments hétérogènes et discontinus sous la pression des algorithmes, rendant de plus en plus hypothétique l'acquisition d'une vision « informée » de l'actualité.

Mots-clefs : actualité, fragment, information, linéarité / délinéarisation, narrativité, régime médiatique.

Resumo : O artigo questiona a prática que consiste em “seguir a atualidade” : após as transformações midiáticas contemporâneas, ainda se segue de verdade a atualidade hoje em dia ? O discurso midiático, mediante seus formatos e a organização narrativa dos seus conteúdos, forneceu durante muito tempo pontos de referência para “seguir o fio” da atualidade. Mas a organização e a coerência do “texto midiático” estouraram sob o efeito da deslinearização gerada pelo numérico. O discurso midiático enquanto totalidade significativa compartilhada está doravante segmentado em fragmentos heterogêneos e descontínuos sob a pressão dos algoritmos, tornando sempre mais hipotética a aquisição de uma visão “informada” da atualidade.

Abstract : This article questions the practice consisting in “following the news” : after the contemporary transformations of the media, does one actually continue to “follow the news” ? Whereas the narrative organisation of mediatic discourse until recently encouraged to do so, the formats and the coherence of the mediatic text have blown to pieces under the effect of the non-linear new forms generated by digital technology. Mediatic discourse as a meaningful totality, shared by a large audience, is now segmented in heterogeneous and discontinuous fragments under the pressure of algorithms, rendering more and more hypothetic the acquisition of a consistent vision of current affairs.

Auteurs cités : Yves Jeanneret, Marie-Anne Paveau, Andrea Semprini, Emmanuel Souchier.

Plan :

Introduction

1. Suivre le fil

2. Le règne du fragment

Conclusion

Recebido em 11/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

O espelho de Narciso : consumo da informação no mundo digital

João Ciaco

São Paulo – ESPM

Centro de Pesquisas Sociossemióticas

É que Narciso acha feio o que não é espelho.

E à mente apavora o que ainda não é mesmo velho.

Caetano Veloso

Introdução

Não há como negar que o advento das tecnologias digitais promove uma democratização do acesso e do consumo da informação em uma escala sem precedentes. Essas tecnologias influenciam diretamente a forma de nos informarmos, interagirmos e participarmos do espaço público. Faz tempo que James Gleick já nos mostrara que “quando novas tecnologias de informação alteram a paisagem existente, elas trazem perturbações : (...) o equilíbrio entre criadores e consumidores é desfeito”¹. De fato, antes da era digital, o acesso à informação era majoritariamente controlado por um número limitado de veículos tradicionais (jornal, revista, rádio, televisão), responsáveis por definir o que era notícia e quais pautas e assuntos mereciam maior destaque. Ao público — leitor, ouvinte ou expectador — cabia um papel receptivo, consumindo a informação sem grande poder de influência direta na agenda midiática.

1 J. Gleick, *A informação : uma história, uma teoria, uma enxurrada*, São Paulo, Companhia das Letras, 2013, p. 421.

Com o advento das tecnologias digitais, não apenas o número de fontes de notícia cresce exponencialmente, como também qualquer indivíduo com acesso à internet passa a ter o poder de se tornar um criador e disseminador de conteúdos por meio dos blogs, dos sites, dos canais de vídeos, podcasts, canais de comunicação direta e das mídias sociais. A informação passa a ser amplamente disponível e, na maioria das vezes, de forma gratuita.

No entanto, com a democratização do acesso à informação, a digitalização promove um cenário ambivalente. Se, por um lado, abre-se a possibilidade de interação direta com o público, o acesso a fontes e dados em tempo real e a criação de formatos inovadores de *storytelling*, por outro há uma perda do controle sobre a narrativa jornalística pela proliferação de fontes alternativas e pelo público atuando como criador de conteúdo, um movimento em direção à desinformação e às *fake news*², além de uma crise no modelo de negócios da grande mídia.

Além disso, esta nova dinâmica da informação confere ao público leitor, ouvinte ou expectador um estatuto diferente : de receptor passivo da notícia, ele passa a sujeito participante na criação e disseminação das informações. As redes sociais, em particular, tornam-se espaços onde as notícias são curadas, comentadas, compartilhadas e contestadas, em tempo real. Assim, o novo *sujeito da informação* passa a interagir diretamente com as notícias por meio de comentários, likes, reações e compartilhamentos, passa também a contribuir com informações por meio de narrativas alternativas, além de influenciar a agenda midiática a cobrir certos temas e assuntos por meio de campanhas digitais, hashtags ou boicotes.

Podemos inicialmente pensar, mais semioticamente, que de sujeitos manipulados ou pelo menos manipuláveis pelas mídias, no consumo das notícias — quando não os entendermos apenas como elementos programados para aderirem às linhas editoriais dos produtores de conteúdos jornalísticos —, os sujeitos agora assumem a competência modal de manipuladores da própria notícia, criando, recriando e transmitindo conteúdos que reorganizam as informações e os valores que sustentam as próprias editoriais dos grandes produtores de notícias. Mas precisamos — e não apenas semioticamente — ir além dessa observação imediata da organização do acesso e consumo da informação na dinâmica contemporânea.

1. As práticas do consumo das notícias

Sabemos que o consumo das notícias e o manter-se informado — “seguir a atualidade” — são atividades que, ao longo da história, têm sido moldadas por práticas sociais e hábitos que refletem tanto as dinâmicas do contexto tecnológico quanto os padrões culturais e cotidianos das sociedades. Antes da internet, as formas de acesso e consumo das informações estavam fortemente vinculadas a práticas sociais que envolviam temporalidade, espacialidade e mesmo as interações cotidianas. O horário “nobre” do jornal televisivo noturno, por exemplo, se

2 Cf. L. Santaella, *A pós-verdade é verdadeira ou falsa ?*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2018.

estruturava no espaço físico doméstico : a família se reunia em frente à TV — ou jantava enquanto assistia às notícias — e essa rotina delimitava o tempo do encerrar o dia. O mesmo acontecia com a leitura matinal do jornal impresso, prática associada ao café da manhã e que operava como uma introdução ao dia novo que começava.

Como Greimas já nos mostrara, as práticas sociais — ou semióticas — apresentam-se como sequências significantes de comportamentos somáticos organizados, cujas realizações vão dos simples estereótipos sociais até as programações de forma algorítmica, que podem ser analisadas enquanto programas narrativos³. Assim, podíamos entender que o jornal impresso ou o noticiário televisivo eram programas narrativos massivos de comunicação pelos quais o mesmo conteúdo era consumido por milhões de pessoas ao mesmo tempo. Desse consumo sincrônico resultava um efeito de construção coletiva do espaço público e privado.

Com o advento da internet e a difusão das redes sociais, a temporalidade e a espacialidade que antes organizavam as práticas sociais do consumo de mídia foram substituídas por uma lógica de acesso contínuo, estando as informações disponíveis a qualquer hora e em qualquer lugar, gerando uma nova configuração no modo de manter-se atualizado, muito mais fragmentada e personalizada. Desta forma, se antes o consumo de notícias se dava por um programa coletivo, regulado pelo tempo social e marcado pela sincronicidade, hoje ele se torna um programa narrativo em grande medida *individual*, no qual cada um tem autonomia para escolher quando, como e onde se atualizar. Esta transição estabelece um deslocamento de posição daquele que quer se informar, de um lugar organizado e programado para receber a notícia, para a direção de um sujeito que desempenha a competência modal de curador da sua própria experiência informacional.

Para melhor apreender as dinâmicas atuais do mundo da informação e da notícia, talvez seja preciso apontar, ademais, que o receptor passivo das notícias da mídia dos tempos pré-internet era sobretudo engajado por uma motivação do tipo que Landowski qualifica de “consensual” — aquela que leva à realização ou ao acompanhamento de programas de comportamento socialmente regulados⁴ —, ao passo que os que buscam a informação pelas dinâmicas do mundo digital parecem se organizar muito mais por uma motivação de ordem “decisional” ou “crítica”, ou seja o tipo de motivação que leva os sujeitos a redefinirem por si mesmos o sentido das coisas ao seu redor enquanto universo significativo⁵. Mas essa primeira visão requer muitos matizes. Precisamos avançar para melhor compreender os regimes de interação e de sentido que intervêm — até mesmo se misturam — no mundo contemporâneo da informação.

3 Cf. A.J. Greimas e J. Courtés, *Dicionário de Semiótica*, São Paulo, Cultrix, s/d, verbete “Práticas semióticas”, p. 344.

4 Cf. “Duas formas de motivação”, *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014, pp. 41-45.

5 Cf. E. Landowski, “A política do gosto”, in E. Landowski e J.L. Fiorin (orgs.), *O gosto da gente, o gosto das coisas*, São Paulo, EDUC, 1997, pp. 128-129.

2. As formas da atualidade

Quais são os desafios mais significativos que a grande mídia, antigamente hegemônica no papel de “informante da atualidade”, deve enfrentar com a diversificação das fontes de informação e o surgimento de novas tecnologias, em especial das redes sociais e dos agregadores de notícias? A fragmentação do público e a concorrência com fontes alternativas — muitas vezes amadoras e sem critérios editoriais definidos — geram uma crise no modelo tradicional dos negócios do jornalismo. Como sabemos, hoje as pessoas abandonam o jornalismo como fonte primária de informação em um cenário no qual alguns influenciadores digitais, youtubers e TikTokers têm mais alcance e audiência que os jornais e canais de TV.

Neste novo cenário, o papel dessas mídias — o jornal, a televisão, a revista, o rádio, dentre outros — como *mediadoras da realidade* é cada vez mais desafiado por outros atores, incluindo aqueles que produzem e compartilham informações nas redes sociais. Como nos aponta Landowski no seu texto nesta edição das *Acta Semiotica*, podemos diferenciar a informação apreensível em um presente vivido na rotina e na cotidianidade dos sujeitos e outra informação advinda de outro tempo que acontece longe, distante, cuja apreensão se dá apenas pelos meios de comunicação⁶. As notícias e os conteúdos recebidos, produzidos e compartilhados pelos sujeitos nas suas interações com *devices* tecnológicos — o celular, o computador, o tablet, o *smart watch* —, prática que se insere nas atividades diárias, estariam, assim, mais próximas da primeira instância da vida cotidiana, enquanto as notícias recebidas pela grande mídia mais relacionadas às informações da atualidade.

Landowski ainda observa que enquanto se experimenta o presente vivido do cotidiano, apenas se recebem as informações e a atualidade, já que elas não são, por si só, um dado da experiência e não podem ser apreensíveis de imediato, já que são construídas e difundidas principalmente pelo discurso dos meios de comunicação. Embora o que seja considerado atualidade só possa ser acessível mediante um deslocamento espaço-temporal que leve o sujeito a um lugar e a um então que só se tornam conhecidos por meio das mídias, as novas práticas do mundo digital, além do fato que tornam essa atualidade acessível à tela do telefone celular, por exemplo, permitem que esse novo sujeito, dotado da competência modal de fazer saber à sua rede de relacionamento a notícia mostrada, também a complemente, a modifique e a atualize, no momento mesmo que essa atualidade é apreendida.

Será que então teríamos uma atualidade apreensível na prática cotidiana, nas interações entre as pessoas e suas máquinas, aquelas disponibilizadas, compartilhadas e complementadas nas telas dos celulares e nos toques dos dedos, e outra construída para ser integralmente recebida a partir das mídias jornalísticas? Se temos duas práticas sociais — aquela do vivenciar e operar a informação no fazer

6 E. Landowski, “Suivre l’actualité — pourquoi? Sens et insignifiance d’une pratique”, *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.

cotidiano e a outra de conhecer a atualidade como representação alternativa do presente, construída e difundida pelos meios de comunicação —, é necessário compreender qual o sentido que se dá para o ato de “estar informado” em cada uma dessas práticas, especialmente considerando que a primeira cresce de modo exponencial no mundo digital.

3. A curadoria editorial nas práticas midiáticas

O processo de produção e circulação de conteúdo realizado pelos meios de comunicação é bastante conhecido e as práticas de consumo e apreensão da notícia e das informações são muito discutidas e amplamente estudadas. A mídia, enquanto espaço de produção e circulação de informações, desempenha um papel central na formação da opinião pública e na construção de discursos que organizam o tecido social. Como tão bem sabemos, a organização da mídia não é um processo neutro ; ela está imbuída de valores e objetivos que orientam a produção e a priorização do conteúdo noticioso.

A linha editorial de um veículo de comunicação é a manifestação explícita ou implícita desse conjunto de valores, crenças e princípios que enquadram a produção e a hierarquização das notícias. Esse enquadramento é resultado de uma série de vontades : quais fatos serão cobertos, quais vozes serão ouvidas, quais ângulos serão privilegiados e quais serão omitidos e esquecidos.

Com a crescente complexidade das sociedades contemporâneas, também se observa que a mídia se especializou em uma série de nichos temáticos. A proliferação de veículos especializados — voltados para áreas como economia, política, esportes, cultura ou ciência — oferece ao público a possibilidade de consumir notícias que correspondam aos seus interesses particulares. Essa especialização possibilita que determinados segmentos do público encontrem suas próprias fontes de informação, adaptadas às suas necessidades e expectativas. Essa especialização promove uma pluralidade de vozes no cenário midiático, ampliando o debate público sobre temas que, em outras épocas, podiam ser relegados ao segundo plano editorial.

As linhas editoriais também são responsáveis pela maneira como diferentes grupos e temas são representados no espaço midiático. A política da representação envolve questões éticas de como as minorias raciais, étnicas, de gênero ou sociais são retratadas pela imprensa. Uma linha editorial que privilegia determinadas representações, em detrimento de outras, reforça certos estereótipos e invisibiliza aspectos cruciais da realidade social.

Assim, quando se escolhe este ou aquele jornal para se receber diariamente, assistir ao telejornal nesta ou naquela emissora de televisão, no fundo, se opta por uma curadoria editorial que reflita, mesmo que não racionalmente, a visão de mundo sobre como esta representação do presente está sendo construída e difundida. Nesta perspectiva, o “estar informado” através dos meios de comunicação é fruto de uma escolha, voluntária ou não, de como o presente vai sendo representado, construído e distribuído até nós.

4. A curadoria algorítmica

Mas a web que navegamos também nos navega. Redes sociais como o Facebook e o Instagram sistematizam nossa navegação, nossas preferências, nossos tempos de login e outras métricas para nos entregar anúncios. O Google rastreia nossas pesquisas e personaliza o que obtemos como resposta. A Amazon construiu seu império pela combinação inteligente do armazenamento massivo de dados comportamentais, análise de correlação de compras e uso de marketing preditivo para construir um sistema que antecipa as necessidades do consumidor e maximiza as oportunidades de vendas. A Netflix aprende com os dados de uso de cada assinante para refinar continuamente suas sugestões, oferecendo experiência personalizada que maximize o tempo de permanência na plataforma.

O ato de “se informar” na era digital é, nesta configuração, paradoxal. Se, por um lado, a web nos oferece uma quantidade quase ilimitada de informações disponíveis a qualquer momento, por outro, aqueles que buscam as notícias enfrentam o grande desafio de distinguir o que é relevante, confiável e verdadeiro. Adicionalmente, o formato das notícias também se transformou. Ao invés de artigos completos e análises críticas, passa-se a acessar conteúdos mais curtos e rápidos, como os posts, tweets e vídeos de pequena duração. A atenção fragmentada e o consumo de notícias por meio de resumos ou manchetes podem prejudicar um entendimento mais profundo da atualidade.

O ativista da internet Eli Pariser nos relembra ainda outra questão⁷. Ele argumenta que, conforme os algoritmos personalizam o conteúdo, os usuários são expostos apenas àquilo que os agrada ou que reforça suas opiniões pré-existent, limitando sua visão de mundo e, potencialmente, exacerbando polarizações sociais e políticas. Como sabemos, os algoritmos invisíveis de filtragem de conteúdo nos colocam em contato apenas com o que queremos ver e não necessariamente com o que deveríamos ver. Esse fenômeno foi denominado, por Pariser, de *filter bubbles*. Essas são o resultado direto da personalização algorítmica. Ao procurar otimizar a experiência do usuário com base nos dados do seu próprio comportamento digital, o sistema prioriza conteúdos que tenham chances maiores de agradar o receptor. De uma maneira bastante simplista, podemos entender os algoritmos como um conjunto de instruções matemáticas, operacionais, um conjunto de fazeres e regras para se atingir um determinado resultado em um dado tempo.

O problema das *filter bubbles*, que operam uma *curadoria algorítmica* sobre o que pode ser apreendido pelo sujeito em busca de informação e notícias, é que ela começa a eliminar perspectivas que não se alinham diretamente com os padrões pré-existent de comportamento desse sujeito, resultando em uma exposição limitada a ideias novas ou contraditórias. Isso limita a pluralidade de informações e opiniões, promovendo uma espécie de “isolamento ideológico”. As pessoas acabam imersas em um *mundo espelhado*, onde encontram apenas aquilo que já desejam ou estão predispostas a aceitar.

7 E. Pariser, *The Filter Bubble : what the Internet is hiding from you*, New York, The Penguin Press, 2011.

Os algoritmos não seguem uma linha editorial determinada, mas sim critérios de personalização e maximização do tempo de uso. A seleção de notícias, artigos e postagens que aparecem no *feed* de um usuário nas diversas plataformas das suas redes sociais é orientada pela curadoria algorítmica, que se baseia exclusivamente nas suas interações anteriores, nos seus interesses e nos seus comportamentos online. Enquanto a curadoria editorial é guiada por critérios editoriais definidos, cujo objetivo é fornecer informações relevantes e contextualizadas, o objetivo central da curadoria algorítmica é aumentar o tempo de engajamento do usuário nas plataformas, fornecendo conteúdo personalizado que o mantenha sempre envolvido e conectado. Não há, assim, necessariamente, uma preocupação com a veracidade ou relevância social da informação, mas tão somente com a sua pertinência individual.

5. O espelho de Narciso e a ilusão do consenso

Isso não é tudo, pois, no cenário digital atual, não somente os algoritmos de plataformas sociais como Instagram, Facebook, TikTok e X promovem conteúdos com base em dados de comportamento dos usuários, mas, além disso, os grupos criados em aplicativos de mensagens instantâneas como o Whatsapp, Telegram e Discord normalmente reúnem pessoas do mesmo círculo de relacionamento, o que faz com que o perfil de usuários do grupo guarde características e comportamentos semelhantes. Como resultado, o indivíduo fica exposto a uma versão da realidade e, em particular, do que é “atualidade”, que reflete apenas uma dada fração dela, aquela que mais se alinha aos seus interesses e à sua visão de mundo.

Na mesma direção, as ferramentas de busca como Google, Yahoo, Bing e YouTube (sistemas de softwares projetados para pesquisar informações na internet), apesar do efeito democratizante na seleção das informações, operam usando complexos algoritmos que classificam e organizam informações baseados na relevância da informação para o usuário e guiados por fins mercadológicos, especialmente pela publicidade (*pay-per-click*, leilão de palavra-chave, anúncios display, remarketing, dentre outras formas de monetização) e pela venda de dados e insights.

É, portanto, possível entender que as bolhas criadas pelos algoritmos promovem uma certa construção da informação e da realidade que opera como um espelho que reflete as crenças, os valores e as vontades daqueles que as olham e contemplam, estabelecendo um mecanismo que tende somente a fortalecer sua visão de mundo enquanto o espelho cumpre a função de retratar tão somente aquilo que se espera vislumbrar — um mero reflexo de Narciso sobre as águas. Como resultado, a construção da realidade informacional e, conseqüentemente, da opinião, é fragmentada e polarizada.

Assim, se um indivíduo demonstra interesse por teorias conspiratórias, os algoritmos podem priorizar conteúdos relacionados, mostrando vídeos, postagens e artigos que reforcem essas ideias. Já quanto à política, um indivíduo que consome frequentemente conteúdos de viés político específico verá cada vez

mais postagens que reforçam sua visão. Desta forma, um eleitor progressista pode ser constantemente exposto a argumentos que criticam adversários conservadores, e vice-versa. Essa retroalimentação cria a sensação de que a visão defendida é amplamente aceita e validada, enquanto opiniões divergentes são ignoradas ou apresentadas de forma distorcida. No campo do consumo, o efeito do espelhamento também é evidente. Alguém que pesquisa produtos relacionados a um estilo de vida específico, como esportes ao ar livre ou marcas de luxo, será continuamente impactado por anúncios e conteúdos que promovem esse mesmo estilo de vida. Essa prática não só reforça os hábitos de consumo, mas também molda identidades e preferências.

A arquitetura digital atual, na dinâmica da curadoria algorítmica, promove então a criação de *bolhas de consenso*, onde pontos de vista alternativos ou divergentes são cada vez menos acessados. Devido à repetição ininterrupta do mesmo, criam-se crenças fixas e inflexíveis que alimentam a formação de práticas insensíveis a tudo que contrarie os limites da bolha. Estabelece-se, pelo isolamento da autoimagem refletida, um solo fértil para a polarização, pois, desde que as pessoas interagem apenas com as ideias e posições com as quais já concordam, são geralmente as visões mais extremadas que acabam sendo privilegiadas.

A exposição seletiva à informação pode ainda reforçar preconceitos na ilusão do consenso. Quando os usuários só interagem com conteúdos que reafirmam suas visões pré-existentes, há pouca margem para diálogo e debate construtivo. Além disso, o espelhamento das bolhas pode contribuir para a desinformação, uma vez que conteúdos sensacionalistas ou falsos que se alinham com as preferências do usuário têm maior chance de serem promovidos pelos algoritmos, em detrimento de fontes mais rigorosas e controversas.

A tendência desse *espelho de Narciso* de reforçar narrativas específicas tem implicações sociais bastante significativas. Ela contribui para a polarização política, dificulta o diálogo entre grupos com visões divergentes e enfraquece a capacidade dos indivíduos de avaliar criticamente a realidade e o presente. Além disso, o controle exercido pelos algoritmos sobre o fluxo de informações levanta questões sobre a transparência e a ética no manejo dos dados e no estar informado na sociedade contemporânea.

6. Os regimes de interação na dinâmica informacional

Essas formas de consumo da informação instituem diferentes práticas e, consequentemente, diferentes regimes de interação. Entre, por um lado, o acesso aos dados por meio da curadoria editorial, mais afeita às mídias tradicionais (termo já um tanto em desuso, mas ainda adequado para aos jornais, revistas, canais de televisão e de rádio, bem como aos portais digitais de informação normalmente vinculados a grandes editorias de conteúdo) e, por outro, o dispositivo mais atual da curadoria algorítmica (que diz respeito às práticas informacionais relacionadas aos meios digitais), ao menos dois regimes de interação podem ser observados. Evidentemente, eles não são mutuamente excludentes. Os dois modos de consumo da informação podem ser utilizados, pelos sujeitos informados,

concomitantemente, ou fazer o objeto de escolha, dependendo da ocasião, da necessidade e da velocidade requerida para a obtenção de dada informação.

O regime de interação promovido pela curadoria *editorial* opera sob uma lógica centralizada, na qual jornalistas, editores e produtores de conteúdo, com base em critérios editoriais próprios, explícitos ou implícitos, decidem quais fatos devem ser noticiados, como serão apresentados e qual a sua relevância para o público. Trata-se de um modelo que pressupõe um alto nível de mediação, com um forte papel da mídia como intermediária entre os fatos e os sujeitos a serem sobre eles informados. Neste regime, o indivíduo interage com as informações de uma maneira mais receptiva, embora possa editar, complementar e distribuir o conteúdo recebido para outras pessoas, mas confiando na autoridade e na credibilidade do veículo. Esse regime é marcado por uma prática de consumo que privilegia a hierarquização dos conteúdos e a percepção de imparcialidade, ainda que sujeita a muitos vieses editoriais, como bem sabemos. A linearidade e o controle do fluxo de informações, nesse regime, proporcionam uma visão mais uniforme do presente, reduzindo a fragmentação e, de certo modo, a sobrecarga informacional. Podemos dizer que no regime da curadoria editorial temos o presente construído pelo próprio presente, em procedimentos pelos quais a informação se propõe a ser uma abstração do presente na direção do fazer saber sobre ele ao sujeito a ser informado.

Já no regime proporcionado pela curadoria *algorítmica* (por definição baseado no uso de algoritmos para personalizar a experiência do usuário em plataformas digitais como redes sociais, ferramentas de busca e aplicativos), os conteúdos são selecionados e exibidos com base em dados coletados sobre o comportamento e as preferências do usuário, manifestadas por cliques, curtidas, interações e histórico de navegação. A lógica de operabilidade desse regime é descentralizada e altamente individualizada, proporcionando uma interação ativa entre o indivíduo e as informações recebidas, permitindo-lhe moldar, ainda que indiretamente, o fluxo de notícias que recebe. Assim, podemos entender que o presente da curadoria algorítmica é criado pelo passado, pela história e pelas práticas que o indivíduo construiu e que são permanentemente reproduzidas pelos algoritmos. Essa prática fragmenta a realidade construída pela notícia e promove um consumo informacional pautado pela relevância individual, e não pelo interesse público. A lógica deste regime não é prioritariamente informar, mas sim aumentar o engajamento do internauta às plataformas e redes.

Esses dois regimes de interação refletem não apenas diferentes formas de consumo da informação, mas também distintas visões de mundo. A curadoria editorial, ao propor uma visão mais estruturada da realidade e permitir uma maior dissidência e discussão sobre as informações do presente apresentadas, tende a reforçar a noção de comunidade e de esfera pública compartilhada e coletiva. Já a curadoria algorítmica, ao privilegiar o individualismo e a personalização, alimenta a fragmentação e a polarização social. No âmbito da formação da opinião pública, a curadoria editorial promove um debate mais uniforme, pautado por temas amplos e de interesse geral ; a opinião pública é, assim,

baseada na discussão e no questionamento. Em contrapartida, a curadoria algorítmica intensifica a criação de microesferas de opinião, nas quais grupos específicos discutem assuntos de interesse próprio, muitas vezes isolados de visões divergentes. É, assim, uma opinião construída no consenso, sem qualquer vislumbre do novo e do não esperado.

Podemos dizer que a curadoria editorial, desta maneira, estaria mais próxima da lógica do regime da manipulação, em que as linhas editoriais das mídias reconhecem o leitor / expectador como sujeito capaz de interação, diálogo e mesmo divergência de opinião. Não é de hoje a busca pelos “dois lados do fato” na construção das informações, as seções dedicadas à opinião dos leitores tanto na mídia impressa como televisiva e os debates de opinião promovidos por esses produtores de conteúdo jornalístico. Esses sujeitos manipulados pela construção e difusão da informação podem ser, ao mesmo tempo, sujeitos também manipuladores da informação ao aderirem ao debate e ao editarem e compartilharem as notícias e as suas posições sobre elas.

Quanto aos mecanismos de operação da curadoria algorítmica, parece não haver reconhecimento do outro como sujeito a ser informado. O que efetivamente interessa nessa lógica interacional é apenas o conjunto de variáveis que os algoritmos são programados para identificar, processar e priorizar. Essas variáveis derivam, em grande parte, dos dados comportamentais e das interações digitais de cada usuário, tais como o comportamento de navegação, as interações sociais e digitais e as preferências declaradas ou implícitas no histórico de navegação. Em suma, os algoritmos se interessam por tudo aquilo que é digitalmente rastreável e utilizam essas informações para construir um retrato comportamental detalhado do usuário para sobre ele operar, priorizando conteúdos que, com alta probabilidade, atrairão sua atenção ou levarão a alguma ação (como cliques, compras ou interações).

Em outras palavras, a curadoria algorítmica opera exatamente sob o regime da programação, com a operacionalização da construção e distribuição da informação para maximizar o engajamento e atenção por meio da melhor aproximação entre desejos e expectativas do receptor e aquilo que lhe é oferecido. A edição e a replicação das informações operadas por esse actante têm a finalidade maior de promover a manutenção do seu grupo de relacionamento e, conseqüentemente, o consenso no que diz respeito ao conteúdo difundido.

Por fim, sublinhamos novamente que esses regimes não são excludentes, mas coexistem em um contexto de transição cultural e tecnológica. O sujeito contemporâneo, ao transitar entre eles, ajusta suas práticas informacionais conforme suas necessidades e o contexto em que está inserido.

Conclusão

No mundo contemporâneo, o acesso à informação atravessa um terreno acidentado caracterizado pela coexistência e, por vezes, pelo embate entre os regimes de curadoria editorial e curadoria algorítmica. Cada um possibilita vantagens e limitações, mas ambos desafiam os indivíduos a navegar por um cenário infor-

macional fragmentado, no qual a sobrecarga de dados e as dinâmicas das bolhas ensimesmadas podem distorcer percepções e obscurecer a compreensão ampla da informação. O desafio maior está em desenvolver uma consciência crítica sobre como esses regimes moldam práticas de acesso à informação, entendendo as implicações de confiar exclusivamente em um deles.

A curadoria editorial, tradicionalmente associada à editoria profissional dos meios de comunicação, apresenta-se frequentemente como um pilar ancorado em princípios éticos e métodos rigorosos. No entanto, sofre atualmente com uma crise de credibilidade e uma crescente desconfiança do público, além das pressões econômicas que afetam a sustentabilidade do seu modelo de operação. Por outro lado, a curadoria algorítmica, amplamente dependente de dados e impulsionada por interesses comerciais, tem o mérito de oferecer informações personalizadas e em tempo real, mas frequentemente reforça visões limitadas e polarizadas, comprometendo a necessária diversidade de perspectivas e olhares.

Diante desse cenário, manter-se informado exige um esforço ativo de diversificação de fontes e de estratégias ; de navegação entre os regimes de interação, portanto. Alternar entre diferentes plataformas e buscar fontes que se alinhem a padrões éticos, mas que também desafiem visões preexistentes, é fundamental para escapar de um único reflexo no espelho. Além disso, iniciativas recentes que investem na promoção de plataformas que conciliam inteligência artificial com princípios editoriais de curadoria desenham mais um caminho que pode ser promissor.

Os desafios não estão apenas na escolha das fontes de informação ou na busca por diversidade de perspectivas, mas também na necessidade de vencer a comodidade da personalização excessiva e o isolamento cognitivo promovido pelas bolhas digitais. Em uma era onde as narrativas disputam espaço e poder, o acesso à informação ampla, plural e verificável se torna um ato de cidadania indispensável para a preservação do diálogo democrático e para a construção de uma sociedade mais crítica e consciente.

Referências

- Gleick, James, *A informação : uma história, uma teoria, uma enxurrada*, São Paulo, Companhia das Letras, 2013.
- Greimas, Algirdas J., e Joseph Courtés, *Dicionário de Semiótica* (1979), trad. São Paulo, Cultrix, s/d.
- Landowski, Eric, e Jose Luiz Fiorin (orgs.), *O gosto da gente, o gosto das coisas*, São Paulo, EDUC, 1997.
- *Interações arriscadas* (2005), trad. São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- “Suivre l'actualité – pourquoi? Sens et insignificance d'une pratique”, *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.
- Pariser, Eli, *The Filter Bubble: what the Internet is hiding from you*, New York, The Penguin Press, 2011.
- Santaella, Lúcia, *A pós-verdade é verdadeira ou falsa?*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2018.
-

Résumé : L'article examine comment la digitalisation, en décentralisant les moyens de communication et en transformant les récepteurs en créateurs ou diffuseurs de contenus, a transformé la production de l'information et ses modes d'accès. « Être informé » prend alors un sens nouveau. Tandis que le système informationnel classique suppose des choix délibérés concernant la hiérarchisation des nouvelles, l'édition algorithmique, fondée sur le comportement de l'utilisateur, personnalise les contenus et crée des bulles informationnelles qui renforcent les croyances préexistantes. En termes de régimes d'interaction, l'un relève de la manipulation, l'autre de la programmation. Les deux influencent les pratiques sociales, mais alors que l'un favorise le débat entre les opinions distinctes, l'autre intensifie la fragmentation et la polarisation sociales.

Mots-clefs : algorithme, digitalisation, information, programmation.

Resumo : O texto examina como a digitalização transformou a produção e o acesso à informação, descentralizando os meios de comunicação e permitindo que indivíduos se tornem criadores e curadores de conteúdo. O texto argumenta que os meios digitais criam outro sentido para o ato de “estar informado” por meio de duas curadorias distintas. A curadoria editorial envolve escolhas conscientes de como as notícias são priorizadas, enquanto a curadoria algorítmica, baseada unicamente no comportamento do usuário, personaliza o conteúdo e cria bolhas informacionais que reforçam crenças pré-existentes. As duas estratégias estabelecem distintos regimes de interação, que oscilam entre a manipulação e a programação. Ambos os regimes influenciam as práticas sociais quanto à informação, mas a curadoria algorítmica tende a intensificar a fragmentação e a polarização social, enquanto a editorial favorece o debate e a diversidade de opiniões.

Abstract : The text examines how digitalisation has transformed the production and access to information, decentralising the media and allowing individuals to become creators and curators of content. It argues that digital media creates a new meaning for the act of “being informed” through two distinct curations. Editorial curation involves conscious choices about how news is prioritised, while algorithmic curation, based solely on user behavior, personalises content and creates informational bubbles that reinforce pre-existing beliefs. Both strategies establish distinct regimes of interaction, oscillating between manipulation and programming ; both influence social practices regarding information, but algorithmic curation tends to intensify fragmentation and social polarisation, while editorial curation favors debate and diversity of opinions.

Auteurs cités : James Gleick, Algirdas J. Greimas e Joseph Courtés, Eric Landowski e Jose Luiz Fiorin, Eli Pariser, Lúcia Santaella.

Plan :

Introdução

1. As práticas do consumo das notícias
2. As formas da atualidade
3. A curadoria editorial nas práticas midiáticas
4. A curadoria algorítmica
5. O espelho de Narciso e a ilusão do consenso
6. Os regimes de interação na dinâmica informacional

Conclusão

Recebido em 10/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Suivre l'actualité, ce n'est pas faire l'actualité, à moins que...

Olivier Chantraine

Université de Lille*

Une expression étrange

L'expression « *suivre l'actualité* », bien que très courante est, comme le remarque Eric Landowski dans son invitation à la présente discussion, quelque peu étrange. Elle peut se révéler plus heuristique pour une approche socio-sémiotique de la pratique de l'actualité que les méthodes qui commencent par définir les « sujets d'actualité » en eux-mêmes, comme si « l'actualité » était un ensemble de propriétés inhérentes à certains événements ou textes, et non un aspect de la pratique des acteurs sociaux¹.

Les mots constitutifs de cette expression ont en effet des connotations contraires : « l'actualité » semble ressortir de la performance, tandis que « suivre » semble le lot d'acteurs secondaires, sans initiative, « à la remorque ». Cette opposition reflète le partage des rôles entre deux types de protagonistes de l'actualité : ceux qui la « suivent » d'une part, et ceux qui la « font » ou la « vivent », d'autre part.

Il semble y avoir d'un côté la performance des uns et de l'autre une tâche seconde d'enregistrement, besogneuse et répétitive à laquelle sont assignés ceux qui s'efforcent de se tenir à jour, de ne rien manquer, mais ne sont pas dans

* Groupement des Équipes de Recherche Interdisciplinaire en Communication (GERIICO).

1 Pour une interrogation de l'actualité sous l'a priori de l'ontologie des « sujets d'actualité », voir P. Bourgne, « Ontologie des sujets d'actualité », *Communication*, 39, 2, 2022 (<http://journals.openedition.org/communication/15834>).

l'arène. Les premiers, acteurs légitimes, ou prétendant à la légitimité, s'emploient à leur agenda, à « faire l'actualité », faire le « buzz », faire des « coups » et ont donc besoin de déléguer le « suivi » aux seconds, assistants, machines, ou assistants assistés par des machines.

Par exemple, avant sa conférence de presse, Monsieur le Préfet ou Monsieur le Procureur fait rédiger une note de synthèse, sur la base d'une revue de presse ou des rapports de ses subordonnés... Pour le public, il sera pourtant seul auteur crédité des propos qu'il énoncera, les petites mains restant anonymes et invisibles. Ou même un enseignant-chercheur s'abonnera à la « veille » de sa discipline en choisissant, selon le degré de synchronisation qu'il souhaite avec « l'actualité de la recherche », s'il la veut hebdomadaire, bimensuelle ou mensuelle... Elle lui sera servie par un programme informatique dûment incrémenté en données d'actualité, références de publications, appel à publication, appel à participation...

S'il y a « actualité », elle partage donc, au premier plan, de manière inégalitaire les rôles de ceux qui la font et de ceux qui la suivent et suggère l'imposture des uns comme des autres : ceux qui agissent le font peut-être plus pour se poser en acteurs de l'actualité que pour transformer le réel, et ceux qui les suivent cherchent peut-être à vivre leurs actes par procuration.

Pourtant ceux qui « suivent » l'actualité ne sont pas complètement en dehors du « faire » : ils ne la suivent pas « pour rien » mais bien en vue d'une contribution « éclairée », « informée », à la production de l'actualité collective dont ils participeront, et d'autre part s'ils suivent l'actualité de tel ou tel domaine, ce « suivi » est souvent le premier pas d'un processus qui fabrique « des actualités » qui, si les conditions en sont réunies, seront peut-être, à leur tour « l'actualité ».

En arrière-plan, donc, le suivi de l'actualité, par des publics diversifiés, est en fait partie intégrante de la production des actualités et du processus de leur actualisation qui en fait, ici ou là, pour tel ou tel fragment du public, « l'actualité ».

Prenons quelques exemples :

— Les électeurs suivent l'actualité politique pour voter « bien informés et sous le régime de l'esprit critique », en étant au courant des enjeux de l'élection à laquelle ils sont convoqués. Ils peuvent ainsi contribuer à la survenue d'événements électoraux susceptibles de renouveler l'actualité politique...

— Les parieurs suivent l'actualité sportive pour miser sur un club de foot ou sur un cheval en prenant suffisamment en compte les résultats disséqués par la presse sportive pour ne pas ruiner leur foyer fiscal. Leurs calculs résulteront in fine dans l'embauche ou la « revente » de telle ou telle star du ballon rond qui fera la Une...

— Les lecteurs de romans suivent l'actualité littéraire pour acheter ou éviter les lauréats des prix littéraires. Il en résultera l'émergence de « best-sellers ».

— Les cinéphiles suivent l'actualité cinématographique pour choisir le film et la salle de cinéma de ce soir... On clamera ensuite les succès du « box-office ».

Les activités cumulées de tous ces « suiveurs » — « fans », « amateurs », « érudits », « spécialistes », « électeurs » — sont la matière première de l'iceberg d'où émergent les actualités politique, sportive, théâtrale, cinématographique, philatélique, etc.

Le partage des rôles évoqué ci-dessus est donc moins clair et tranché qu'à première vue. L'ordre, la syntaxe, des suiveurs et des suivis pourrait bien être complexe... L'actualité est inséparablement le produit de ceux qui semblent seulement la suivre et de ceux qui croient ou veulent faire croire qu'ils la font.

Elle est le résultat de la coopération des uns et des autres, d'autant plus que « les actualités » disponibles sur le marché ne s'actualisent, ne deviennent « l'actualité » que pour un public, à la condition de rencontrer ce public et que celui-ci « suive », c'est-à-dire embraye, s'approprie ces actualités comme *son actualité*. Si bien que ceux qui font l'actualité ne peuvent la faire que pour et avec ceux qui la suivent, et que ceux qui « suivent » l'actualité sont en fait ceux qui peuvent l'actualiser, sans lesquels elle n'existera pas, ne sera pas *actuelle*.

Dans le monde industriel et commerçant d'aujourd'hui, l'actualisation des *actualités* en « *actualité* » n'est pas dans la relation duelle de face à face entre l'acteur et le public, elle est très généralement médiatisée.

Chaque individu a, de manière locale, circonstancielle, et partielle, accès aux faits dont il est acteur et/ou témoin dans son présent, concurremment aux actualités médiatisées sur tous supports qu'il s'approprie ou qui font intrusion dans ce même présent.

De même, les publics peuvent être acteurs et/ou témoins de l'actualité, dans le cadre d'événements vécus collectivement dans un présent partagé, soit à leur initiative, comme des meetings, manifestations, concerts, ou célébrations collectives soit par l'irruption de forces extérieures, au moins à première vue, à leur volonté, comme des catastrophes environnementales ou des attentats. Ou ils — les publics — peuvent aussi, et c'est la forme prévalente du vécu de l'actualité à l'ère des industries médiatiques, être abondamment fournis en *actualités*, en quasi temps réel ou en différé, et souvent sous un régime de répétition, par les médias, vastes complexes de production et distribution sur d'innombrables canaux et supports.

La transformation de la performance, du fait, de l'événement, de la situation, en *actualités* dont les publics pourront, ou non, faire *leur actualité* est le travail de ces « médias », qu'une concurrence impitoyable oppose sur le marché *des actualités*. Sur ce marché, l'actualisation *des actualités* en *actualité* perçue et vécue par tel ou tel public est la condition de la rentabilité, donc de la pérennité du système.

C'est donc dans le commerce des *actualités* que naît *l'actualité*, et l'existence de *l'actualité* dans le champ médiatique est inséparable de la marchandisation *des actualités*. Leur condition d'existence sur ce marché est leur aliénation, au

sens économique et donc aussi symbolique du terme. Les « actualités » ne sont jamais de la matière première brute, elles sont toujours fabriquées, transformées, reproduites et multipliées².

Produites, diffusées, consommées pour leur valeur d'échange, elles souffrent d'une suspicion de carence de valeur d'usage : ces actualités valent-elles vraiment d'être *mon actualité* ?

Chacun sait qu'on peut zapper longtemps entre les chaînes de son autoradio avant de trouver enfin ce dont on acceptera de faire *son actualité* tout le long d'un trajet routier et qu'on sort souvent du point relais de sa gare sans avoir acheté autre chose que des tickets de métro.

Enfin, les actualités sont inséparablement du registre physique et du registre langagier. Un exploit sportif est sans doute le fait de celui qui a sauté, couru, nagé, combattu... Mais celui-ci a d'abord été entraîné, financé et mis en scène par d'autres qui l'ont « sélectionné », « identifié comme pépite », qui ont « cru en lui ». Il y a donc eu d'abord un projet, un récit par anticipation, sans lequel le « fait d'actualité » ne se serait jamais produit, n'aurait jamais été « produit », c'est-à-dire ici financé. Il y a eu des entrepreneurs ou des responsables politiques qui ont défini ce qu'il faudra raconter. Et qui souvent l'ont raconté par anticipation, notamment pour convaincre les financeurs. Le fait d'aujourd'hui est le produit du récit d'anticipation d'hier.

Étant autant fait de discours qu'événement spatio-temporel³, le fait d'actualité peut aussi échouer à faire l'actualité lorsque d'autres discours réussissent mieux à s'actualiser pour le public. Le contexte de référence de l'actualité est en effet d'une part le contexte spatio-temporel des actions physiques, d'autre part le contexte textuel des discours et récits. Dans chacun de ces contextes il y a concurrence pour « faire l'actualité » : il faut capter l'audience, le public.

Ainsi, pour beaucoup, l'inauguration, en décembre 2024, de la cathédrale parisienne restaurée, malgré cinq années d'intenses efforts de narration épique, sera pour beaucoup moins « d'actualité » que le « chaos politique » créé par la dissolution du Parlement et l'échec qui s'en est suivi du gouvernement Barnier. D'autant que, malicieusement, le Pape aura préféré faire l'actualité religieuse par un voyage en Corse pour célébrer... la piété populaire, faisant apparaître l'actualité du Président français comme relevant moins de l'actualité religieuse que de cette actualité patrimoniale et cérémonielle dont il a fait une marque de son quinquennat.

2 Ces dimensions de fabrication, de reproductibilité et dissémination font ressortir les « actualités » du même domaine que les œuvres d'art dont Walter Benjamin décrit les états selon les fonctions et les lieux d'exposition ou d'efficiences.

3 Pour une discussion des traditions de la phénoménologie herméneutique et du pragmatisme, voir Louis Quéré, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 139, 2006.

Le couple actualités / actualité

On voit qu'il y a bien des questions à se poser en sémioticien quant à l'*actualité* : quel rapport unit l'*actualité*, d'un côté, qualité de ce qui est ou peut être actuel, à, d'un autre côté, « les actualités ». Qu'est-ce qui distingue « l'actualité », des « actualités » ?

Actualité comme *Publicité* sont des noms de qualité et en tant que tels ne connaissent pas sans altération profonde la variation singulier / pluriel. La marque du pluriel altère ces substantifs, en fait les « aliène ». Les rend tout à fait autres, et même souvent les fait entrer dans le champ du péjoratif.

En théorie, la publicité est un principe fondateur de l'espace public. Les « publicités » sont au contraire les parasites qui encombre cet espace public avec du discours affranchi des principes de vérité, de sincérité et de désintéressement.

La publicité, qualité universelle de ce qui est public, n'a, a priori, rien à voir avec « la pub », qui est le système marchand qui produit les « publicités ». De sorte qu'il apparaît que « la pub » est le système d'aliénation marchande de la publicité, et un facteur majeur de sa désagrégation, ce qui se manifeste par le rapport de quasi contradiction entre les adjectifs « public » et « publicitaire ».

Dans le monde empirique, les deux pourtant cohabitent dans le même espace, s'entremêlent, et souvent sont indistinctes voire inséparables. Au point que Jean-Luc Godard a pu suggérer qu'à la télévision les publicités étaient préférables aux actualités ou aux fictions, pour la raison que « la pub, au moins, on savait que c'était de la pub »... De sorte que ses mensonges, sa rhétorique fallacieuse, ses syllogismes faux ou ses arguments d'autorité ne pouvaient nous décevoir, ne trompant pas notre attente... et ne faisant in fine aucun tort à la vérité, puisqu'elle ne les concerne aucunement.

De même « l'actualité » est une qualité de certains énoncés ou événements, de certaines situations, de certaines performances qui permet au public de les percevoir comme un vécu et un réel dont il participe, qu'il reconnaisse comme étant un élément dynamique de son propre vécu et réel. Au point qu'une « marée noire » peut conduire les spectateurs et lecteurs des actualités à en faire leur propre actualité pour chausser leurs bottes et aller nettoyer, sous les intempéries, rochers, oiseaux et goémons, ou, à, moindre frais, condamner à l'infamie les géants pétroliers, les armateurs et le gouvernement dans une conversation définitive au bistrot du coin.

Ainsi « les actualités » semblent bien proches des « publicités », par ceci qu'elles sont comme elles des produits commerciaux occupant des « tranches » de l'espace public sans garantie d'une énonciation conforme aux règles de la communication publique, qu'elles sont fabriquées alors qu'elles n'assument pas leur part de fiction et que leur éthique semble plus de l'ordre de l'influence que de l'argumentation et du débat.

Lorsqu'on ressort, grâce à l'INA, des « actualités » de la guerre 40-45 ou même des « trente glorieuses », ou des guerres coloniales d'Algérie et d'Indochine, le décalage historique rend très perceptible la dimension propagandiste que nous

ne percevons pas toujours aussi clairement dans le flux des actualités contemporaines. Ainsi la réception, sous forme de citation à fins de contextualisation, de ces actualités « d'hier » éveille la suspicion sur celles d'aujourd'hui, nous faisant prendre conscience que les évidences et les présupposés d'aujourd'hui ne seront visibles et audibles qu'avec le décalage de point de vue de demain.

Pourtant « l'actu » n'est pas encore aussi discréditée que « la pub »... Et on veut croire que toutes les « news » ne sont pas « fake news », pour la raison historique qu'il est encore vraisemblable que persiste ici ou là un peu d'éthique journalistique et surtout parce que « l'actu » est en dernier ressort entre les mains du public qui peut choisir ou non de l'actualiser ».

Nous allons chercher à explorer ces propositions autour de quelques exemples « d'actualités » en mal d'actualité.

Ainsi, le cliché de Martin Thomas paru dans *Le Monde* du 20 mars 2024, première image énigmatique proposée par Eric Landowski dans sa contribution et ouverture du présent débat⁴ veut le montrer : les « vacanciers » ne devraient pas faire leur propre actualité, mais plutôt « suivre l'actualité ».

L'état de vacances dispense d'agenda — d'injonction à faire — et assigne à la disponibilité à l'actualité et aux actualités. Affranchis de l'agitation du quotidien, les inactifs par loisir sont — enfin ? — libres de vivre ce qui est vraiment actuel, ce dont *il s'agit* vraiment, ici les calamités liées au « changement climatique ».

Ils auraient donc dû, les vacanciers figurants de la photo du 2 février 2024 à Viña del Mar au Chili, revêtir une tenue de protection et se mettre à disposition des pompiers, ou, au moins, s'installer devant un poste de télévision et suivre les exploits des soldats du feu. Il seraient ainsi « au cœur de l'actualité », bien à jour, concernés, impliqués.

Au lieu de quoi les vacanciers figurant sur ce cliché d'actualité font, futilement, leur propre actualité, match sans doute mémorable, pour eux et potentiellement leurs proches, de *Beach Ball* dont la photo, l'instantané, aurait dû aller dans un album photo familial plutôt qu'illustrer un lointain journal français, ou documenter le débat d'une revue de sémiotique.

Leur actualité, à ces « vacanciers », c'est ce qu'ils font — jouer —, et pendant ce temps ils ne *suivent pas l'actualité* dont le photographe, ou en tout cas le rédacteur de la « légende », attendrait qu'elle fasse l'objet de leur attention passive et docile, de leur souci ou, mieux, de leurs actions exemplaires.

Encore que : la photographie n'a pas de bande son, aussi ne savons-nous ni si un poste de radio, entre deux serviettes ou objets gonflables, ne diffuse pas dans le même temps les nouvelles du front pyrique... ni si les intrépides (plutôt qu'insouciantes) vacanciers ne sont pas venus — non pas en indifférents, ou en ignorants — pratiquer leur sport « moyen »⁵ *malgré tout*.

4 Voir p. 22 du présent numéro d'*Acta Semiotica*.

5 « Moyen » comme Pierre Bourdieu dit « *Un art moyen* ». (*Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965).

Leurs ébats, n'étant pas des exploits de la saga sportive médiatique, n'auraient pas dû accéder à la photographie professionnelle ni être rendus publics. Cependant les figurants du cliché sont peut-être l'image détournée d'acteurs d'un geste ultime : pratiquer une dernière fois les jeux de plage, tant que les incendies n'ont pas rendu les lieux impraticables.

La légende les catégorise — « vacanciers » — et ne nomme pas leur plage, la situant seulement par sa proximité d'incendie d'une forêt qui, elle, est nommée, ce toponyme servant en même temps quasi de titre à l'incendie lui-même. Peut-être sont-ils là parce qu'ils ont « suivi l'actualité » le matin même et donc décidé de saisir leur dernière chance... Ce qui reviendrait à l'avoir rattrapée, voire dépassée, doublée, notre fameuse actualité, pour aller poser leur propre pratique là où le destin s'apprête à l'interdire, tant qu'il en est encore temps.

Tant que la plage est encore de sable, pas encore de cendres...

La photo publiée par *Le Monde*, au statut iconique solide, dûment déposée à l'Associated Press se rapproche d'un pastiche, par la photographie professionnelle légitime, du cliché qui devrait être rangé dans l'album familial des protagonistes d'un match mémorable, pour un cercle privé, bravant le destin par un geste ironique de fin du monde ou naïvement climato sceptique.

Il devrait s'agir d'un cliché relevant de l'art moyen de la photographie. Impossible de savoir si un tel cliché amateur pris en contre-plongée par un photographe rampant dans le sable n'est pas conservé dans « l'album » d'un ou plusieurs des téléphones portables des usagers de cette plage. Il serait certainement quasi-identique par la configuration de ses pixels à son double professionnel dûment déposé en agence, l'ironie résultant du fossé d'interprétation entre la leçon du photographe professionnel et le récit des photographes amateurs. Impossible d'autre part de savoir si les figurants de la photographie publiée ont connaissance de cette publication où ils figurent en qualité de mauvais exemples... On aimerait pourtant que soit débattu leur « droit à l'image »...

On voit par cet exemple qu'il y a *actualité* et *actualité* selon qu'il s'agit de vécu ordinaire ou de publication médiatique.

Les « vacanciers » vivent leur actualité, le photographe amateur la documente afin de pouvoir la revivre en cercle privé, le journaliste photographe, lui, produit de « l'actu » brute dont une agence, ici l'Associated Press, et ses clients, ici le quotidien français *Le Monde*, font ensuite une nouvelle *actu* publiée.

Dans le cas étudié, l'actu fabriquée le 2 février a été ensuite déposée à l'Associated Press, en attente d'un journal-client qui saura y reconnaître une potentialité d'actualité. Elle est finalement produite, *actualisée* et trouve sa place et son sens dans *le fil d'actualité* du 20 mars, que le lecteur du *Monde* peut suivre, ou non, selon les critères de sa pratique de suivi de l'actualité. Elle peut par exemple retenir l'attention d'un sémioticien en quête d'un bon exemple pour un exercice de pensée de l'actualité.

Puisque nous sommes « sur » l'actualité du 20 mars 2024, jetons un coup d'œil sur ce que *Le Monde* nous offrait ce jour-là sur d'autres pages.

Le jour même de la publication de ce cliché, si on consulte les archives du journal, d'autres sportifs et sportives s'ébattent sur la planète sans faire l'objet de « rapprochements » ironiques par la morale journalistique avec « la maison qui brûle alors que nous regardons ailleurs », comme Jacques Chirac l'avait dit en 2002, à Johannesburg.

A titre d'exemples, ces deux extraits :

Ligue des champions féminine : le PSG fait un pas vers les demi-finales en s'imposant en Suède face à Häcken.

Les Parisiennes ont gagné 2-1 à Göteborg, mercredi soir, et poursuivent leur rêve d'un premier sacre européen après deux finales perdues.

Une photo fort dynamique illustre cette dernière « actu », mettant en scène la confrontation de deux footballeuses dans un moment sportif esthétique et significatif. Là où sur la photo de sport de plage le « ciel » était fait de nuage noir, on ne voit pas vraiment le ciel, puisque l'horizon est bouché par les tribunes d'un stade, rempli par un « public ».

Un parcours en diagonale de l'édition du *Monde* de ce 20 mars 2024 fait apparaître clairement que l'actualité, pour ce journal pas plus que pour les vacanciers de Viña del Mar, n'est principalement celle des incendies au Chili, en Californie, en France ou ailleurs mais plutôt principalement celle d'un événement en préparation : « Les Jeux Olympiques » de Paris. C'est que — chacun à sa place ! — les « Parisiennes » du PSG et les organisateurs des JO de Paris sont, eux, légitimes, habilités à « faire l'actualité » tandis que les sportifs amateurs auraient plutôt dû rester dans l'invisibilité de la leur.

C'est aussi que l'actualité, s'il nous faut la « suivre », est souvent dans l'anticipation, et donc encore plus en avance, comme ces JO qui font l'événement dès le 20 mars alors qu'il n'auront lieu qu'en juillet...

Le match « d'aujourd'hui » (i.e. le 20 mars 2024) des footballeuses parisiennes n'est interprété que par des événements potentiels du futur : elles « se sont rapprochées des demies-finales » et « poursuivent leur rêve d'un sacre européen ». L'actualité de ce match ne réside donc pas en lui-même mais dans des possibles au futur.

La réalisation effective d'un rêve concurrent le 25 mai 2024, où la finale réelle opposera les équipes féminines de Lyon et de Barcelone, n'aura pas d'effet rétroactif sur l'actualité du 20 mars. Cette « actualité » n'était donc pas dans un rapport au réel, mais bien de l'ordre de l'imaginaire.

On voit que si l'actualité est la qualité de ce qui est « actuel », cet « actuel » ne doit pas être confondu avec le « présent », ni avec le « réel ».

Elle n'est pas nécessairement dans le présent, elle peut nous faire vibrer aujourd'hui à ce qui se produira demain, dans quelques mois, ou surtout peut-être

demain et peut-être dans quelques mois. Elle peut même être vécue pleinement dans le rêve d'aujourd'hui alors qu'elle ne se produira finalement pas demain. La probabilité de sa non-réalisation est sans effet sur son actualité vécue ici et maintenant.

« La France » fera-t-elle moisson de médailles ? Le ministre de l'Intérieur sera-t-il victorieux de la menace terroriste ? Le gouvernement Barnier sera-t-il censuré en décembre ? L'arrivée de Donald Trump à la Maison Blanche aggravera-t-elle les massacres en Palestine et au Liban ? Mettra-t-elle fin à la guerre en Ukraine ?

Toutes ces questions d'actualité, matière première de l'actualité qu'il nous faudrait suivre ne sont ni d'ici, ni de maintenant, ni réelles. Elles sont en attente d'actualisation par le lecteur, l'auditeur, le spectateur, qui peut, par devoir ou par plaisir, par raison ou par passion, décider de les préférer, pour un temps plus ou moins long, à sa propre actualité, ou à l'actualité qu'il partage au présent avec d'autres.

Je peux poser mon roman pour écouter France-Info ou éteindre France-Info pour me concentrer de préférence sur l'actualité de mon roman. Je peux éteindre mon smartphone, pourvoyeur de « nouvelles », pour devenir le spectateur d'un spectacle théâtral dont je partagerai l'actualité pendant quelques minutes ou des heures avec des acteurs et les autres spectateurs. Et ensuite débattre, au café, de l'actualité — aujourd'hui — d'une comédie d'il y a quelques siècles... Je pourrai même la comparer avec son actualité d'hier, ou son actualité à l'époque de sa première création.

En conclusion

J'ai voulu ici esquisser une problématique dans le sillage de la question mise en débat : « Suivre l'actualité — pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique ».

Pour cela, j'ai interrogé les mots mis habituellement sur cette pratique et introduit le doute quant à la répartition des rôles sociaux attribués aux uns et aux autres par cette gigantesque pratique collective et ces innombrables pratiques individuelles : « suivre l'actualité ». J'ai suggéré que l'autorité et la responsabilité ne sont peut-être pas où on les voit dans un premier temps et que « suivre l'actualité » n'était peut-être pas séparé de « faire l'actualité ». De même, je propose de considérer que production, diffusion et réception de l'actualité sont une seule et même pratique interactive, une co-construction de l'industrie des médias avec ses publics. Même si les industries médiatiques semblent en position de dicter leur agenda, de définir « ce dont il s'agit », d'imposer leurs actualités, le contrepouvoir des publics est incontournable, en ceci que ce n'est que par la réception, et l'interprétation, que les actualités peuvent s'actualiser et donc devenir « l'actualité ». L'analyse sémiotique conduit ainsi à mettre au premier plan le public de l'actualité, et l'incontournable question éthique qui se pose à lui : quelle « actualité » choisit-il d'actualiser ? et de vivre ?

Bibliographie

- Benjamin, Walter, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1939), trad. Paris, Payot (coll. Petite Bibliothèque Payot), 2013.
- Bourdieu, Pierre, « La science et l'actualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 61, 1986.
- *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris Minit, 1965.
- Bourgne, Patrick, « Ontologie des sujets d'actualité », *Communication*, 39, 2, 2022 (<http://journals.openedition.org/communication/15834>).
- Chantraine, Olivier, *Approche socio-sémiotique d'un espace public fragmenté*, Mémoire d'HDR en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Paris Nord, 1997.
- Landowski, Eric, « Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique », *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.
- Quéré, Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 139, 2006.

Résumé : L'analyse langagière et empirique des pratiques du public et des industries médiatiques invite à considérer « l'actualité », non comme une propriété de certains événements ou leur narration par les médias, mais comme un aspect de la production du vécu en coopération entre « récepteurs » et « producteurs ». La hiérarchie des destinataires et des destinataires, des acteurs et des spectateurs, des auteurs et des lecteurs ne répartit qu'en apparence les rôles de ceux qui font et de ceux qui suivent l'actualité. La question de l'éthique de l'actualité est donc autant une question pour les publics que pour les producteurs.

Mots-clefs : actualité, actualités, industries médiatiques, publics, éthique.

Resumo : A análise discursiva e empírica das práticas do público e das indústrias midiáticas convida a considerar a “atualidade”, não como uma propriedade de certos eventos ou de sua narração pela mídia, mas como um aspecto da produção do vivido em cooperação entre « receptores » e « produtores ». A hierarquia dos destinatários e destinatários, dos atores e espectadores, dos autores e leitores distribui apenas em aparência os papéis daqueles que “fazem” e daqueles que “seguem” a atualidade. A questão da ética da atualidade é, portanto, uma questão tanto para os públicos quanto para os produtores.

Abstract : The words and practices of audiences and medias show that actuality is not a characteristic inherent to events or narratives but rather an aspect of the making of experience in cooperation by receivers and producers. Hierarchy of authors and listeners, actors and spectators does not part roles between those who do or lead and those who consume or follow. So ethics of actuality is a concern altogether for professionals of the media and for lay audiences.

Auteurs cités : Walter Benjamin, Pierre Bourdieu, Louis Quéré.

Plan :

Une expression étrange
Le couple actualités / actualité
En conclusion

Recebido em 11/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Webjornalismo e escuta da atualidade : da proximidade à bajulação no *YouTube*

Luiza Eltz

PUC-SP, Centro de Pesquisas Sociossemióticas

Introdução

O contato do dedo deslizando sobre o celular indica o caminho para amplas trajetórias de entretenimento nas redes sociais. Esse movimento, o *scroll*, é repetido constantemente pelo indivíduo que encara a tela como um convite para a imersão *online*. Em interlocução com o celular e, conseqüentemente, com as plataformas que percorre, o usuário utiliza o toque na tela luminosa para decidir quais conteúdos devem ser escolhidos, ou ignorados. Os conteúdos que não são clicados também importam pois eles envolvem o indivíduo em uma atmosfera de fluxo ininterrupto. Mesmo que o sujeito não vá adiante com o clique, ao estar percorrendo várias *timelines*, ele se sente seguindo a atualidade... ou seguido por ela. Estar circulando nesses ambientes digitais proporciona com que a pessoa se sinta conectada com o mundo. A ideia de que basta um clique para saber um pouco mais de algum conteúdo é o suficiente para marcar o celular como um objeto quase que mágico. Frases como “*eu cheguei a ler algo sobre isso*” ou “*vi por cima essa matéria*” são participantes dessa dinâmica. Para os outros, elas assinalam o indivíduo como alguém ciente do que o cerca e do que acontece no mundo, e, para si mesmo, como alguém que exerce seu direito de escolha de forma, supostamente, esclarecida.

Dado que, mediante a lógica algorítmica, o fluxo dos conteúdos é ordenado de maneira personalizada, quanto mais uma pessoa utiliza uma rede social, mais

aquela plataforma se ajusta mecanicamente a ela por meio do que Landowski descreve como um “ajuste reativo”¹. O que lhe será apresentado tende a ser congruente com a sua visão de mundo. Instaure-se um simulacro de intersubjetividade, o parecer de uma troca íntima, um suposto diálogo telepático. Um vislumbre de que essa tecnologia até mesmo possa conhecer mais aquele que a utiliza do que ele próprio. O “aqui-agora” característico dessa interface promete um gozar que faz o indivíduo se sentir em casa. Por esse motivo, o celular pode ser considerado um quase sujeito. O atuar na rede social é pautado, portanto, por uma simbologia social articulada para conduzir o sujeito a voltar a aquele fluxo e não perder nenhum conteúdo. Pois perder um ou outro seria, de certa forma, perder a si mesmo. Semioticamente, isso decorre de estratégias ancoradas entre programação, manipulação e ajustamento².

Na disputa entre conteúdos de entretenimento e informativos estão aqueles provenientes de mídias jornalísticas que buscam desbravar as redes sociais. Seguir a atualidade confiando em uma mídia que porta a “melhor” narrativa dos eventos políticos é um vínculo poderoso capaz de ofuscar materiais concorrentes.

Como construir, então, esse elo com o destinatário? Nossa proposta é focar no *YouTube* e descrever de que forma os jornais constroem suas dinâmicas interacionais com os destinatários. Analisaremos os três pontos seguintes: o parecer de reciprocidade, o desfrutar do estar junto, o efeito catártico do consumo de vídeos jornalísticos.

1. O parecer de reciprocidade

A navegação no *YouTube* é intuitiva: os cliques sucessivos conduzem a uma imersão na rede de modo que se torna por assim dizer natural. A interface tem como objetivo permitir que o usuário se sinta confortável. Não apenas ele decodifica rapidamente os arranjos que são expostos como, também, os opera de maneira quase que automática. A compreensão dos cliques e os caminhos a serem percorridos para a escolha de um vídeo, por exemplo, se apresentam de maneira simples para que o usuário se sinta empoderado³.

Diante da *homepage* do site, essas escolhas — assistir um vídeo, pular para o próximo conteúdo, sair de uma transmissão ao vivo, comentar algum vídeo — são cíclicas e seguem um ritmo ininterrupto. Como a *internet* e, por consequência, as redes sociais nunca dormem, o sujeito sabe que toda a vez que abrir a *homepage* uma nova oferta ocorrerá. A sensação de que as novidades não têm fim impulsiona para que o usuário, conseqüentemente, exerça em sua rotina programática o ato de pegar o celular, abrir o aplicativo, clicar no botão para que a página se atualize. Não estar sempre conectado seria perder o que pode vir de interessante.

1 *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014, p. 52.

2 Cf. *op. cit.*

3 Cf. J. Burgess e J. Green, *YouTube e a Revolução Digital*, São Paulo, Aleph, 2009, p. 18.

Diante de uma dinâmica estabelecida dessa forma, o sujeito abraça uma sensação de dever. Porém, há também a sensação de um poder fazer, de estar em reciprocidade perante a rede social. O navegar do *YouTube* concretiza, de fato, um parecer de reciprocidade. O usuário se sente em termos igualitários, mesmo que estejamos falando de um canal cujo poder econômico, social e cultural não é sequer possível de ser mensurado. Esse parecer de interlocução, mediado pela programação da página e pelo clique, confere um *status* inédito para o usuário e é peça fundamental para que ele continue voltando à plataforma.

Entretanto, qual a diferença com uma audiência na televisão, que acompanha um canal e pode apertar o controle remoto para ir para um próximo canal ? Por mais que haja similaridades nessa possibilidade de evasão, a diferença entre “zapear” de um canal para o outro na televisão e sair de uma transmissão ao vivo para assistir outro conteúdo no *YouTube* é que na rede social o próximo vídeo é articulado automaticamente. O sujeito sequer precisa clicar no *mouse* ou na tela do celular para continuar imergindo. Além disso, os vídeos ofertados quando o sujeito sai de um vídeo são conteúdos preparados com auxílio dos algoritmos para o capturar com a próxima novidade. São vídeos que abordam as supostas representações do seu ser e reiteram um viver que fortifica não apenas sua bolha social, mas também suas ideias pessoais. A potencialidade viciante desse simulacro é ainda tecnologicamente reforçada pela facilidade de apenas ter que relaxar o braço e aguardar a surpresa (normalmente positiva) preparada pelo *YouTube*. Isso é diferente do que ocorre em uma grade jornalística na televisão, em que, para mudar de canal, o sujeito deve fazer ao menos um clique no controle — e nada garante que a próxima estação seja de seu agrado. Em suma, em comparação com o *YouTube*, a ação delegada ao sujeito que assiste a televisão tem se tornado chata ou, ao menos, mais trabalhosa.

Ademais, na interface digital, há a vivência de uma troca íntima, próxima e, sobretudo, compartilhada com outros usuários que escolheram o mesmo vídeo. Isso ocorre pois o *YouTube* compartilha na tela os dados referentes a quantas pessoas estão assistindo uma transmissão, quantas curtidas ou descurtidas um conteúdo recebeu e, ainda, os comentários de um vídeo ou durante um bate-papo de uma *live*. A possibilidade de criar uma conversa com outras pessoas, a experiência instantânea de assistir algo e reagir no mesmo momento é fortificada pelos campos que são projetados ao usuário. Diferentemente da televisão, não se precisa recorrer ao *X* para *tuitar* (ou seria *xuitar* ?) a respeito do seu programa favorito : o *YouTube* fornece a tecnologia necessária. A companhia dos vídeos, dos canais, se torna convidativa. É “seguir a atualidade”, com, ademais, a proposta sedutora de que, enquanto faz isso, pode ainda se conectar com outros. É uma promessa e um simulacro de concretização de uma experiência.

Uma consequência disso é a suposta veracidade dos conteúdos : se os algoritmos reforçam a entrega de materiais que reproduzem as visões de mundo do sujeito e utilizam a interface digital para criar uma esfera íntima, o que será transmitido será considerado uma “verdade” absoluta. Diana Barros aponta o

pertencimento como âncora para que os discursos na internet sejam considerados “verdadeiros” :

Os discursos na *internet* são, em geral, considerados verdadeiros (ou seja, que parecem e são verdadeiros), tendo em vista a grande quantidade de saber que a internet armazena. Mais do que isso, eles são discursos que desmascaram a mentira (que parece, mas não é verdadeira), ou revelam o segredo (que não parece, mas é verdadeiro). O destinador desses discursos é colocado na posição do sujeito do saber e seu destinatário, devido à interatividade imensa já mencionada, deles se considera, em boa parte, também como “autor-destinador”. Esse destinatário, assim construído, acredita e confia nos discursos que também são seus.⁴

Para veículos jornalísticos, esse cenário se torna atraente. Como criador de conteúdo, o jornalista terá a suas mãos todas as métricas necessárias para vislumbrar os ideais do destinatário. Todavia, se, no que diz respeito a um *webjournal*, o objetivo estaria unicamente fazer o sujeito se sentir bem consigo mesmo o problema estaria em abrir mão de certos conteúdos considerados relevantes para o interesse público — o interesse da coletividade em geral, das esferas públicas que permeiam e notificam as seriedades do mundo que vivemos —, e se tornar um jornalismo, talvez, bajulatório. De fato, para obter sucesso, os conteúdos tendem a ser estrategicamente focados em um destinatário em específico, podendo atropelar certas éticas jornalísticas. E há ainda o risco de uma criação que visa mais a viralização do que o informar tradicionalmente focado no valor da informação, na conscientização e no estímulo do senso crítico.

A produção jornalística, portanto, se depara com uma série de desafios : como crescer na rede social e ao mesmo tempo informar ? O que faz com que um usuário volte a frequentar um mesmo canal e não decidir se aventurar em outros canais que também poderiam ser do seu agrado ? Para responder essas perguntas devemos considerar o vínculo que os destinadores da rede estabelecem com seus destinatários.

2. O desfrutar do estar junto

No *YouTube* o discurso jornalístico se torna, por assim dizer, o próprio discurso daquele que o assiste : há uma sintonia entre o produtor de conteúdo e seu destinatário. Eles ambos constroem, supostamente, e desfrutam juntos a narrativa mediada na tela. Assim como o usuário procura se sentir um ser no mundo, pertencente a uma comunidade no *YouTube*, o veículo jornalístico se empenha para criar uma ligação com seu destinatário e criar reportagens baseadas em uma determinada ótica. Essa ligação prévia entre ambos tem como potencialidade criar um elo de fidelização. Como exposto por Landowski : “Para que dois atores entrem em relação, é preciso que por antecedência eles estejam de algum modo predispostos a interagir, ou seja, de antemão virtualmente conectados um com outro, ou ainda, já potencialmente interligados”⁵.

4 D.L.P. Barros, “Estudos discursivos da intolerância : o ator da enunciação excessivo”, *Cadernos de estudos linguísticos*, 58, 1, 2016, p. 12.

5 *Antes da interação, a ligação*, São Paulo, CPS, 2019, p. 19.

Essa ligação permite entender o porquê de um destinatário optar por um determinado veículo jornalístico em detrimento de outro. Ele busca ser englobado por um mundo que faça sentido para ele, que não o questione e que o localize em um segmento que seja dotado de um valor simbólico e social. Mas um tal laço é construído e mantido apenas por reiteradas interações. O jornalista, tendo acesso às métricas dispostas pelo *YouTube* para a condução de um determinado público-alvo, passa a utilizar da reiteração de determinadas abordagens consideradas assertivas para a captura da atenção. Esse jogo se apoia na bajulação que comentamos anteriormente. Entretanto, se houvesse fórmula mágica, todos os canais teriam números estrondosos de visualizações. Não basta o destinatário se sentir legitimado e representado por um canal jornalístico. A interpretação e vivência solitária não faz sentido na rede social, ainda mais com a programação da *homepage* que faz questão de alertar ao usuário quem está com ele, a quantidade de pessoas e o que elas dizem. Navegar pela rede social é valorizar uma trajetória que encarne a coletividade como um espaço primordial.

Em estudos anteriores classificamos essa dinâmica como o maior atrativo da rede social : a possibilidade do *desfrutar do estar junto*⁶. Barreiras físicas são derrubadas pela capacidade do meio digital em aproximar no mesmo espaço sujeitos que procuram se ver como uma maioria na sociedade, que buscam o conforto do consenso e fogem do divergente. Por meio da interlocução, o usuário se sente construindo junto dos jornalistas a narrativa que melhor interpreta os fatos políticos. Esses momentos de suposta lucidez em desvendar os segredos do mundo ocorrem apenas por outros receptores estarem experienciando o mesmo evento ao lado de si mesmo. A presença dos outros confere legitimidade ao que se está sendo assistido.

Essa conduta não é estimulada apenas pelo *YouTube*. Os *webjornais*, assim como quaisquer outros criadores de conteúdo, utilizam a interface para estimular a ligação que os une. Já que há o desejo de estabelecer uma comunicação, que os usuários utilizem sempre mais o bate-papo e os espaços de comentários ! Isso indica uma sofisticação ainda maior das estratégias aplicadas. A fidelização nada mais é do que criar fãs e lembrá-los do porquê priorizam o clique diante das outras ofertas. Ora e para criar fãs é necessário lembrar do compartilhamento do mundo, ou seja, propor narrativas que legitimem o sentido que uma dada micro-comunidade desprende do mundo. Mediante a programação algorítmica, o conjunto dos participantes se “ajustam” uns aos outros. É a exigência do consumo de um produto. É o jornalismo se concretizando cada vez mais seguindo um modelo de comércio, enquanto uma mercadoria que deve se provar constantemente do porquê é importante.

A isso acrescenta-se o fato que o elo entre o jornal e seu destinatário possibilita que a narrativa transmitida progrida de um fazer interpretativo dos fatos em um fazer prescritivo. Há na interação no *YouTube* uma troca sensível que possibilita com que a mídia jornalística assuma uma posição de autoridade,

6 L. Eltz, *Enunciação nas transmissões ao vivo do UOL News no YouTube e os simulacros de reciprocidade*, Dissertação (Mestrado em Comunicação e Semiótica), PUC-São Paulo, 2024.

estimulando os sujeitos a pensar de certa forma e a agir em uma determinada direção. Eis aqui o aspecto “manipulatório” do dispositivo. O fazer do destinador desse canal de notícia tem a potencialidade de mover massas, de reiterar um ideal ao ponto dele se tornar uma prática, uma conduta, uma cartilha para que o usuário se comporte, pense e aja de uma determinada maneira para se encaixar perante a sua comunidade. E parte dessa dinâmica ocorre devido ao potencial efeito catártico dos *webjornais*.

3. O efeito catártico do consumo de vídeos jornalísticos

Em “Uma mão, uma face”, Greimas descreve a interação de uma pessoa com seu ambiente ao ler um livro⁷. Ocorre uma imersão do sujeito que se conecta com a narrativa de modo a ser totalmente absorvido por ela. Algumas posturas como o modo de sentar ao ler a história, a diminuição sensorial do que cerca o sujeito para que o foco seja deslocado para o enredo, são questões elencadas para indicar o transe do destinatário capturado pela narrativa e de que forma a interação com o objeto proporciona um mundo de vivências, entre sensível e inteligível.

Na lógica da navegação do *YouTube*, o mesmo ocorre. Isso pode ser justificado, em primeiro lugar, pelo contato físico que o sujeito tem com o celular ao pegá-lo, aproximá-lo do rosto e se ajeitar em uma posição confortável. São como etapas em uma sessão de hipnose, com a diferença que ao invés de ter um profissional com um relógio a ser balançado na frente dos olhos do sujeito, esse carrega o celular como um espelho da realidade e de si mesmo. É uma imersão que promete que o próximo clique será melhor que o outro. É um livro, de certa forma, em que os melhores capítulos ainda estão por vir e prometem superar em termos de atualidade, ineditismo e paixões o que já foi passado. A construção dessa atmosfera de expectativa é fundamental.

Quer dizer que a narrativa mediada pelo *webjornal* se torna tão fantasiosa quanto ler um livro? Não necessariamente. Percorrer as redes sociais não tem um objetivo igual para todos. Há pessoas que utilizam as redes para se informar tanto quanto outras que optam em conferir as plataformas como uma forma de dar um respiro no meio de uma rotina de trabalho por meio do entretenimento: vídeos de memes, gatinhos, gols do time favorito e, ainda, sim, noticiários jornalísticos. Há a possibilidade de que o celular represente uma porta para a fuga da realidade.

E, também, o *YouTube* permite que o usuário viva uma história baseada em “fatos reais”, apresentados como se fossem filmes, com um enredo sedutor e com uma construção de narrativa que, como vimos, esteja de acordo com o ponto de vista daquele que o assiste. É um *webjornal* que se pauta no noticiário, na vida, mas que ao construir seu enunciado utiliza recursos enunciativos sedutores. Assistir um jornal no *YouTube* seria ver uma realidade que não apenas faz sentido como, também, pelo modo de narrar, reforça o parecer do “verdadeiro” e dá uma impressão de cumplicidade com o narrador. O destinatário se sente importante,

7 A.J. Greimas, *Da imperfeição*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2017, pp. 55-65.

reconhecido, entendido, o que só pode reforçar o laço de fidelidade. Mais uma vez, trata-se, obviamente, de um simulacro.

A transmissão da notícia, portanto, surge como uma narrativa que parece protagonizada pelo próprio destinatário e utiliza da figura dos jornalistas para vivenciar as notícias de uma maneira que brinca entre o imaginário e o real. Tal como um livro que envolve e nos faz refletir sobre o mundo que nos cerca, em um *show* jornalístico a narrativa pode provocar sensações. O sentimento de angústia, por exemplo, a repulsa ou a admiração são representados por aqueles que estão na frente das câmeras e que sinalizam para o destinatário metonímias de si mesmo. A representação, então, alcança seu grau máximo. A conexão próxima, face a face e vívida possibilita que uma notícia interpretada e experimentada de uma determinada maneira se torne uma conduta acertada para o que deve ser feito. Dada a autoridade da mídia, há a possibilidade de uma condução dos sujeitos que assistem o jornal, até fazê-los pensar de uma forma “conveniente”, ou seja, conforme à perspectiva do destinador. Esse estratagema é mascarado pelo simulacro de reciprocidade.

Mas assim como um livro que termina, um vídeo é previsto para acabar. Aquilo que era tão familiar, íntimo, informal e que entretinha a atenção, dura apenas minutos exatos. Essa limitação temporal cria o risco de configurar uma dinâmica interacional efêmera, uma vivência presa no celular, sem levar o usuário a muitas reflexões diante do mundo e da vida que o cerca. Tudo o que o jornal provoca no sentir e no compreender do evento arrisca ser deixado de lado quando há a quebra da conexão. Isso ainda reforça a dinâmica que provoca com que o usuário esteja sempre se atualizando para não perder a movimentação do canal e sua respectiva comunidade. Em outras palavras, não há espaço para indagação e construção e, sim, para um consumo desenfreado e uma forma de catarse.

De fato, o dispositivo favorece o expurgo “catártico” de quaisquer sentimentos que o sujeito vivencie consigo mesmo, com os outros e com o mundo. Há, portanto, a possibilidade de que tudo acabe numa posição passiva e inerte em vez de um construir sentido. Assistir um *webjournal* pode ser o suficiente para que o sujeito se informe minimamente a respeito do noticiário local e consiga tecer críticas ao pegar o elevador na manhã seguinte, para fazer ver que sabe tanto quanto os especialistas, ou seja que pode participar na “*conversation générale*”⁸. O sujeito tem a serviço um jornal que o represente, que o fortifique como um membro da comunidade e, ainda, lhe proporcione a resolução de suas questões.

Essa dinâmica, portanto, implica que o sujeito se torne cada vez menos seu próprio destinador. Em contrapartida, consumir no *YouTube* um vídeo que o situa em uma determinada comunidade em sintonia com suas opiniões, isso — mesmo que não seja, propriamente falando, “seguir a atualidade” — pelo menos satisfaz o desejo de não se sentir só diante da vida. Ligar em uma transmissão, reparar em quantas pessoas estão acompanhando um dado conteúdo, em quais comentários são reverberados, isso faz se sentir em uma roda de conversa.

8 Cf. E Landowski, “Suivre l'actualité, pourquoi ?”, *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024 (§2.3).

Conclusão

Em um mundo predominantemente digital em que as pessoas não necessitam sair da casa para estar “virtualmente” face a face, estar no *YouTube* é participar numa rede capaz de aproximar mundos e criar, supostamente, junto ao usuário, uma narrativa que não apenas o represente, mas também tem a proposta de o acalantar. É uma companhia marcada tanto pelo fluxo ininterrupto de vídeos a serem compartilhados, quanto pela comunidade que anseia em desfrutar aquela expectativa da próxima narrativa. Nunca um veículo jornalístico ofereceu a possibilidade de estar tão próximo na vivência dos outros. Com a televisão, o rádio, até mesmo o impresso, os veículos chegavam à casa. Agora, eles chegam até a vida das pessoas, as fazendo companhia, obliterando a realidade que as cerca, as ajudando a dar uma risada após um dia difícil e compartilhando visões de mundo que antes pareciam tão individuais para cada um. Ademais, a informalidade, regra da plataforma digital, possibilita com que o jornalista não apenas se sente na mesa durante um jantar para contar as principais notícias como, também, fique ao lado do destinatário enquanto compartilham notícias políticas que assolaram o país naquele dia. O *YouTube* permite que essa troca seja íntima e intersubjetiva.

A propagabilidade, noção desenvolvida por Henry Jenkins⁹, é um fator que apenas surge com a fidelidade na rede social. Ela tem condições de florescer desde que ela seja estimulada de maneira livre e com mais riscos o possível, como é de regra em qualquer forma de “ajustamento”. Isso quer dizer que um veículo jornalístico tem de estar sujeito ao *flop*, ou seja, à eventualidade de que o que planejou agradar seu destinatário produza o efeito oposto. Focado apenas na viralização, o jornal pode perder o que tem de mais rico na potencialidade interacional.

Nada indica *a priori* como cada canal deve tecer seu conteúdo jornalístico, mas tudo aponta para uma série de regras a serem obedecidas. É preciso, no mínimo, entender o ambiente em que está inserido. Esse é o desafio que um *we-bjournal* enfrenta em uma práxis que se propõe em dizer o que é notícia e analisar a mesma. Corre o risco, ainda, se tornar um jornalismo bajulatório com quem o assiste. Essa dinâmica que talvez possa fazer sucesso, poderia também ferir os pilares da profissão. Mas quem disse que não se pode fazer jornalismo sério e ético no *YouTube*?

Obras citadas

- Barros, Diana L.P., “Estudos discursivos da intolerância : o ator da enunciação excessivo”, *Cadernos de estudos linguísticos*, 58, 1, 2016.
- Burgess, Jean, e Joshua Green, *YouTube e a revolução digital*, São Paulo, Aleph, 2009.
- Eltz, Luiza, *Enunciação nas transmissões ao vivo do UOL News no YouTube e os simulacros de reciprocidade*, Dissertação (Mestrado em Comunicação e Semiótica), PUC, São Paulo, 2024.

9 O autor exalta a circulação de algum tipo de conteúdo por meio de estruturas que motivam que a comunidade compartilhe o material e crie novas conexões. Cf. H. Jenkins, J. Green e S. Ford, “Cultura da conexão: criando valor e significado por meio da mídia propagável”, *Cultura da conexão : criando valor e significado por meio da mídia propagável*, São Paulo, Aleph, 2015, p. 275.

- Greimas, Algirdas J., *Da imperfeição*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2017.
- Jenkins, Henry, Joshua Green, Sam Ford, *Cultura da conexão : criando valor e significado por meio da mídia propagável*, São Paulo, Aleph, 2015.
- Landowski, Eric, *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- *Antes da interação, a ligação*, São Paulo, CPS, 2019.
- “Suivre l'actualité, pourquoi ?”, *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.

Résumé : Le téléphone portable ouvre non seulement de larges perspectives de divertissement sur les réseaux sociaux mais aussi des moyens efficaces de se situer dans le monde. L'article se concentre sur YouTube. Grâce au raffinement de la logique algorithmique, ce réseau offre, sous la forme d'informations ininterrompues diffusées à un rythme effréné, une manière très particulière de « suivre l'actualité » en se sentant partie intégrante d'une communauté. Son immense succès repose sur une combinaison d'artifices relevant de trois régimes interactionnels (programmation, manipulation, ajustement). L'article évoque les principales stratégies en œuvre : apparence de réciprocité, plaisir d'être ensemble, effet cathartique de la consommation de vidéos d'actualité.

Mots-clefs : information, réseaux sociaux, webjournalisme, YouTube.

Resumo : O celular não apenas abre amplas perspectivas de entretenimento nas redes sociais como também oferece meios eficazes para se situar no mundo. O artigo examina o caso do *YouTube*. Graças ao refinamento da lógica algorítmica, o dispositivo propõe, sob a forma de informações ininterruptas, difundidas num ritmo desenfreado, um modo muito particular de “seguir a atualidade” sentindo-se parte integrante de uma comunidade. Seu imenso sucesso se deve a uma combinação de artifícios ancorados entre três regimes de interação : programação, manipulação, ajustamento. O artigo descreve as principais estratégias em pauta: um parecer de reciprocidade, o desfrutar do estar junto, o efeito catártico do consumo de vídeos jornalísticos.

Abstract : Mobile phones do not only open up broad pathways of entertainment on social media. They also offer efficient means to locate oneself in society. The article deals with the case of YouTube. Thanks to the refinement of algorithmic logic, it proposes a very specific way of feeling oneself part of a community while “following the news” viewed as uninterrupted information released at a frantic pace. Its huge success is due to a combination of devices anchored in three semiotic regimes of interaction : programming, manipulation and adjustment. The article evokes the main strategies at play within this framework : the appearance of reciprocity, the pleasure of being together, the cathartic effect of consuming news videos.

Auteurs cités : Diana Barros, Algirdas J. Greimas, Henry Jenkins, Eric Landowski.

Plan :

Introdução

1. O parecer de reciprocidade
2. O desfrutar do estar junto como âncora para a fidelidade
3. O efeito catártico do consumo de vídeos jornalísticos

Conclusão

Recebido em 03/10/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Presencia presente, presente presencial

Roberto Flores

México, Instituto Nacional de Antropología e Historia

Introducción

A inicios del siglo XIX, el filósofo inglés McTaggart propuso que nuestra captación del tiempo se realizaba de dos maneras : por un lado, la *serie A*, que divide el curso del tiempo en pasado, presente y futuro y, por el otro, la *serie B*, que ordena los sucesos, unos con respecto a otros, en función de su anterioridad, concomitancia o posterioridad¹. Por su parte, la semiótica ha propuesto una distinción similar², aunque su pretensión no sea filosófica, pues hace del tiempo el producto de un proceso de *temporalización*, que contribuye al efecto de realidad. Dentro de esta distinción, el *presente* ha sido considerado como la concomitancia de un sujeto de la enunciación con un suceso, que corresponde a un tiempo subjetival, y como la coincidencia de dos sucesos en un momento dado del tiempo *B* en el seno de un tiempo evenemencial.

1. Por lo tanto, la noción de presente es relacional y remite, por un lado, a la coexistencia semiótica, es decir, a la *presencia* simultánea (serie B), de dos sucesos o a la *presencia* de un sujeto enunciativo en un espacio semiótico posicional definido únicamente por ubicaciones relativas (serie A). Es decir, el tiempo —y, *a fortiori*, el presente— es *situacional* y se encuentra indisolublemente ligado a la presencia. De esta manera, ambas nociones manifiestan su presuposición recíproca al dar origen a una *presencia presente* en la dimensión enunciativa, frente a un *presente presencial* situado en la dimensión evenemencial del enunciado.

1 J. McTaggart Ellis, "The Unreality of Time", *Mind*, 17, 1908.

2 Hay una tercera manera, que no será abordada aquí, de considerar semióticamente el tiempo, que corresponde al *tiempo interno*, es decir, a la duración o no de un suceso y que da lugar a las categorías aspectuales. Cf. R. Flores, *Sucesos y relato*, México, ENAH / del Lirio, 2015.

Landowski, aquí mismo, propone distinguir entre un presente vivido y un presente de actualidad³. A partir de ello, corresponde examinar los modos en que se transita de uno al otro, es decir, la manera en que el tiempo del enunciado se torna en tiempo de la enunciación, en el seno de una semiótica de la experiencia. En un primer apartado, se aborda el tema de la presencia como aparición captada por parte de un actante observador y los ajustes que esa captación requiere. El segundo apartado trata de la distancia del observador, su exterioridad o su inscripción, en la escena en donde se ubica lo observado y su manifestación en una lengua natural, el español. El tercer apartado aborda el efecto de la posición del observador con respecto a una situación observada en términos de las dimensiones semióticas involucradas —cognoscitiva, pasional y pragmática— y examina el tránsito de la lengua a la acción en mundo, de la semiótica de las lenguas a la semiótica del mundo natural.

2. Nada parece más obvio que la presencia : algo se muestra a un observador (o “percibidor”, si no se teme al neologismo y se quiere ser más genérico), en su aquí y ahora. Sin embargo, por poco que se reflexione, inmediatamente salta a la vista que esa circunstancia pone en juego dos presencias cuya interacción se encuentra regida por la percepción : la de lo percibido y la del observador.

En un examen estricto y minucioso, no es posible considerar que la presencia de lo observado se realice previamente a la del observador, sino que se realiza *in situ*, en el momento preciso en que éste ejerce su competencia sensible. Es posible que el observador se encuentre previamente escudriñando el paisaje o que lo observado esté ahí tiempo atrás. No importa, la presencia mutua sólo se torna plena en el momento de la toma de contacto entre ambos actantes : en un instante, el devenir de ambos participantes se hace uno. Poco importa que ese inicio sea seguido de una presencia persistente, del orden del estado, el caso es que, en el momento inaugural, la presencia consiste en un suceso que sobreviene⁴, que irrumpe instantáneamente en el ámbito de la observación. Si queremos ponernos un poco técnicos diríamos que el sobrevenir está a cargo de un suceso del tipo *logro*, dinámico, sin duración y que produce una transformación de la situación previa⁵ ; añadiríamos también que ese suceso se encuentra al inicio de otros sucesos, en su culminación o cuando el sobrevenir se produce bajo la modalidad de la interrupción.

Apariencia y presencia mantienen un matrimonio inestable : a veces uno no puede vivir sin el otro, a veces mantienen vidas independientes. En muchas ocasiones, la apariencia es tomada como prueba de la presencia. La existencia de alucinaciones desmiente esta inferencia. En cambio, en otras, la presencia exige una apariencia. Las existencias soterradas constituyen un contraejemplo. Sea como sea, la presencia parece declinarse en una presencia física y en otra sensible. Sólo en la segunda se confunde con la apariencia.

3 “Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique”, *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.

4 C. Zilberberg, *La structure tensive*, Lieja, Presses Universitaires de Liège, 2012, p. 233.

5 Frente a otros tipos de suceso que o no son dinámicos (estados) o son durativos, aunque sin inicio ni fin (actividades), o son de una duración limitada (ejecuciones). R. Flores, *Sucesos y relato*, *op. cit.*.

El examen de las presencias exige que se consideren los modos en que observador y observado se acomodan el uno al otro. Al ser recíproca, la adaptación exige la puesta en marcha de mecanismos, similares a la *ergonomía* y la *affordance* en semiótica de los objetos, que den cuenta del modo en que los participantes se presentan uno frente al otro en el tiempo presente. La presencia del objeto es adecuada a los sentidos del observador, como una máquina se ajusta al cuerpo de su operario, y éste, a su vez, realiza en sí mismo los ajustes necesarios para poder percibir el objeto. Ese ajuste se produce en el momento mismo de la aparición.

La presencia mutua es una toma instantánea de *contacto*. Es curioso que, aunque sea metafóricamente, los logros siempre ponen en juego la dimensión háptica. Más que hablar de agentividades encontradas, como se ha puesto de moda en decir a propósito de la *affordance*, el ajuste exige dos *dinámicas de fuerzas*⁶ y dos maleabilidades que conformen las competencias respectivas de los participantes, sus capacidades de adaptación⁷. Landowski subraya la importancia del contacto (competencia sensible o estésica), por encima de la cognición⁸. En el caso de los enunciados en presente, este contacto adopta la forma de una presencia sensible en un espacio compartido por ambos participantes. De manera más precisa, se trata de examinar la manera en que el enunciador hace sentir su presencia en la situación y viceversa en el seno de una semiótica de la experiencia⁹.

Dos magnitudes de la dimensión sensible se encuentran cara a cara : el observador y lo observado. Aunque en estricto sentido no se requiere de ninguna materialidad para que la relación se establezca, la semiótica del mundo natural asume que las presencias son corporales y que el vínculo entre ambos elimine cualquier distancia posible. Todo ocurre como si la apariencia fuera dependiente de la existencia corpórea y así ha sido durante mucho tiempo. Sin embargo, los tiempos actuales conciben con mayor facilidad la inexistencia corpórea, en provecho de la existencia virtual. A pesar de ello, los usos lingüísticos se mantienen por encima de las innovaciones : seguimos hablando de contacto, cuando se trata de la puesta en relación de las apariencias.

La cuestión de fondo reside en la extensión del campo de presencia. La *proximidad* cognitiva se confunde con la corporal en los casos en que se considera que lo captado por los sentidos se encuentra al alcance. Esta proximidad da lugar a una presencia viva que contrasta con una modalidad a *distancia* que, como Landowski señala aquí mismo, es característica del presente como actualidad. Obviamente no se trata de remitir a una métrica, sino de una evaluación fenomenológica de la distancia que varía de situación en situación.

6 L. Talmy, *Toward a Cognitive Semantics*, MIT Press, 2000, y P. Aa. Brandt, "Forces and Spaces", 2009 (https://www.academia.edu/5719704/Forces_and_Spaces_Maupassant_Borges_Hemingway_Toward_a_Semio_Cognitive_Narratology).

7 En su articulación básica la dinámica de fuerzas, categoría inicialmente propuesta por Talmy (*op. cit.*), distingue, primero, entre causación y resistencia al cambio y, segundo, la superación de la resistencia y el bloqueo de la causación.

8 E. Landowski, "Interactions (socio) sémiotiques", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017, 3ª parte.

9 Id., *Passions sans nom*, París, P.U.F., 2004.

De esta manera es posible desplegar la categoría de la presencia en función de dos contrastes que corresponden respectivamente a la dimensión de los participantes y a de la distancia. Sin embargo, la combinatoria entre ambos contrastes no ofrece cuatro términos como teóricamente se podría esperar, sino únicamente tres. La proximidad entre observador y observado es recíproca y da lugar a un solo término que corresponde al presente vivido. En cambio, la distancia ofrece dos posibilidades en función de si objeto es distante o bien si es sujeto el que toma distancia, lo que corresponde a distintas situaciones.

	Proximidad	Distancia
Observador	Presente vivido	Presente distanciado
Observado		Presente como actualidad

Corresponde a los sistemas de modelización primaria, que son las lenguas (Lotman), la tarea de mostrarnos de qué manera se produce el ajuste entre las presencias respectivas de los participantes y sus respectivas distancias. Esto, además, permite aclarar la diferencia entre el presente de actualidad, inherentemente ajeno a la situación del observador, y el presente del que el observador se retrae, mediante una puesta a distancia.

1. Presencia y distancia en la lengua natural

Las presencias en situación se manifiestan en los enunciados lingüísticos no simplemente como simulacros, sino como parte constitutiva y constituyente de la propia relación entre los participantes. De esta manera es posible afirmar que un enunciado no solamente habla de una situación, sino que al inscribirse en ella la crea. El enunciador determina la distancia que lo separa con su enunciado o, más precisamente, con lo enunciado, es decir, con el mundo construido por la enunciación. Si definimos el presente como el yo/aquí/ahora enunciativo, el uso de los tiempos del presente supone un modo de presencia del enunciador en donde las coordenadas deícticas también sitúan, de alguna manera, al enunciado —la escena ocurre aquí y ahora, el problema aquí tratado es la manera en que el yo se torna presente—, ya sea considerado como el anclaje del acto de subjetivación o como fundamento del acto singular de habla. Esa presencia no se produce de modo único e invariable, sino que admite distintos modos de presencia, en función de la distancia cognoscitivo-perceptual que el enunciador establece con la escena enunciada lo que conduce a atribuir a lo narrado distintos efectos de realidad.

1.1. Los observadores

Dado que el presente se define tradicionalmente como la coincidencia de un suceso con el momento del observador, conviene comenzar con una breve

presentación de las distintas maneras en que este actante se torna presente. Hace ya tiempo, Fontanille propuso una tipología de dicho actante basada en la distancia de la enunciación con respecto al enunciado¹⁰. Así, si el desembrague del enunciado es máximo con respecto a la enunciación se obtiene un simple Focalizador ; si el observador es externo a la escena, pero recibe una manifestación figurativa, se tiene al Espectador ; si el observador se sitúa en la escena, pero ajeno a los sucesos que ahí se desarrollan, se trata de un Asistente y, si es un actor en la escena, se trata de un Participante.

De acuerdo con esta tipología, la distancia y la participación juegan entonces un papel en la manera en que hace presencia en una escena que para él es presente. Como bien señala Fontanille, esta distancia involucra a las tres dimensiones discursiva de la acción, el conocimiento y la emoción¹¹. La adscripción de los enunciados a estas dimensiones es crucial para establecer la diferencia entre el presente próximo y distanciado que dan lugar a la distinción entre un presente vivido y uno actual, como Landowski señala (cf. aquí mismo). En el caso de los desembragues, la única dimensión implicada es la cognoscitiva : esto es válido para el Focalizador y el Espectador, lo que es conforme con la definición del observador como un actante irreductiblemente cognoscitivo. En cambio, el Espectador y el Participante involucran la dimensión tímica. La dimensión pragmática es privilegio exclusivo del Participante.

Es posible, pues, que la escena narrada incluya o no al observador con competencias más o menos extensas. Si la cognición es la única competencia exigida, entonces el enunciado que reporta la escena será frío, es decir, desprovisto de cualquier contenido emocional. En cambio, cuando la emoción interviene, el enunciado se ve cargado de un mayor o menor contenido emotivo, que tornan al saber obtenido mediante la mirada el estatuto de una creencia¹², lo que presenta al creer como cognición + emoción.

A consecuencia de lo anterior, el presente se despliega en una variedad que responde a los distintos grados en que las dimensiones son exigidas. El saber sobre un estado de cosas es total o parcial, al igual que la creencia es absoluta o no, mientras que la participación es mínima o máxima.

COGNICIÓN	CREENCIA	ACCIÓN
Total	Absoluta	Máxima
Parcial	Relativa	Mínima

10 J. Fontanille, *Les espaces subjectifs*, París, Hachette, 1989.

11 *Op. cit.*, p. 20.

12 J. Fontanille, *op cit.*, p. 19.

Son tres los tipos de combinaciones posibles¹³:

Cognición	Cognición + creencia	Cognición + creencia + acción
-----------	----------------------	-------------------------------

Es posible presentar tres combinaciones con dos ponderaciones posible, en el entendido en que, al ser éstas graduales ofrecen una gama extremadamente amplia de posibilidades.

COGNICIÓN	COGNICIÓN + CREENCIA	COGNICIÓN + CREENCIA + ACCIÓN
Total	Total + absoluta	Total + absoluta + máxima
	Total + relativa	Total + relativa + máxima
		Total + absoluta + mínima
		Total + relativa + mínima
Parcial	Parcial + absoluta	Parcial + absoluta + máxima
	Parcial + relativa	Parcial + relativa + máxima
		Parcial+absoluta+mínima
		Parcial + relativa + máxima

1.2. Los enunciados en presente

Las lenguas ofrecen toda una gama de recursos para señalar distintos modos de presencia en el presente o que algo es evidente a los sentidos. Algo se dice acerca del mundo, algo que ocurre. Ese suceso se produce en un momento dado que sólo es accesible al hombre, pues éste fija las coordenadas espacio-temporales de lo que sucede. Es el hombre el que sitúa los sucesos en la presencia, pues no hay presencia sin el observador frente al que se torna presente. Los sucesos se ofrecen al observador, se brindan a él, en una suerte de *affordance* que invita a asirlos y enmarcarlos en esas coordenadas. Para captar el presente, es preciso, pues, reconocer que los sucesos no ocurren directamente en el tiempo, sino en el hombre, quien a su vez los fija en el tiempo, en el tiempo del hombre.

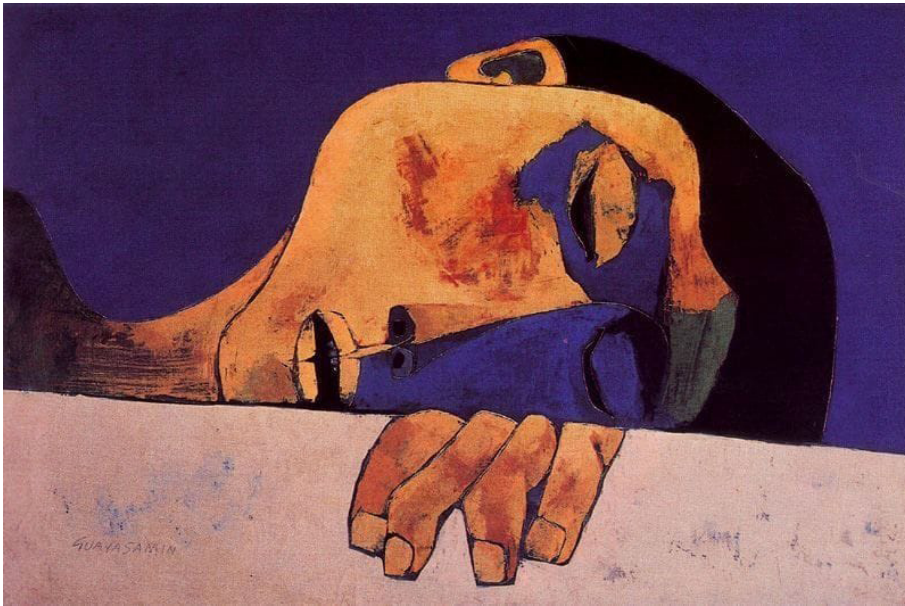
Un niño duerme apaciblemente en la habitación. Esa escena es susceptible de ser reportada de múltiples maneras. La primera de ellas parece sencilla, pues consiste en un informe escueto de la situación : *el niño duerme*. Pero, inmediatamente salta a la vista que ese enunciado no es el más común. De hecho, Moreno de Alba señala que el significado de presente es el empleo menos frecuente, y menos claro, del tiempo presente en el español¹⁴. Para indicar la copresencia

¹³ Habría que reflexionar si es posible una cuarta combinación que conjunta a la cognición y la acción, sin intervención de la creencia: es decir, si, en una semiótica de la experiencia, es posible un conocimiento no emotivo de lo que ocurre.

¹⁴ J. Moreno de Alba, *Valores de las formas verbales en el español de México*, México, UNAM, 1978, p. 18. R. Flores, "El significado de las formas presente y del futuro en español", *Tópicos del Seminario*, 4, 2000, p. 21.

del suceso enunciado en el aquí y ahora del enunciador, el español prefiere formas perifrásticas como : *el niño está dormido*. De hecho, la primera frase es un tanto más distante y aparentemente más “objetiva”, si entendemos por ello que el enunciador está menos involucrado en la escena reportada. En cambio, la segunda supone un enunciador más cercano, más integrado a la escena.

Niño dormido es quizá el grado cero de presencia del observador, puro ac-tante cognoscitivo, anónimo y no individualizado, que se limita a producir un enunciado nominal, sin anclaje en el tiempo y por lo tanto de vigencia ilimitada : es un Focalizador. Es el caso, por ejemplo, del observador frente al cuadro de Guayasamín.



Oswaldo Guayasamín, *Niño dormido*, 1978. Museo de Arte de Matanzas.

El niño duerme introduce a un observador situado frente a una escena anclada en su presente, en su aquí y ahora, aunque sin ofrecer rasgos de su identidad. Ese aquí y ahora es de naturaleza imperfectiva, es decir, de bordes temporales indeterminados. A diferencia del primero, el enunciado es verbal y se ofrece como un saber total, en el sentido de que la escena, aunque limitada, no presenta nada más que sea necesario conocer. El involucramiento del observador con la escena es nulo, puesto que se trata de un simple Espectador ajeno a las circunstancias.

A pesar de lo que sostiene muchas gramáticas, la cercanía con el suceso enunciado no supone una extensión determinada del momento que es considerado presente y que justifica el empleo del tiempo presente. Es posible que la presencia del enunciador sea requerida únicamente de manera puntual (una forma de imperfectivo) : *en este momento, Checo Pérez gana la carrera*. O habitual (una forma de iterativo) : *los niños de corta edad duermen siestas*. De manera que el espacio de presencia debe ser objeto de una construcción por parte del propio enunciado y no un dato previo, proveniente de la escena referida. Esta elasti-

cidad del presente será crucial en el momento de considerar la modalización epistémica de los enunciados con sentido de presente.

El niño está dormido es el siguiente enunciado que aquí ya ha sido considerado. Ofrece una escena en la que el presente es igualmente durativo y sin fronteras. Pero, en algunos casos, esa duración, ya no es la del enunciado, sino la del enunciador que se torna presente de manera temporal : su presente es el presente durante el que la escena es vigente. El niño está dormido en el momento en que el Asistente lo observa. La carga emotiva es nula y no hay involucramiento en la acción. En otros casos, el observador permanece ajeno a la escena, como cuando el enunciado es proferido por parte de alguien que observa el cuadro de Guayasamín.

El niño está durmiendo ofrece una escena similar, pero con la diferencia de que el acto es durativo y la constatación concomitante no es puntual sino extensa. El acto de dormir toma tiempo y entra en coincidencia con el tiempo que toma una observación persistente. Ese observador ya no es simplemente un Asistente ocasional en la escena, sino que la prolongación de su acto de observación, aunque sea breve, le asienta firmemente en la escena como un participante modalizado no sólo por el poder-mirar, sino por el deber o querer-estar ahí. La presencia deja de ser un simple requisito de la mirada, para pasar a ser un acto. Aunque mínima, esa acción basta para hacer del observador un Participante.

2. Percepción, creencia y distancia

Que los niños pequeños duerman siestas da pie a una frase que no sólo es susceptible de expresar un suceso realizado en múltiples circunstancias, sino que también sirve para manifestar un enunciado de tipo deóntico con el que se manifiesta la necesidad de que los padres atiendan las necesidades de su prole. En ese caso, el enunciado se inscribe en un universo de prescripciones en el que el enunciador se presenta como un destinador que expresa el contenido de lo que se debe hacer. La cercanía y la presencia, en ese caso, son con respecto al espacio deóntico y no fáctico. No hay involucramiento, ni participativo, ni mucho menos pasional, por parte del enunciador, en la escena de la siesta. Si la frase *es necesario que el niño duerma una siesta*, es proferida por el médico pediatra en una circunstancia diaria, entonces el enunciado adquiere el valor de una admonición dirigida a los neófitos padre y la modalización deóntica se ve asociada con un valor cuasi imperativo que le confiere la autoridad del galeno : la emoción carga a este enunciado y subyuga a los atribulados progenitores.

La distancia puede ser de tipo epistémico, al establecer un espacio de creencia cuya veracidad el enunciador asume totalmente o rechaza en alguna medida. Al decir *el niño duerme* se indica que el enunciado es veraz y la escena se realiza efectivamente, por lo que el enunciado es simplemente constativo. Pero también, da pie a un involucramiento pragmático, cognoscitivo y pasional del enunciador en la escena, aunque para ello es necesario proporcionar más elementos de la situación : *silencio, el niño duerme*. En ese caso, el enunciador asume otros papeles actanciales que lo instituyen en un actor involucrado totalmente en la escena.

Un enunciado así es imperativo, pero menos cargado emotivamente. En cambio el enunciador que lo profiere se torna presente en la escena como un individuo interesado en el descanso del menor.

En todos los ejemplos aquí presentados se pone en juego la manera en que el enunciador implícito o explícito de las frases se posiciona deícticamente con respecto a lo enunciado y asume el contenido cognoscitivo del enunciado¹⁵. De acuerdo con Fontanille, el observador es el actante encargado de este acto de asunción. Se trata de un tipo específico de apropiación mediante el que ese actante no sólo acepta y toma como verdadero lo dicho, sino que también responde por ello. Es decir, el observador no sólo realiza el papel de destinatario, sino que también se somete a la sanción de un destinador trascendente.

Para proseguir con el análisis de los modos de presencia, a las acciones cognoscitivas se suma una pragmática, que consiste en la creación de un espacio, físico o cognoscitivo, que incluye tanto al observador como a lo observado. Esa coexistencia espacio-temporal permite modalizar el valor cognoscitivo asumido para que sea aceptado por el destinador. El hecho de que ese espacio-tiempo sea resultado de una construcción por parte del observador, impide considerar que los sucesos que ahí ocurren sean simplemente asumidos como hechos objetivos.

La tarea del observador es la del testigo de vista que garantiza el valor de lo expresado por su presencia, es decir, por su inclusión en el espacio-tiempo compartido, lo que le permite presenciar los sucesos informados. De manera que, no sólo se le atribuye al enunciado un valor de verdad, sino que también se le considera una evidencia.

A partir de las consideraciones anteriores es posible abordar ahora el tema de la modalización epistémica ligada a la presencia, que, también de acuerdo con Fontanille, está indisolublemente ligado a la patemización propia de la creencia. Este tema ha sido abordado en lingüística bajo los rubros de la *evidencialidad* y la *mediatividad*; pone en juego no sólo la actuación del observador y su sincretismo con el sujeto cognoscitivo, sino también su involucramiento en la situación.

2.1. Evidencialidad

La evidencialidad se refiere a la manera en que la enunciación indica su presencia de la escena (inglés, *stancetaking*) y la vía por la que se hace.

Stancetaking is a form of social action, involving the expression of the speaker / writer's (henceforth speaker) personal attitudes, beliefs, or evaluations concerning events and their commitment with respect to the communicated proposition (...).¹⁶

La lingüística ha estudiado las manifestaciones morfológicas de este proceso : ese tipo de marcas aparecen en gran número de lenguas (amerindias, pero

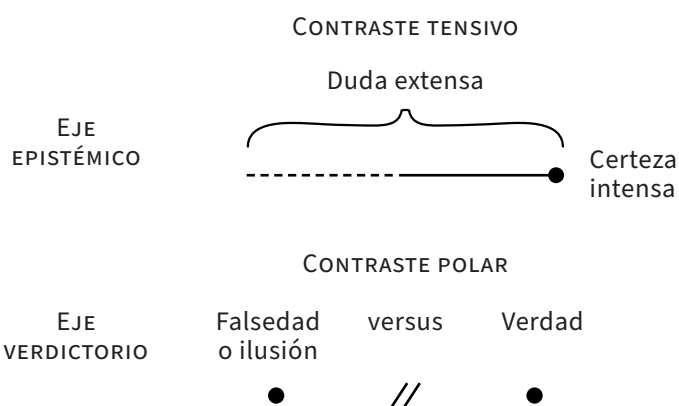
15 Cf. J. Fontanille, *op. cit.*, pp. 7-8.

16 J.I. Marín Arrese, G. Hassler, M. Carretero, *Evidentiality Revisited*, Amsterdam, Benjamins, 2017, Introduction.

también del extremo oriente¹⁷), pero no así en las indoeuropeas, por lo que su conocimiento se ha visto limitado a los conocedores de lenguas “exóticas”.

Desde una semiótica no referencialista, se trata de la manera en que se construye el efecto de sentido de evidencia y no de la manera en que el referente se presenta a un informador. Es una de las vías por las que se construyen los simulacros que conforman la semiótica del mundo natural. Se inscribe en la semiótica de la sanción y supone dos procesos simultáneos : uno, el de la construcción y modalización del enunciado, y otro, el de la figurativización parcial de la enunciación, específicamente del enunciatario. Es decir, el primero remite a la producción del efecto de realidad y, el segundo, a la construcción de un simulacro figurativizado de las competencias perceptuales del enunciatario.

En cuanto a la construcción y modalización del enunciado, debe señalarse que la evidencialidad constituye un proceso de construcción de conocimiento y su subsecuente modalización por parte de una forma de la modalidad epistémica, que es el creer-ser, correspondiente a la certeza. En ese sentido, la evidencialidad se sitúa en un extremo del eje gradual de carácter tensivo¹⁸ que la une con su contrario que es la duda y corresponde a la negación de la duda. Una evidencia es indudable, por lo que marca el final insuperable del vector epistémico. Si bien ese vector tiene un extremo, al seguir la vía inversa no se llega a un polo opuesto que correspondería a una duda total : la duda se despliega en multitud de grados. No hay dudas totales, sino rechazos tajantes, lo que corresponde a una modalización veridictoria que se sitúa en la deixis que une a la mentira con la falsedad. La duda crece de manera indefinida, las razones de dudar se acumulan sin cesar, sin llegar jamás a la certeza de que no es el caso lo que el enunciado afirma. Es decir, la certeza es un término que se declina en extensión, mientras que la certeza lo hace en intensidad¹⁹. De esta manera se obtienen dos ejes semánticos distintos : uno gradual, el eje epistémico y, el otro, polar, el veridictorio.



17 Z. Guentcheva, “Énonciation médiative”, en G. Hassler. *Manuel des modes et modalités*, Berlín, De Gruyter, 2022, p. 612.

18 Cf. C. Zilberberg, *La structure tensive*, Lieja, Presses Universitaires de Liège, 2012 (2.2.2. “De la corrélation à l’implication”).

19 En cambio, Zilberberg (*ibid.*) señala que el contraste se produce entre dos zonas de la categoría, mientras que, aquí, la duda se despliega en una zona y la certeza es de carácter puntual.

2.2. Mediatividad

La mediatividad manifiesta la forma en que ha sido obtenida la información contenida en el enunciado, lo que incluye la intervención de intermediarios y las inferencias. Guentcheva señala que esa categoría se encuentra gramaticalizada en lenguas no indoeuropeas de Europa central²⁰. Consecuentemente, la *no-mediatividad* es aquella en la que la adquisición del conocimiento es directa.

Empíricamente, sabemos que la experiencia presente es fuente de conocimiento, pero, desde la perspectiva semiótica, que modeliza a los enunciados como el producto de procesos constructivos, la cuestión reside en la manera en que el conocimiento es presentado como el producto de una experiencia. La referencia a los canales sensoriales, así como la imaginación y la ideación, ofrecen distintas formas en que se presentan los enunciados al destinatario. Así, un enunciado es susceptible de mostrarse como producto del ejercicio de los sentidos o de la mente. Esas maneras de aparecer en el campo de presencia del sujeto cognoscente sirven de recursos persuasivos para la aceptación o el rechazo del conocimiento ofrecido.

Pero, si el enunciador no se presenta como la fuente originaria del conocimiento sobre una situación dada, entonces aparecen efectos de sentido que relativizan la fuerza de la creencia en lo dicho, en función del canal de acceso a la información. De este modo, la percepción directa cede su lugar a formas indirectas de adquisición del saber. Esas formas abren el espacio de la duda, lo que se mide en función de las garantías que aporta el enunciador a la veracidad del contenido enunciado. Esas garantías se manifiestan figurativamente en términos de una mayor o menor distancia cognoscitiva y se traducen pragmáticamente como un involucramiento en la escena.

Son conocidos, sobre todo por las series televisivas, las figuras del testigo de vista y del testigo de oídas. En una, la evidencia es considerada admisible, mientras que en la otra no. Es decir, una ofrece garantías de la verdad de lo dicho, mientras que la otra es una evidencia indirecta sujeta a tergiversación. Esto significa que el saber adquiere su valor veridictorio en función del modo en que se dice que fue obtenido y, sólo bajo ciertas condiciones restrictivas, ese valor es susceptible de ser considerado una certeza.

Las lenguas ofrecen muchos recursos para presentar persuasivamente el saber : en algunos casos los enunciados reciben una marca morfológica, aunque en el español esto se produce mediante construcciones más o menos complejas. Al considerar los ejemplos siguientes es posible apreciar que el estado del niño es un conocimiento que adquiere distintas modalizaciones en función del introductor empleado.

*Veo que el niño está dormido.
 Creo que el niño ya está dormido.
 Imagino al niño durmiendo.*

20 Z. Guentcheva, *op. cit.*, p. 612.

Ver, creer e imaginar son algunos de las herramientas con que cuenta el español para asignar un valor veridictorio y epistémico a los enunciados : estos introductores forman parte de lo que los lingüistas han llamado evidenciales no-mediativos. Los lingüistas han propuesto dos análisis de la evidencialidad : en una, la percepción es primera y la modalización segunda²¹ y, en la otra, se sostiene lo inverso²². En la primera postura, la distancia es condición de la modalización epistémica, lo que traduce una posición en la que la cercanía da origen a la certeza. Se trata de una lectura secuencial²³ de los procesos enunciados que simula un acto de conocimiento. La segunda opción es privilegiada aquí : en ella, la modalización epistémica se manifiesta figurativamente en términos de distancia. En este caso, se trata de un recorrido presuposicional que vincula los antecedentes a partir del consecuente último. Aquí, la modalización es un presupuesto de la cercanía con el objeto de conocimiento. El recorrido presuposicional presenta a la evidencialidad como un proceso de construcción figurativa del objeto de conocimiento, por lo que la distancia constituye el término final que espacializa perceptual y cognoscitivamente el enunciado modalizado. Esta segunda lectura es consistente con un acercamiento no referencial en el que la distancia es un simulacro enunciativo a cargo del enunciador responsable de la modalización.

Ya sea que ocupe una posición intermedia o final, la distancia es un requisito indispensable para las construcciones evidenciales. De acuerdo con Rastier, es posible organizar esa distancia cognoscitiva en tres zonas antrópicas : identitaria (coincidencia), proximal (adyacencia) y distal²⁴. Si se atiende a la caracterización que el autor da de las zonas, queda claro que la evidencialidad (sea mediante presencia o inferencia) es atributo de las dos primeras. Es posible relacionar estas tres zonas con los modos de existencia en semiótica que van de la virtualidad a la realización, pasando por la actualización (la potencialización no entra aquí en juego). Algo adviene al campo de presencia y se prefigura gradualmente, desde la posibilidad, a la probabilidad y hasta la certeza : desde la ausencia hasta la presencia obvia²⁵.

2.3. El paso a la acción

La relación entre la proximidad y la evidencia no es una característica exclusiva de los enunciados lingüísticos, sino que aparece también en otro tipo de semióticas, como son los comportamientos sociales. La distancia manifiesta así la modalización epistémica y tiende un puente hacia la dimensión pragmática.

21 A.Y. Aikhenvald, "The grammar of knowledge : a cross-linguistic view of evidentials and the expression of information source", en Aikhenvald and Dixon (eds.), *The Grammar of Knowledge : A Cross-Linguistic Typology*, Oxford, O.U.P., 2014, p. 14.

22 T. Matlock, "Metaphor and the Grammaticalization of Evidentials", *Proceedings of the 15th Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 15, 1989, pp. 14 y ss.

23 R. Flores, *Sucesos y relato*, op. cit.

24 F. Rastier, "Le langage a-t-il une origine ?", *Revue française de psychanalyse*, 71, 5, 2007.

25 F. Rastier, *art. cit.*, p. 1487.

En los utópicos años 60 y 70 del siglo pasado, era frecuente escuchar llamados a la acción comprometida, al acto revolucionario destinado a cambiar radicalmente el presente. Esta ideología constataba las dificultades que presentaba el acceso a la actualidad presente : una actualidad distanciada por los medios de comunicación, pero también por las “falsas conciencias” y las enajenaciones. De ahí que el llamado al involucramiento fuera insistente y tomara la forma de una disminución de la distancia que separaba al sujeto con la “realidad social”. Dos vías se ofrecían al aprendiz de revolucionario : ya sea que la “realidad” se le impusiera contundentemente o que él se comprometiera activamente con el “movimiento”. Evidentemente ambas vías no eran excluyentes, pues una correspondía a la toma de conciencia y la otra al involucramiento pragmático. La toma de conciencia adoptaba así la forma de una conminación a la acción.

Lo que debe ser retenido de este caso ilustrativo es que la distancia es objeto de una toma de posición del enunciador-observador con respecto a la escena y no responde a condiciones “objetivas” de acceso a la información. El acceso perceptual y cognoscitivo a una escena no es de carácter simplemente informativo, sino que provoca inmediatamente una respuesta emotiva, que, en grados extremos, se convierte en una conminación a la acción. De esta manera, la presencia del observador en su presente conduce a un presente cuya presencia se le impone y condiciona su existencia : la actualidad se torna en experiencia.

Conclusión

Tanto los enunciados en presente como los evidenciales ponen en juego un mismo conjunto de categorías, con la salvedad de que la modalización epistémica es privativa de los segundos : $\pm$ accesibilidad sensorial, $\pm$ distancia, $\pm$ cognición, $\pm$ presencia, $\pm$ creencia. Estas categorías son graduales y, por ello, sitúan los efectos de sentido resultantes en un eje que va de la presencia en un escenario de acción a la narración de él. En este eje, el enunciador se ve interpelado por la situación presentada : es decir, teóricamente, está en posibilidad de involucrarse o de permanecer ajeno a ella. Sin embargo, cabe señalar que, así como el enunciador-observador es capaz de distanciarse de la escena y permanecer ajeno a ella, también puede efectuar un movimiento empático de aproximación, es decir, puede acercarse a la escena de manera primera o primariamente pasional. Esa aproximación es resultado de una convocación imperativa (en francés, *injonction*) de parte de la modalidad epistémica : en casos extremos, inmerso en la experiencia, impulsado por un sentimiento de urgencia, el enunciador se ve así llevado a intervenir activamente en la escena. Así, el acto de narrar o simplemente presenciar un presente de actualidad deja de ser “neutral” y pasa a ser un acto comprometido.

Bibliografía

- Aikhenvald, Alexandra Y., “The grammar of knowledge : a cross-linguistic view of evidentials and the expression of information source”, en id. y P. Dixon (eds.), *The Grammar of Knowledge : A Cross-Linguistic Typology*, Oxford, O.U.P., 2014.

- Brandt, Per Aage, "Forces and Spaces", 2009, en línea : https://www.academia.edu/5719704/Forces_and_Spaces_Maupassant_Borges_Hemingway_Toward_a_Semio_Cognitive_Narratology.
- Flores, Roberto, *Sucesos y relato*, México, ENAH / del Lirio, 2015.
- "El significado de las formas presente y del futuro en español", *Tópicos del Seminario*, 4, 2000.
- Fontanille, Jacques, *Les espaces subjectifs*, París, Hachette, 1989.
- Guentcheva, Zlatka, "Énonciation médiative", en Gerda Hassler, *Manuel des modes et modalités*, Berlín, De Gruyter, 2022.
- Landowski, Eric, *Passions sans nom*, París, P.U.F., 2004.
- "Interactions (socio) sémiotiques", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- "Suivre l'actualité, pourquoi ? Sens et insignifiance d'une pratique", *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024.
- Marín Arrese, Juana Isabel, Gerda Hassler y Marta Carretero, *Cognitive grammar, functional and discourse-pragmatic perspectives*, Amsterdam, Benjamins, 2017.
- Matlock, Teenie, "Metaphor and the Grammaticalization of Evidentials", *Proceedings of the 15th annual meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 15, 1989 (<https://doi.org/10.3765/bls.v15i0.1751>).
- McTaggart Ellis, John, "The Unreality of Time", *Mind*, 17, 1908.
- Moreno de Alba, José G., *Valores de las formas verbales en el español de México*, México, UNAM, 1978.
- Rastier, François, "Le langage a-t-il une origine ?", *Revue française de psychanalyse*, 71, 5, 2007.
- Talmy, Leonard, *Toward a Cognitive Semantics*, MIT Press, 2000.
- Zilberberg, Claude, *La structure tensive*, Lieja, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Résumé : Temps présent et présence sont deux notions inextricablement liées : un sujet observateur est celui qui détermine l'instant dans lequel il se situe et repère ce qui apparaît devant lui. Ainsi conçue, la notion de présent semble facile à comprendre. Cependant, lorsqu'on examine la manière dont l'observateur se rend présent, différentes manières de concevoir ce temps émergent. Les langues naturelles offrent diverses ressources pour traiter du présent. Leur examen permet de comprendre les divers modes d'association entre présent et présence. En analysant ce lien, on aborde les significations cognitives, pathémiques et pragmatiques du présent, dérivées de la position de divers types d'observateurs par rapport à la situation spécifique dans laquelle ils se trouvent. Ainsi il devient possible d'aborder le passage du langage à l'action, de la sémiotique des langues à la sémiotique du monde naturel.

Mots-clefs : évidentialité, médiativité, observateur, présence, présent.

Resumo : O tempo presente e a presença são duas noções indissoluvelmente ligadas : um sujeito observador é quem determina o momento em que ele se situa e situa o que aparece em frente dele. Concebida assim, a noção de presente se oferece como algo simples a entender. Entretanto, ao examinar os modos como o observador se faz presente, surgem diferentes maneiras possíveis de conceber este tempo. As línguas naturais oferecem distintos recursos para falar no e do presente ; seu exame permite entender os diversos modos de associação entre o presente e a presença. Ao analisar essa relação se abordam os sentidos cognitivos, patêmicos e pragmáticos do presente, derivados da posição de distintos tipos de observador no que refere às situações específicas nas quais se encontram. Torna-se assim possível abordar o trânsito da língua à ação no mundo, da semiótica das línguas à semiótica do mundo natural.

Abstract : Present time and presence are two inextricably linked notions : an observing subject is the one who determines the moment in which he is situated and locates what appears in front

of him. Conceived in this way, the notion of the present seems easy to understand. However, when examining the ways in which the observer makes himself present, it is possible to show how different meanings of present arise. Natural languages offer different resources to speak in and about the present (present tense and present time). They allow us to understand various kinds of association between the present and presence. By analysing this link, the cognitive, pathemic and pragmatic meanings of the present are addressed, derived from the position of different types of observers with respect to the specific situations in which they find themselves. It is thus possible to reflect on the transition from language to action in the world, from the semiotics of languages to the semiotics of the natural world.

Resumen : El tiempo presente y la presencia son dos nociones indisolublemente ligadas: un sujeto observador es quien determina el momento en que él se sitúa y sitúa lo que frente a él aparece. Concebida así, la noción de presente se ofrece como algo sencillo de entender. Sin embargo, al examinar los modos en que el observador se hace presente, surgen diferentes maneras en que es posible concebir ese tiempo. Las lenguas naturales ofrecen distintos recursos para hablar en y del presente; su examen permite comprender los modos diversos de la asociación entre el presente y la presencia. Al analizar ese vínculo se abordan los sentidos cognoscitivos, patémicos y pragmáticos del presente, derivados de la posición de distintos tipos de observador con respecto a la situación específica en que se encuentran. Se torna así posible abordar el tránsito de la lengua a la acción en mundo, de la semiótica de las lenguas a la semiótica del mundo natural.

Auteurs cités : Alexandra Y. Aikhenvald, Per Aage Brandt, Roberto Flores, Jacques Fontanille, Zlatka Guentcheva, Eric Landowski, Juana Isabel Marín Arrese, Gerda Hassler y Marta Carretero, Teenie Matlock, Ellis J. Mctaggart, François Rastier, Leonard Talmy, Claude Zilberberg.

Plan :

Introducción

1. Presencia y distancia en la lengua natural

1. Los observadores
2. Los enunciados en presente

2. Percepción, creencia y distancia

1. Evidencialidad
2. Mediatividad
3. El paso a la acción

Conclusión

Recebido em 14/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

L'actualité : entre tension et interaction

Jean-Paul Petitimberty

Paris, ESCP, et CELSA

São Paulo, CPS (PUC-SP)

Introduction

Ce premier quart du XXI^e siècle est fondamentalement marqué par le développement exponentiel des technologies numériques. Le digital, comme on dit, a envahi toutes les sphères de la société, du public au privé, des entreprises commerciales aux associations caritatives, de l'individuel au collectif, du religieux au profane...

Emportée et noyée, comme tant d'autres domaines, dans ce maelström technologique, l'actualité quant à elle, dans son traitement, comme sa couverture ou sa périodicité, n'a plus rien à voir avec ce qu'elle a pu être jusqu'à la fin du siècle dernier. A cette époque qui paraît bien lointaine et totalement archaïque à la jeune génération (dite *digital native*), sa diffusion était parfaitement encadrée à l'intérieur de structures stables qui donnaient au sujet des rendez-vous réguliers et laissaient au sémioticien le loisir et le temps de l'analyser finement¹. La prolifération de l'information de tout poil, et surtout l'accélération du débit auquel elle est déversée dans ces nouveaux canaux de distribution, soi-disant « dématérialisés », par des émetteurs de plus en plus nombreux rend sa tâche nettement plus ardue.

1 Cf., entre autres, J.-M. Floch, « Le changement de formule d'un quotidien ; l'approche d'une double exigence : la modernité du discours et la fidélité du lectorat », in *Médias, expériences, recherches actuelles, applications*, IREP, 1985 ; E. Landowski, « Une sémiotique du quotidien (*Le Monde, Libération*) », *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989 ; id., « On ne badine pas avec l'humour ; la presse politique et ses petits dessins », *Humoresques*, 4, 1993 ; id., « Flagrantes delitos e retratos », *Galáxia*, 8, 2004 ; A. Semprini, *L'information en continu. France Info et CNN*, Paris, Nathan / INA, 1997.

De ce fait, problématiser la notion d'actualité dans son étourdissante complexité contemporaine et tenter d'y apporter quelque élément de compréhension suppose de prendre un peu de hauteur, d'« élever le regard » selon la formule de Greimas², voire, comme nous allons nous y efforcer, de convoquer plusieurs modèles sémiotiques concurrents, en prenant le risque délibéré de décroiser leurs chapelles d'origine et d'essayer de les rendre plus ou moins compatibles entre eux.

Il s'agira d'une part du modèle tensif mis au point et exploité par Cl. Zilberberg et J. Fontanille, dans la mesure où, à l'ère du multimédia, il est évident que l'intensité et l'extensité de la circulation de l'information « au quotidien » sont exacerbées³. D'autre part, c'est au modèle interactionnel développé par la socio-sémiotique d'Eric Landowski que nous ferons aussi appel, en ce qu'il permet de rendre compte des régimes qui structurent les relations des sujets avec les événements de toutes natures qui constituent ce qu'il est convenu d'appeler « l'actualité ».

1. Actualités « de toujours »

Sur un schéma tensif à deux dimensions permettant de représenter sur l'axe vertical des ordonnées les variations de tension du traitement de l'actualité par les énonciateurs (intensité pathémique cultivée, engagement affectif attendu), et les variations d'étendue sur l'axe horizontal des abscisses (profondeur d'analyse proposée, mise en contexte de l'événement, condensation ou expansion de sa mise en texte), on peut grossièrement sectoriser quatre quadrants ou zones correspondant à quatre types de traitement de l'actualité par les médias et ainsi rendre compte de la dynamique qu'ils construisent entre eux et le public. Ces zones qui résultent des combinaisons de hauts et bas niveaux d'intensité et d'étendue offrent de larges points de repère pour saisir les grandes stratégies médiatiques et leurs effets escomptés (fig. 1).

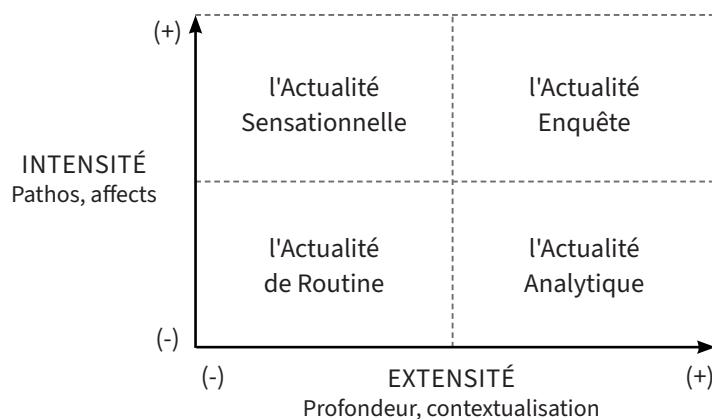


Fig. 1

2 A.J. Greimas, « A propos du jeu », *Actes Sémiotiques - Documents*, II,13, 1980.

3 Voir en particulier de ces deux auteurs *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.

La première de ces positions est la résultante d'une intensité élevée et d'une étendue réduite. Appelons-la la zone de l'*actualité sensationnelle*. Dans cette configuration, le traitement de l'actualité vise une intensité maximale en sollicitant de façon très forte les émotions du public (inquiétude, peur, colère, compassion, empathie...) avec des événements marquants, des images fortes ou un discours dramatique. Mais, inversement, son étendue reste en général assez faible, car les informations qui la constituent manquent souvent de profondeur ou de mise en perspective ; elles sont davantage axées sur l'impact immédiat que sur l'analyse et la compréhension des rouages de l'événement. Les catastrophes naturelles, les attentats, les scandales ou les faits divers choquants en constituent la substance ordinaire. En termes de formats, les « *newsflash* », les « *breaking news* » et autres reportages par des « envoyés spéciaux » illustrent bien cette stratégie : ils s'efforcent de capter l'attention du public par un choc émotionnel fort mais en contrepartie n'offrent la plupart du temps que peu d'éléments de réflexion. Si la réponse pathémique attendue du public est intense, elle est en général d'assez courte durée. En s'efforçant d'amplifier la réaction immédiate (indignation, anxiété...), la répétition d'un tel traitement de l'actualité peut conduire à une forme de saturation cognitive et émotionnelle, et *in fine* à une certaine indifférence (cf. *infra*, 3).

Au même niveau d'intensité sur notre schéma, mais avec une étendue supérieure, on trouve ce que nous appellerons la zone de l'*actualité enquête*. Ici, le traitement de l'actualité vise une réponse pathémique comparable à la catégorie précédente avec des sujets du même ordre, mais il s'efforce de l'obtenir moyennant une étendue élevée sous la forme de sa mise en perspective (contexte économique, politique, historique, géographique, sociétal, etc.). Ce type de traitement cherche à faire résonner l'émotion que suscite l'événement choc avec une compréhension plus fine et détaillée de ses causes et de ses conséquences, permettant au public d'approfondir ses connaissances tout en étant ému et intéressé. Les documentaires, les investigations fouillées, les articles de fond, les grands reportages ou les interviews d'experts sur des problématiques à la fois saisissantes et complexes (changements climatiques, crises migratoires, corruption endémique, etc.) en sont les sujets de prédilection. Cette position favorise la prise de conscience durable et l'engagement du public, car elle sollicite à la fois l'affect et l'intellect. Une telle approche peut mener par exemple à une mobilisation collective, à des changements ou des retournements d'opinion et à des attitudes plus impliquées dans les sujets traités de la part du public qui ressent et comprend les enjeux en profondeur.

L'*actualité routine* constitue la troisième grande zone de traitement. En proposant des nouvelles quotidiennes, sans chercher ni à susciter des réactions fortes ni à offrir une quelconque profondeur d'analyse, ce type de traitement combine une faible intensité émotionnelle et une faible étendue en termes de contenu. Ce traitement vise souvent à « faire du remplissage », à combler les vides du flux médiatique avec des informations mineures ou des faits divers qui seront aussi vite oubliés qu'ils ont été rapidement parcourus. On y trouve pêle-mêle

les informations dites pratiques (météo, circulation automobile, carnet du jour, brèves), les faits divers mineurs (la célèbre « rubrique des chiens écrasés »), ou les petites actualités locales, banales et anecdotiques. Ces nouvelles « de routine » ponctuent le quotidien du public sans chercher à captiver son attention, et leur réception est *de facto* dénuée de tout investissement, qu'il soit émotionnel ou cognitif. Cette *actualité routine* contribue ainsi à créer un sentiment rassurant de continuité et de normalité, tout en fournissant une sorte de toile de fond d'informations triviales, dont l'accumulation répétitive peut toutefois générer, là aussi, une forme de saturation débouchant sur l'insignifiance.

Enfin, nous appelons *actualité analytique* le traitement des événements d'actualité qui privilégie une profondeur de réflexion et de contextualisation certaine, sans pour autant chercher, par des effets de manche, à générer une forte intensité émotionnelle. Ici, il s'agit de produire des travaux savants de « décryptage » des événements, de proposer des rapports d'analyse et des articles de fond, où le public est invité à enrichir ses connaissances pour comprendre plutôt qu'à réagir émotionnellement. Dénués de toute visée sensationnaliste, les « dossiers » traitant de géopolitique, de faits de société ou encore de découvertes scientifiques mettent délibérément en retrait le pathos au profit du sérieux et de la rigueur dans l'exposé objectif des faits et dans leur analyse pour favoriser une réception cognitive et distanciée où le public est invité à exercer son esprit critique et à s'engager dans un processus de réflexion et de compréhension rationnelle. Cette zone de basse intensité mais de haute extensité court cependant le risque de faire manquer l'actualité d'impact auprès d'un large public de plus en plus accoutumé de nos jours à des formats jugés plus engageants, pour ne pas dire moins « fatigants » intellectuellement, ce qui est à n'en pas douter le cas pour bon nombre de nos contemporains, surtout parmi les plus jeunes.

2. Actualités « du jour »

Comme nous le soulignons en introduction, le traitement de l'actualité à l'heure du tout digital est marqué par l'exacerbation de l'intensité et de l'extensité de la production et de la circulation d'informations, de « nouvelles », avec un flux continu et chaque jour plus important de données visuelles, sonores et textuelles, que démultiplient les plateformes numériques et les réseaux sociaux.

Toujours désireux de faire des vagues parce qu'ils sont sans cesse en quête de « *buzz* » et d'audience, les producteurs et diffuseurs d'actualité contemporains ont tendance, dans le traitement qu'ils en font, à privilégier sa valeur d'impact. On constate en effet depuis quelques années une surabondance de stimuli d'ordre affectif — images choc, vidéos en direct, témoignages sur le vif, etc. — qui créent une sensation d'immersion dans les événements et, par là même, visent assez ostensiblement à susciter une réaction immédiate de nature pathémique, qu'il s'agisse de déclencher l'indignation du public, sa tristesse, sa peur, sa compassion, etc. De même, les sujets traités (de préférence du genre catastrophes, accidents ou massacres en tous genres, crises sociales, débats politiques, affaires criminelles ou de mœurs) sont soigneusement sélectionnés et présentés de manière

à obtenir ce même effet. Aussi, la rapidité de la circulation de l'information, l'instantanéité des réactions sur les réseaux sociaux, et le besoin des médias de capter l'attention conduisent à une tension maximale sur l'axe de l'intensité. On assiste donc à une amplification affective, où chaque événement semble d'une importance extrême. C'est le triomphe de l'*actualité sensationnelle*.

Mais simultanément, si le public est poussé à réagir émotionnellement, ses mobilisations immédiates sont souvent de courte durée. Par ailleurs, l'omniprésence de l'actualité et son caractère répétitif créent un effet de saturation : l'actualité, présente sur tous les canaux et à tout moment, favorise, pour chaque événement pris isolément, une extensité relativement faible. Ainsi, malgré l'intensité perçue dans le moment, le « poids »⁴ des événements peut vite s'atténuer en raison de la densité d'informations et de la rapidité de leur succession, chacun chassant le précédent pour être à son tour très vite chassé par le suivant. Cette tension entre haute intensité et faible extensité produit un effet d'oubli rapide, à l'instar de l'éphémère *actualité routine*.

Ce défilement permanent de l'actualité par les chaînes d'informations en continu, les notifications et les mises à jour impose à son flux un rythme frénétique et constant qui empêche la décantation et la mise en perspective des événements. Cette accélération entretient le sentiment que l'actualité est par nature volatile, éphémère et instantanée, ce qui fait obstacle à un éventuel désir ou besoin d'approfondissement. La tension induite par cette accélération limite la capacité du public à se détacher des émotions immédiates pour prendre du recul et exercer et développer son sens critique. Les médias, en quête d'audience, recourent rarement à des tempos plus lents qui permettraient de creuser les sujets. Les analyses approfondies, telles que les articles d'enquête ou les documentaires longs, qui pourraient introduire une pause et un rythme permettant au public de s'investir cognitivement sont de moins en moins proposés et donc consommés dans un contexte où seule la vitesse est valorisée. C'est le déclin de ce que nous avons appelé l'*actualité analytique* et l'*actualité enquête*.

En définitive, sur le schéma tensif que nous avons brossé à grands traits, seuls les deux quadrants nord-ouest et sud-ouest sont véritablement investis aujourd'hui et, ensemble, ils définissent la méta-zone du traitement de l'actualité privilégié par la plupart des médias, du fait du développement exponentiel du numérique, des contraintes qu'il impose et des conséquences qu'il entraîne sur les modes de consommation qu'il a lui-même générés et qu'il entretient sans relâche.

3. FOMO et JOMO

Une des conséquences les plus connues de cette tendance de fond à l'accélération du rythme informationnel couplée au sensationnalisme est ce qu'il est convenu d'appeler le syndrome FOMO, acronyme tiré de l'anglais *Fear Of Missing Out*, ou

⁴ Nous faisons ici référence au slogan utilisé jusqu'au début du XXI^e, par le magazine d'actualités français *Paris Match* : « Le poids des mots, le choc des photos ».

peur de rater ou de passer à côté de quelque chose⁵. Détecté chez de nombreux utilisateurs depuis les débuts de l'ère numérique en général et des réseaux sociaux en particulier, où le sujet peut continuellement comparer son propre profil à celui de ses pairs, ce syndrome est une forme d'anxiété développée sous la pression des sollicitations sociales, médiatiques ou algorithmiques, caractérisée par la crainte constante de passer à côté d'une nouvelle d'importance ou de tout autre événement d'actualité susceptible d'offrir une occasion de commenter, partager, « *liker* », cliquer, reposter, etc. Ne pas être au courant de ceci ou de cela, ne pas « être à la page » ou « dans le coup », ferait ainsi courir le risque de se marginaliser, de passer pour un *has been*, ou pire encore pour un *boomer*⁶. La FOMO entraîne une dépendance aux TIC⁷ et une addiction à la connexion permanente, largement entretenue par toutes sortes de notifications qui attirent à tout bout de champ l'attention des utilisateurs.

Sur notre schéma tensif, la FOMO se situe donc dans la zone de haute intensité et faible extensité. Les personnes sous l'emprise de ce syndrome sont dans une dynamique de sur-investissement où chaque événement d'actualité est vécu comme urgent et crucial. En revanche, en raison de cette intensité élevée, les événements sont perçus comme ayant une durée de vie très limitée, exigeant *de facto* une attention immédiate et constante. Le temps semble raccourci, et chaque moment « manqué » peut être vécu comme une perte irréparable, d'où la nécessité ressentie d'être en permanence en état d'alerte et à l'affût de la moindre « *news* ».

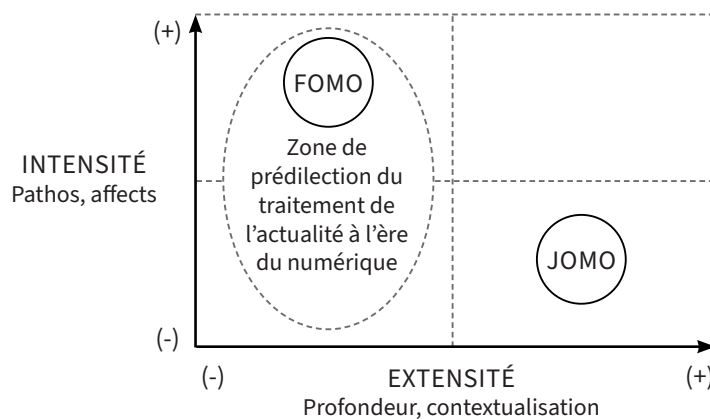


Fig. 2

Paradoxalement, et nous serions tenté de dire fort heureusement, cette sur-sollicitation de la présence médiatique peut aussi déclencher le phénomène inverse sous la forme d'un absentement, d'un éloignement, où une partie du

5 L'acronyme et le « concept » de FOMO ont été inventés en 2004 par le nord-américain Patrick MacGinnis, alors étudiant à la Harvard Business School, dans un article du journal de l'école où il décrivait les comportements de ses camarades dans l'ambiance post-11-septembre de l'époque.

6 *Boomer* est un terme péjoratif qui désigne toute personne née entre 1945 et 1965, par définition peu ou pas habituée et peu encline à faire usage des technologies digitales, en particulier du *smartphone*.

7 Technologies de l'Information et de la Communication (équivalent français de l'anglais *ICT, Information & Communication Technologies*).

public finit par se détacher délibérément par effet de saturation émotionnelle. Dans les termes mêmes de J. Fontanille, « la multiplication des effets d'intensité peut mener à une saturation qui neutralise l'impact. La modulation, dans ce cas, doit être pensée de manière éthique, pour éviter la désensibilisation »⁸. Devant la surcharge affective et l'omniprésence de ce type d'information, certains tendent, par une sorte de lassitude mais aussi pour se protéger, à se désengager et à marquer un net retrait face à l'actualité quelle qu'elle soit. A force d'être confrontés à des événements anxiogènes présentés comme urgents ou dramatiques, pour ne pas être submergés ils développent un mécanisme de défense à base d'indifférence, de désensibilisation. Les acronymes étant aujourd'hui (un peu trop) à la mode⁹, on a baptisé JOMO (*Joy Of Missing Out*) cette forme de « sursaut salutaire ».

En termes tensifs, la position de la JOMO est diamétralement opposée à celle de la FOMO, dans une zone de basse intensité mais de haute extensité de notre schéma. Elle traduit en effet une faible implication vis-à-vis des événements de l'actualité qui, dès lors, ne sont suivis que de loin. Elle exprime un choix conscient de ne plus se sentir contraint de sur-réagir immédiatement aux informations reçues et de maintenir un certain détachement. Simultanément, les événements ne sont plus perçus comme exigeant une éphémère réaction instantanée. Au contraire, il y a l'idée que l'information d'actualité peut être relativisée et soit ignorée, soit appréhendée avec le recul qui permet de l'envisager plus froidement, de la sélectionner, de l'intégrer à son propre rythme, dans un tempo moins frénétique.

La tension entre ces deux pôles révèle la difficulté à maintenir un engagement stable face à une actualité en constante intensification. Dans notre schéma tensif, FOMO et JOMO marquent deux façons d'interagir avec l'information : la FOMO traduit une relation compulsive, immédiate avec l'actualité, à la manière d'un automatisme, voire d'une addiction aliénante, tandis que la JOMO, dans une logique de distanciation et de soustraction à l'emprise médiatique, incarne une relation plus mesurée qui remet l'actualité à une plus juste place pour soi.

4. Du paradigme tensif au syntagme interactionnel

S'agissant de deux façons d'interagir avec l'actualité, c'est au modèle socio-sémiotique des régimes d'interaction et de sens que nous pouvons à présent faire appel pour mieux saisir les dynamiques en jeu dans ce rapport des sujets aux événements du monde rapportés par les médias de tous ordres qui constituent l'actualité à laquelle ils sont confrontés, ou qu'ils alimentent eux-mêmes par la communication de leur propre actualité personnelle.

8 J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, P.U.F., 2008, p. 139.

9 A noter : les acronymes et autres sigles procèdent de la même logique d'accélération (et de paresse) ; il est plus court et commode de dire ou d'écrire MINEL plutôt que Marque Intégrée Née En Ligne (équivalent français du sigle anglais DNVB, pour *Digital Native Vertical Brand*). Dans le même ordre d'idée, le très discourtois TLDR, pourtant très répandu sur l'internet en France comme ailleurs, pour *Too Long Didn't Read* qui signifie que le message envoyé n'a pas été lu parce qu'il était trop long.

Dans cette perspective, c'est sans conteste sous le régime de la manipulation que se situe l'origine de la FOMO, qu'elle y prend profondément racine. Si ce syndrome apparaît, c'est sous l'effet non seulement de la pression sociale exercée par les pairs (c'est-à-dire les autres membres de la ou des communautés auxquelles le sujet appartient et auxquels il se compare), mais aussi, voire surtout, celle des dispositifs de sollicitations, alertes et notifications permanentes reçues sous la forme de messages intrusifs qui s'affichent à l'écran sans crier gare, comme pour en signifier l'urgence et intimer l'ordre à celui qui était en train de faire tout autre chose de cesser immédiatement et de se précipiter pour « en savoir plus ». L'interaction est donc asymétrique et orientée pour susciter des comportements et des émotions spécifiques : le sujet se sent poussé à être constamment connecté, à consommer le contenu qu'on lui présente comme un « must », à suivre et à réagir aux tendances en temps réel. Il est donc bel et bien « manipulé », pris dans une dynamique de communication intensément contrôlée, où la liberté d'engagement est restreinte par la pression constante d'être informé. Qu'il s'agisse des pairs ou de ces notifications intempestives, les uns comme les autres endossent très clairement la fonction actantielle de destinataire mandateur transcendant qui, exerçant une manipulation d'autant plus perverse qu'elle est implicite, menace le sujet et le modalise selon le devoir : « Il faut être au courant de ceci ou de cela, sous peine de se retrouver dans le camp des “nuls” et des laissés-pour-compte ».

Le développement et l'entretien de ce syndrome, mélange de peur de manquer et de nécessité de se conformer, résulte de l'habitude que prend le sujet de consulter par automatisme son « fil d'actualités », les « *latest stories* », les « nouvelles à chaud », les « informations en continu » des chaînes du même nom, et autres « *new news* » du moment. Ainsi, à partir du régime de la manipulation, le sujet peut-il glisser vers celui de la programmation, sous l'égide duquel il finit par agir tout aussi mécaniquement et aveuglément que les algorithmes qui l'y ont poussé et n'ont cessé de l'encourager à s'adonner à cette forme d'addiction en mettant en place des routines d'incitation régulières et structurées qui rythment et ritualisent la connexion. Ainsi programmé, le sujet ressent le besoin constant de vérifier les recommandations données par la machine, créant un cadre où manquer une mise à jour de ce qui se passe de soi-disant important autour de soi semble être la fin du monde. La temporalité structurée et le cadencement régulier des contenus persuasifs génèrent une pression subtile mais continue pour rester connecté. En établissant des automatismes de consultation (comme le « *scroll* » des réseaux sociaux) et en présentant le contenu de manière régulièrement prévisible, les utilisateurs sont conditionnés à en suivre le rythme, ce qui alimente leur FOMO. Celle-ci, sur le modèle interactionnel, a donc une propension à évoluer de l'un des deux régimes de la « déixis positive » vers l'autre, au sein de ce qu'en matière de risque Landowski a baptisé la « constellation de la *prudence* »¹⁰.

Mais comme nous l'avons vu plus haut (en termes tensifs), la programmation peut mener à un phénomène délétère de saturation qui se double, en matière

10 Les *interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005, p. 96.

d'actualité, d'un aplatissement des valeurs : chacun des événements du monde, du plus lointain au plus proche, du plus grave au plus anodin, étant présenté comme urgent et important, ils finissent par se valoir tous et perdre par conséquent toute signification. Face à la densité informationnelle et à la surcharge des réseaux sociaux, à la répétition algorithmique des sollicitations, voire des injonctions à se tenir « à la page », le sujet, débordé et submergé par cette avalanche d'actualités impondérées, toutes prétendument plus « cruciales » les unes que les autres, peut réagir et, dans un sursaut salutaire, dire non à ce qui finit par constituer une agression permanente aussi aliénante qu'elle est pernicieuse puisqu'en effaçant toute différence de nature entre événements elle ne produit *in fine* que de l'insignifiance où « tout se vaut », donnant ainsi raison au célèbre dicton « tout ce qui est excessif est insignifiant »¹¹.

Constatant alors qu'ils [*les algorithmes*] n'avaient aucun sens et qu'à les suivre il [*le sujet*] n'a fait que perdre son temps [*mais aussi se perdre lui-même*], il trouvera peut-être la force de les transgresser, de les dépasser vers un régime autre, où du sens et de la valeur pourraient de nouveau émerger de l'interaction parce qu'elle aurait enfin cessé d'être programmée : celui de l'ajustement.¹²

C'est à ce stade du parcours du sujet qu'intervient ce que la novlangue de la sphère digitalo-numérique a baptisé la JOMO. Du point de vue interactionnel, nous pourrions dire que ce mouvement de désertion ou d'absentement de l'actualité du monde rapportée par les médias est en fait un refus, une négation de cette insignifiance programmatique, et simultanément une sorte d'élan de reconquête par le sujet de sa propre présence au monde, voire de sa présence à lui-même et du sens de sa vie, si par exemple il cesse d'alimenter le système avec son actualité personnelle (ce que les réseaux sociaux l'incitent aussi fortement à faire). Il ne s'agit donc plus de vivre par procuration, de contempler la mise en scène des péripéties du monde, de la vie des autres ou de mettre soi-même en scène des épisodes de la sienne, mais de *vivre* tout court. De ce point de vue, la JOMO nous semble être une voie qui mène tout droit au régime de l'ajustement sous l'égide duquel le sujet, libéré de sa condition d'automate en ayant renoncé à une connexion permanente aux affaires médiées par la technologie, se rend disponible et renoue avec un contact sensible avec son environnement im-médiat et ce qui s'y déroule et, faisant corps avec lui, (re)découvre des rapports *justes* dans l'immanence d'un face à face direct.

Sera-t-il pour autant à l'abri de quelque « mauvaise nouvelle », cataclysme ou calamité s'abattant par hasard quelque part sur terre ? Il y a fort à en douter et à parier que cet absentement s'avèrera éphémère. Comment en effet échapper complètement à l'actualité dans nos sociétés contemporaines, surtout quand elle est de nature dramatique ? La surmédiatisation et la surinformation étant pratiquement définitoires du style de vie qui est imposé à tous par le totalitarisme de la techno-modernité occidentale dominante, tout événement accidentel de ce

11 Indifféremment attribué de manière apocryphe à Talleyrand ou à Beaumarchais.

12 *Les interactions risquées*, op. cit., p. 75.

type sera inévitablement relayé par la totalité ubiquitaire des canaux de diffusion des médias de masse. Aussi le sujet, à nouveau confronté malgré lui et pour ainsi dire par hasard à une actualité elle-même adventice, basculera-t-il assez naturellement du régime de l'ajustement (choisi) à celui de l'accident (subi). Pour la socio-sémiotique et le modèle interactionnel de risque et de sens qu'elle a mis au point, cette épée de Damoclès (en l'occurrence techno-médiatique), permanente et consubstantielle au régime de l'ajustement, souligne ce que nous avons jadis baptisé la « précarité » de la position qu'occupe la JOMO¹³. Se situant « à la limite de l'accident »¹⁴, son évolution toujours possible aura lieu selon le parcours que prévoit la déixis négative du modèle, que Landowski dénomme la « constellation de l'aventure »¹⁵.

Se contentera-t-il alors, en fataliste résigné, de donner son assentiment soumis face à l'inéluctable ? Aurait-il la sagesse nippone de faire sien l'adage « *shikata ga nai* », si finement analysé par Landowski dans son article du même nom¹⁶, et de se sentir en union participante au déroulement des péripéties du monde, si dramatiques soient-elles ? Il faut sans doute être né au pays du soleil levant pour adopter spontanément une telle attitude. Sous nos latitudes culturelles, la contingence de l'accident soudain — crise politique, conflit international, scandale d'État, catastrophe naturelle, pandémie... — peut plutôt réactiver la FOMO en rendant le sujet rétrospectivement anxieux d'avoir risqué de passer à côté d'une information aussi cruciale, et inquiet face à ce même risque pour l'avenir. Depuis le régime de l'accident, il peut ainsi assez facilement « retomber » dans celui de la manipulation (à commencer par sa propre automanipulation, rapidement relayée par celles des médias et des pairs), bouclant ainsi la boucle des interactions possibles entre lui et les nouvelles du monde qui composent l'actualité *lato sensu* (fig. 3).

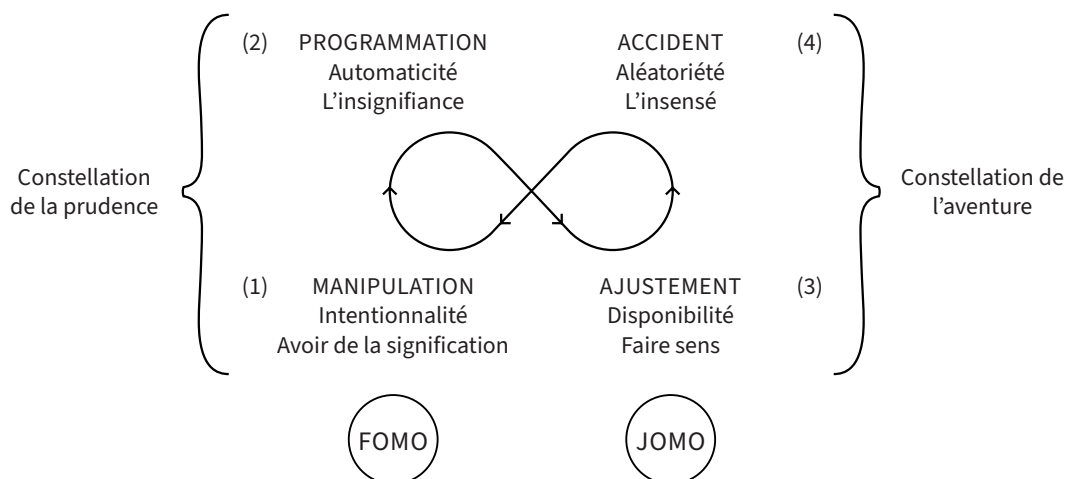


Fig. 3

13 J.-P. Petitimberty, « Entre l'ordre et le chaos : la précarité comme stratégie d'entreprise », *Actes Sémiotiques*, 116, 2013.

14 E. Landowski, « Accord, justesse, ajustement », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014.

15 Id., *Les interactions risquées*, op. cit., p. 97.

16 Id., « *Shikata ga nai* ou Encore un pas pour devenir sémioticien », *Lexia*, 11-12, 2012.

5. ... et retour

Considérant que l'actualité constitue l'objet d'une pratique sociale parmi d'autres, on peut utilement se référer aux nombreux travaux que Jacques Fontanille a consacré à leur étude et finalement compilés dans son ouvrage de 2008, *Pratiques sémiotiques*¹⁷, puis repris et synthétisés dans un article de 2010, « L'analyse des pratiques : Le cours du sens »¹⁸. Il s'est en particulier intéressé à leurs formes syntaxiques, dans une perspective tensiviste.

Selon l'hypothèse principale envisagée dans ces travaux,

le cours des pratiques se déploie entre une pression régulatrice externe (la programmation) et une pression régulatrice interne (l'ajustement), entre le réglage a priori et le réglage en temps réel (...). La perception de la valence de programmation est *extensive*, car elle s'apprécie en fonction de la taille du segment programmé, de sa complexité et de sa durée (...). La perception de la valence d'ajustement est *intensive*, car elle saisit la force d'un engagement de l'opérateur dans sa pratique, d'une pression interne d'intérêt, d'attachement participatif et d'adhésion à l'accommodation en cours.¹⁹

L'analyse aboutit à la schématisation suivante, sur laquelle figurent les diverses formes que peuvent prendre les pratiques d'un sujet (désigné sous le vocable d'« opérateur ») (fig. 4) :

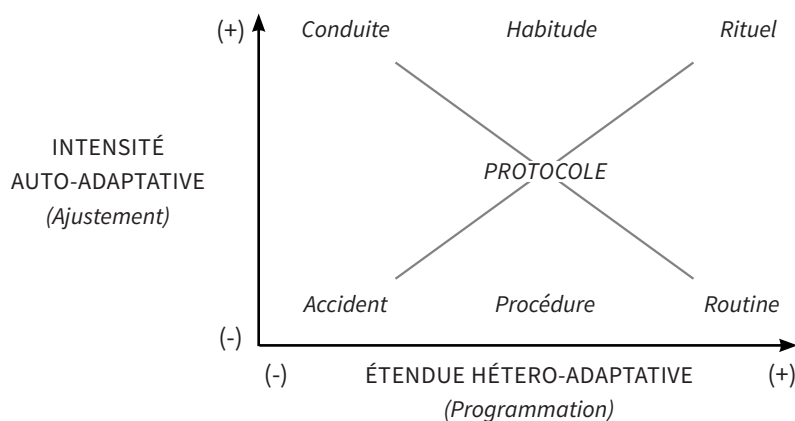


Fig. 4²⁰

A suivre cette hypothèse, en tâchant de dépasser la difficulté lexico-sémantique que représente ici l'utilisation hétérodoxe des métatermes interactionnels que sont l'ajustement et la programmation (nous y reviendrons), le cours de toute pratique dépend de deux formes d'*accommodation* du sujet à la situation dans laquelle il est engagé : d'une part selon qu'il se plie plus ou moins à la lettre

17 J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, op. cit.

18 Id., « L'analyse des pratiques : Le cours du sens », *Protée*, 38, 2, 2010 (puis partiellement repris, remanié, corrigé et étoffé un an plus tard dans un autre article, « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Actes Sémiotiques*, 114, 2011).

19 « L'analyse des pratiques... », art. cit., p. 15 (les parenthèses et les italiques sont dans le texte).

20 *Ibid*, p. 16.

d'une séquence exogène réglée à l'avance (axe des abscisses extenses dites de « fermeture »), et d'autre part selon qu'il laisse plus ou moins libre cours à sa capacité endogène d'improvisation et d'innovation (axe des ordonnées intenses dites d'« ouverture »).

Faisant à notre tour l'hypothèse — provisoire — que les positions hautes sur chacun de ces deux axes (conduite et routine) sont peu ou prou homologables à ce que la socio-sémiotique a défini et entend par ajustement et programmation, régimes d'interaction qui en effet favorisent respectivement l'inventivité et la régularité²¹, la question se pose alors — en laissant de côté les positions intermédiaires proposées (habitude, protocole, procédure) — d'homologuer à leur tour, *mutatis mutandis*, le rituel à la manipulation et l'accident au régime du même nom²².

Pour ce qui est de ce dernier, l'homologation semble cohérente dans la mesure où, par définition, l'accident n'obéit à aucun programme ni ne cherche à s'accommoder ou s'acclimater à aucune situation, bien au contraire, puisqu'il en chamboule, en général assez radicalement, les paramètres. Quant au rituel, dont l'intensité et l'extensité sont données comme maximales, sa définition — parce qu'elle est fondée sur la croyance en l'efficacité d'entités non humaines (à la différence de la très prosaïque routine) — l'apparente clairement à la manipulation d'une instance supérieure de type transcendant dans l'intention d'attirer ses bonnes grâces, en vue de la *faire intervenir* et *agir* en conséquence²³ : « dans son principe même, un rituel a pour objectif de fournir une solution à un problème rencontré par une communauté »²⁴.

Il s'ensuit que la consultation de l'actualité comme pratique peut être initialement *ritualisée* (l'instance supérieure étant le reste du corps social, et le problème rencontré étant de ne pas en être exclu : FOMO) pour évoluer vers une *routine* automatique et compulsive jusqu'à saturation, laquelle peut entraîner, en accord avec le principe tensif de la « corrélation inverse » des valences et selon le « schéma de l'ascendance »²⁵, une nouvelle *conduite* innovante (JOMO) mais aussi « précaire », en ce qu'elle risque à chaque instant d'être ébranlée par toutes sortes d'*accidents* capables de réenclencher, par « corrélation directe », le *rituel* initial de consultation (fig. 5). Autrement dit, il s'agit du même parcours que celui que nous avons envisagé sur la base du modèle interactionnel.

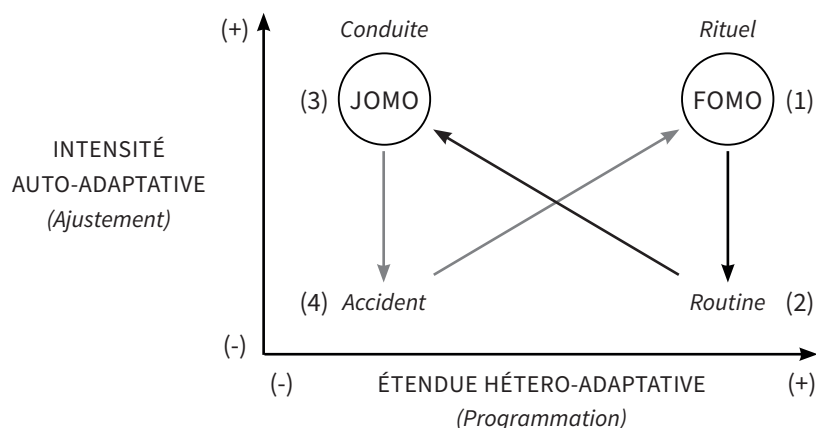
21 Voir en particulier E. Landowski, « Plaidoyer pour l'esprit de création », *Semiotika* (Vilnius), 16, 2021, et aussi les contributions au dossier « Règles, régularité et création », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

22 Il s'agit des deux termes qui occupent les zones extrêmes du schéma, ainsi que J. Fontanille les définit : « la conjugaison des degrés les plus forts et des degrés les plus faibles sur les deux axes détermine des zones extrêmes », *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 1993, p. 74.

23 Sur cette notion de « manipulation à rebours », cf. E. Landowski, « *Shikata ga nai...* », *art. cit.*, p. 71.

24 J. Fontanille, « L'analyse des pratiques... », *art. cit.*, p. 13 ; entre autres exemples, il mentionne la liturgie de la messe ou les rituels africains de guérison.

25 En l'espèce, il s'agit de la diminution de la valence d'extensité corrélée à l'augmentation de la valence d'intensité. Sur les divers types de modulation sur un schéma tensif, voir J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, *op. cit.*, pp. 109-116.

Fig. 5²⁶

Conclusion : comparaison n'est pas raison

Mais le rapprochement que nous venons d'effectuer entre les deux modélisations sémiotiques est très loin, avouons-le, d'être satisfaisant. Notre hypothèse n'était d'ailleurs que provisoire. Si elle se justifiait au départ eu égard au propos général, à savoir l'actualité considérée en tant que pratique sociale — en premier lieu du point de vue des « producteurs d'actualité », et en second lieu du point de vue de leur destinataire —, c'est l'utilisation tensive de deux métatermes interactionnels, ajustement et programmation, qui a essentiellement suscité notre curiosité.

A bien y regarder, ces deux métatermes renvoient à des contenus conceptuels tout à fait différents, selon qu'on les envisage dans une perspective tensive ou dans la perspective originelle de la théorie des interactions. Pour ce qui est du régime de la *programmation* tel que défini par la socio-sémiotique, il semble en effet difficile de lui accorder une nature graduelle. Fondé sur un principe de stricte régularité, telle l'ébullition de l'eau qui ne se produit qu'à la température exacte et immuable de cent degrés Celsius — ni en-dessous, ni au-dessus —, la programmation ne rend compte que de phénomènes interactionnels automatiques ou automatisés et inéluctables qui ne sauraient connaître de modulations. Aussi pensons-nous que sur le schéma tensif que nous venons de voir, il ne peut s'agir, sur l'axe des abscisses, de divers degrés de programmation du sujet, fut-il « opérateur », mais plutôt des divers degrés de respect que celui-ci accorde à l'ordre et au contenu des phases de tel ou tel processus, phases prévues à l'avance (par exemple le suivi plus ou moins scrupuleux du mode d'emploi d'un objet, de la notice de montage d'un meuble en kit, des étapes successives d'une recette de cuisine, jusqu'au déroulé d'une cérémonie officielle ou religieuse, etc.). Plutôt que de programmation *stricto sensu*, il nous semblerait plus adéquat de parler de *conformité* dans la mesure où telle ou telle pratique sociale peut être plus ou moins conforme à la norme établie ou, disons, au canon qui en représente la réalisation théorique idéale.

²⁶ Adapté de J. Fontanille, « L'analyse des pratiques ... », *art. cit.*, p. 16.

Quant au concept d'*ajustement*, que la socio-sémiotique a établi de longue date²⁷ et dont elle donne une description rigoureuse et précise, son usage sur l'axe des ordonnées d'intensité nous semble ici tout à fait impropre dans la mesure où la compétence esthétique du sujet (définitoire de ce régime d'interaction particulier) n'est nullement prise en compte dans ce schéma tensif. Seule la dimension cognitive (interprétative et stratégique) est convoquée dans le corps de la description de la structure proposée :

Il nous faut (...) partir de l'hypothèse que toute pratique comprend une part d'interprétation, une dimension cognitive interne, (...) toute pratique comporte, par principe, une dimension stratégique intégrée (...), et elle [*l'organisation syntagmatique de la pratique*] implique toujours, au moins implicitement, une activité interprétative, qu'elle soit réflexive (on a alors affaire à une *auto-accommodation* ou « ajustement ») ou transitive, si elle se réfère à un horizon de référence typologique ou canonique (on a alors affaire à une *hétéro-accommodation*, ou « programmation »).²⁸

Or aucune de ces composantes n'entre dans la caractérisation du régime de l'ajustement, bien au contraire. Dénué de toute visée ponctuelle et instrumentale, il ne poursuit aucun objectif et échappe au calcul ainsi qu'à toute forme d'activité cognitive d'interprétation (réflexive en l'occurrence). Il ne saurait donc être assimilé à quelque forme de stratégie que ce soit (sachant que celle-ci relève plutôt du régime contraire, celui de la manipulation). Lorsque, par ailleurs, il est fortement question de « réglage en temps réel », de « pression régulatrice interne » et d'« auto-accommodation », nous ne pouvons pas ne pas songer qu'il s'agit plutôt de diverses manières de désigner l'« adaptation unilatérale »²⁹ du sujet aux paramètres situationnels de la pratique en cours. En termes interactionnels, cette adaptation unilatérale du sujet à l'autre (quel qu'il soit) relève clairement, pour le coup, du régime de la programmation, qui de fait, sous sa forme adaptative, se trouverait à sa place en ordonnée plutôt qu'en abscisse.

A la suite de cette mise au point terminologique, il est à présent certain que notre hypothèse d'homologation, en matière d'actualité, entre schéma tensif et modèle interactionnel est totalement invalidée. Cela du simple fait que la manière dont la sémiotique tensive emploie les métatermes de « programmation » et d'« ajustement », qu'elle emprunte à la socio-sémiotique, est qualifiable, si ce n'est d'abusive, à tout le moins de maladroite ou d'erronée.

Il n'en reste pas moins qu'un modèle tensif simple, si grossier soit-il, a pu utilement nous éclairer sur les grandes options de traitement de l'actualité traditionnellement adoptées par les médias et permis de souligner les spécificités que l'ère du numérique leur a imprimées. Quant au syndrome que la digitalisation à outrance a fait apparaître dans les pratiques médiatiques de certains de nos contemporains, si nous avons pu en rendre compte avec suffisamment de per-

27 Cf. E. Landowski, « Viagem às nascentes do sentido », in I. Assis da Silva (éd.), *Corpo e Sentido*, São Paulo, Edunesp, 1996.

28 J. Fontanille, « L'analyse des pratiques ... », *art. cit.*, p. 13 (les parenthèses et les italiques sont dans le texte).

29 Cf. E. Landowski, *Les interactions risquées*, *op. cit.*, p. 40.

tinence dans l'analyse et de précision dans la terminologie et les concepts, c'est plutôt grâce à la sémiotique des interactions.

Références

- AAdv, « Règles, régularité et création » (dossier), *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.
- Floch, Jean-Marie, « Le changement de formule d'un quotidien ; l'approche d'une double exigence : la modernité du discours et la fidélité du lectorat », in *Médias, expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, IREP, 1985.
- Fontanille, Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 1993.
- *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- « L'analyse des pratiques : Le cours du sens », *Protée*, 38, 2, 2010.
- « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Actes Sémiotiques*, 114, 2011.
- et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- Greimas, Algirdas J., « A propos du jeu », *Actes Sémiotiques - Documents*, II,13, 1980.
- Landowski, Eric, « Une sémiotique du quotidien (*Le Monde, Libération*) », *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989.
- « On ne badine pas avec l'humour ; la presse politique et ses petits dessins », *Humoresques*, 4, 1993.
- « Viagem às nascentes do sentido », in I. Assis da Silva (éd.), *Corpo e Sentido*, São Paulo, Edunesp, 1996.
- « Flagrantes delitos e retratos », *Galáxia*, 8, 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.
- « *Shikata ga naï* ou Encore un pas pour devenir sémioticien », *Lexia*, 11-12, 2012.
- « Accord, justesse, ajustement », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014.
- « Plaidoyer pour l'esprit de création », *Semiotika* (Vilnius), 16, 2021.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Entre l'ordre et le chaos : la précarité comme stratégie d'entreprise », *Actes Sémiotiques*, 116, 2013.
- Semprini, Andrea, *L'information en continu. France Info et CNN*, Paris, Nathan / INA, 1997.

Résumé : Dans nos sociétés de plus en plus digitalisées, les formes que prennent la nature, la diffusion et la pratique de consommation de ce qu'on appelle l'actualité sont infiniment plus complexes qu'au siècle dernier, au point même d'engendrer des syndromes comportementaux nouveaux. Pour en rendre compte, ce travail convoque deux perspectives sémiotiques distinctes, tensive et interactionnelle. Après un examen détaillé de leurs apparentes convergences (notamment terminologiques), nous montrons que si la tensivité permet de rendre compte des différentes stratégies de production médiatique et des tendances à l'œuvre aujourd'hui dans ce domaine, ce sont les régimes d'interaction et de sens qui, eux, ont capacité à délinéer avec plus de pertinence, de rigueur et de précision les logiques sous-jacentes à la dynamique des pratiques observables chez nos contemporains.

Mots-clefs : actualité, ajustement, information, médias, programmation, schéma tensif.

Resumo : Nas nossas sociedades cada vez mais digitalizadas, as formas que apresentam a natureza, a difusão e a prática do consumo do que chamamos "a atualidade" são infinitamente mais complexas que no século passado, a tal ponto que engendram novos síndromos comportamentais. Para dar conta deles, o presente trabalho convoca duas perspectivas semióticas distintas, tensiva e interacional. Após um exame detalhado de suas aparentes convergências (notada-

mente terminológicas), mostramos que, se a tensividade permite dar conta das diferentes estratégias de produção midiática e das tendências constatáveis neste domínio, são os regimes de interação e de sentido que permitem delinear com mais pertinência, rigor e precisão as lógicas subjacentes à dinâmica das práticas observáveis entre nossos contemporâneos.

Abstract : In our increasingly digitalized societies, the forms taken by the nature, diffusion and consumption practices of what is known as topical news are infinitely more complex than they were in the last century, to the point of generating new behavioural syndromes. With a view to better understanding this phenomenon, this article calls upon two distinct semiotic perspectives, tensive and interactional. After a close examination of their apparent convergences (particularly in terms of terminology), we show that while tensivity makes it possible to account for the various strategies of media production and the trends at work in this field today, it is the regimes of interaction and meaning that have the capacity to delineate with greater relevance, rigour and precision the logic underlying the dynamics of practices observable among our contemporaries.

Auteurs cités : Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Andrea Semprini.

Plan :

Introduction

1. Actualités « de toujours »
2. Actualités « du jour »
3. FOMO et JOMO
4. Du paradigme tensif au syntagme interactionnel
5. ... et retour

Conclusion : comparaison n'est pas raison

Recebido em 10/11/2024.

Aceito em 30/11/2024.

De la matière dans l'espace architectural. Comparaison syntaxique

Manar Hammad

Introduction :

Reconsidérer la place de la matière en sémiotique de l'espace

Eric Landowski m'a demandé quel discours tiendrait la sémiotique de l'espace à propos de la matière. Il est temps de déployer l'articulation de l'argument esquissé en 1989¹ : la matière architecturale reçoit les investissements modaux qu'y inscrit un sujet constructeur par une configuration spatiale qui articule de manière topologique la privatisation pragmatique et de manière projective la privatisation cognitive².

Avec du recul, on constate que la situation sémiotique présente implique deux écarts : une mise à l'écart initiale, un constat actuel d'incomplétude. En 1972, par le projet de *Sémiotique de l'espace* formulé en opposition aux projets de *Sémiotique de l'architecture* tentés par les porteurs d'un calque des structures linguistiques, nous érigeons l'espace en objet (MH 1979a, 1979b, 1983a, 2013³) sémiotique et nous écartions l'objet matériel construit. Par le même geste, nous affirmions la possibilité d'une analyse discursive du monde naturel, considéré comme une expression syncrétique dont l'unité est assurée par l'articulation du plan du contenu. Le plan de l'expression réunit l'espace, les bâtiments, les objets

1 M. Hammad, « La privatisation de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 4-5, 1989. — Par la suite, les références aux travaux de l'auteur sont indiquées entre parenthèses dans le texte par leur date de publication, les détails d'édition se trouvant dans la bibliographie finale. (Ndlr).

2 Idées réaffirmées dans (MH 2025, à par. 2).

3 Ainsi que Groupe 107, *Sémiotique de l'espace. Architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Paris, Gonthier, 1976, et B. Hillier, *Space is the machine*, Cambridge, Space Syntax, 2001.

et les hommes en mouvement. En portant l'attention sur l'espace du déplacement, nous écartions de la quête la matière du bâti.

Cinquante ans plus tard, force est de constater que la *matière* n'a été abordée que marginalement. Elle est reconnue comme support de l'investissement modal régulant l'accès conditionnel aux *espaces* traités comme objets de valeur, mais c'est tout⁴. Elle n'a pas été interrogée pour elle-même, mais pour autre chose qu'elle-même. La procédure est proprement sémiotique, mais la question de Landowski invite à interroger le manque entrevu. A le constater comme écart par rapport au projet initial qui supposait qu'on rendrait compte de la matière avec l'espace du mouvement. Ce qui n'eut pas lieu. Pourquoi ?

Deux raisons se profilent. La première est issue de la perspective initiale : l'intérêt pour l'espace du mouvement a perpétué la mise à l'écart de la matière, qui n'a pas été interrogée pendant la mise au point des outils d'analyse de l'espace. La seconde raison est liée à la compétence supposée du lecteur sémioticien : l'interrogation de la matière exigerait la mise en œuvre de concepts relevant du domaine des sciences physiques et de l'ingénieur. Nous tenterons de lever ces deux difficultés pour formuler une réponse.

Ainsi annoncée, l'entreprise ressemble au geste de Greimas dans *Sémantique Structurale* annonçant l'étude du discours énoncé débarrassé des passages marqués par l'énonciation. Une quinzaine d'années plus tard, il revint sur l'énonciation avec les outils élaborés sur l'énoncé. La mise à l'écart initiale avait joué un rôle heuristique.

La conception d'un point de vue synthétique capable de subsumer deux points de vue, correspondant à deux domaines sémantiques, ne va pas de soi. Abdus Salam reçut le Prix Nobel de Physique en 1979 pour sa contribution à l'unification des forces en physique nucléaire. Dans un article de 1980, il relate sa recherche de l'unification des forces⁵, passant par l'unification de particules de matière, ou par le changement de leur identification en termes de sous-composants. Il rappelle que Galilée, Newton, Maxwell et Einstein ont conçu, chacun à son tour, des perspectives épistémiques unificatrices capables de subsumer dans un même cadre des visions antérieures.

Nous tentons plus modestement une opération unificatrice dans un micro-univers sémantique limité, pour prendre en charge les approches séparées de l'espace et de la matière. L'entreprise n'est pas simple. Nous l'avons préparée par des essais exploratoires échelonnés examinant des relations entre les composantes du plan de l'expression : les espaces et les hommes (MH 2023a), les choses et les hommes (MH 2023b), la notion de force en relation avec la forme (MH à par. 2), le découpage de l'espace libre (MH à par. 3).

4 Cf. E. Landowski, « Éléments pour une sémiotique des objets (matérialité, interaction, spatialité) », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.

5 M. Abdus Salam, « L'unification des forces », in Paolo Budinich (éd.), *L'imaginaire scientifique. De la perception à la théorie à travers les images de la science*, Paris, Denoël, 1980.

Deux essais ont récapitulé l'état d'avancement de nos recherches en sémiotique de l'espace (MH 2013, 2022). Considérant la dépendance mutuelle entre un objet d'étude et la méthode qui l'étudie, nous avons fait varier dans l'objet de nos travaux les contextes géo-culturels (France, Italie, Syrie, Japon, Scandinavie), l'échelle (monnaies, édifices, villages, villes, régions), le temps (néolithique, âge du bronze, Antiquité romaine, débuts de l'Islam, haut Moyen Âge, croisades, époque contemporaine), le contexte social (succession, dons, commerce) et inventorié les qualités descriptives et modales nécessaires à la description. Enfin, nous avons interrogé les limites constatées (MH 2013) et les directions de développement. Ici, il sera question de matière dans l'espace.

1. Perspectives sémiotiques sur la matière dans l'espace architectural

La sémiotique de l'espace est construite sur une distinction première qui oppose à *l'espace libre* du mouvement *l'espace occupé* par la *matière impénétrable* (MH 1979a, 1979b, 1983). Elle présuppose des acteurs humains. Si le sujet mobile considéré avait été animal ou matériel, le domaine spatial étudié aurait été différent. Il en découle une conséquence majeure : la matière est définie par une modalité associée au sujet mobile : *ne pas pouvoir faire*. Initialement située sur la dimension pragmatique de l'interaction homme-matière, cette modalité s'avère pertinente sur la dimension cognitive : *ne pas pouvoir voir* (MH 1989a). Par conséquent, il n'y a pas lieu de s'étonner de constater sur le terrain (MH 1987, 1989b) que les configurations matérielles sont chargées des modalités qui régulent l'accès aux espaces. Cela découle de la définition même de la matière par rapport au mouvement. Il est plus remarquable de constater que les stratégies pragmatiques sont capables de projeter sur l'espace architectural modalisé (*privé, public*) des qualités descriptives telles que *pureté* (MH 1987), *sacralité* (MH 1998) ou *propriété* (MH 2023a, 2023b) et d'inscrire à l'échelle urbaine des charges sémantiques telles que *politique, religieux, militaire, économique* (MH 2010).

Avec du recul, constatons que la majorité des résultats obtenus en sémiotique de l'espace concerne l'organisation du plan du déplacement humain. La dimension verticale s'impose rarement (MH 1998). Dans tous les cas, la matière architecturale est immobile et inerte, alors que les objets sont mis en circulation par les hommes.

Pour examiner la matière en architecture, on quitte la perspective des hommes mobiles et on adopte le point de vue des constructeurs qui érigent des bâtiments. Bien qu'ils s'occupent de *clorre* les espaces avec des murs qui doivent tenir debout (un mur mal construit s'écroule), leur souci majeur est celui de *franchir* des espaces libres (avec des linteaux, plafonds, charpentes, voûtes) pour *couvrir* les espaces délimités. Les éléments de couverture doivent tenir au-dessus d'espaces libres ménagés pour la circulation ou pour l'usage. L'écroulement des toitures est un phénomène récurrent qu'on cherche à éviter. On oppose les éléments porteurs (murs, piliers, poteaux) aux éléments portés. Ils possèdent

tous un poids propre, ils sont soumis à des charges extérieures de vent, de pluie, de neige, de crues ou de tremblements de terre.

La construction est attestée dès l'apparition des villages au néolithique, où le souci de faire durer l'habitat supplanta la logique des campements légers de l'époque paléolithique (MH à par. 2). L'aspect duratif se traduit par la conservation de la forme, ce qui se décline en conservation de la *position* (ne pas tomber, ne pas bouger), conservation de la *forme propre* des éléments (ne pas rompre), conservation des *formes assemblées* (mur, baie, toiture). L'archéologie témoigne du fait que la stabilité des ouvrages a une durée limitée, et qu'on a beaucoup reconstruit. Nous ignorons les langues des populations anciennes, nous ne savons pas comment elles concevaient la matière et la construction, mais nous avons des traces de leurs ouvrages qui permettent de restituer des mécanismes syntaxiques témoignant de leur inventivité dans la recherche de solutions à l'aide de matériaux disponibles à proximité. Le transport des poutres sur une vingtaine de kilomètres est attesté au néolithique en Anatolie (Çatalhöyük), et par flottage sur plusieurs centaines de kilomètres en Syrie-Mésopotamie à l'âge du bronze.

On note sur le corpus archéologique la quasi-autonomie de la problématique constructive (dominée par les considérations de la matière pondérale) par rapport à la problématique du mouvement dans l'espace libre (dominée par les questions d'accès). Les deux catégories d'action impliquées (porter-franchir, circuler) ne sont présentes conjointement qu'en des occasions limitées (espaces centraux couverts, distribuant vers des espaces périphériques). Cette semi-indépendance explique *a posteriori* l'absence de la matière dans les analyses de sémiotique de l'espace.

La distinction entre éléments porteurs et éléments portés véhicule, de manière implicite, une catégorie *modale* : il est *nécessaire* que l'élément porteur soit *compétent*, capable de soutenir l'élément porté (*pouvoir faire*). On en trouve l'expression matérielle dans l'épaisseur des murs porteurs et dans le diamètre des poteaux. Le poids des éléments est perceptible lorsqu'il faut les soulever à bras pour les poser en place. On identifie sans risque d'erreur le poids⁶ comme *acteur* actif opérant *sur* la matière constructive (charges portées) et *dans* la matière même, puisque les éléments architectoniques possèdent un poids propre, même lorsqu'ils sont porteurs. Ils sont porteurs et portés.

Nous avons donc affaire à un univers pragmatique où l'*acteur* actif *poids* obère des éléments dotés de la *capacité modale de franchir* l'espace libre ménagé pour la circulation et l'usage, chargeant des éléments dotés de la *capacité modale de porter*. Le poids d'un élément assure sa stabilité lorsque l'élément est au sol, mais il le rend instable lorsqu'il est placé en hauteur. La *compétence* du poids n'est pas univoque et dépend de sa position dans l'espace, qui relève de la *forme* donnée à la matière.

En somme, le domaine sémantique de la matière est un espace pragmatique doté d'entités interactives modalisées. La description qualitative esquissée ici est

⁶ La notion de pesanteur n'est pas encore élaborée, nous y viendrons.

incomplète puisque les transformations n'ont pas été identifiées. Mais il est déjà clair que l'espace de la matière n'est pas totalement inerte comme le supposait l'hypothèse précoce, et qu'il est le théâtre d'interactions qui restent à décrire. Il ressemble déjà à l'espace libre du mouvement humain. Il conviendrait de comparer les acteurs de l'espace plein et ceux de l'espace libre, pour mettre en évidence leurs ressemblances et leurs différences. Ce sera l'objet du paragraphe 7. Pour déployer la comparaison, il est nécessaire d'explicitier les conceptions actuelles de la matière constructive et leurs prémisses récentes (§§ 2 à 5).

Le point de vue des constructeurs n'est pas seul à être projeté sur la matière architecturale. La littérature atteste au moins une autre perspective, dite esthétique⁷, inscrite sur la dimension cognitive et rattachée au spectateur. La tradition de Wölfflin y suppose des mouvements virtuels : les *formes* composites de l'architecture et de la peinture y sont posées comme *acteurs* disposant de la *capacité* de déplacement (s'approcher, s'éloigner) dans un espace sémantique où le spectateur joue le rôle de référence. La notion du *style* a été construite dans ce cadre. D'autres perspectives esthétiques sont aussi attestées, ayant en commun de ne prendre en compte que la *forme* des objets matériels, manifestée par la surface qui les sépare de l'espace libre du mouvement. Cet espace esthétique est le siège d'interprétations symboliques mettant en œuvre des stratégies discursives que nous n'avons guère étudiées, car elles n'ont pas d'incidence immédiate sur les circulations de l'homme dans l'espace ou de l'espace parmi les hommes. Malgré les qualités descriptives et modales manifestées par les acteurs des espaces esthétiques, cette perspective semble autonome par rapport à l'espace du mouvement et par rapport à l'espace matériel dominé par la question pondérale. C'est pourquoi elle n'apparaît pas dans les analyses sémiotiques de l'espace architectural.

Après la comparaison des perspectives qualitatives projetées sur l'espace architectural, nous analysons la perspective quantitative appliquée de nos jours à l'espace matériel construit. Or les conceptions des ingénieurs n'ont pas été créées d'un coup de baguette. Nous restituons leur élaboration à partir du dix-septième siècle. La narration qui suit est informée par la fin du parcours cognitif (état actuel des idées) : elle retient les éléments restitués par une chaîne de présuppositions. Stephen Timoshenko, choisi comme représentant des idées actuelles sur le traitement de la matière (§4), met en œuvre les concepts de *force*, de *contrainte* et de *forme*. La notion de force fut mise au point hors de la matière par Galilée, Kepler et Descartes (§2). La force est introduite dans la matière par Boyle et Hooke (§3). Ce résumé ne prétend pas faire l'histoire des sciences mais tirer de celle-ci des éléments sémantiques pour expliciter les composantes et opérations syntaxiques utilisées dans la mise en œuvre de la matière constructive.

7 H. Wölfflin, *Principles of art history. The problem of the development of style in later art*, New York, Dover, 1950.

2. Aux origines de nos idées sur la matière : la force externe proposée par Galilée

Au XVII^e siècle, quelques philosophes-mathématiciens-astronomes (Kepler, Galilée, Descartes) élaborèrent une nouvelle approche de la physique (MH à par. 2). La perspective était mécanique dans la description du mouvement de corps solides tels que des planètes, des pendules, des billes en chute libre. Contrairement à l'habitude des philosophes antérieurs, ils ne posaient pas la question de la *cause* du mouvement mais celle de sa *description*. Kepler calcula la trajectoire de la planète Mars et sa vitesse aréolaire, Galilée et Descartes calculèrent la vitesse du corps en chute libre. Dans ces descriptions, le corps mobile est postulé solide et indéformable, et ce qui le met en mouvement est appelé *force*. Nous trouvons une formulation récente de cette idée dans le traité de physique de Georges Bruhat⁸ :

La Mécanique a pour objet l'étude des mouvements (...) que subissent les corps sous l'influence des diverses causes qui peuvent agir sur eux ; nous verrons que ces diverses causes peuvent être représentées, au point de vue de leurs actions mécaniques, par des grandeurs qui sont toutes de même nature, et qu'on appelle des *forces*.

La force est extérieure à l'objet, elle le met en mouvement. Elle se manifeste sous la forme de diverses causes qui n'intéressent pas le mécanicien. Un sémioticien reconnaît dans le binôme *force-corps* une réalisation figurative des notions *actant sujet* et *actant objet*. Les astronomes Kepler et Newton s'interrogèrent sur la nature des forces qui s'exerçaient à distance sur les corps célestes, mais cela n'entra pas en ligne de compte dans leurs calculs descriptifs. Il suffisait que les calculs soient vérifiés par la réalité.

Le corps matériel n'est pas interrogé sur sa forme. Galilée et Descartes lui attribuent une *inertie*, Newton lui attribue une *masse*. Ces travaux ne nous apprennent rien sur la *matière* elle-même, qui n'est pas plus interrogée que la *force*. Nous apprenons des choses sur le *mouvement* des corps dans l'espace. En somme, cette perspective est extérieure à la matière comme elle est extérieure à la force⁹. Elle est importante car elle introduisit la notion de force dans le domaine scientifique, avant qu'elle ne soit utilisée pour explorer l'intérieur de la matière.

Dans ce discours, l'absence d'un sujet doté de volition fait que les éléments de la nature obéissent à des *lois* qui leur imposent un *devoir faire* dont la seule origine est la Nature¹⁰.

⁸ G. Bruhat, *Mécanique*, Paris, Masson, 1961, p. 40.

⁹ La matière occupe une portion d'espace, elle a un extérieur et un intérieur.

¹⁰ Les implications non dites, découlant de l'absence de la figure de Dieu, ne nous concernent guère ici.

3. La transformation des idées sur la matière : les perspectives internes

Deux ensembles de données chargées de sens véhiculent des manières de penser attribuant à la matière un espace intérieur, sans remettre en cause son caractère impénétrable et opaque. Il s'agit d'ouvrages ou constructions d'une part, et de publications de philosophes de la nature d'autre part.

Prenons le corpus non verbal. L'archéologie impose à notre attention des données où nous repérons les prémices d'une pensée de constructeurs attribuant à la matière des *capacités*, celles de *porter* des charges et de *franchir* l'espace. Quelques pyramides et ziggurats offrent l'illustration de l'écrasement des matériaux sous le poids propre de l'empilement. Ceux qui formèrent des briques ou taillèrent des pierres pour les élever se sont posé la question de savoir si leurs matériaux seraient *capables de porter* les empilements auxquels ils donnaient forme. Les blocs assemblés en chevrons pour former un dispositif de décharge au-dessus de la galerie d'entrée de la Grande Pyramide de Giza présupposent une interrogation sur la *capacité de la pierre à franchir l'espace* entre des supports latéraux. La pente des talus stables était connue au bord des canaux : elle caractérise la *capacité de la terre meuble* (ou des granulats) à *rester en place* lorsqu'on l'empile sur elle-même (ou sur eux-mêmes). Nous restituons avec précaution, à partir des éléments qui nous sont parvenus, des hypothèses postulant que la *matière possède une compétence et que quelque chose à l'intérieur* de cette matière assure ladite compétence. Nous y reviendrons.

En renversant sur un récipient un tube de verre rempli de mercure, Torricelli mit en évidence en 1643 un espace vide au haut du tube, déclenchant une discussion sur la possibilité du *vide* dans un monde *plein* de *matière*. Cela fit monter Blaise Pascal sur la Tour St Jacques avec un baromètre, et envoya son beau-frère Périer sur le Puy de Dôme pour une expérience similaire. Les hémisphères de von Guericke en 1654 imposèrent de considérer l'air comme *matière exerçant une pression*. Dès 1660, Robert Boyle faisait des expériences sur l'air raréfié¹¹ dans un vase en verre transparent où il introduisait une bougie, un oiseau, une souris. En conséquence, il affirma *l'élasticité* de l'air. Cette matière transparente (accessible au regard) et pénétrable (accès physique) avait un intérieur où se mouvaient des particules. On discutait de leur nature, de leur mélange, de leurs vibrations. Dès 1678 Robert Hooke publiait *De Potentia Restitutiva* décrivant l'élasticité de ressorts en acier ou en laiton : il était passé de l'air transparent et pénétrable à des métaux opaques et impénétrables¹². Leur matière était *élastique* comme l'air : elle pouvait reprendre sa forme initiale après déformation. Il y imaginait des particules vibratoires analogues à celles de l'air. La matière n'était plus une entité inerte et passive, elle était dotée d'une *capacité restitutive*. A la force exer-

11 S. Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan and the air pump*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

12 R. Hooke, *De Potentia Restitutiva*, Londres, Royal Society, 1678.

cée de l'extérieur répondait une force intérieure en sens contraire. Il était passé de la perspective externe de Galilée à une perspective interne déléguée à un observateur virtuel placé dans la matière impénétrable¹³. Dans une expérience célèbre¹⁴, Hooke soumettait une barre de métal à des forces de traction de plus en plus grandes, décrivait son allongement, et continuait jusqu'à provoquer la rupture de la barre sous la charge. Grâce à une courbe consignait la valeur des allongements en fonction de la charge, il définissait le domaine de la *déformation élastique* (réversible), distingué du domaine de la *déformation plastique* (irréversible) précédant la rupture lors du dépassement de la *capacité de cohésion* de la matière.

Revenons aux constructeurs. Auguste Choisy montre que le passage de l'architecture romane à l'architecture gothique implique une réflexion sur la *circulation des charges* dans la matière¹⁵. L'idée de base est celle de la *transmission* de la charge : lorsqu'on pose une pierre sur une autre pierre reposant sur le sol, la pierre du bas transmet au sol la charge de la pierre supérieure. Et ainsi de suite lors d'un empilement. Les bâtisseurs de Notre-Dame de Paris ont conservé, dans les assises des fondations, l'ordre vertical des pierres extraites de la Montagne Ste Geneviève : les pierres qui étaient au bas de la carrière, et qui portaient les charges les plus fortes, furent placées au bas des fondations pour porter les charges constructives cumulées.

Les voûtes gothiques font reposer leurs voûtains¹⁶ sur les arcs qui les limitent et qu'on appelle *nervures*. Le poids des voûtains est une charge pour les nervures, cette charge est *descendue* dans des colonnettes qui se prolongent jusqu'au sol. La disposition des piliers en faisceaux de colonnettes différenciées mais solidaires exprime dans la matière la transmission des différentes charges entre la voûte et le sol.

La même manière de penser est exprimée en Iran (Ispahan), en Afrique du Nord (Tlemcen) et en Andalousie (Cordoue, Tolède) par des arcs croisés portant des coupes nervurées. Leurs constructeurs ne connaissaient pas la notion de force introduite par Galilée, mais ils connaissaient les charges pondérales qu'ils hissaient et faisaient tenir en hauteur. La variation de courbure des coupes byzantines, en Syrie et à Constantinople, montre que leurs constructeurs tâtonnaient pour placer la matière là où portaient les charges, avec plus ou moins de bonheur puisque de nombreuses coupes se sont effondrées (celle de Sainte Sophie en particulier). L'élégance de l'arc parabolique du palais sassanide de Ctésiphon montre que certains constructeurs sont parvenus expérimentalement à une solution efficace qui survit à l'agression des éléments et des hommes. Les charges y passent.

13 Il faudra attendre 150 ans pour qu'Ampère verbalise un tel débrayage avec son Bonhomme. (MH 1985).

14 Cf. S. Timoshenko, *Résistance des matériaux* (1911), Paris, Dunod, 1968.

15 A. Choisy, *Histoire de l'architecture*, Paris, Gauthier-Villars, 1899 (rééd. Paris, Vincent et Fréal, 1954).

16 Élément de voûte, habituellement triangulaire. Une voûte gothique est faite en assemblant des voûtains.

Les contreforts des églises romanes et les arcs-boutants des églises gothiques témoignent du placement de la matière à l'endroit où le constructeur suppose le *passage* des charges. Une explication est nécessaire pour clarifier la transition de la notion de *transmission* des charges à celle de leur *passage*, car cela suppose un changement de point de vue. Lorsque la pierre du bas transmet au sol la charge reçue de la pierre qui la surmonte, c'est la pierre qui travaille. Rien n'impose de la considérer comme un espace. Mais lorsqu'on dit que la colonnette transmet au sol une charge reçue du voûtain par l'intermédiaire de la nervure, on change d'échelle et on fait apparaître une *circulation* de la charge à travers une succession de claveaux et de tambours matériels. La charge est devenue une entité traversant la matière d'une certaine manière. Le paragraphe 4 décrit la vision des ingénieurs à ce propos. Mais on peut penser cela en termes matériels. Imaginons un tube horizontal rempli d'une suite de billes ayant le diamètre interne du tube. Lorsqu'on introduit une bille supplémentaire à une extrémité, une autre bille sort à l'autre extrémité. Ce n'est pas la même bille, mais une bille semble avoir parcouru le tube entier. C'est ainsi que la *transmission* de proche en proche du mouvement d'une bille prend l'allure d'une *propagation*, ou *circulation* à travers la matière pleine. Les constructeurs d'Orient et d'Occident ont supposé la transmission des charges dans la matière de leurs constructions avant l'élaboration de la notion de force par Galilée ou l'expérience de traction de Hooke. Nous en avons l'expression non verbale, sans avoir les écrits correspondants.

L'épaisseur donnée aux murs, aux piles, aux colonnes et aux poteaux prouve que les constructeurs prévoyaient de la matière en *quantité* suffisante pour *recevoir* les charges sans subir d'écrasement. Les éléments qui n'avaient pas été assez pourvus en matière se sont écrasés déjà. En traction, les cordes doivent avoir une section correspondant à la charge qu'elles hissent, sinon la corde se rompt. Une corde ou une chaîne tendue entre deux points sans charge, sous son propre poids, dessine en l'air une courbe dite *caténaire*. Les mathématiciens n'ont su la décrire qu'après la mise au point du calcul différentiel et intégral. Pour les constructeurs et les physiciens, la caténaire était un cas d'école : s'il y a des efforts à l'intérieur de la matière, ils ne pouvaient que *passer* dans la corde ou dans la chaîne, puisqu'il n'y avait pas de matière ailleurs. Dès 1675, Robert Hooke s'y est intéressé. Il écrit : « Ut pendit continuum flexile, sic stabit continuum rigidum inversum », soit l'équivalent de « De la même façon que pend un fil flexible, s'élève l'arche rigide, mais de manière inversée ». Autrement dit, il adoptait le mode de pensée constructif de la circulation des charges et disait qu'on peut inverser la forme de la caténaire pour élever une voûte. Comme on ne savait pas tracer une caténaire, Christopher Wren en traça une approximation avec une parabole cubique pour ériger la coupole de St Paul de Londres. Gustave Eiffel traça une caténaire pour le profil de sa Tour. Frei Otto perfectionna cela en 1971 au stade de Munich avec des membranes tendues inspirées des toiles d'araignée¹⁷.

17 F. Otto, *Tensile structures, cable structures*, Cambridge, MIT Press, 1969.

Lorsque les constructeurs imaginent les forces circuler dans la matière, ils supposent des formes architecturales sans déformations. Lorsque les physiciens appliquent des forces à des corps solides, ils observent des déformations élastiques et un équilibre entre forces externes et forces internes. Les deux groupes partagent la vision d'une matière possédant une forme dans un espace où circulent des entités actives (charges, forces) non humaines. Une génération d'ingénieurs mathématiciens (Belidor, Monge) fit la synthèse des deux courants de pensée (§4). Clôturons en revenant à l'expérience de traction de Hooke et à l'introduction de la notion de *contrainte* dans la matière.

L'allongement de la barre soumise à une charge de traction dépend non seulement de ladite charge mais aussi de la section¹⁸ de la barre et de la nature du métal. Hooke proposa de rapporter la charge à l'aire de la section de la barre, pour obtenir une grandeur comparable au poids de l'air sur la surface du mercure dans l'expérience de Torricelli. Alors que le rapport du poids à la surface définit une *pression*, le rapport de la force de traction à la section définit une *contrainte* décrivant un état de *tension* au sein de la matière. On rapporte cette contrainte à la cohésion entre particules matérielles.

L'allongement est un *changement de forme*. La déformation du corps solide soumis à l'action de forces dépend des *points d'application (positions)* et des *directions d'application* des forces : le corps se raccourcit lorsque des forces convergentes le compriment, se tord lorsque deux forces contraires écartées exercent un couple de rotation perpendiculaire à l'axe, fléchit sous l'action de forces parallèles et écartées situées dans le plan de l'axe. La *contrainte* peut être définie pour chacune de ces *configurations de forces dans l'espace*. Autrement dit, la contrainte décrit *l'état* de la matière ou sa *réaction* en fonction de la *forme d'application* des forces sur la *forme du corps*. La déformation du corps est proportionnelle à la contrainte dans le domaine élastique, le facteur de proportionnalité dépend de la nature du corps : c'est son *module d'élasticité*. L'expérience de Hooke sur la barre en traction sert de base à la construction du corps de savoir qu'on appelle la résistance des matériaux (§4).

Contrairement à la mécanique du mouvement, où les forces déterminantes sont extérieures au corps matériel, la mécanique des déformations de la matière est dominée par les notions de *force* et de *contrainte* internes. La déformation présuppose que le corps n'a pas été mis en mouvement, mais on peut combiner mouvement et contrainte pour calculer et le déplacement et la déformation. Henri Poincaré exprime en 1892 un point de vue synthétique¹⁹ :

La théorie de l'élasticité a pour objet l'étude des déformations des corps sous l'action des forces. De même qu'en mécanique, nous distinguerons une partie cinématique et une partie dynamique. Nous commencerons par étudier les déformations au point de vue cinématique, c'est-à-dire sans nous occuper des causes qui les produisent. (...)

¹⁸ Section droite perpendiculaire à l'axe de traction, pour être précis.

¹⁹ H. Poincaré, *Leçons sur la théorie de l'élasticité*, Paris, Georges Carré, 1892.

Il y a un très grand nombre de théories de l'élasticité. Elles peuvent se ramener à deux classes : dans la première, nous rangerons les théories fondées sur des hypothèses moléculaires ; dans la seconde, celles dont les auteurs ont cherché à s'affranchir de toute hypothèse sur la constitution intime des corps ; ces dernières théories sont en général basées sur la thermodynamique. (...)

Ces molécules se comportent par suite comme des points matériels sur lesquels s'exercent des forces ; parmi ces forces, nous distinguerons les forces extérieures et les forces intérieures, c'est-à-dire celles qui résultent des actions des molécules les unes sur les autres.

4. La perspective des ingénieurs constructeurs

Considérons l'ouvrage *Résistance des matériaux*²⁰ de S. Timoshenko, représentatif d'une manière de penser. Il ne décrit pas la matière comme un physicien, il ne la vise pas comme fin à l'instar d'un ingénieur des mines²¹, il propose de l'utiliser pour construire dans une perspective utilitaire. Le constructeur choisit des matériaux et les assemble pour réaliser un ouvrage aux fonctions prédéfinies. Pour ce faire, la connaissance des qualités internes de la matière est nécessaire. Le traité commence par l'expérience de Hooke sur une barre en traction. La structure interne de la matière est brièvement évoquée pour situer la perspective d'un constructeur qui travaille dans le domaine d'élasticité :

Un corps matériel se compose de petites particules ou molécules entre lesquelles agissent des forces. Ces forces moléculaires s'opposent au changement de forme du corps que tentent de créer les forces externes. Sous l'action des forces externes, les particules du corps se déplacent jusqu'à ce qu'un équilibre s'établisse entre les efforts externes et internes. Le corps est alors en état de déformation. (...) L'élasticité est la propriété physique d'un corps de reprendre sa forme initiale après suppression de la sollicitation.²²

L'ingénieur conçoit et calcule un ouvrage avant la réalisation : la conception actualise un programme virtuel en fonction de charges prévues. Une forme initiale est imaginée, la forme et les dimensions sont ajustées pour leur résister. Le *choix de la forme de l'ouvrage* conditionne le positionnement des forces internes issues de l'application des forces externes. Le *dimensionnement* des pièces détermine leur *capacité* à supporter les forces internes par la quantité de matière adéquate (dotée d'un coefficient d'élasticité idoine) pour équilibrer les forces externes appliquées. L'objet résultat est censé remplir sa fonction dans les conditions admissibles d'élasticité. Un coefficient de sécurité est appliqué pour tenir compte des variations imprévues des efforts supposés²³.

20 Version française, 1968, *op. cit.* Version anglaise : *Strength of materials*, 1934. La première version, russe, est parue en 1911. L'ouvrage, traduit en 36 langues, continue à servir dans les écoles d'ingénieurs.

21 Dans l'industrie minière, une matière première est repérée, extraite, concassée et triée avant de subir des traitements chimiques et/ou thermiques. La matière obtenue est une fin. Des constructeurs en feront un moyen.

22 S. Timoshenko, 1968.

23 Une éthique du rendement domine le processus : il convient de répondre au programme au moindre coût.

L'ouvrage à construire n'est pas une fin en soi, il joue le rôle de *moyen* dans un programme plus étendu et fonctionne comme *sujet délégué* porteur de modalités (devoir faire, pouvoir faire). Dans cette perspective, les charges externes appliquées figurent *l'anti-sujet*. La réussite de la performance est la survie durative de l'ouvrage ou de la pièce constructive : il (ou elle) conserve sa forme. L'échec est la rupture de l'ouvrage : il perd sa forme. Enchâssée dans le programme constructif, *la matière est un moyen pour réaliser le moyen* qu'est l'ouvrage.

Dans cet enchâssement, la pièce constructive est un espace plein doté de forme, sur lequel s'appliquent des forces externes. La *configuration des forces, des formes et de l'élasticité* fait que *l'état* de la matière en un point donné est défini comme une *contrainte* positionnée au sein du volume²⁴. A un changement de position du point correspond un changement de valeur de la contrainte. Si on considère la pièce constructive dans son ensemble, on y observe une *variation de la contrainte en fonction de l'espace*. Il n'est pas question de temps, il ne s'agit donc pas d'un mouvement mécanique au sens où Galilée l'a défini. Mais cette variation d'une grandeur dans l'espace se manifeste comme la *propagation* d'un phénomène dans la matière. La contrainte se propage sans transport de matière, à la manière d'une onde dans l'air ou dans l'eau. Une interprétation thermodynamique en termes d'énergie est possible, mais elle n'est pas nécessaire pour la description, ni pour le calcul. Depuis 1890 les mathématiciens appellent *gradient* une telle variation dans l'espace. Auparavant, ni le concept de gradient ni sa désignation n'étaient verbalisés. Le champ gravitationnel, les champs électrostatique et électromagnétique déploient dans l'espace des gradients de forces (F) variant en orientation et en intensité. Les charges constructives déploient dans les ouvrages des gradients de contraintes (F/S) variant en orientation et en intensité. Lorsqu'on dit *propagation*²⁵ de la contrainte, la variation statique est vue comme situation dynamique. *Les constructeurs appellent cela circulation des forces*.

Lorsqu'un ingénieur dessine les courbes de variation de l'effort tranchant ou du moment fléchissant dans l'espace d'une pièce constructive, il trace une représentation graphique de la variation scalaire de la contrainte. La courbe tangente aux vecteurs représentant la contrainte est appelée *fibre* dans la matière. D'Arcy Thompson a montré, sur des coupes d'os de fémur, que les fibres calcaires de l'os s'alignent le long des courbes du gradient des contraintes²⁶ : l'organisme vivant s'adapte pour être efficace. Un bloc de plexiglas soumis à des efforts et traversé par une lumière polarisée visualise par des irisations colorées les variations des contraintes dans l'espace.

24 Les procédures géométriques des physiciens et ingénieurs pour définir la contrainte sur une surface à deux dimensions reprennent les opérations mises en œuvre par les mathématiciens en topologie pour raisonner sur l'espace à trois dimensions. Cf. H. Poincaré, *La valeur de la science*, Paris, Flammarion, 1905.

25 Le terme *propagation* est introduit en 1622 à Rome pour la propagation de la foi. Le terme est adopté en 1690 en sciences physiques. Le phénomène dynamique désigné est celui de la transmission d'une entité non matérielle dans un milieu. Il convient à la description de la contrainte. Cf. *Dictionnaire Historique de la Langue Française*.

26 D'Arcy Thompson, *On growth and form*, Cambridge University Press, 1942. Trad. fr. *Forme et croissance*, Paris, Seuil, 2009.

Il existe une variété de contraintes *dans* la matière, correspondant aux *configurations* des forces *externes* appliquées au corps considéré. La connaissance de la forme de l'objet, des points d'application des forces, des directions d'application des forces et de leur intensité scalaire sont nécessaires pour la détermination du *type* de contrainte et pour le calcul de sa *valeur*. Nous avons évoqué au §3 les configurations de *traction*, *compression*, *torsion*, *flexion*, *cisaillement*. Ces types de contraintes déterminent des états de la matière constructive. Trois variables indépendantes y interviennent : *forces*, *forme*, *matière*. L'espace intervient de deux manières dans la détermination de la contrainte : par la forme de l'objet matériel considéré, par les positions et directions des forces appliquées à l'objet.

5. L'espace de la matière en perspective constructive

Reconsidérons la matière en son espace. Sa définition comme espace impénétrable à l'acteur humain restreint son domaine à ce qui est pertinent pour l'architecture²⁷. En somme, la matière présuppose deux variétés d'espace : un espace libre où elle est mise en mouvement à côté des acteurs humains, un espace plein qu'elle occupe²⁸. Les idées actuelles des constructeurs prennent leurs racines chez Galilée, Boyle et Hooke. Alors que Galilée considère des forces extérieures mettant les corps en mouvement, Boyle et Hooke postulent des forces intérieures aux corps matériels. Une perspective spatiale subsume l'étude du déplacement et celle de la déformation. L'élasticité et la plasticité de la matière sont définies dans l'espace comme transformations réversible ou irréversible. Le caractère impénétrable des corps solides ne constitue pas un obstacle intellectuel, on délègue par débrayage un sujet observateur au sein de la matière pour y reconnaître des forces et des contraintes²⁹. Les constructeurs ont adopté ce modèle et reconnaissent des gradients de variation des contraintes dans la matière.

La nature de la matière n'est pas interrogée, pas plus que la nature des forces. Une force, c'est ce qui met en mouvement un corps (dans l'espace libre) ou entraîne sa déformation (celle de l'espace plein)³⁰. La description mécanique n'a pas besoin d'autre chose. La force est une entité abstraite, construite, invisible. C'est une entité syntaxique définie par les actions dont elle est capable : elle est compétente, elle apparaît dans le rôle actantiel de Sujet. Les forces de réaction, comme celles des particules à l'intérieur des corps, ou celle du sol qui porte un ouvrage technique, remplissent le rôle d'Anti-Sujet. L'égalité des forces d'action et de réaction assure l'équilibre statique.

27 Dans cette perspective, matière et matériau de construction sont équivalents. Cela correspond à un état ancien de la langue. Cf. *Dictionnaire Historique de la Langue Française*. Il n'en serait pas de même dans une perspective physicienne ou minéralogique.

28 C'est la vision formulée par d'Alembert vers la fin du XVIII^e s., citée par Littré à l'entrée *espace*.

29 Le discours scientifique correspondant est objectivé par l'effacement du sujet observateur.

30 Les champs de forces électromagnétiques ne sont pas pertinents à l'échelle constructive retenue ici.

Sont visibles les figures matérielles véhiculant les forces invisibles : ouvrages posés sur le sol, pierres posées sur d'autres pierres, voûtes et charpentes, neige... Ces figures véhiculent des forces externes qui seraient autrement invisibles. Les forces internes, capables d'équilibrer les forces externes, sont invisibles mais dotées de la capacité de propagation dans la matière, dite circulation par commodité. Elles circulent là où l'homme ne peut pénétrer : ces catégories d'acteurs n'ont pas les mêmes compétences. L'expérience des voûtes et de la caténaire prouve que les forces constructives ne passent que dans la matière. *La matière est nécessaire à la propagation des forces mécaniques*³¹, le manque de matière entraîne l'effondrement des ouvrages. Lorsqu'on considère au sein de la matière une situation d'équilibre entre forces externes et internes, la matière apparaît comme un théâtre d'opérations, un espace d'interaction où les rôles actantiels des forces dépendent de la perspective adoptée (celle des charges, ou celle de la matière). Le corps solide élastique est le micro-univers sémantique considéré, les déformations (élastiques, plastiques) y manifestent l'action. Dans une perspective thermo-dynamique, elles permettent d'estimer le travail des forces, l'énergie dépensée ou emmagasinée.

Autrement dit, la matière est un espace considéré de deux points de vue différents. Comme espace objectivé, c'est un théâtre de forces, de déformations, de circulation d'énergie. Comme espace subjectivé, c'est un acteur délégué, investi de compétence selon le devoir et le pouvoir, destiné à *résister* positivement à une action externe (anti-sujet)³². Selon la perspective installée par l'action signifiante (productrice, interprétative), la matière est inerte et passive, ou active et sollicitée pour ses capacités élastiques.

6. Mise en parallèle : l'espace plein de la matière vs l'espace libre du déplacement

Les idées physiques des constructeurs ont commencé à prendre forme il y a quatre siècles, les idées en sémiotique de l'espace ont cinquante ans et dépendent d'une épistémé des sciences humaines vieille d'un siècle. Les deux parcours épistémiques ont été autonomes et demeurent indépendants. Néanmoins, ils déploient une syntaxe similaire³³ que nous comparons aux trois niveaux du parcours génératif proposé par Greimas.

Au niveau figuratif, l'espace libre est celui du déplacement des hommes, arrêtés à la matière impénétrable. Adaptée à l'échelle de l'architecture, cette

31 Les champs de forces de jauge (M. Abdus Salam, *op. cit.*) n'ont pas besoin de matière pour se propager dans le vide.

32 Si le point de vue du constructeur considère la forme d'un objet comme contribuant à construire la compétence résistive de ce dernier, la forme peut être vue sous d'autres perspectives pour être chargée d'effets de sens symboliques, culturels et contribuer à la formation des styles.

33 Ne perdons pas de vue que le parallélisme syntaxique est peut-être produit par la méthode analytique sémiotique, projetée par l'analyste sur le corpus spatial.

perspective ne prend pas en compte les gaz, les liquides, ni les granulats³⁴. Nous l'adoptons car nous ne visons pas la description de l'ensemble du monde physique, plutôt l'interprétation du monde de la vie quotidienne. Il en résulte deux micro-univers parallèles, en coexistence et interpénétration, relevant de deux perspectives épistémiques qui ne convergent pas. On y trouve, au niveau de la syntaxe de surface, des catégories d'acteurs différentes, ainsi que des transformations dotées de qualités propres. Si bien que l'observateur de l'espace libre ignore les qualités de la matière comme si elles étaient invisibles, et que le constructeur ne voit pas les interactions dans l'espace libre, comme si elles n'existaient pas. Hors des deux perspectives citées, la vision esthétique est autonome. Elle prend en charge les formes et les surfaces, non pas pour elles-mêmes mais pour autre chose qu'elles-mêmes. Il n'en reste pas moins qu'un présupposé commun organise ces perspectives de manière à *faire sens* dans l'espace ; il produit des résultats syntaxiques comparables. Ce qui suppose l'existence d'une perspective commune, une épistémé dominante que nous déployons au niveau syntaxique de surface.

Au niveau de surface, la scène est dominée par des acteurs et des transformations définis en interaction. Pour l'espace libre, le lecteur trouve des résultats dans les publications citées en référence. Résumons les points majeurs pour comparer avec l'espace de la matière. L'espace libre contient des hommes ainsi que d'autres êtres vivants et des objets susceptibles de mouvement. La compétence mobile de ces acteurs matériels a deux origines, externe et interne. L'origine externe est assurée par l'espace libre, sans lequel il n'y a pas de mouvement possible. L'origine interne attribue aux hommes vouloir et pouvoir, attribue aux choses devoir et pouvoir. L'architecture est un assemblage composite, servant et signifiant, investi de modalités projetées par des configurations matérielles.

Les analyses montrent que l'espace libre n'est pas réduit au rôle de circonscrit du mouvement des hommes et des objets. Il est découpé en parties (dites *topoi*) mises en circulation virtuelle dans l'espace social (MH 1979b, 1987, 1989b, 2003, 2008, 2013, 2022a, 2023a, 2023b). Il en résulte deux régimes de circulation en symétrie formelle : celle des hommes parmi les *topoi*, celle des *topoi* parmi les hommes. La première est réelle et symbolique, la seconde est virtuelle et symbolique. La concaténation des déplacements s'organise en parcours (MH 2008) manifestant deux modes de circulation : partitif, participatif³⁵. Les conditions de circulation des objets parmi les hommes déterminent la privatisation des espaces et des objets (MH 1989b), un régime ligatoire des dons et un régime libératoire de la propriété (MH 2023b).

34 Françoise Bastide a exploré cette direction. Cf. « Le traitement de la matière. Opérations élémentaires », *Actes Sémiotiques*, IX, 89, 1987.

35 Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

Pour l'espace de la matière, il n'y a pas de travaux déployant des résultats comparables : cela reste à faire. Il n'en reste pas moins que l'exploration présente résume la situation au niveau syntaxique de surface. Deux catégories d'acteurs sont occurrentes : des corps pleins matériels, des forces et des contraintes immatérielles. Les corps solides sont mis en mouvement par les forces externes, auxquelles ils opposent des contraintes internes qui les équilibrent. En l'absence de forces, l'inertie des corps assure leur stabilité : elle est constitutive d'une forme de compétence mécanique. Corps solides et forces sont dénués de vouloir, leur mouvement ou leur immobilité résultent d'un devoir attribué à la nature. Les configurations d'objets sont investies de modalités par les hommes qui se meuvent dans l'espace libre. Les objets matériels sont intégrés dans les régimes de circulation décrits en sémiotique de l'espace.

Dans l'espace de la matière, la circulation des forces et des contraintes revêt un aspect virtuel dit *propagation* : sans transport de matière, il y a transfert desdits acteurs. La propagation des forces et contraintes relève de la communication participative décrite par Greimas, déterminant des états de la matière en chaque point. Le module d'élasticité détermine la limite des changements d'état réversibles du domaine élastique. Lorsque cette limite de compétence élastique est dépassée, la déformation irréversible est dite plastique.

La consécution des deux descriptions résumées met en évidence une syntaxe actantielle dans l'espace libre comme dans celui de la matière pleine. Les acteurs ne sont pas les mêmes, leur visibilité non plus. Leurs déplacements sont déclinés en mouvement réel ou en propagation virtuelle. Nous avons entrevu ce parallélisme il y a plusieurs années, y faisant parfois allusion. Il était difficile à mettre en évidence, et encore plus difficile d'en parler à des sémioticiens qui ignorent la physique et la mécanique, ou à des ingénieurs qui ne connaissent pas la sémiotique. Les deux communautés ont peu de rapports et se perçoivent comme étrangères l'une à l'autre. Il nous semble que l'élucidation de la difficulté est acquise. Il reste au lecteur d'en juger.

Au niveau profond, l'opposition entre espace libre et espace matériel plein se résout en opposition entre Culture et Nature, puisque la sémiotique de l'espace relève d'une approche anthropologique du comportement, et que la résistance des matériaux relève des sciences physiques et mécaniques. Le vouloir caractéristique de l'Actant Sujet humain, relève de la Culture, alors que la matière dépourvue de vouloir et investie de devoir est placée dans le rôle de l'Actant Objet relevant de la Nature. Il est difficile d'en dire plus en cette étape exploratoire. En fouillant les espaces libre et plein, nous avons manifesté nos manières de penser, qui mettent en œuvre des notions syntaxiques comparables.

En guise de clôture

L'analyse menée n'est pas pleinement parvenue à mettre en place une perspective subsumant celle de l'espace libre du mouvement et celle de l'espace plein de

la matière. L'écart demeure sensible, et la ressemblance syntaxique mise en évidence peut être attribuée à la méthode sémiotique. Un sémioticien est certainement satisfait de cette ressemblance, où le modèle abstrait est le même alors que les manifestations figuratives varient en fonction du micro-univers sémantique étudié. Il n'en reste pas moins que nous ne voyons pas encore comment cela peut servir à mettre en place une analyse cohérente prenant en charge et l'espace et la matière. Notre tentative en ce sens sur un monument de Syrie se heurte à des difficultés. Cela ne veut pas dire qu'on n'y arrivera pas, mais cela ne va pas de soi. Il convient de tenter à nouveau. Notre essai intitulé « Entre architecture, sémiotique et physique, y a-t-il place pour la force comme outil descriptif ? » est sous presse. Écrit peu de temps avant le présent essai, il explore la rentabilité de l'idée de *force* en sémiotique de l'espace. La réponse négative donnée contribue à mettre en évidence l'écart épistémique entre les deux perspectives supposées.

Dans le Bonhomme d'Ampère (MH 1985), j'ai dégagé, en termes simples inscrits sur l'isotopie spatiale, les manières de penser des physiciens à l'égard du courant électrique et des phénomènes électromagnétiques. La question était moins complexe que celle de la matière constructive. J'ai essayé de suivre ici une stratégie graduée dans l'introduction des notions et dans leur mise en ordre logique pour restituer une « chaîne opératoire » cognitive (MH à par. 4). Je pourrai en évaluer l'efficacité en fonction de la réception par les lecteurs.

Bibliographie

- Abdus Salam, Mohammad, « L'unification des forces », in Paolo Budinich (éd.), *L'imaginaire scientifique. De la perception à la théorie à travers les images de la science*, Paris, Denoël, 1980.
- Bastide, Françoise, « Le traitement de la matière. Opérations élémentaires », *Actes Sémiotiques*, IX, 89, 1987.
- Boyle, Robert, *The general history of the air*, Londres, Awnsham & John Churchill, 1692.
- Bruhat, Georges, *Mécanique*, Paris, Masson, 1961.
- Choisy, Auguste, *Histoire de l'architecture*, Paris, Gauthier-Villars, 1899 (rééd. Paris, Vincent et Fréal, 1954).
- Galilée, Galileo, *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze attenenti alla Meccanica & i Movimenti locali*, Leida, Elsevir, 1638.
- Greimas, Algirdas J., et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Larousse, 1979.
- Groupe 107, *Sémiotique de l'espace. Architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Paris, Gonthier, 1976.
- Hammad, Manar,
 1979a : « Sémiotique de l'espace et sémiotique de l'architecture », in *A Semiotic Landscape, Panorama sémiotique*, Mouton, La Haye.
 1979b : « Définition syntaxique du Topos », *Actes Sémiotiques-Bulletin*, 10.
 1983a : « L'espace comme sémiotique syncrétique », *Actes Sémiotiques-Documents*, VI-27.
 1983b : « L'énonciation, procès et système », *Langages*, 70.
 1985 : « Le Bonhomme d'Ampère », *Actes Sémiotiques-Bulletin*, VIII, 33.
 1987 : « L'architecture du thé », *Actes Sémiotiques-Documents*, IX, 84-85.
 1989a : « La promesse du verre », *Traverses*, 46.
 1989b : « La privatisation de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 4-5.
 1998 : *Le sanctuaire de Bel à Tadmor-Palmyre*, Urbino, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica.

- 2003 : « Présupposés sémiotiques de la notion de limite », *Documenti di lavoro e pre-pubblicazioni*, 330, Università di Urbino.
- 2003 : *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner.
- 2008 : « Les parcours, entre manifestations non verbales et métalangage sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 111.
- 2010 : *Palmyre, transformations urbaines*, Paris, Geuthner.
- 2013 : « La sémiotisation de l'espace, esquisse d'une manière de faire », *Actes Sémiotiques*, 116.
- 2022a : « Sémiotique de l'espace : faire le point en 2022 », *Acta Semiotica*, II, 4.
- 2022b : « Interpréter la formation des villages néolithiques », *Actes Sémiotiques*, 126.
- 2023a : « De l'espace et des hommes : identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique », *Acta Semiotica*, III, 5.
- 2023b : « Des choses et des hommes : les prémices de la propriété des objets », *Acta Semiotica*, III, 6.
- à par. 1 : « Dimensions spatiales et sémantiques ».
- à par. 2 : « Entre architecture, sémiotique et physique, y a-t-il place pour la force comme outil descriptif ? »
- à par. 3 : « Scelllements à Tell Sabi Abyad, une perspective pour l'architecture et les récipients ».
- à par. 4 : « Des caches, des hommes et du sens, exploration des manières de faire ».
- Hillier, Bill, *Space is the machine*, Cambridge, Space Syntax, 2001.
- Hooke, Robert, *De Potentia Restitutiva*, Londres, Royal Society, 1678.
- Klein, Felix, *Le programme d'Erlangen* (1872), Paris, Gauthier-Villars, 1974.
- Landowski, Eric, « Éléments pour une sémiotique des objets (matérialité, interaction, spatialité) », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- Latour, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- Leroi-Gourhan, André, *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, 1943.
- « L'habitation magdalénienne n°1 de Pincevent près de Montereau (Seine-et-Marne) », in *Gallia préhistoire*, tome 9, fascicule 2, 1966.
- Otto, Frei, *Tensile structures, cable structures*, Cambridge, MIT Press, 1969.
- Poincaré, Henri, *Leçons sur la théorie de l'élasticité*, Paris, Georges Carré, 1892.
- *La valeur de la science*, Paris, Flammarion, 1905.
- Shapin, Steven et Simon Schaffer, *Leviathan and the air pump*, Princeton, Princeton University Press, 1985.
- Thompson, D'Arcy, *On growth and form*, Cambridge University Press, 1942. Trad. fr. *Forme et croissance*, Paris, Seuil, 2009.
- Timoshenko, Stephen, *Résistance des matériaux* (1911), Paris, Dunod, 1968.
- Wölfflin, Heinrich, *Principles of art history. The problem of the development of style in later art*, New York, Dover, 1950.

Résumé : La sémiotique de l'espace a été construite en postulant que l'espace libre, où les hommes construisent pour aménager le cadre de leurs déplacements, n'est pas un simple circonstant de l'action, mais plutôt une étendue découpée en parties discrètes entrant en conjonction et/ou disjonction avec les hommes. La reconnaissance du rôle syntaxique des parties d'espace (ou *topoi*) entraîne la mise à l'écart provisoire de la composante matérielle de l'architecture. L'analyse fait apparaître la matière comme lieu d'investissement de modalités déterminant l'action. Lorsque la matière est considérée pour elle-même, la perspective constructive s'avère dominante dans un monde soumis à la pesanteur. Certains éléments matériels sont porteurs, d'autres sont portés, alors que d'autres éléments franchissent les espaces libres réservés à l'action. Les propriétés physiques de la matière sont déterminées entre des forces extérieures, capables de

la mettre en mouvement ou de la déformer, et des forces intérieures qui équilibrent les charges extérieures. L'état interne de la matière est décrit comme une contrainte. Forces et contraintes se propagent à l'intérieur de la matière pleine, d'une manière qui rappelle le mouvement des hommes dans l'espace libre. Ce parallèle syntaxique est soumis à une analyse comparative.

Mots-clefs : contrainte, déplacement, espace, force, impénétrable, matière, propagation, syntaxe.

Resumo : A semiótica do espaço foi construída postulando que o espaço livre, no qual os homens constroem para organizar o quadro de seus deslocamentos, não é um simples circunstante da ação mas, antes, uma extensão articulada em partes discretas, em conjunção e/ou disjunção com os homens. O reconhecimento do papel sintático das partes de espaço (ou *topoi*) envolve a rejeição provisória do componente material da arquitetura. A análise faz aparecer a matéria como o lugar de investimento de modalidades que determinam a ação. Quando a matéria é considerada por si mesma, a perspectiva construtiva torna-se dominante num mundo submetido à gravidade. Certos elementos materiais são carregadores, outros carregados, ao passo que ainda outros atravessam os espaços livres pela ação. As propriedades físicas da matéria são determinadas entre forças exteriores, capazes de colocar a matéria em movimento ou de a deformar, e forças interiores que equilibram as cargas exteriores. O estado interno da matéria é descrito como uma tensão. Forças e tensões se propagam no interior da matéria densa, de um modo que relembra o movimento dos homens no espaço livre. Este paralelo sintático é analisado de maneira comparativa.

Abstract : The semiotics of space approach has been elaborated upon the postulate that free space, where people build in order to fit out an environment for their movement, is not a mere receptacle for action, but rather an expanse divided into discrete parts brought into conjunction and/or disjunction with people. Admitting a syntactic role for parts of space (or *topoi*) entails the provisional dismissal of the material component of architecture. Analysis leads to show that matter is a locus invested with modal values determining action. When matter is considered for itself, the constructive perspective appears as dominant in a world submitted to gravity forces. Some building elements are carriers or load-bearing, other building elements are carried, while some elements cross over spaces freed for action. Physical properties of matter are determined by external forces, able to set it in movement or to deform it, and by internal forces that balance external loads. The internal state of matter is described as constraint or stress. Forces and stresses are propagated inside full matter, in a manner that recalls the movement of people in free space. This syntactic parallelism is considered in a comparative manner.

Auteurs cités : d'Alembert, Robert Boyle, Auguste Choisy, Galilée, Algirdas J. Greimas, Robert Hooke, Henri Poincaré, Stephen Timoshenko.

Plan :

Reconsidérer la place de la matière en sémiotique de l'espace

1. Perspectives sémiotiques sur la matière dans l'espace architectural
2. Aux origines de nos idées sur la matière : la force externe proposée par Galilée
3. La transformation des idées sur la matière : les perspectives internes
4. La perspective des ingénieurs constructeurs
5. L'espace de la matière en perspective constructive
6. Mise en parallèle : l'espace plein de la matière /vs/ l'espace libre du déplacement

En guise de clôture

Recebido em 19/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Re-reading *Les interactions risquées*. Folds and potentialities of a semiotic classic, twenty years after

Franciscu Sedda

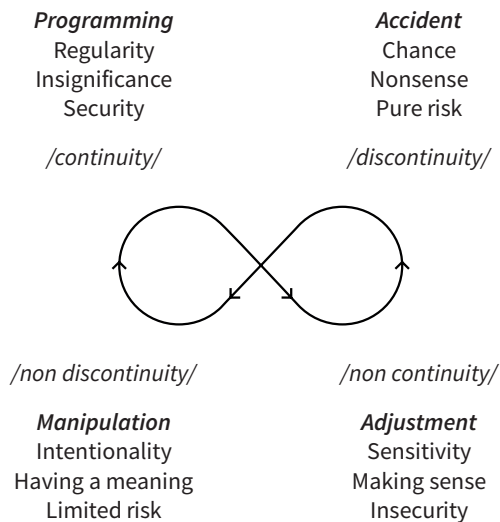
University of Cagliari

1. Successful books always run the risk of overshadowing themselves—their internal complexity, their nuances, their productive contradictions. This is why, after a few years, it is worth republishing them, so they can be reread with that sense of adventure and discovery capable of reigniting an intense engagement, rich in renewed pleasures and unexpected surprises. *Les Interactions Risquées* is one such book for semiotics. First published in 2005, its republication on *Actes* almost twenty years later serves (also) this purpose : not only to give it broader circulation but also to allow it to be read anew¹.

A proof to its success are the various translations of the volume². Even more significant, however, is the extensive use of the model at its core by an international community of researchers : “Landowski’s roller coaster”, as students often call his elliptical schema, deliberately or not associating it with other great totemic diagrams—such as “Peirce’s triangle”, “Greimas’s square”, or “Lotman’s sphere”—which serve as both an introduction to and a reduction of the dynamics of semiosis.

1 *Les interactions risquées* (henceforth *LIR*), *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 101-103, 2005, 108 p. Republished online in *Actes Sémiotiques*, 131, 2024. The present article is an English translation (partly updated) of F. Sedda, “Relire *LIR*”, *Actes Sémiotiques*, 131, 2024, which accompanied this republication.

2 *Interacciones arriesgadas*, Lima, Fondo Editorial de la Universidad de Lima, 2009 ; *Rischiare nelle interazioni*, Milan, FrancoAngeli, 2010 ; *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014 ; *Prasmė anapus teksto. Sociosemiotiniai esė*, Vilnius, Baltos lankos, 2015.



2. This seemingly playful reference to the way students grasp models has a serious side : in the extensive appropriation of a new idea, a translational mechanism is set in motion that trivialises its content. This simultaneously facilitates the practical dissemination of the model while also increasing the risk of its theoretical dilution³. What is gained in breadth risks being lost in depth.

The expansive impact of the “syntactic model of regimes of meaning and interaction”⁴, as Landowski has recently redefined it, is evident in two key aspects : first, its transnational testing—primarily in Europe and South America—which inevitably exposed it to local interpretations and appropriations shaped by the intellectual debates and cultural sensibilities animating the various semiospheres it encountered and permeated. Second, its application by both seasoned scholars and younger researchers far beyond the objects most prominently discussed by Landowski in the volume (such as face-to-face interactions, conversation, dance, war), extending to new or seemingly distant phenomena such as metropolitan experiences, online virality, Covid, tourism practices, political populism, and more.

Our assessment, let us state this upfront, is that this extensive use has not worn out the content of the volume. On the contrary, it has repeatedly tested, revealed, and deepened various zones of intensity within Landowski’s reflections. The content of the volume has thus been subjected to a positive critique, one that has generated reinforcements, integrations, revisions, and developments.

Certainly, extensive use can lead to a certain degree of wear. And a mechanical—programmed !—application of the model can result in artificial outcomes that say little about the reality being investigated and contribute even less to the

³ A dynamic that can reach forms of perversion : see, in this sense, J.M. Lotman (*Cercare la strada*, Venezia, Marsilio, 1994, p. 76), who, while developing the idea, exemplifies it through the misunderstanding of Nietzsche’s philosophy by Nazism.

⁴ A definition in which the idea of a regime, as a dynamic and productive mechanism, must not take a back seat to the ideas of meaning and interaction.

validation or further development of the model itself. However, this extensive application can also foster variation through repetition, a continuous adjustment of and with the model : a reiterative yet sensitive and experimental application capable of generating intellectual satisfaction and significant theoretical advancements.

If the repeatability of an experiment holds such great scientific value, the repeated use of a semiotic tool can enhance its observational power. After all, Landowski himself has taught us about the pleasure and the epistemic value of habit⁵—of becoming accustomed to a practice (including an analytical one) that one cherishes and eventually incorporates into one’s way of thinking and working.

3. The attentive reader will have already guessed that, given these premises, the author of this text finds himself caught in an awkward situation : should he introduce the text for the novice, thereby reinforcing the push toward the simplification of its content ? Or should he attempt to convey its full complexity, running the risk of reenacting Borges’s *Pierre Menard*, who rewrites *Don Quixote* word for word ?

A third possibility would be to point out the developments sparked by *LIR* and how these have fed back into the model itself—a challenging but plausible task, were it not for the fact that this has already been done, with far greater authority and expertise, by Landowski himself !

In several highly valuable essays⁶, Eric has indeed adopted a mode of working that, perhaps romanticising it slightly, seems to me to have been at the core of the Parisian seminar led by Algirdas Greimas : proposing a model to one’s peers, putting this hypothesis on the functioning and analysis of meaning to the test of a community and as wide a range of cases as possible, and then revisiting one’s hypothesis by reading and “taking seriously” what others have done with that model.

A lesson in ‘method’ that we deem crucial to emphasise, because in an era of compulsive and often erratic intellectual productivism, Eric Landowski’s willingness to fully take charge of what others were doing with his model speaks to a potentially outdated yet fruitful approach to research, which involves both a distinctive practice and the definition of a collective identity. An attitude, that of constructing effective semiotic tools in a dialogical and shared way, capable of responding to the question of meaning that comes from the phenomena to be investigated, which seems to us the ‘distinctive feature’, to be preserved and updated, of the semiotic practice, whatever faith in a specific semiotic school is professed.

5 See “Pour l’habitude”, in E. Landowski, *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, P.U.F., 2004, pp. 149-158.

6 E. Landowski, “Complexifications interactionnelles”, *Acta Semiotica*, I, 2, 2021 ; id., “Le modèle interactionnel, version 2024”, *Acta Semiotica*, IV, 7, 2024.

4. Returning to *LIR* thus implies, for us, reflecting on the text while reflecting on the reflection that Landowski has been conducting following the many analyses that have been proposed on the basis of his work. At the same time, it involves delving into its folds, perhaps into those parts of *LIR* that have been forgotten or underestimated, whose relative value emerges precisely by observing what has or has not been utilised from the model over the years. In other words, one is driven toward a discussion that is both increasingly *meta*- and increasingly *intra*- : a dialogue that, on the one hand, takes into account other re-discussions of the model—including those carried out by its own author—and, on the other hand, penetrates the fabric of *LIR*, its concepts, and its structure.

A useful starting point for this complex and delicate work, which we will carry out here in an incomplete and partial way, tied to our specific relationship with the work, is the possibility of grasping the philosophy or, if preferred, the underlying ideology of *LIR*. In the introduction to the volume, Eric Landowski clearly underlines that every model carries values, a specific sense of things, which reproduces itself through the analysis itself⁷. He effectively demonstrates this through a brief analysis of Greimas' "narrative schema", showing that it is imbued with a specific sense of life, based on the idea of an "order" to be maintained or restored. *LIR*, like any text, does not escape this dynamic : it has even less chance to do so precisely because it proposes an effective model. *LIR* is a seductive machine that, through both its content and its argumentative style, its writing, pushes us to adopt a point of view, a given orientation regarding meaning. To be precise, this positioning leads the author to bring to the forefront, valorise, if not exalt, the relevance of sensitivity, understood as the general faculty that allows for a genuine and profound dialogue with otherness, with other sensitivities. Sensitivity would thus be this ability to embrace otherness, to translate it and be translated by and through it⁸.

In his revisitations of the model, Landowski, whose aim is to transcend the body / spirit distinction, has strongly stressed that sensitivity should not be reduced to the bodily dimension, to mere physical interaction. Hence his reference to the idea of "intellectual sensitivity", that is, the kind of sensitivity necessary to conduct a productive dialogue (a dialogue that becomes a dance⁹) between strangers trying to truly get to know each other, for instance between an anthropologist and the community he is "studying" (but also between semioticians from different disciplinary traditions — *LIR*, p. 92).

7 On this point, see also E. Landowski, "Politiques de la sémiotique", *Rivista di Filosofia del linguaggio*, 13, 2, 2019.

8 We find it useful to build a bridge between this idea of sensitivity and the distinction between "understanding" the other, as an appropriative act that moves from self to self through the other, and "translating" the other, as an act of hospitality that moves from alterity to alterity, radically transforming and opening the self to relationality, as proposed in F. Sedda, "Imperfette traduzioni", *Introduzione a J.M. Lotman, Tesi per una semiotica delle culture*, Roma, Meltemi (partial trans. "Semiotic(s) of Culture(s) : Basic Questions and Concepts", in P.P. Trifonas (ed.), *International Handbook of Semiotics*, Berlin, Springer, 2006, p. 34.

9 *Les interactions risquées*, pp. 87-88 of the Italian translation. Henceforth, in the text, "*LIR*" and page number of this translation.

Adjustment, the process of becoming other together, thus presents itself as a euphoric form of meaning production, capable not only of escaping the insignificance of programmed action and the senselessness of random occurrences but also of evading the dominant paradigm of manipulation. This paradigm refers to a mode of communication centered on intentionality, if not strategic rationality, where there is always a winner and a loser. The utopia of adjustment lies in the possibility of winning together, necessarily together, and in being able to communicate far beyond a predetermined intentionality, one that is transparent to the subject and imposed from above onto reality.

Although Landowski underlines the fact that, from the analyst's perspective, the model of interaction regimes is merely a "reading path", rather than an "initiatory path for a hypothetical subject", this utopian tension remains inscribed in the teleology of the model itself, which emerges from the numbering of its phases (*LIR*, p. 85). Phase I corresponds to the chaotic stage of the *accident*, from which the subject extricates themselves by moving to Phase II, *manipulation*, where the world is brought somewhat under the control of intentionality. This progresses to a stable yet potentially insignificant state in Phase III, *programming*, and ultimately culminates in Phase IV, *adjustment*, where the conflict between necessity and freedom is mythically resolved through the exposure of the sensitive subject to an acceptable—and even enjoyable—risk. This does not negate the fact that from adjustment, one can fall back into *alea*, thereby restarting the entire process, like a perpetual motion of meaning.

Landowski exemplifies this with a literary flair, imagining the journey of a subjectivity—a journey that we are here expanding with our own reflections—that is driven to extricate itself from a world entirely devoid of meaning, dominated by chance and tending toward the absurd, in which its very status as a subject becomes uncertain. This subjectivity first places its trust in a God with whom it communicates through an exchange of signs interpretable within a contractual logic (that of "manipulation"), however asymmetrical and mediated by institutions; then it slips into a rituality or a flat belief, which becomes a refuge that lifts it from the remaining burdens of interpretation, turning it into an automaton of faith (whether indifferent or fanatic) (under the regime of "programming"); all of this until, overcome by boredom or doubt, the subject enters a regime that allows it to rediscover a regulated pleasure in the unexpected, perhaps opening itself to a relationship with faith nurtured by questioning, where it treats the divine as an alterity—whether deposited and manifested in a book, in nature, through a series of rituals, or in other living beings—with which to establish a sensitive and inexhaustible dialogue (that of "adjustment"). This attitude, if taken to the extreme, could lead it toward a radical unpredictability, in which events project a contradictory multiplicity of possible beliefs (or a possible absence of belief) until they outline a senseless (or a-sensical) condition (that of "accident"), thus pushing for the rollercoaster ride to begin again.

In spite of the schematic nature that Landowski himself acknowledges in this example, the fact remains that the rollercoaster seems driven in its evolution

by “relations of implication” (*LIR*, p. 92) that, although projected forward, so to speak, recall the logic of implication (but *à rebours*) of Greimas’s canonical narrative schema.

Now, we believe it is legitimate to ask why this rightful openness to *processuality*, to the treatment of the paradigmatic positions of the semiotic square in terms of a syntagmatic path, should necessarily resolve into *this* specific path. It may certainly be imagined as a privileged or even canonical trajectory, but reducing the field of processuality to this singular development is, indeed, an ideological choice in the sense that it represents only one of the possible realisations of the axiological structure¹⁰: a realisation that possesses its own inherent (and even beautiful) coherence but stands out against a far more varied, heterogeneous, and contradictory field of processuality. We here appropriate, for the purposes of our discussion, Eco’s idea that cultural space is inherently contradictory, and any statement, unless it makes such contradictions explicit, “ideologically” selects certain properties, certain processes, from this space while ignoring or concealing others¹¹.

That adjustment leads to the accident, as in the case highlighted by Landowski, is a possibility but not a necessity. *Reactive sensitivity* can, in fact, be seen not only as an openness toward a *perceptive sensitivity* ready to result in the regime of *alea* but also, conversely, as the prelude to a fully programmed mode of action. Imagine the formation of a behavioral habit or a Pavlovian effect: this process begins with a sensitive interaction born of perception, which over time becomes reactive and eventually ossifies into an algorithmic cause-effect relationship, whether governed by strict causal regularity or a more lenient symbolic regularity.

In other words, if we expanded this example fragment, we could see the rollercoaster moving in reverse. And if we were to revisit the concept of *rection*, or the oblique recursivity, which Landowski introduces a few pages later (*LIR*, p. 96), we would see how movements can be conceived that shift from adjustment to manipulation, or from chance to programming, in some way bypassing stages of the canonical path, or prefiguring other process schemes, such as circular ones. We have shown how, in encountering a work of art like *The Weather Project* by Olafur Eliasson, created at the Tate Modern in London in 2003, the incident

10 See A.J. Greimas and J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Eng. trans. *Semiotics. A Handbook of the Theory of Language*, London, Frank Collins, 1986), “Idéologie”, *ad vocem*.

11 See U. Eco, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani 1975, pp. 359-371 (Eng. trans. *A Theory of Semiotics*, Indianapolis, Indiana University Press, 1976). Beyond the demystifying tone of Eco’s position, it remains true, in a Lotmanian spirit, that even unintentionally—and if only for reasons of conceptual organisation and expository clarity—we are constantly engaged in producing texts and models that inevitably function as “grammars”. These grammars inevitably push the complexity from which they emerge into the background, even if they aim to provide access to it. Our point, as we will demonstrate in the remainder of this text, is thus to encourage looking beyond the identification of a “canonical” processuality to make visible other processualities that are not only possible but, more importantly, actively present in the phenomena we study. Taken together, these processualities tend to form a space that is, in its way, contradictory, consisting of dynamics that “move” in different—and sometimes opposing—directions. These processualities, when considered individually, would each construct and convey a specific “ideology”.

that destabilises the senses is followed by a perceptual adjustment, an attempt to attune one's sensitivity to that which emanates from the work-environment. This then leads to the recognition of figures in the world that appear on stage as actors capable of initiating a manipulative project, only to discover that one is trapped within a programmed path that, once completed, opens onto a new wonder, both sensorial and cognitive...¹²

These *other* forms of processuality are in fact prefigured within *LIR* itself, as we hinted at when discussing rection : consider the forms of vertical (as opposed to oblique) *recursivity* (chance that produces chance, manipulation that produces manipulation, etc.) or that of *fractality* which seems sketched out in one of the diagrams of the volume, where within each of the regimes, one can glimpse, in an abyss, the presence of the entire model and thus the sub-articulation of a given regime according to “mini-pathways of transformation, also complex” (*LIR*, p. 92).

The discussion could be further developed by exploring its critical implications and differences in value and level. For example, the concept of rection (under its oblique form) tends to take on an *instrumental-practical* character, where one regime is used to activate others. This is an important theme in outlining the concrete practices of meaning generation, which Landowski revisits with great depth and examples in his contemporary rereading of the model¹³. One could thus ask whether there are instrumental processualities and others of an *existential-utopian* nature (and why not also *critical* and *ludic* ?), or if each processuality can assume both of these valorisations¹⁴.

Or, furthermore, the fact that the different regimes not only concatenate syntagmatically or present themselves paradigmatically as alternatives but also act simultaneously, coexist, and are “always there”, as Landowski recently wrote when discussing chance, should be weighed. In this coexistence, the different regimes can thus reinforce or cancel each other out; dominance can emerge, bending the regimes that are contextually subordinated to the logic and identity of the prevailing one. Alternatively, we could see the emergence of intermediates¹⁵, confused regimes. Perhaps even *regimes without a name*¹⁶.

Our point, therefore, is to invite the reader of *LIR* to grasp two aspects within the model. On one hand, the implications of a historical phase in research and, consequently, the reasons for an ideology that seeps into it, even though the author himself reminds us that his work does not aim to identify the laws

12 See F. Sedda, “Feel yourself sensing. Accidente, aggiustamento, manipolazione, programmazione del senso e della sensibilità dentro un Aleph semiotico”, in A. de Oliveira (ed.), *As interações sensíveis. Ensaios de sociosemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2013.

13 “Le modèle interactionnel, version 2024”, *art. cit.*

14 We refer here to the different kind of *valorisation* stated by J.-M. Floch, *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, P.U.F., 1988 (Eng. trans. *Semiotics, Marketing, Communication. Beneath the Signs, the Strategies*, London, Palgrave Macmillan, 2001).

15 In his latest reinterpretations of the model — “Complexifications interactionnelles”, 2021, and “Le modèle interactionnel”, 2024 — Landowski places significant emphasis on this aspect.

16 See “Le modèle interactionnel...”, *art. cit.*, pp. 120-121.

of becoming, nor does it seek to limit the range of possibilities or reduce an “analytic of signification” to a morality or one single philosophy (*LIR*, p. 110). On the other hand, it contributes precisely to relaunching, with the republication of *LIR*, that sensitivity towards exploring the theoretical and analytical potential of the model, still to be looked deeper and tested in the future.

5. As we anticipated, Landowski’s choice to identify a specific processuality as foundational was not, and is not, without motivations and significance. It also has its own theoretical logic and elegance. The emergence of this ideology-philosophy was, in fact, influenced by both internal and external developments within the semiotic field. Certainly, Greimas’s 1987 work *De l’Imperfection*, with its powerful return to aesthetic and the aesthesis, which threw down a challenge (also to beautiful writing) to semioticians, played a role. Furthermore, a more general neo-phenomenological atmosphere was pressing on the study of meaning, one that permeated the transition between the two millennia and left traces in a number of contemporary works¹⁷. However, it would be wrong to underestimate the contribution of the particular sensitivity of South American semiotics, especially Brazilian, with which Landowski engaged in a fruitful dialogue and continued to engage over time¹⁸.

In this sense, *LIR* — which effectively synthesised what Landowski had been developing for some time in essays that would later form *Passions sans nom* — can also be seen as a sensor of broader social and academic transformations.

Firstly, as the volume itself attests, with *LIR* Landowski was responding to a widespread contemporary social concern about “security” that, according to his words from 2005, “is desired, demanded, and imposed in all fields” (*LIR*, p. 14). The reevaluation of adjustment and chance is a political response to this security-driven anxiety, which, as in the best tradition, creates what it fears precisely because it cannot understand it. Semiotics as an academic discipline would have reproduced in miniature this spirit of the time, focusing its theoretical attention on the deixis of *prudence*, “a virtue dear to both manipulators and programmers” (*LIR*, p. 116), whereas Landowski asks for equal rights and status for the deixis of *adventure*, whether practiced (socially and, why not, analytically) in the form of adjustment or accident. *LIR* weaves a semiopolitical isotopy from beginning to end, and in doing so, it reminds us that behind our theories there is always a positioning—a position of subjectivity—relative to the time and events we are living through. This positioning is not necessarily in contrast to the quality of our theoretical proposals but, on the contrary, can, under certain conditions, contribute to making them deeper and more effec-

17 Consider, among others, in the appended bibliography, Landowski 1997, Fabbri 1998, Pezzini 2002 (ed.), Fontanille 2004, Marrone 2001, 2005. We also take the liberty of referring to Sedda 2003 [2019].

18 See Oliveira and Landowski 1995 (eds.); Assis Silva 1996 (ed.); Landowski and Fiorin 1997 (eds.); Landowski, Dorra and Oliveira 1999 (eds.). For a celebration and revival of these South American and transnational dialogues centered on Landowski’s figure and work, see Oliveira 2013 (ed.) and 2014 (ed.). For recent developments in this line of research, refer to the publications in *Acta Semiotica* and the bibliography in Landowski 2019 and 2024.

tive, as well as intellectually more honest. At the same time, it encourages us to perceive the model as a tool for reading historically dominant trends and their transformations, prompting us to question the meaning of the environment in which we are immersed¹⁹. It is not difficult, following this line of thought, to end up wondering whether today, nearly twenty years later, we have shifted from a security-driven dominant to an aleatory one, which materialises in the concurrent ecological, humanitarian, diplomatic, and economic crises that mark our daily lives. And, continuing this inquiry, we might ask whether we have reached this point due to an excess of programming, a lack of adjustment capacity, manipulations of poor quality (if not in bad faith), or because chance was there and demanded its place. Furthermore, one could hypothesise that our time is destabilising precisely because it is complex, because within it coexist extreme tensions toward programming—automation, algorithms, artificial intelligences, authoritarianisms—and toward aleatoriness—climatic instability, migrations, the multiplication of voices and truths, leadership and individualism, both small and large conflicts. This is not the place to offer answers. But rather to point to the model proposed by Landowski as a lens through which to read, and even more fundamentally to grasp, this problematic field. Yet, we must first observe that the very coexistence of programming and aleatoriness, with the extreme and paradoxical tensions that they entertain, highlights that, in its initial formulation, Landowski's rollercoaster did not pass through the complex terms of the Greimasian square. Might it be time to experiment in this direction as well?

Secondly, starting from a critique of the idea of manipulation, reducing it to the role of “a regime of meaning and interaction among others”²⁰, *LIR* anticipated increasingly relevant theoretical and social issues. For instance, by shifting the focus from the centrality of manipulation to that of adjustment, Landowski foresaw a widespread change in the socio-semiotic field, offering new tools for analysis and thought. Consider the political dimension, and its crisis as a place for a technocratic-strategic approach, which gave way to an era dominated by a contagious-phatic consensus based on a form of body-to-body interaction. This evolution would soon find a powerful factor for renewal and reinforcement in the new “disintermediated” forms of online communication. The Landowskian model thus immediately presented itself as a tool for analysing this change, or, if one prefers, this drift. In addition, the revision of the internal dynamics of manipulation paved the way for the inclusion, both within analysis and in the communicative game, of non-human entities, possessing goals without necessarily being endowed with will²¹. By detaching manipulation from a philosophy of the volitional Subject, Landowski opened up a different interpretation of intentionality, one that reintegrates the complex fabric of the living and the

19 On this topic, see also P. Demuru, “De Greimas a Eric Landowski. A experiência do sentido, o sentido da experiência : semiótica, interação e processos sócio-comunicacionais”, *Galáxia*, 2, 2019.

20 “à un régime de sens et d’interaction parmi d’autres”. “Le modèle...”, *art. cit.*, p. 107.

21 See E. Landowski and G. Marrone (eds.), *La société des objets. Problèmes d’interobjectivité*, *Protée*, 29, 1, 2001.

objectual into the inter-actantial game. To quote Landowski, “Plants may not ‘want’ anything, but like all living beings, they are nonetheless driven toward the equivalent of a goal : to continue living and reproducing”²². The challenge is therefore to reintegrate into the game of semiosis the heterogeneity of the actors who participate in it, and whom the different regimes allow us to recognise in their contribution and specificity.

Finally, by engaging in a broader debate on the relationship between texts and practices, Landowski contributed, in his own way, to a rapprochement between semiotics and ethnographic perspectives, which is now being re-evaluated by some who focus on the semiotic study of cultures. This rapprochement is evident from the preface of *Passions sans nom*, where Landowski critiques the process of “methodical cleaning” (*nettoyage méthodique*) —though necessary from the perspective of a discipline in development— that facilitated the construction of an “object-text as detached as possible from the particular circumstances of its generation”²³, in other words from that dimension necessarily *indexical*, which is now so central in the anthropology of language²⁴. Faced with the risk of reifying the difference between the two realms, that of texts and that of practices, *LIR* provided—and still provides—a powerful model for tracing ongoing interactions, for capturing the dynamics of meaning in its situated becoming. Indeed, rather than focusing on dense description and processuality as a singular and unique event each time, Landowski’s proposal reaffirmed the semiotic tendency to grasp more abstract and general structures, or if one prefers, matrices. This identification of structures of processuality and interaction, while bridging an ethnographic and ethnomethodological approach, certainly raises other questions and prompts further differences. However, it has had the merit of bypassing the potential deadlock between “textualists” and “pragmatists”, offering the semiotic community a powerful tool for analysing, for example, both minute lived experiences and forms of media communication. Most importantly, it addresses the relationship between these two dimensions.

6. As can be inferred from these introductory reflections on some of the key aspects of *LIR*, Landowski’s work is more than ever open to dialogue, a body-to-body engagement, full of further ideas, developments, and analyses.

The author himself, returning to the various regimes, has proposed, for instance, to make them more complex. Thus, while on one hand, in our view, the dual nature of each regime remains to be re-evaluated analytically (accident : mythical vs mathematical probability ; manipulation : consensual vs decision-making motivation ; programming : causal vs symbolic regularity ; adjust-

22 “Les plantes ont beau ne rien ‘vouloir’, elles n’en sont pas moins, comme tous les êtres vivants, tendues vers l’équivalent d’un but : continuer à vivre et se reproduire”. This sentence is found in a text currently being developed that Eric Landowski provided us in advance, and we thank him for it.

23 “*objet-texte* aussi détaché que possible des circonstances particulières de son engendrement”. “Le modèle...”, *art. cit.*, p. 3.

24 See M. Silverstein, *Language in Culture. Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press 2022.

ment : perceptive *vs* reactive sensitivity), on the other hand, as Landowski points out today, each single regime can be doubled by recognising both its objectifying and its subjectivising aspects.

This duality is easily inferred from the treatment of manipulation within the standard theory, where the objectifying aspect of *threat* and *promise* has its subjective counterpart in *provocation* and *seduction*. This doubling is not insignificant, as it is true—according to our reading—that this shift transforms manipulation from a mere rational calculation into a matter of identity, as Landowski himself acknowledges. In doing so, a passionate dimension that challenges a merely utilitarian and cautious logic, which should, in theory, dominate manipulation, is reintroduced.

The extent to which these doublings can lead to innovations in the model is demonstrated by the way Landowski proposes to double the regime of chance : to the objectifying dimension materialised in the idea of an *accident*, there would correspond a subjectivising dimension better captured by the idea of *assent*. However, assent itself seems to split : on one hand, it leads to a kind of fatalistic acceptance of fate, while on the other, it becomes the condition for a revolt against the absurd, the absurd that materialises, for example, in the form of arbitrary power.

As can be inferred from these two examples, with each step of increasing complexity the model tends to explode, for better or for worse. While fostering ever more complex theoretical and methodological creations, it simultaneously risks losing its simplicity and elegance ; by embracing the risk of complication, it generates new and more subtle articulations and analytical possibilities. Changing the syntagmatisation of “good” and “bad”, obviously, also changes the dysphoric-euphoric nuance of what we can do with (or must do with) the models at our disposal.

7. In closing *LIR*, Eric Landowski reiterated that the principles outlined by his model were not intended to construct a new semiotics or declare obsolete the “standard” models developed by Greimas and the Paris School, to which he himself had so deeply contributed²⁵.

With the passage of time, one can serenely ask whether, how, and to what extent the standard model—such as the so called Generative Trajectory²⁶—has been put under stress by the insights from *LIR*. Again, this theoretical shift should not be considered or carried out with iconoclastic fervor, but rather with an openness to the continuous renewal and strengthening of a disciplinary and communal project that Eric Landowski has recently reaffirmed²⁷.

25 For an English introduction to Greimas’s standard theory, see F. Jameson, “Foreword” to A.J. Greimas, *On Meaning. Selected Writings in Semiotic Theory*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1987. Our point of view on Jameson’s “Foreword” in P. Demuru, E. Landowski and F. Sedda, “Profession : sémioticiens. I. Options et perspectives en 2022 ; II. Import-Export en 2023”, *Acta Semiotica*, II, 4, 2022 and III, 5, 2023.

26 On the Generative Trajectory and its conceptual architecture, see A.J. Greimas and J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, *op. cit.*

27 See P. Demuru et al., “Profession : sémioticiens...”, *art. cit.*

To quickly grasp this, one need only consider the fact that Landowski's model arises from a re-reading of the *semiotic square*, that is to say of the most abstract—and if one may joke, the “most immanent”—part of the Generative Trajectory. Yet, the aim seems to be directed squarely at reconsidering the concreteness of lived experiences, of ongoing interactions, almost to the point of, if one allows a second provocation, veering into full “manifestation.” This extremisation in the form of a short-circuit serves us to highlight how deep, and therefore deserving of careful investigation, the impact of the model of regimes of interactions and meaning can have on the broader standard conceptual apparatus.

Let us highlight just one aspect, which seems to emerge most strongly between the lines of the reflection Eric Landowski has been conducting, based on the applications and re-conceptualisations that have arisen from 20 years of using his model. This concerns the role and status of the Object of Value.

Anyone familiar with the Generative Semiotics developed by Greimas knows what the object of value is and what its place is within the standard theory. Landowski summarises it as follows, referring to the regime of manipulation : “Under this regime, what drives action and interaction is indeed an ‘intention,’ a will or a desire, a plan, a project, an expectation, or a hope directed towards obtaining certain ‘objects of value’”²⁸. However, it seems to us that it is Landowski's own reflection, both the one contained in *LIR* and the one that can be made based on his re-reading of *LIR*, that unveils the ambivalence inherent in this key concept of the theory. What remains invisible despite being constantly in plain sight for everyone is that the “object of value” carries within it a dual nature : that of the *object* and that of the *value*. Focusing this distinction allows to notice that when it comes to communication as manipulation, in which a *Addresser* (an entity in the temporary position of authority) operates strategically at a (predominantly) cognitive level to convince an *Addressee* to pursue a value, the objectual dimension takes a secondary position, becoming instrumental, and the value becomes (predominantly) an abstract semantic quality. The actant-Subject established through successful manipulation, through the creation of a *fiduciary contract*, seeks concrete “objects”—money, a car, a house, a political party, a partner, a weapon, a book— only insofar as these are the bearers of “values”—freedom, health, protection, prestige, charm, pleasure, strength, knowledge, etc.—with which it aims to unite.

If we re-read *LIR* and its developments through this lens, it is easy to notice that, conversely, at the level of programming, the value tends to disappear, and what remains is (predominantly) the object. In programming, with the absence of true Subjects, everything becomes objectified, including living beings. When discussing manipulation in the service of programming, Landowski gives the example of a “fish-object” that must be physically caught²⁹. But this objectifica-

28 “Sous ce régime, ce qui fait agir, et interagir, est effectivement une ‘intention’, un vouloir ou un désir, un dessein, un projet, une attente ou un espoir tendu vers l’obtention de certains ‘objets de valeur’”. (“Le modèle...”, *art. cit.*, p. 107).

29 See “Pièges : de la prise de corps à la mise en ligne”, *Carte Semiotiche - Annali*, 4, 2016.

tion can be even more easily perceived when we humans, whether voluntarily or involuntarily, become a “cog” within an assembly program : from the one represented by Charlie Chaplin in *Modern Times* to the assembly work of putting together an IKEA piece of furniture.

Programming is a regime of objects, or rather, an objectual and objectifying regime. In it, value disappears or, better, it becomes reified : it is reduced to objects (with their constitutive elements, objectively identifiable) and the regularities of their working principles. The logic inherent in this regime is seen no longer as a *junction* (conjunction / disjunction with a semantic value) but as an *agencement*, an assembly work or concatenation between objects that activate or respond to algorithms (behavioral and/or material)³⁰. Landowski emphasises this : programming has its own logic, that of the *operation*: “It is indeed a logic centered not on the circulation and appropriation of objects, but on their production, or, of course, their destruction: it is the logic of the *operation*”³¹. This passage is interesting because both cases refer to “objects”, but while in the second case we are talking about things, in all their materiality, in the first case, these objects are only such insofar as they carry and house abstract values.

Now, if all of this is true, it is legitimate to ask what remains of the object of value in the regime of adjustment, dominated by sensitivity, and in that of the incident, dominated by chance.

It seems to us that in the case of adjustment, the place of the object of value is taken by *valence*, understood both as a tension (sensitive and evolving) toward the other and as the exploration and constitution of trust—a “value of values”—that first and foremost expresses itself in an inter-aesthetic, contagious form. In this sense, adjustment refers to a semiotics of passionate subjectivity, a subjectivity that is established and defined through thymico-aesthetic (perceptual-affective, if preferred) dimensions and modulations. This regime of meaning is configured as a transformative path that can go against the grain of the one dictated by the logic of manipulation and its self-interested calculations : a condition often represented in common sense by the idea that “my body was telling me to do one thing, my mind another”. In essence, what takes center stage in adjustment are rhythms—semantic and sensory—that meet and clash, and in doing so, modulate, capture, transform, and may join together. Sometimes their search, the definition of a rhythm perceived as “right” or “appropriate”, is precisely what is at stake in the interaction. Elsewhere, we have demonstrated how the ritual device of Sardinian dance, in one of its central dimensions, is configured as a search for eurythmy that unfolds through a sensory proposal—a proposal of a rhythm of existence, to borrow Merleau-Ponty’s phrasing—incorporated by the music. This music captures the dancers (their feet, in the first place !), who in turn react by “asking” the musicians to follow their bodily and emotional mod-

30 For more detail, see “Avoir prise, donner prise”, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112, 2009.

31 “C’est en effet une logique centrée non pas sur la circulation et l’appropriation des objets mais sur leur production, ou, bien entendu, leur destruction : c’est la logique de l’opération”. (“Le modèle...”, art. cit., p. 117).

ulations : an unending play of seeking concordance of rhythms, a play which, while channeled within regularities embedded in customary practices, remains open. Open, above all, to the possibility of failure³².

The situation becomes even more complex in the case of the accident, which appears as a regime in which the nonsensical, however it materialises, presents itself as pure presence (“The positive, lived, pathetic encounter, with a full, tangible presence, albeit negative: that of nonsense, of the nonsensical”)³³. In the face of this presence, the only possibilities would seem to be submission or rebellion. According to Landowski’s recent reinterpretation of this regime, it splits between an objectifying perspective and a subjectivising one. In the first case, we are confronted with an *accident* that simply happens : a series of independent (or seemingly and relatively independent) trajectories intersect. Of course, this accidental nature can unveil unexpected patterns that would have remained latent or virtual without the accident ; alternatively, it can set in motion further unpredictable chains of events.

From a subjectivising perspective, what dominates is no longer the accident itself but the *assent*, that is, the willingness or unwillingness to accept what happens. Those involved in the accident can “assent” to its occurrence. They might do so by saying, “That’s just how the world works ; it was a fatality”, thereby activating a form of fatalism. Alternatively, they might reframe the accident within a regime of manipulation : the accident isn’t truly accidental—it’s a test, a coded message that requires a response. Or they might interpret it through the lens of programming : behind the accident lies a clear, rigorous chain of cause and effect, maybe unpredictable yet entirely explainable³⁴.

On the other hand, one might “dissent” and rebel against the absurd. The subject might perceive it as a challenge to find a new meaning for the events of the world, to view existence and its surge of happenings from a different perspectives : like when a “senseless” illness leads us to value life and its small daily struggles more deeply. Some citizens could see it as an invitation to political rebellion, to engagement, interpreting the absurd as a sign of injustices and distortions rooted in the past—issues they were previously unable to “read” as present. Or, still, they might interpret the accident as a “machination”—a term that, tellingly, points back to a programming-objective regime—targeted specifically against them and to which they feel compelled to react.

As can be observed, this type of example spotlights the negativity of accidental occurrences. However, there is also a form of positive incidentality, which manifests not only in strokes of luck or good fortune but, more broadly, in coincidence, serendipity, and chaos as a space of opportunity. For instance, as demonstrated in an ethnographic study by Tatsuma Padoan, those undertaking

32 See F. Sedda, *Tradurre la tradizione. Sardegna : su ballu, i corpi, la cultura*, Roma, Meltemi, 2003 (nuova ed. Milano, Mimesis, 2019).

33 “La rencontre positive, vécue, pathétique, avec une présence pleine, tangible, bien que négative : celle du non-sens, de l’insensé”. (“Le modèle...”, *art. cit.*, p. 114).

34 See “*Shikata ga nai* ou Encore un pas pour devenir sémioticien !”, *Lexia*, 11-13, 2012.

the Camino de Santiago are inclined to interpret the journey as an opportunity for fortuitous encounters, small moments of unpredictability through which they might glimpse a broader, transcendent, or existential meaning. There are other contexts, such as the logic of *rave parties*, where unpredictability is eagerly anticipated: the more unexpected moments there are, the better the rave experience becomes³⁵.

Continuing this final exploration, one might ask what form of assent is at play when coincidence is accepted without being integrated into a broader interpretative framework, as often happens in daily life. In such cases, one could perhaps speak not of “assent” but of pure “sentiment”, a temporary activation of “feeling” as opposed to the almost anesthetised “perception” that typically guides our everyday actions. For instance, when a chance encounter with someone we haven’t seen in years, and didn’t expect to meet in that particular place, “shakes” us—not in a way that we can definitively label as pleasant or unpleasant, but rather with a disquiet full of ambivalences, forcing us to *feel ourselves feeling*.

The extreme tension between accepting events or revolting against them foreshadows a space of struggle—yet one that is not to be understood as the construction-destruction of objects, nor as a strategic-cognitive conflict, nor as a risky exploration of possibilities between sensitivities and rhythms seeking common ground. Instead, phenomenologically, it is a *melee*—a site of encounter / clash between forces and energies that, by entering into relation, can give rise to unprecedented configurations of meaning. If this holds true, then here we no longer have objects, values, or valences, but rather presences (or events, in the most contingent sense of the term)³⁶. Think of the uncontrollable fury or the mute resignation that erupts in the face of sudden humiliation; or the unexpected uprisings or mobilisations (whether xenophobic or progressive, it doesn’t matter) based on a “voice” or a video that spreads uncontrollably through the streets and online. In all of these cases, what emerges is a mood-based-aesthetic space in which the encounter / conflict between presence-events generates other presence-events, in a multiplication of chance that, while potentially continuing infinitely, more often stabilises by being captured and put to use by other regimes of meaning.

Art allows us to see in the background this web of forces-presences. It does so by recreating the conditions for the unforeseen: allowing chance to become tangible and making its random logic the protagonist of the work. This is what happens with Robert Rauschenberg’s *White Paintings* and then with John Cage’s *4’33”*, two works in deep translational dialogue³⁷. In both cases, the empty-neu-

35 T. Padoan, “Conchiglia di San Giacomo”, in D. Mangano, F. Sedda (eds.), *Simboli d’oggi. Critica dell’inflazione semiotica*, Milano, Meltemi 2023. For the considerations on unpredictability in raves, I draw upon insights from a presentation given by Michele Denticio at the AISS 2023 conference.

36 It may be interesting to compare this idea of “presence-event” with the “events of semiosis” discussed in linguistic anthropology. See M. Silverstein, *Language in Culture*, op. cit.; C.V. Nakassis, *Onscreen / Offscreen*, Toronto, Toronto University Press, 2023.

37 See E. Battistini, “Il silenzio sonoro di John Cage tra arti visive e musicali: nuove possibilità semiotiche al tempo dell’Horror Pleni”, *Roots / Routes. Research on Visual Culture*, <https://www.roots-routes.org/>, 2016.

tral space (the white canvas, the silence performed) is exposed to the intervention of “accidental” forces-presences—the settling of dust, the play of light and shadows, the transformation of sunlight in the room, the passing of silhouettes in front of the canvas, in the case of *White Paintings* ; the sounds of wind or rain on the day of the performance, the sounds of the audience moving, chatting, murmuring, leaving the room, in the case of *4’33”*. In doing so, they create the possibility (often not grasped or misunderstood) for unpredictability to be both captured (in the artwork) and set free (to act).

8. From all this, a question arises : what happens to the Generative Trajectory when the dimension on which its construction was based—the manipulation and the conjunction / disjunction with values—becomes more and more clearly just one dimension among others within a broader model of regimes of meaning production ? Are we sure that the standard theory does not need revisions, reformulations, or rethinking when we fully integrate it with a model of interaction regimes that seems to put it under stress or perhaps even cut across it transversally ?

We will not provide an answer. But we propose two final considerations.

The first is that these different “conceptual objects”—objects, values, rhythms, presences—which we have outlined starting from a reconsideration of the role of value in the Landowskian model (or at least in our reinterpretation of it), do not exist in purity : they are themselves, at the very least, “in interaction”, as if they were the layers and components, with varying weights and modulations, of that “totality” which is meaning as lived experience. Perhaps they are even the same thing seen from different perspectives or caught in specific phases of different processes.

The second is that these considerations of ours have, in fact, mobilised almost all of the regimes of sense and interaction. Many obvious reflections, some strategic proposals, and a few ventures towards the risky limit where confusion and unforeseen creativity become equally possible : the hope is that, in the end, our arguments will appear to the reader as a dance, a sensitive adjustment, with *LIR* and Eric’s thought. But that is not for us to say.

Certainly, they aim not only to contribute to the diffusion and in-depth re-interpretation of *LIR* but also to testify to a deep connection with its contents, its arguments, and its sensitivities. A way to show, to *live*, what it can give. And hopefully, to make something, even if in the form of an accident, for what it has given us.

Bibliography

- Assis Silva, Ignácio (ed.), *Corpo e sentido. A escuta do sensível*, São Paulo, EdUnesp, 1996.
- Battistini, Emiliano, “Il silenzio sonoro di John Cage tra arti visive e musicali: nuove possibilità semiotiche al tempo dell’Horror Pleni”, *Roots / Routes. Research on Visual Culture*, <https://www.roots-routes.org/>, 2016.
- Demuru Paolo, “De Greimas a Eric Landowski. A experiência do sentido, o sentido da experiência : semiótica, interação e processos sócio-comunicacionais”, *Galáxia*, 2019.

- with Eric Landowski and Franciscu Sedda, “Profession : sémioticiens. I. Options et perspectives en 2022”, *Acta Semiotica*, II, 4, 2022 and “Profession : sémioticiens. II. Import-Export en 2023”, *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Eco, Umberto, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975 (Eng. trans. *A Theory of Semiotics*, Indianapolis, Indiana University Press, 1976).
- Fabbri, Paolo, *La svolta semiotica*, Bari, Laterza, 1998 (French trans. *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, 2008).
- Floch, Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988. (Eng. trans. *Semiotics, Marketing, Communication. Beneath the Signs, the Strategies*, London, Palgrave Macmillan, 2001).
- Fontanille, Jacques, *Soma et Séma : figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.
- “Avant-propos” to *Les interactions risquées*, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 101-103, 2005.
- Greimas, Algirdas J., 1987, *De l’Imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- and Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonnée de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1979. (Eng. trans. *Semiotics. A Handbook of the Theory of Language*, London, Frank Collins, 1986).
- Jameson, Fredric, “Foreword” to A.J. Greimas, *On Meaning. Selected Writings in Semiotic Theory*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1987.
- Landowski, Eric, *Présences de l’autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Les interactions risquées*, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 101-103, 2005 (reed. online *Actes Sémiotiques*, 131, 2024).
- “Avoir prise, donner prise”, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- “*Shikata ga nai* ou Encore un pas pour devenir sémioticien !”, *Lexia*, 11-13, 2012.
- “Pièges : de la prise de corps à la mise en ligne”, *Carte Semiotiche - Annali*, 4, 2016.
- “Complexifications interactionnelles”, *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.
- “Le modèle interactionnel, version 2024”, *Acta Semiotica*, IV, 7, 2024.
- and Jose Luiz Fiorin (eds.), *O gosto da gente, o gosto das coisas*, São Paulo, Educ, 1997.
- with Raúl Dorra and Ana C. de Oliveira (eds.), *Semiótica, estesis, estética*, São Paulo, Educ-Uap, 1999.
- and Gianfranco Marrone, *La société des objects, Protée*, vol. 29, n. 1, 2001.
- Lotman, Juri M., *Cercare la strada*, Venezia, Marsilio, 1994. (Eng. edition *The Unpredictable Workings of Culture*, Tallinn, Tallinn University Press, 2013).
- Marrone, Gianfranco, *Corpi sociali*, Torino, Einaudi, 2001.
- *La Cura Ludovico. Sofferenze e beatitudini di un corpo sociale*, Torino, Einaudi, 2005 (Eng. trans. *The Ludovico Cure. On Body and Music in A Clockwork Orange*, Ottawa, Legas, 2009).
- Nakassis, Constantine Valenzuela, *Onscreen / Offscreen*, Toronto, Toronto University Press, 2023.
- Oliveira, Ana C. de (ed.), *As interações sensíveis. Ensaios de sociossemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, São Paulo, Estação das Letras Cores, 2013.
- (ed.), *Do sensível ao inteligível. Duas décadas de construção do sentido*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- and Eric Landowski (eds.), *Do inteligível ao sensível : em torno da obra de Algirdas J. Greimas*, São Paulo, Educ, 1995.
- Padoan, Tatsuma, “Conchiglia di San Giacomo”, in D. Mangano, F. Sedda (eds.), *Simboli d’oggi. Critica dell’inflazione semiotica*, Milano, Meltemi, 2023.
- Pezzini, Isabella (ed.), *Semiotic Efficacy and the Effectiveness of Texts. From Effects to Affects*, Turnhout, Brepols, 2002.
- Sedda, Franciscu, *Tradurre la tradizione. Sardegna: su ballu, i corpi, la cultura*, Roma, Meltemi, 2003 (nuova ed. Milano, Mimesis, 2019).

- “Imperfette traduzioni”, Introduzione a J.M. Lotman, *Tesi per una semiótica delle culture*, Roma, Meltemi, 2006 (partial trans. “Semiotic(s) of Culture(s) : Basic Questions and Concepts”, in P.P. Trifonas (ed.), *International Handbook of Semiotics*, Berlin, Springer, 2015).
 - “Feel yourself sensing. Accidente, aggiustamento, manipolazione, programmazione del senso e della sensibilità dentro un Aleph semiotico”, in A.C. de Oliveira (ed.), *As interações sensíveis. Ensaios de sociosemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2013.
 - “Relire LIR”, *Actes Sémiotiques*, 131, 2024.
- Silverstein, Michael, *Language in Culture. Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022.

Résumé : L’essai propose une relecture de *Les Interactions Risquées*, vingt ans après sa première publication. Il le fait en explorant les plis du modèle proposé par Eric Landowski, rapidement devenu un classique de la discipline. L’essai examine le contexte intellectuel et social de son émergence, l’idéologie-philosophie implicite dans la construction et la description du modèle, ainsi que la problématique de la définition d’un processus standard dans la transition d’un régime d’interaction à un autre. Ces réflexions ouvrent sur les potentialités inhérentes au modèle : en particulier, elles visent à encourager une lecture non réductrice et une exploration des relations entre les régimes, permettant de saisir de manière toujours plus nuancée les dynamiques réelles, vécues, de production, destruction et transformation du sens. Enfin, l’essai propose d’associer à chaque régime des entités-concepts spécifiques — objets, valeurs, rythmes, présences — dont la coprésence et l’interaction constantes expliquent la complexité du phénomène que nous appelons « sens ».

Mots-clefs : expérience, interaction, Landowski, sémiotique, sens.

Resumo : O ensaio oferece uma releitura de *Les Interactions Risquées*, vinte anos após sua primeira publicação. Faz isso mergulhando nas dobras do modelo proposto por Eric Landowski, que rapidamente se tornou um clássico da disciplina. O ensaio explora o contexto intelectual e social de sua emergência, a ideologia-filosofia implícita na construção e descrição do modelo, e a problemática de definir uma processualidade padrão na transição de um regime de interação para outro. Essas reflexões destacam as potencialidades inerentes ao modelo : em particular, buscam promover uma leitura não reducionista e uma exploração das relações entre os regimes que permita captar, de forma cada vez mais detalhada, as dinâmicas reais, vividas, de produção, destruição e transformação do sentido. Por fim, o ensaio propõe associar a cada regime entidades-conceitos específicas — objetos, valores, ritmos, presenças — cuja constante copresença e interação explicam a complexidade do fenômeno que chamamos de “sentido”.

Abstract : The essay offers a reinterpretation of *Les Interactions Risquées*, twenty years after its first publication. It does so by delving into the folds of the model proposed by Eric Landowski, which has quickly become a classic in the discipline. The essay explores the intellectual and social context from which the model emerged, the implicit ideology-philosophy underpinning its construction and description, and the challenges of defining a standard processuality in the transition from one regime of interaction to another. These reflections highlight the potential embedded in the model : specifically, they aim to promote a non-reductionist interpretation of it and an exploration of the relationships between regimes that allows for a more nuanced understanding of the actual, lived dynamics of meaning production, destruction, and transformation. Finally, the essay proposes associating specific entity-concepts—objects, values,

rhythms, and presences—with each regime : their constant coexistence and interaction account for the complexity of the phenomenon we call “meaning” or “sense”.

Riassunto : Il saggio offre una rilettura di *Les Interactions Risquées*, a distanza di 20 anni dalla sua prima pubblicazione. Lo fa entrando nelle pieghe del modello proposto da Eric Landowski, divenuto velocemente un classico della disciplina. Il saggio ne esplora il contesto intellettuale e sociale di emersione ; l’ideologia-filosofia implicita nella costruzione e descrizione del modello ; la problematica della definizione di una processualità standard nel passaggio da un regime di interazione a un altro. Queste considerazioni aprono sulle potenzialità insite nel modello : in particolare mirano a favorire una sua lettura non-riduzionista ed un’esplorazione delle relazioni fra i regimi che consenta di intercettare in modo sempre più articolato le dinamiche effettive, vissute, di produzione / distruzione / trasformazione del senso. Infine, il saggio propone di associare a ogni regime delle specifiche entità-concetti — oggetti, valori, ritmi, presenze — la cui costante compresenza e interazione spiega la complessità del fenomeno che chiamiamo “senso”.

Auteurs cités : Emiliano Battistini, Paolo Demuru, Umberto Eco, Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Fredric Jameson, Eric Landowski, Juri M. Lotman, Gianfranco Marrone, Constantine V. Nakassis, Ana C. de Oliveira, Tatsuma Padoan, Isabella Pezzini, Michael Silverstein.

Recebido em 15/11/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Régimes de sens, sens dessus dessous

Alain Perusset

Université de Warwick

Introduction

Voilà quelques mois, lors d'une brève entrevue à paraître, nous confions à Kalevi Kull et Ekaterina Velmezova que *Les interactions risquées* constituent à nos yeux, à côté de *Passions sans nom* et de *Pratiques sémiotiques*, une des trois œuvres majeures de la sémiotique du XXI^e siècle¹. Dans cet échange, nous ne cachions pas notre inscription dans la tradition greimassienne, mais indépendamment de cet ancrage nous estimons que cet opuscule d'Eric Landowski reste une contribution essentielle à la sémiotique contemporaine en remplissant deux missions fondamentales en tant que texte scientifique, et plus encore sémiotique : il est accessible et transforme notre regard sur le monde. Ce faisant, il s'inscrit dans la lignée d'œuvres telles que les *Mythologies* de Roland Barthes et *Kant et l'ornithorynque* d'Umberto Eco.

Dans ce livre de quelques cent pages, Landowski nous fait accéder, avec méthode, pédagogie et acuité, à certains arcanes du sens qui jusqu'alors étaient insoupçonnés ou tout du moins imparfaitement conceptualisés. Le « modèle interactionnel » qui y est développé est un appareil théorique qui entend présenter de façon synoptique l'ensemble des régimes d'interaction dont il est possible de faire l'expérience au quotidien, et qui par suite manifestent différents régimes de sens.

1 E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005 (par la suite, « IR » et numéros de pages dans le texte) ; id., *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, P.U.F., 2004 (par la suite, « PSN » et numéros de pages dans le texte). J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, P.U.F., 2008.

Du point de vue de la méthode, Landowski a éprouvé l'heuristique de son modèle dans nombre d'articles parus au cours des deux dernières décennies tandis qu'en parallèle toute une équipe d'autres sémioticiens faisait un usage fréquent dudit modèle². Dernièrement, Landowski a lui-même cherché à compléter et enrichir cette œuvre avec deux articles rédigés à cet effet³. Ce sont ces articles, avec les commentaires, précisions et ajouts qui s'y trouvent, qui nous ont convaincu d'écrire le présent texte dont le projet germait cependant depuis quelque temps déjà, notre ambition étant d'améliorer encore l'heuristique et la praticité de ce modèle qui célèbre aujourd'hui vingt ans d'existence.

En effet, malgré les nombreuses gloses du modèle par Landowski et nos pairs, il nous semble que quelques points méritent d'être davantage approfondis et problématisés — en particulier le versant proprement pratique des régimes d'interaction (infra §1), le principe du régime de l'accident (§2), l'application des régimes d'interaction au cas particulier des usagers du métro⁴ (3.1), le rapport entre les régimes de sens et la sémiotique du goût (3.2), la structure même du carré sémiotique rendant compte des relations entre ces régimes (3.3), enfin, certains choix terminologiques (3.4).

Cette contribution entend donc apporter une nouvelle pierre à l'édifice de la socio-sémiotique de Landowski. Elle est en ce sens complémentaire de la présentation écrite par Franciscu Sedda, vingt ans après l'avant-propos originel de Jacques Fontanille⁵, à l'occasion de la récente réédition en ligne (et en libre accès) des *Interactions risquées* dans les *Actes Sémiotiques*⁶. Cependant, notre texte s'en distingue en ce qu'il ne vise pas à faire le bilan de la fortune de ce livre ou à le resituer et le relégitimer. Il s'agit plutôt d'une lecture critique du modèle interactionnel destinée à renforcer son potentiel d'analyse et à augmenter le plaisir de sa pratique ; soit, pour reprendre les termes de Sedda :

une application mécanique — programmée ! — du modèle peut donner des résultats maniéristes qui disent peu de la réalité qu'ils explorent et offrent encore moins à la validation et à l'implémentation du modèle en soi. Cependant, dans ce travail extensif [d'application du modèle interactionnel], il peut aussi se développer une variation dans la répétition, un ajustement continu *du* modèle et *avec* le modèle : une application réitérée et néanmoins sensible et expérimentale, capable de générer une satisfaction intellectuelle et des avancées théoriques non négligeables. La répétabilité de l'épreuve ayant une telle valeur scientifique, la réutilisation de l'outil sémiotique peut renforcer sa puissance d'observation. D'ailleurs, Landowski lui-même nous a enseigné quel plaisir et quelle valeur cognitive peuvent découler

2 Voir les travaux de J.-P. Petitimberty, Fr. Sedda, P. Demuru, G. Grignaffini, P. Cervelli, T. Padoan, G. Ceriani, C. Addis, P. Jevsejevas, A.C. de Oliveira, Y. Fechine, A. Bueno, M. Bogo, J. Ciaco, C. Alfeld, R. Alves, R. Neiva, M. Scóz, A. Perusset, et bien autres.

3 « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021, et « Le modèle interactionnel, version 2024 », *Acta Semiotica*, IV, 7, 2024 (par la suite, « M24 » et numéros de pages dans le texte).

4 En référence à l'analyse bien connue de Jean-Marie Floch.

5 J. Fontanille, « Avant-propos » à *IR*, 2005, pp. 1-5.

6 Fr. Sedda, « Relire LIR », *Actes Sémiotiques*, 131, 2024. (De ce texte on trouvera dans le présent volume une version mise à jour par l'auteur, en anglais : « Re-reading *Les Interactions risquées* : potentialities and folds of a semiotic classic, twenty years after », *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024. Ndlr).

de l'habitude, de la familiarité avec une pratique (y compris une pratique analytique) à laquelle on tient et qu'on finit par incorporer.⁷

1. Les régimes d'interaction

Même si cela peut tomber sous le sens, rappelons que le modèle interactionnel a été conçu comme visant à rendre compte, de la façon la plus synthétique possible, de l'ensemble des interactions pouvant survenir dans le monde de la vie humaine, bien que Landowski ait souvent décrit aussi d'autres types de relations et d'interactions, par exemple entre phénomènes naturels, substances chimiques ou rôles thématiques. Etant donné qu'il s'est agi de formaliser une catégorie (celle des interactions), il est apparu évident à notre auteur « greimasien » d'utiliser le carré sémiotique pour discriminer, interdéfinir et illustrer ces variétés d'interaction. Et comme toute catégorie est un continuum⁸, il s'est également avéré pertinent pour lui d'arrondir les angles dudit carré (cf. PSN, pp. 267-268) pour indiquer qu'un type d'interaction peut devenir autre, et ainsi de suite, de façon processuelle et cyclique :

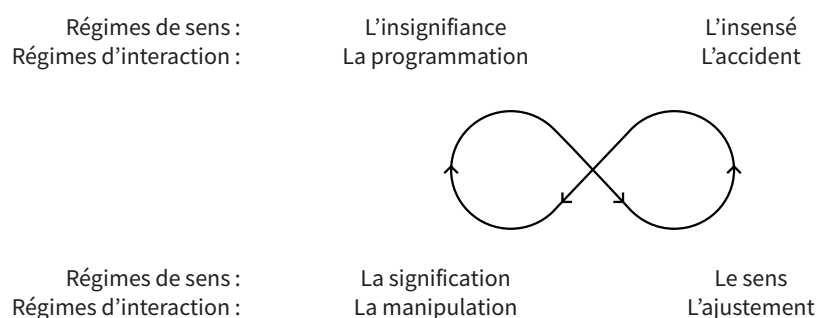


Figure 1. Les régimes d'interaction et de sens, version 2005, simplifiée. (Cf. *IR*, p. 72).

En résumé, ce sont quatre régimes d'interaction que l'auteur a identifiés, interdéfinis et décrits, à commencer par celui qui peut apparaître le plus évident et qui, historiquement, a été celui que les sémioticiens ont érigé en syntaxe interactantielle « canonique » : la manipulation.

1.1. Le régime de la manipulation

En vertu de la logique catégorielle dans laquelle nous nous trouvons, ce régime est appelé à subsumer toutes les sortes d'interactions de type manipulateur possibles et imaginables (tout comme le font les autres régimes dans leur ordre propre). Ce que Landowski a reconnu comme élément commun à toutes les in-

⁷ Art. cit., p. 206.

⁸ Cf. Cl. Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM, 2006. A. Perusset, « Éléments de sémiotique catégorielle », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022 ; id., « How post-structural semiotics models categories », *Signata*, 14, 2023.

teractions de ce type est qu'elles naissent de l'*intentionnalité* propre aux actants « manipulateur » et « manipulé » qu'elles mettent en relation. Autrement dit, l'intentionnalité étant le propre du vivant, et pouvant de ce fait être purement instinctive⁹, c'est une réflexivité ou une volonté (un désir, conscient ou non) qui fonde ce régime, avec des actants (des « sujets ») sinon nécessairement humains du moins anthropomorphes¹⁰.

En termes de situation pratique, face à cet actant de référence (par défaut un individu, mais des groupes d'individus sont aussi envisageables), on a une altérité qui peut consister en tout type de réalité : un autre individu ou groupe d'individus, un objet¹¹ ou un ensemble d'objets¹², mais aussi, le cas échéant un ou plusieurs dispositifs, un espace ou plus généralement un environnement, enfin, plus abstraitement, le monde, voire, nous semble-t-il aussi, une idée.

Dans ce cadre, Landowski envisage des situations où l'actant de référence pense, analyse, réfléchit, soupèse, mais aussi négocie, voire lutte, au sens propre comme figuré, l'idée étant de *faire avec* le monde, pour mieux le comprendre, le maîtriser et *in fine* en tirer profit. Aussi, sous ce régime, y a-t-il d'une certaine manière toujours une stratégie à l'œuvre, au service d'une quête de pouvoir (d'une domination), qui tantôt peut aller de soi, tantôt être complexe, tantôt être mise en place facilement, tantôt se heurter à des résistances. Dans *Les interactions risquées*, Landowski a d'ailleurs envisagé de qualifier ce régime comme celui de la « stratégie » (IR, p. 72).

1.2. Le régime de l'ajustement

Le régime de l'ajustement a sans doute été celui le plus glosé. Déjà dans *Passions sans nom*, ce régime (qui n'était pas encore nommé) bénéficiait d'une attention particulière avec la problématisation du concept d'*union* (PSN, pp. 57-69). L'idée est ici de reconnaître et surtout de conceptualiser le fait qu'il peut y avoir des interactions où l'autre n'est pas traité comme un objet de valeur (réifié et objectivé comme lieu d'investissement des valeurs propres à l'actant référent), mais apprécié et valorisé comme un *alter ego*, pour ses qualités intrinsèques, notamment sémio-esthésiques. Si une intentionnalité intervient certes aussi dans ce genre de situation, elle ne ressort guère d'une volonté ou d'un projet prémédité, mais bien plutôt d'une affinité de l'ordre de la sensibilité face à l'autre et d'une sorte de fidélité de l'actant référent à sa propre nature. Sous ce régime, rien en effet de spécifique n'est visé, encore moins anticipé. C'est seulement l'ajustement à l'autre, au fil de l'interaction, qui détermine l'orientation — le sens — de la pratique. Sous ce régime, c'est effectivement une union qui se fait jour, un « sentir » réciproque où chaque interactant se découvre lui-même à la faveur de l'interaction en cours. Comme l'explique Landowski, un « accomplissement

9 Cf. H. Bergson, *La conscience et la vie*, Paris, P.U.F., 2011.

10 Cf. G. Grignaffini, « Appunti per una sociosemiotica del giardinaggio », *Acta Semiotica*, I, 1, 2021.

11 Cf. J.-M. Floch, « Le couteau du bricoleur », *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995.

12 Le feu, l'eau, chez Greimas : voir « La soupe au pistou », *Actes Sémiotiques-Documents*, I, 5, 1979.

mutuel » (PSN, pp. 136, 174, 258) advient — une osmose dirions-nous —, parce que précisément aucun des interactants ne prend le dessus sur l'autre.

1.3. Le régime de la programmation

Lorsqu'on en vient aux deux autres régimes, la programmation et l'accident, on se rend compte — et Landowski le soulignait déjà dans *Les interactions risquées* — qu'on n'a pas affaire à de véritables interactions mais plutôt à des interactions de surface : à ce que l'auteur appelle des « coïncidences » (IR, pp. 86-91), étant entendu que le principe d'une interaction serait de reposer sur une intention — peu importe qu'elle soit fixée dès avant l'interaction (régime de la manipulation) ou qu'elle naisse de la rencontre même (régime de l'ajustement). En tout état de cause, on a surtout là problématisée une opposition entre interactions coïncidentes et interactions pratiques, le terme d'interaction devant continuer à surplomber l'ensemble de ces configurations.

Pour circonscrire le régime de la programmation, Landowski recourt à de nombreux exemples : il se réfère tantôt aux rôles prototypiques (dits thématiques) des contes (les rois se comportent comme des rois), tantôt à des régularités par exemple professionnelles ou sociales (d'un gendarme, on attend qu'il agisse en tant que gendarme, indépendamment de ses opinions personnelles). Mais il indique aussi que ce régime, en tant que fondé sur un principe général de *régularité*, vaut pour décrire des causalités physiques, comme lorsqu'on procède à des mélanges de substances chimiques et qu'il va de soi que le résultat sera celui attendu.

En revanche, il nous semble que l'auteur s'attarde moins sur des situations qui vaudraient pourtant aussi comme véritables interactions pratiques, bien qu'il les évoque lorsqu'il parle des « conditionnements socio-culturels, faisant l'objet d'apprentissage et s'exprimant dans des pratiques routinières » (IR, p. 19). Sans doute vaudrait-il la peine de préciser comment (si on s'en tient au niveau de pertinence de l'activité humaine) un tel régime se manifesterait plus concrètement. Nous retenons l'idée que sous le régime de la programmation l'actant de référence agit sans penser¹³. En ce sens, c'est un régime diamétralement opposé à celui de la manipulation, qui repose au contraire sur l'énergie du désir ou de la volonté. A l'échelle humaine, les interactions « programmées » sont principalement celles qu'on réalise sans réfléchir, donc en premier lieu des énonciations corporelles (marcher, tourner la tête, se tenir debout), voire des activités plus complexes, fruits de l'habitude, comme fermer à clé la porte de chez soi (jusqu'à se demander ensuite si on l'a bien fermée). Ce sont les interactions de ce type, vues comme des « opérations » (M24, pp. 115-118) — mais qui, à notre sens, seraient davantage à considérer comme des automatismes — qui, sur le plan quotidien, relèveraient spécifiquement du régime de la programmation. D'où la figure de « l'actif pur », défini comme celui « qui n'arrête pas un instant d'exécuter ses programmes, toujours les mêmes, sans jamais se demander pourquoi » (IR, pp. 35-36).

13 Cf. E. Landowski, « Opérer sans savoir », in *Avoir prise, donner prise, Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112, 2009.

2. Le régime de l'accident

2.1. Une rencontre qui fait désordre

L'intéressant avec les interactions programmatiques est qu'on ne les « voit » pas lorsqu'on en fait l'expérience. On les effectue sans s'en rendre compte. Cette spécificité les rapproche des interactions relevant du régime de l'accident. En effet, Landowski soutient de façon plus ou moins métaphorique que ces régimes d'interactions ne sont pas dirigées de l'intérieur mais de l'extérieur, par un « actant tiers » : soit par un « programmeur » pour le régime du même nom (la causalité physique, la contrainte sociale, le poids de l'habitude), soit par un « actant joker » (comme l'aléa ou le hasard) pour le régime de l'accident (IR, pp. 267-268). D'où, pour reprendre le terme de Greimas, un « éblouissement »¹⁴ face à l'interactant du régime de l'accident, toujours et partout susceptible de survenir d'une manière que rien ne présageait. L'accident, que nous ne voyons pas venir, nous « transporte » tout au long de sa durée, plus ou moins brève.

De plus, contrairement aux interactions programmatiques, bien huilées et se réalisant sans heurts ni anicroches, les coïncidences du régime de l'accident se révèlent tout à fait détonantes, ne serait-ce parce qu'elles sont inattendues et qu'elles brisent la continuité du quotidien¹⁵. Dans un exposé datant de 2014, Landowski avait d'ailleurs bien identifié les « types d'univers » respectivement instaurés par ces divers régimes : un *Cosmos* pour la programmation et un *Chaos* pour l'accident, et, complémentirement, un *Logos* pour la manipulation et l'*Oikos* pour un ajustement¹⁶. En définitive, c'est un désordre que le régime de l'accident instaure.

A grande échelle, au niveau « macro », ce désordre peut typiquement être une catastrophe naturelle. Au niveau « micro » (à l'échelle des interactions humaines), il se traduit, sur le plan vécu, par une perte de repère et de sens. Lorsqu'un accident survient (qu'on fasse tomber une assiette ou qu'on se fasse renverser par une voiture), on perd, l'espace d'un instant, tout contrôle sur le cours des événements. Cette perte de contrôle est en soi une perte de sens dans la mesure au moins où elle amène à se demander a posteriori comment et surtout pourquoi cet événement « accidentel » s'est produit. Était-il prévisible ? évitable ?

Dans *De l'Imperfection*, Greimas analyse plusieurs situations relevant, avant le lettre, de ce régime. Il les qualifie d'imparfaites précisément parce qu'elles souffrent — du point de vue de la doxa ou de l'habitude — d'un déficit de sens. Cependant, de telles situations résultent parfois non pas tant d'accidents à propre-

14 A.J. Greimas, *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.

15 Cf. Fr. Sedda, « Intersezione di linguaggi, esplosione di mondi. Una rima fondativa fra l'ultimo Lotman e il primo Greimas », *E/C*, 2008. P. Demuru, « Between Accidents and Explosions », *Bakhtiniana*, 15, 1, 2020. K. Nastopka, « La nécessité et l'accident selon Greimas et Lotman », in T. Migliore (éd.), *Incidenti ed esplosioni*, Rome, Aracne, 2010.

16 E. Landowski, colloque Metamind'2014, *The Order in Destruction and the Chaos of Order*, Riga, septembre 2014. Cf. aussi J.-P. Petitimbert, « Entre l'ordre et le chaos », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 116, 2013.

ment parler que de contextes où des phénomènes « hors norme » surviennent de façon en fait plus ou moins *attendue*. Il est effectivement possible qu'un individu *cherche* à se trouver dans une situation de type accident, autrement dit, que l'imprévu soit espéré, désiré ou visé. Ce n'est donc pas sans raison que Landowski place le régime de l'accident (avec celui de l'ajustement) dans la « constellation de *l'aventure* ». Dans son étude des usagers du métro, Floch présente justement un tel cas de figure avec l'archétype du « flâneur » :

Ce que cherche à vivre le flâneur, c'est l'émotion ; ce sont ces situations de surgissement (...) de l'inattendu. Le flâneur est amateur du bizarre et de tous ces moments où le sens apparaît sans qu'il soit encore structuré, sans qu'on puisse d'emblée projeter sur lui une quelconque grille de lecture ; il veut être étonné, surpris (...) [il] se plaît à sentir le monde le posséder, et sa compétence se perdre.¹⁷

L'association de la figure du flâneur avec le régime de l'accident nous signale aussi que la topique de la création de sens n'est pas uniquement affaire d'ajustements. Les nombreux articles publiés par Landowski sur les interactions de type ajustement pourraient laisser penser que seule la syntaxe de l'ajustement peut être créatrice de sens nouveaux ; et l'association du *non-sens* aux interactions de type accident peut aussi conduire à penser l'ajustement comme seul régime créateur de sens. Pourtant, il n'en est rien : l'accident est aussi l'ouverture possible sur de nouvelles formes de sens. Dans son article de 2024, Landowski note d'ailleurs explicitement que le non-sens (lié à l'accident) ne se referme pas nécessairement sur un « insensé » indépassable mais peut donner accès à un « outre-sens », autrement dit, à un sens que nous ne sommes encore capable ni d'interpréter ni de comprendre :

[Sous le régime de l'accident, on ne peut] exclure l'éventualité ou bien de l'émergence de quelque « outre-sens » par delà le non-sens (comme le postulent la théorie lotmanienne de l'« explosion » et celle, greimassienne, de l'« éblouissement »), ou bien de la révélation (elle-même fortuite, peut-être bien, ou pour le moins imprévisible) de quelque clef d'interprétation d'ordre mythique ou religieux, restauratrice d'un sens possible. Mais ce serait déjà passer à des formes de croyance en une figure du Destinateur, autrement dit, de nouveau, au régime de la manipulation. (M24, p. 114).

Tout est correct dans ce qui est décrit ici. Notamment, le fait qu'un non-sens qui viendrait à révéler un sens nouveau perdrait sa valeur absurde pour devenir une ressource sémiotique positive. C'est pour cela qu'il faut reconnaître que tout ce qui nous paraît insensé reste potentiellement vecteur d'un outre-sens auquel on ne parvient pas encore à accéder¹⁸. Mais la discussion que nous amorçons ici risque d'être trop généralisante. Pour ce qui concerne l'étude d'une interaction de type accident à l'échelle humaine, tenons-nous en plutôt à l'exemple de Floch précité.

17 J.-M. Floch, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990, p. 34.

18 Cf. G. Ceriani, *Inversioni. Il senso dell'insensato*, Milan, Mimesis, 2024, et ici même la rubrique Bonnes feuilles. (Ndlr).

Avec la figure du flâneur, Floch décrit l'expérience *in vivo* du non-sens. Quel enseignement tirer de cette description et de cette expérience ? Même si le flâneur « se rend disponible », il ne parvient pas à se connecter avec son environnement. Là réside structurellement, semble-t-il, la différence entre le régime de l'accident et celui de l'ajustement. « S'ajuster » ne requiert pas seulement une « disponibilité » (M24, pp. 108-110) mais suppose aussi une interconnexion, une « union » qui débouche sur un accomplissement mutuel entre les interactants. Si bien que les surprises vécues, les bizarreries et les désordres perçus par le flâneur s'expliqueraient par l'incapacité des parties prenantes à entrer sémio-esthésiquement en relation. L'interaction de type accident serait donc une rencontre qui certes adviendrait matériellement, mais qui, sémiotiquement — en termes de production de sens nouveau — ne produirait encore rien, au moins dans un premier temps.

Pour le sujet de ladite expérience, la rencontre semble en outre être vécue en dehors de toute temporalité, comme un moment suspendu où il peut avoir l'impression d'halluciner (ou halluciner réellement), où il se sent happé, absorbé par la situation (Greimas parle de « fusion »¹⁹), à la fois fasciné et dérouté par quelque chose qui lui paraît pour ainsi dire « surnaturel » (le terme est aussi de Greimas), parce qu'il saisit qu'il accède à une « réalité cachée »²⁰, parce qu'il pressent qu'il est sur le point de voir ou de manquer de voir ce que cache le paraître de la quotidienneté.

2.2. En deçà du non-sens, l'outre-sens

Greimas envisage ce genre d'expériences comme autant de « moments d'innocence »²¹, (expression empruntée à Michel Tournier²²) lorsqu'il étudie comment Robinson croit apercevoir une autre île à l'horizon : est-elle réelle ? est-ce un mirage ? Pour qualifier ces perceptions hors du temps et du réel, Greimas convoque aussi le concept de *guizzo* (autre emprunt littéraire, cette fois-ci à Italo Calvino) qui « désign[e] le frétillement du petit poisson sautant dans l'eau, comme un éclair argenté et brillant, réunissant en un instantané l'éclat de la lumière et l'humidité de l'eau »²³. La métaphore illustre parfaitement l'idée que sous le régime de l'accident on peut en venir à sentir, pressentir ou, dans le meilleur des cas, découvrir une nouvelle facette du réel, qui, étant nouvelle, ne peut que dérouter tant qu'elle n'est pas stabilisée perceptivement (« iconisée », dirait Jean-François Bordron²⁴), puis conceptualisée (réélaborée cognitivement).

L'idée de *guizzo* est généralement thématisée en sémiotique à partir du postulat qu'on ne peut pas percevoir l'être, mais tout au plus un paraître, étant donné

19 Voir surtout le chapitre « L'odeur du jasmin ».

20 *De l'Imperfection*, op. cit., p. 41.

21 *Ibid.*, pp. 14, 16.

22 *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 92-95.

23 *Palomar*, Turin, Einaudi, 1983, pp. 12-13.

24 J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, P.U.F., 2011.

que notre perception et notre cognition médiatisent le monde physique en le filtrant et le traitant²⁵. D'où, moyennant les événements imprévisibles propres au régime de l'accident, une sorte de « fracture »²⁶ qui laisse entrevoir de nouvelles esquisses de l'objet-monde. C'est ce que décrivent tour à tour Bordron (« il ne peut y avoir pour un objet qu'une esquisse possible sauf à imaginer une perception éternellement sidérée »²⁷), Eco (« il est toujours possible d'identifier au cours de l'expérience d'autres caractères de l'objet »²⁸) et enfin Greimas en conclusion de ses analyses :

L'apparition d'une autre île, l'envahissement du parc dans le salon de musique, la mutation de la vue du sein en « vision » surnaturelle, le resplendissement de l'obscurité en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la mise à mort du lecteur signifient, chacun à sa manière, la transformation fondamentale de la relation entre le sujet et l'objet, l'établissement instantané d'un nouvel « état de choses ». Simple dérèglement de la perception — dira le bon sens — (...) ou dispositif génétique particulier, amenant certains à voir les choses autrement. Il ne s'agit pas pour nous de statuer sur des causalités, mais de décrire un phénomène à effets étranges, retentissants.²⁹

En poursuivant la lecture de Greimas, on peut aussi postuler que le non-sens et l'outre-sens sont autant de facettes du Sens, cette fois-ci dans son acception platonicienne : le non-sens étant le Sens tel que conçu par la doxa (un sens idéalisé, inaccessible), l'outre-sens, une facette nouvellement saisie de ce Sens qui, par son caractère indicible et l'éblouissement qu'il provoque, ne pourrait qu'être imparfaitement formalisé :

Quelque chose arrive soudain, on ne sait pas quoi : ni beau, ni bon, ni vrai, mais tout cela à la fois. Même pas : autre chose. Cognitivement insaisissable, cette fracture dans la vie est susceptible, après coup, de toutes les interprétations : on croit y retrouver l'attente insoupçonnée qui l'avait précédée, on croit y reconnaître la madeleine renvoyant aux sources immémoriales de l'être ; elle fait naître l'espoir d'une vie vraie, d'une fusion totale du sujet et de l'objet. En même temps que la saveur de l'éternité, elle laisse l'arrière-goût de l'imperfection.³⁰

2.3. Le maintenant et l'après de l'accident

Compte tenu des observations qui précèdent, il nous semble important de distinguer plusieurs aspects du régime de l'accident. Premièrement, son « mode d'efficiencia », comme aurait dit Claude Zilberberg³¹ : les interactions de type accident peuvent soit *survenir* (comme l'envisage principalement Landowski

25 Cf. J. Fontanille, *Corps et sens*, Paris, P.U.F., 2011 ; W. Beividas, « La sémioception et le pulsionnel en sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016 ; A. Perusset, *Sémiotique des formes de vie*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2020.

26 *De l'Imperfection*, p. 72.

27 « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 110, 2007.

28 *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, p. 121.

29 *De l'Imperfection*, p. 76.

30 *De l'Imperfection*, pp. 72-73.

31 *La structure tensiva*, Liège, PULg, 2012, p. 39.

et comme le suggère le terme même d'accident), soit *parvenir* (comme le décrit Floch avec son flâneur ou comme on peut se l'imaginer lorsqu'on se rend au musée pour faire l'expérience d'œuvres d'art qui pourraient nous plonger dans ce régime). Deuxièmement, il y a sa durée, très brève (l'accident peut se produire en une fraction de seconde) ou plus ou moins longue (la flânerie dans le métro, la contemplation d'un tableau). Troisièmement, sa valeur, qui peut être soit banale (lorsqu'on découvre le montant inattendu d'une facture à payer), soit extraordinaire, parce que mémorable ou traumatique (suite à un grave accident ou une rencontre malencontreuse). Quatrièmement, il y a aussi sa phorie : bien qu'on ait tendance à envisager les interactions se rapportant à ce régime comme négatives, elles peuvent aussi être positives, tel l'émerveillement devant une présence mystérieuse et insondable.

Enfin, il y a la question de la réaction qui fait suite à l'expérience. Landowski en est venu à parler d'assentiment³², terme qui depuis a souvent aussi servi à désigner ce régime, et qui dès le départ nous a paru plus approprié que celui d'accident, ce dernier renvoyant, comme on le comprend désormais et comme l'a aussi relevé Jacques Fontanille³³, à un type d'interaction trop particularisant (fondé sur le mode du survenir, d'une durée brève, avec une phorie négative). En parlant d'assentiment, Landowski a donc cherché à introduire un concept plus neutre pour souligner le fait que la rencontre (la coïncidence) de type accident, n'étant ni voulue ni prévue (et son résultat encore moins assuré), ne peut qu'obliger l'actant référent sinon à « accepter » du moins à prendre acte, d'une part, de l'expérience qui lui a été imposée, d'autre part du fait qu'il se trouve dans un nouvel état de choses une fois celle-ci achevée.

Néanmoins, dans la version de 2024, Landowski souligne qu'on peut aussi faire autrement que se résigner suite au vécu d'une telle interaction : en lieu et place de l'assentiment, il y a aussi la possibilité de la révolte.

(...) nous avons presque dès le départ désigné le régime de l'« accident » comme étant aussi celui de l'« assentiment ». La première dénomination souligne le côté imprévisible et imparable de ce qui survient ; la seconde exprime le point de vue subjectif de qui se résigne devant l'inéluctable, l'incertitude du sort, le risque du non sens. Cependant, face à ce qui, selon une expression de Youri Lotman, « ressemble, du point de vue humain, à un arbitraire inexplicable », l'acquiescement, l'« assentiment », n'est assurément pas la seule attitude possible. Le refus et son corollaire, la révolte, sont tout autant à prévoir : révolte morale, en silence, devant l'absurde, ou révolte éclatante, en acte, non pas contre « l'injustice du sort » en général ou les mystères insondables de la Providence, mais [par exemple, ajouterions-nous] contre les abus de pouvoir de quelque instance non pas transcendante mais bien terrestre exerçant une forme de puissance absolue. Notre interprétation initiale du régime de l'accident, qui privilégiait l'idée d'assentiment à l'inévitable et y associait une logique de la « soumission », appelait donc son complémentaire fondé, à l'opposé, sur le refus de l'inéluctable, quand bien même un tel refus serait voué à l'échec et donc désespéré. Soulignons par conséquent l'ambivalence de ce régime, celui de l'accident-révolte autant que de l'accident-assentiment. (M24, p. 115).

32 Cf. « Assentiment », in D. Ablali (éd.), *Vocabulaire des études sémiotiques*, Paris, Champion, 2009.

33 Dans « Un dialogue imaginaire entre Claude Zilberberg et Eric Landowski », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, p. 3.

Par rapport à ces réactions suscitées par les interactions de type accident, il nous semble que Landowski thématise en fait deux moments qu'on ne doit pas opposer. En effet, suite à un accident, avant toute révolte ou insoumission, il y a d'abord un nouvel état de choses dont on ne peut (« raisonnablement ») que reconnaître la « factualité », auquel on ne peut, en ce sens, qu'« assentir ». Après quoi, dans un second temps, on peut toujours se révolter, ou à l'inverse se faire à l'idée de ce nouvel état de choses. Quoi qu'il en soit, la catastrophe qui est advenue s'est produite sans qu'on ait eu son mot à dire ; et si, après coup, l'insoumission se ramène à un « refus de l'inéluctable », il est fort probable qu'elle soit à son tour inéluctablement « vouée à l'échec et [donc] désespérée » (M24, p. 115) — sauf à passer du régime de l'accident à celui de la manipulation, c'est-à-dire à substituer à la soumission devant quelque « fatalité » cette forme particulière d'insoumission qu'est la résistance à un pouvoir mondain.

2.4. Le vertige comme état d'âme, la liberté comme modalité de l'agir

Deux questions restent en suspens. La première est de savoir ce qui véritablement est éprouvé au moment de l'interaction de type accident, si ce n'est pas ni la révolte ni un assentiment ; la seconde est de savoir s'il n'y aurait pas un terme moins particularisant que celui d'accident — ou d'assentiment — pour qualifier ce régime, point que nous développerons en conclusion.

Greimas a évoqué plusieurs ressentis liés à ce régime, comme l'éblouissement, qu'on a déjà discuté. Pour sa part, Fontanille, qui s'est intéressé à diverses œuvres littéraires relevant du courant absurde, signale comme manifestations somatiques surgissant de ce régime la « nausée » ou des « réactions schizoïdes » : « le corps propre fait l'expérience sensible des imperfections de la cohérence et de la congruence »³⁴.

Ces topiques de l'éblouissement et de la nausée s'expliquent par deux types de configurations : soit lorsqu'on fait l'expérience d'un trop plein de sens soit lorsqu'au contraire c'est une vacuité de sens qu'on saisit. Dans les deux cas, on peut en tout cas dire que c'est un *vertige* qui se manifeste. Le terme de vertige paraît en effet convenir pour décrire ces manifestations somatiques qui peuvent aussi bien marquer une interaction vide que pleine de sens : on se sent défaillir devant le vide ; on est étourdi lorsqu'on a l'attention sollicitée de toute part. Ce terme permet en outre de désigner l'état de déséquilibre, d'incertitude ou de confusion provoqué par cette confrontation avec l'infini, l'inconnu ou l'incongru. Par ailleurs, Sartre a aussi longuement réfléchi au vertige comme manifestation de l'angoisse existentielle, où l'individu se trouve face à sa totale liberté et aux possibilités infinies qui s'offrent à lui³⁵. C'est dire que, dans cette acception, le vertige n'est pas la peur de tomber, mais plutôt la conscience de pouvoir sauter

34 J. Fontanille, *Formes de vie*, Liège, PULg, 2015, pp.45, 47.

35 J.-P. Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.

volontairement, d'assumer la volonté de voir ce qu'on n'a pas encore vu, de vivre ce qu'on n'a pas encore osé vivre, et de savoir que ce choix qu'on peut décider de faire — ou qu'on est sur le point de faire — ne pourra être assumé que par soi-même bien qu'on puisse en même temps se sentir happé par cette liberté infinie qu'on ressent face à un monde qui se révèle bien plus complexe et mystérieux qu'on ne le pensait, devant cette perte de repères où les certitudes vacillent.

En définitive, cette topique de la liberté nous paraît caractériser le principe des interactions de type accident, et s'il fallait reformuler la disposition des flâneurs de Floch, nous serions enclin à dire que ce sont des usagers qui, « face aux différents spectacles insolites »³⁶ des stations de métro, savent se libérer de tout apprentissage (régime de la programmation), de toute grille de lecture (régime de la manipulation), enfin de tout goût personnel (régime de l'ajustement).

3. Les régimes d'interaction, dans la pratique

3.1. Quels voyageurs pour quels régimes ?

A présent que nous avons davantage éclairé le régime de l'accident, il nous semble valoir la peine de reprendre l'analyse des usagers du métro de Floch pour lever quelques doutes sur les régimes d'interaction qui y sont associés. Le premier commentaire se rapportera à la figure du somnambule que nous avons déjà envisagée ailleurs comme une figure relevant du régime de la programmation au sens où on peut estimer qu'un somnambule ne pense pas mais agit sur un mode automatique³⁷. Rappelons ce qu'écrit Floch :

[Pour les somnambules] ces trajets quotidiens représentent l'instance neutre à partir de laquelle certains peuvent greffer d'autres pratiques significantes : lire, tricoter. Somnambule n'est pas ici à prendre dans un sens péjoratif ou pathologique ; les somnambules ne sont pas non plus des zombies, des morts vivants. On a choisi ce terme parce qu'il évoque un état d'automatisme, mais aussi une réelle activité, de type onirique. De fait, ces voyageurs marchent ou s'assoient automatiquement, mais en même temps ils rêvent, ils lisent ou écoutent de la musique.³⁸

Le terme d'automatisme, répété deux fois, nous enjoint à première vue de faire des somnambules l'archétype des voyageurs assujettis au régime de la programmation. Néanmoins, en sémiotique comme en linguistique, on sait que les mots sont avant tout des étiquettes qui peuvent être interprétées de diverses façons. En l'occurrence, si Floch admet que l'activité des somnambules peut « évoquer un état d'automatisme », il insiste aussi sur le fait que ceux-ci ne sont pas pour autant des « morts vivants » puisqu'ils réalisent en parallèle une « réelle activité, de type onirique », comme rêver, lire ou tricoter.

36 *Sémiotique, marketing...*, op. cit., p. 34.

37 A. Perusset, « La valeur critique, une valeur géniale ! », *Actes du Congrès 2019 de l'Association Française de Sémiotique*, 2021 ; J. Fontanille et A. Perusset, « Les formes de vie entre pratiques et cultures, styles et idéaux de vie », *Estudos semióticos*, 17, II, 2021.

38 *Sémiotique, marketing...*, p. 33.

Que faut-il comprendre par là ? A notre sens que les somnambules savourent leur parcours dans les couloirs du métro, en étant dans leur « bulle » : ils sont conscients et éveillés, non pas sur un mode de « lecture », mais de « saisie » (cf. PSN, pp. 94-96). Autrement dit, il semble qu'ils opèrent une sélection — non pas consciente et volontaire mais intuitive — des éléments pertinents et plaisants au sein de leur entour : à l'arrière-plan, il y a les couloirs du métro, et au premier plan leur objet d'interaction direct (le livre qu'ils lisent, la musique qu'ils écoutent). En ce sens, c'est un mode d'interaction sensible plutôt qu'automatique que les somnambules déploient, ce qui nous invite à les associer finalement au régime de l'ajustement. En effet, sensiblement, ces voyageurs en viennent à s'ajuster (aucun mot ne convient mieux) à ce qui, dans l'espace souterrain de la ville, donne goût à leur expérience.

Pour le reste, les « pros » et les « arpenteurs », il est aisé de discerner les régimes d'interaction qui leur correspondent dans le texte de Floch :

Si l'on estime que nous avons tous commencé par être des sujets parcourants, des arpenteurs, dans la mesure où il a bien fallu un jour apprendre à se déplacer et à se repérer dans le métro, l'enchaînement réalisé par le pro doit être conçu comme une entreprise de désémantisation, d'abstraction et de formalisation. Ce sont des suites entières de faits et de gestes qui deviennent alors des unités indécomposables et comme sténographiées.³⁹

Cette maîtrise des pros pourrait de prime abord être associée à une interaction de type manipulation, avec un environnement réduit à une pure fonction instrumentale. Mais la description est plus radicale que cela, en ce sens que la domination n'est pas visée, mais déjà actée. Les pros ont déjà assimilé et incorporé l'environnement, raison pour laquelle il n'est plus que formalité et insignifiance, pour ne pas dire nécessité, donc propre à un régime de programmation. A l'inverse, les arpenteurs sont des voyageurs ambitieux qui parcourent, apprennent, s'informent et questionnent, des individus qui cherchent à comprendre comment les stations de métro fonctionnent, à y saisir des opportunités pour mieux s'y mouvoir.

3.2. Régimes de sens et sémiotique du goût

Chaque régime d'interaction instaure une relation particulière par rapport au sens, ce que Landowski n'a pas manqué de problématiser dès *Les interactions risquées* en introduisant parallèlement au concept de « régimes d'interaction » celui de « régimes de sens » (ou de « signifiance » ; cf. M24, p. 106). Avec le régime de l'accident, on a, au moins en apparence, la manifestation d'un non-sens (l'insensé, l'absurde) ; avec celui de la programmation, c'est le vécu d'une insignifiance ; avec la manipulation, les choses « ont une signification » ; avec le régime de l'ajustement, on a une expérience qui « fait sens ».

Si on peut comprendre qu'une interaction programmatique soit insignifiante dans la mesure où on n'en prend qu'à peine, ou pas du tout, conscience, et que

³⁹ *Ibid.*, pp. 33-34.

le monde de la manipulation soit nécessairement un monde de significations (un univers du logos, rappelions-nous plus haut) parce qu'il suppose des sujets capables de « lire », de comprendre et d'évaluer, il nous paraît plus complexe d'approcher la question du sens soulevée par le régime de l'ajustement. En effet, si le régime de l'accident peut le cas échéant déboucher sur un « outre-sens », en quoi le sens du régime de l'ajustement s'en distingue-t-il fondamentalement ? En révisant les nombreuses études conduites par Landowski sur le sens de l'ajustement, il nous semble que deux éléments le caractérisent : le plaisir et la saveur.

Ce constat n'a rien d'étonnant car, comme le souligne l'auteur, ce sens advient lorsque l'actant de référence se rend disponible à l'autre, lorsqu'il ressent une affinité avec cette altérité, qu'il s'agisse d'un individu, d'un objet, d'un dispositif ou d'un environnement. Bien que l'auteur ait aussi fait une place à l'idée d'ajustement polémique (cf. la stratégie à la Sun Tsu (IR, p. 48, 50), les arts martiaux, certaines danses⁴⁰) ainsi qu'à celle de contagion de la peur ou du dégoût, il nous semble avoir privilégié les sensations associées au plaisir. Dans l'ajustement, on laisse ses « compétences sémio-esthésiques » (PSN, p. 247) guider le sens de l'expérience en fonction des qualités matérielles et sensibles des corps avec lesquels on entre en interaction ; il y a donc bien un phénomène d'attraction à l'œuvre, qu'il tienne, comme souvent, du *corps à corps*, ou, comme parfois aussi, du *tête à tête* (PSN, p. 172 ; M24, pp. 110-111).

La « sémiotique du goût » que l'auteur a conçue parallèlement à l'élaboration des *Interactions risquées* et de *Passions sans nom* (dont le dernier chapitre porte sur « Le goût des gens, le goût des autres ») est une sémiotique qui, nous semble-t-il, se focalise sur ce régime de l'ajustement et ses variations associées à la façon dont on en vient à « savourer » l'autre (PSN, ch. 7), que ce soit sur le plan somatique ou dans un rapport intellectuel⁴¹. Les autres régimes d'interaction, par contre, s'avèrent ne pas être des régimes du goût. Celui de la manipulation ne manifeste pas des goûts mais des besoins, des manques, des ambitions ; celui de la programmation implique des habitudes, des croyances ou des automatismes ; celui de l'accident mobilise des formes de réactions psychosomatiques (la fuite, le malaise, la résistance...) face à l'inconnu ou à l'inconcevable.

Pour faire comprendre mieux notre position, rappelons que le régime de l'ajustement, comme les autres régimes, reste une catégorie et qu'à ce titre il est possible d'y déceler des variétés d'interaction. Lorsque Landowski identifie et décrit, notamment dans *Pour une sémiotique du goût*⁴², divers styles de vie, nous pensons qu'il caractérise des types d'individus et des formes de vie tous régis par un principe d'ajustement. Et si les styles en question paraissent aussi se rapporter aux autres régimes d'interaction, c'est parce que les régimes d'interaction (et de sens) présentent une dimension heuristique qui fait qu'ils peuvent être répliqués dans toute catégorisation fondée sur des principes relationnels. C'est d'ailleurs ce

40 Cf. C. Addis et D. Sparti, « Estetiche dell'aggiustamento. Spazio, movimento, corpi », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.

41 Cf. E. Landowski, « L'épreuve de l'autre », *Sign Systems Studies*, 34, 2, 2008, p. 330 sq.

42 *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.

qu'envisage Landowski en indiquant que les formes du goût peuvent être tantôt de type apolliniens (du côté de la manipulation ou de la programmation) tantôt de type dionysiaques (du côté de l'ajustement ou de l'accident).

Il aurait ainsi suffi que l'auteur ajoute, dans le carré sémiotique des styles de vie, les régimes d'interaction et de sens associés pour qu'on saisisse l'holistique de ce modèle interactionnel, soit les équivalences suivantes :

- le « chien placide » manifeste le goût d'être programmé : il aime suivre ce qu'on lui dit. Il est serviable (goût de l'emprise) ;
- le « caméléon simulateur » manifeste le goût de manipuler : il aime faire les choses comme il l'entend. Il est ambitieux (goût de l'entreprise) ;
- l'« ours glouton » manifeste le goût de s'ajuster : il s'en remet à sa sensibilité et à l'instant présent. Il est voluptueux (goût du lâcher-prise) ;
- le « chat rêveur » manifeste le goût d'être bousculé (d'être « accidenté ») : il aime la découverte du nouveau. Il est curieux (goût de la surprise).

3.3. Prises de risque et de conscience

Un schéma tensif nous aidera à illustrer comment ces formes de goût s'inscrivent dans l'économie générale des régimes d'interaction. Cependant, avant de figurer cette concaténation il importe de se demander de quelle façon un tel schéma devrait être construit et structuré. Conformément aux enseignements de Claude Zilberberg, il faut nous demander quel régime (de sens, d'interaction ou de goût) vaut comme contraire (ou « surcontraire », selon la terminologie zilberbergienne⁴³) *atone* et lequel comme *tonique* ; de même pour les subcontraires (ou « sous-contraires »). Car, comme nous l'avons rappelé dans « Éléments de sémiotique catégorielle »⁴⁴, un carré sémiotique (bien fait) manifeste toujours une certaine structure tensive. Le modèle interactionnel pose comme contraires les régimes de la programmation et de l'accident, et comme subcontraires ceux de la manipulation et de l'ajustement. L'ensemble des arguments avancés jusqu'à présent ne laisse que peu de doute sur le fait que le régime de la programmation se caractérise par une forte atonie, à l'inverse de celui de l'accident qui est extrêmement tonique.

Concernant les subcontraires, le doute subsiste quant à savoir lequel est tonique et lequel atone. Le modèle suggère que c'est le régime de l'ajustement qui tend vers la tonicité et celui de la manipulation vers l'atonie : premièrement parce que, comme nous l'avons explicité dans l'article précité, la tonicité dans le carré sémiotique est aussi affaire de position : un des côtés (une des « déixis ») regroupe toujours les termes toniques, l'autre les termes atones. La seconde raison est théorique : lorsque Landowski a construit son carré, il a initialement retenu comme critère de pertinence, pour discriminer les régimes, celui du risque (cf. IR, p. 72) : le régime de la programmation offre de la « sécurité » (contraire atone), celui de la manipulation, un « risque limité » (subcontraire atone), celui

43 Cf. Cl. Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, op. cit.

44 Art. cit.

de l'ajustement, de l'« insécurité » (subcontraire tonique), celui de l'accident, un « risque pur » (contraire tonique).

Or, comme également rappelé dans notre article, on peut organiser une catégorie de diverses façons en fonction du critère qu'on retient, à l'exclusion d'autres possibles, pour en distinguer les termes. Dans le cas présent, la question est de savoir si /le risque encouru en cours d'interaction/ est le critère (la « classe sémantique », dirait François Rastier⁴⁵) le plus déterminant pour discriminer les régimes d'interaction (et de sens). Pour notre part, nous dirions qu'un autre critère mériterait aussi d'être considéré, celui de /la cohésion entre l'actant référent et l'altérité avec laquelle il interagit/.

Dans *Pratiques sémiotiques*, Fontanille évoque cette cohésion syntagmatique lorsqu'il observe que la relation entre un individu et son acte peut prendre diverses formes, toutes fondées sur un principe d'« inhérence », sur l'idée qu'on peut assumer plus ou moins une responsabilité vis-à-vis de ses actes⁴⁶. Sur la base de ses commentaires et en rapport à la relation d'un actant référent avec une altérité, nous pouvons associer aux régimes d'interaction les formes de cohésion suivantes, toutes également liées à des formes de conscience :

— l'*inhérence* comme principe de cohésion fondateur du régime de la programmation : sous ce régime, l'actant référent et l'autre avec lequel il est en relation sont, pour ainsi dire, indissociables. Les deux parties se trouvent assimilées l'une à l'autre dans une relation d'emprise réciproque, où chacune exerce à la fois une domination et une soumission. L'une est indispensable à l'autre pour fonctionner⁴⁷. Quant au niveau de conscience de l'actant référent, pour reprendre la terminologie de Zilberberg, il est « nul » : les actions s'exécutent et les choses existent sans qu'il soit besoin d'y penser ou même d'en prendre conscience ;

— l'*adhérence* comme forme de cohésion fondatrice du régime de l'ajustement : l'actant et l'altérité se rendent disponibles l'un à l'autre. Ils épousent les qualités sémio-esthésiques l'un de l'autre, et ce faisant construisent la relation — mieux, c'est leur relation qui construit le sens de leur interaction. Sous ce régime, on peut en principe reconnaître un niveau de conscience relativement faible à l'actant de référence : il est conscient qu'une interaction est à l'œuvre, sans pour autant qu'il ait à exercer un véritable effort ou travail de réflexion pour gérer cette relation (encore que s'ajuster à l'autre requière une attention constante et une sensibilité en éveil) ;

— la *déshérence* comme forme de cohésion fondatrice du régime de la manipulation : il n'y a plus de cohésion entre l'actant référent et l'altérité, ou du moins la cohésion n'est plus aussi organique qu'elle l'était sous le régime de l'ajustement. Une conscience forte de la part de l'actant référent distend le lien éthique et esthétique entretenu avec l'altérité ; celui qui se reconnaît comme sujet autonome tend à réifier l'autre, à le réduire à un objet (de valeur, de désir). Pourtant, il n'en

45 F. Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F., 1987.

46 J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, op. cit., pp. 247-248.

47 Cf. *Avoir prise, donner prise*, op. cit.

subsiste pas moins une relation entre les deux parties, l'altérité étant supposée pouvoir toujours être comprise, saisie, manipulée, à la limite dominée ;

— l'*exhérence* comme forme de cohésion fondatrice du régime de l'accident : l'actant et l'altérité ont une relation si distendue qu'elle en vient à ne plus exister (cohésion « nulle » selon Zilberberg). Inversement, le niveau de conscience est maximal, parce que l'actant référent éprouve à quel point l'altérité est insaisissable. Les réactions somatiques, dont le vertige, sont autant de manifestations de cette pleine conscience qui doit gérer les débordements de sens de l'altérité qui se trouve face à elle, ceci afin de restaurer une cohésion, aussi minime soit-elle, et retrouver une certaine paix intérieure, en tout cas un équilibre.

D'un point de vue structural, cette focale sur le critère de la cohésion donne à voir que le continuum catégoriel est doublement inversé par rapport au modèle interactionnel. Chez Landowski, la gradation tensive va d'une programmation très sûre (atonie) au risque pur de l'accident (tonicité) ; elle est ici inverse avec un accident sans cohésion (atonie) et une programmation cohésive à l'extrême (tonicité). Et alors que chez Landowski la manipulation est complémentaire de la programmation, et l'ajustement de l'accident, ici c'est l'accident qui est complémentaire de la manipulation, et la programmation de l'ajustement. Enfin, on voit apparaître un troisième critère, celui de la « conscience », qui est inversement proportionnel à celui de la « cohésion ».

Le tableau ci-dessous rend compte de la façon dont les classes sémantiques altèrent la valeur de chaque régime, ce qui implique des variations dans leur répartition au sein d'un carré sémiotique.

<i>classe sémantique</i>	<i>surcontraire atone</i>	<i>sous-contraire atone</i>	<i>sous-contraire tonique</i>	<i>surcontraire tonique</i>
//le risque//	programmation	manipulation	ajustement	accident
//la cohésion//	accident	manipulation	ajustement	programmation
//la conscience//	programmation	ajustement	manipulation	accident

Tableau 1. La sémantique des critères associés aux régimes d'interaction.

Si Landowski a retenu dès le départ, avec le risque, un critère qui fonctionne parfaitement, il nous semble aussi intéressant, dans une perspective d'ouverture théorique, de questionner la pertinence du critère du niveau de conscience, qui se calque sur celui de la cohésion. Pourquoi privilégier ce critère du niveau de conscience ? Avant tout, parce qu'il s'agit d'un critère qui s'inscrit dans la corporéité de l'actant référent en rapport à la relation qu'il entretient avec l'altérité qui lui fait face, et qui par suite touche directement la production de sens. Nous pourrions qualifier ces niveaux de conscience comme suit : i) l'inconscience, niveau de conscience que l'actant référent n'a pas conscience d'exercer (programmation) ; ii) la conscience écologique, niveau de conscience d'un actant qui agit comme il le sent, sur le mode intuitif, instinctif, sensible, de l'attraction, de l'affinité et du plaisir, à l'endroit de certains éléments de son environnement

(ajustement) ; *iii*) la conscience réflexive, niveau de conscience que le naturalisme reconnaît à l'espèce humaine, soit une conscience tournée vers soi et ses intérêts (manipulation) ; enfin *iv*) la conscience mystique, niveau de conscience (aveugle ou clairvoyant) auquel on accède lorsque le monde dévoile un nouvel univers de sens, sur le mode de l'être et non plus du paraître (accident).

Un autre avantage de ce critère de la conscience est qu'il offre une gradation conforme à d'autres catégories associées, permettant une mise en réseau avec d'autres topiques sémiotiques, comme celles des états d'âme (1^{re} ligne du schéma ci-dessous, entre parenthèses : vertige, jouissance, etc.), des formes de vie⁴⁸ (2^e ligne), des régimes d'altérité⁴⁹ (2^e ligne, entre parenthèses), des dynamiques de l'engagement ou formes de prise (3^e ligne), enfin des modalités de l'agir (3^e ligne, entre parenthèses). Le schéma tensif ci-dessous, fondé sur le critère du niveau de conscience, illustre comment ces associations font système :

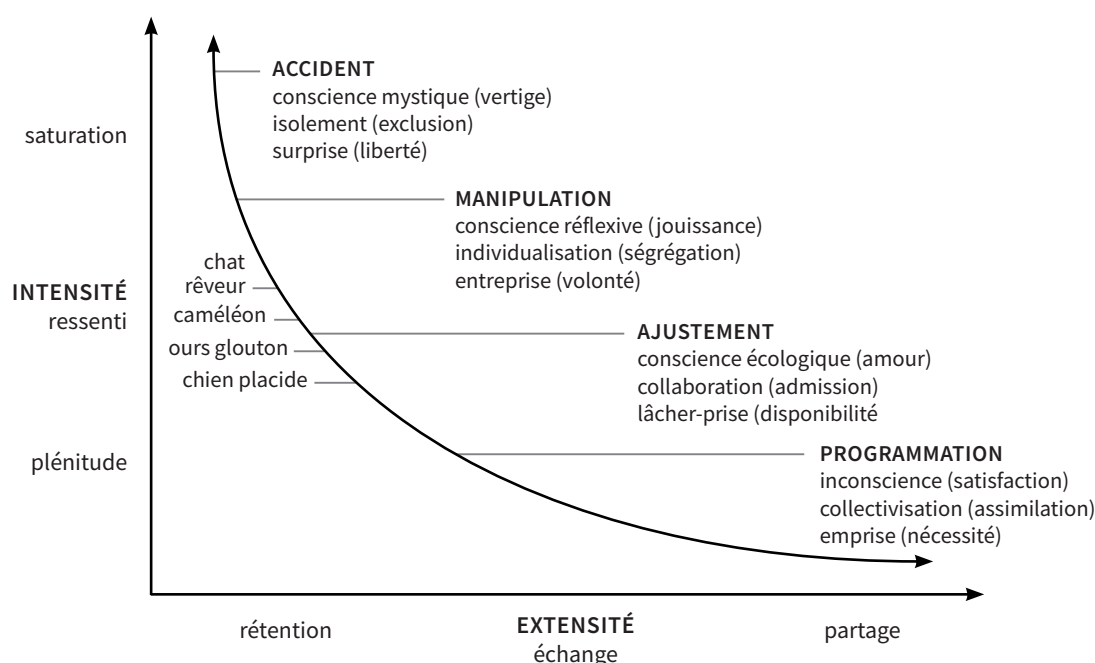


Figure 2. Schéma tensif des régimes d'interaction (selon le niveau de conscience).

3.4. Les mots ont un sens

Nous avons commencé en présentant synthétiquement les régimes d'interaction. A cette occasion, nous avons fait remarquer que bien que ces régimes aient été modélisés d'abord pour rendre compte de pratiques humaines, ils se sont révélés aptes à schématiser aussi d'autres types d'interactions ou de relations. Les termes de programmation, manipulation, ajustement et accident valent pour qualifier des interactions de toute nature, à tout niveau.

48 Cf. M. Colas-Blaise, « Forme de vie et formes de vie », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.

49 E. Landowski, *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997 ; « Pour une grammaire de l'altérité », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.

Suite à nos commentaires introductifs et à l'étude de cas des usagers du métro, il nous semble néanmoins possible de spécifier ces régimes en termes de *régimes pratiques*, afin d'explicitier les ressources sémiotiques qui sous-tendent nos actions et nos activités. Au fil du texte, nous avons évoqué des termes qui, dans ce cadre pratique, auraient leur pertinence : l'*automatisme* relativement au régime de la programmation, la *stratégie* eu égard au régime de la manipulation, enfin le *goût* pour ce qui est du régime de l'ajustement. Resterait à identifier la ressource sémiotique propre au régime de l'accident.

La notion de *résilience* pourrait être idoine. Ce terme désigne un concept non seulement psychologique (la capacité d'un individu à résister à un traumatisme) mais aussi physique, concernant l'énergie absorbée par un corps lors d'une déformation. Et *résilience* paraît convenir d'autant plus, comme quatrième terme, qu'il renvoie aux commentaires formulés par Landowski sur la révolte (M24, p. 115), à la nuance près que la résilience est moins une révolte qu'une résistance psycho-physiologique se déployant *in vivo* sous le régime de l'accident.

Enfin, en revenant à la terminologie des régimes d'interaction, il nous paraîtrait aussi judicieux, comme annoncé, de réfléchir à la pertinence des termes mêmes d'accident et d'assentiment. Nous l'avons problématisé en cours d'analyse : ces termes ne rendent compte que de facettes ou de situations particulières d'un régime plus holistique. On peut penser au concept d'événement, au sens où, comme le soutient Fontanille lorsqu'il fait dialoguer Landowski et Zilberberg, un accident est d'abord « un événement non souhaité, aléatoire et fortuit, [bref] un cas particulier d'événement »⁵⁰. Mais ce concept reste trop générique car il englobe aussi le régime de l'ajustement. Par suite, si nous voulions homologuer les propositions de Landowski et celles de Zilberberg pour parvenir à mettre au jour un terme idoine, il nous faudrait commencer par admettre que l'« événement » embrasse l'ajustement et l'accident, et l'« exercice » (terme proposé par Zilberberg comme l'opposé de l'événement⁵¹), la manipulation et la programmation. Soit le système suivant :

catégorie	les interactions			
familles	les exercices		les événements	
régimes d'interaction	la programmation	la manipulation	l'ajustement	l'accident
dimensions sémiotiques	l'imperceptible	l'intelligible	le perceptible/ sensible	l'inintelligible
régimes pratiques	l'automatisme	la stratégie	le goût	la résilience
molécules sémiques	/exercice assimilé/	/exercice pratiqué/	/événement géré/	/événement enduré/
types d'usagers	le pro	l'arpenteur	le somnambule	le flâneur

Tableau 2. Une sémantique des régimes d'interaction.

50 J. Fontanille, « Un dialogue imaginaire... », *art. cit.*, p. 3.

51 Cl. Zilberberg, *La structure tensive*, *op. cit.*, p. 61.

Ce tableau synoptique aide à saisir le terme qui, peut-être, conviendrait mieux que ceux d'accident ou d'assentiment. Au juste, qu'est-ce qu'un événement qu'on endure ? Certes, c'est un coup du sort, mais ce qu'on ressent dans sa chair n'est pas le sort en soi, ni l'aléa, c'est le *coup* qu'il nous inflige. Dans *Passions sans nom* (et plus généralement dans la sémiotique greimassienne), un terme qui revient souvent nous paraît bien désigner cette expérience qui nous heurte, nous « accidente », nous *éprouve* : justement, l'épreuve. Du point de vue de l'expérience, c'est bien une épreuve que nous donne à vivre ce régime de l'accident. Toutefois, il est aussi vrai que ce terme ne peut valoir que si on considère des interactions impliquant des êtres humains ou des êtres vivants (comme d'ailleurs le terme d'assentiment). Pour décrire des interactions de ce genre qui impliqueraient uniquement des matérialités inorganiques (pensons aux catastrophes naturelles), il ne conviendrait guère (pas plus que celui de manipulation). Néanmoins, ce qui reste valide dans les deux cas, c'est le fait que ce sera toujours un individu humain qui évaluera cette interaction et la rapportera à tel ou tel régime. À cet égard, ce qui pourrait dès lors peut-être aussi systématiquement se manifester est une *adversité*. L'adversité comme événement qu'on endure et qui tout du long de son vécu nous décontenance et nous oblige à faire preuve de résilience.

Au terme de cet article, un dernier point incontournable nous semble encore devoir être abordé, celui de la valeur spécifique de « l'autre » sous chaque régime — point que, de façon coïncidente, il a aussi paru crucial à Sedda d'aborder dans sa présentation de la réédition des *Interactions risquées*⁵². Sous le régime de la programmation, l'autre apparaît valoir comme *fonction* (IR, p. 26) : les choses sont comme cela, l'altérité *fonctionne* ainsi, immuablement, rien ne peut y être changé, et il n'y a d'ailleurs rien à changer puisque « tout roule », pour ainsi dire. Sous le régime de la manipulation, l'autre ne remplit plus une fonction mais en vient à assumer un *rôle*, voire divers rôles, dans le cadre de stratégies définies en fonction de certains besoins et objectifs pratiques — donc rôle au sens non pas de « rôle thématique » (ce qui vaudrait comme synonyme de *fonction*) mais de « rôle stratégique », une position circonstanciée qu'on attribue à l'autre à partir de ses compétences modales, de son *affordance* pourrait-on dire aussi.

Avec les régimes de l'ajustement et de l'accident, les choses se compliquent quelque peu. Pour reprendre un exemple de *Passions sans nom*, on sait que la danse (lorsqu'elle est maîtrisée) est une pratique typique du régime de l'ajustement. Dans cette pratique, comment le partenaire est-il, ou doit-il être vu et traité ? Assume-t-il une pure *fonction* de partenaire, car pour danser, il faut être deux ? A-t-il un *rôle* à jouer pour l'actant référent, par exemple celui consistant à le mettre en valeur pour que le public sache qu'il sait bien danser ? Non, sous le régime de l'ajustement, l'autre ne peut être ainsi objectivé. La seule valeur que l'autre peut, ou devrait, avoir sous ce régime, c'est celui d'une *saveur*. L'idée de saveur rejoint les arguments développés dans « Saveur de l'autre » (PSN, pp. 139-158), où l'auteur analyse la façon dont on en vient à saisir l'autre sous ce régime

52 Fr. Sedda, « Relire LIR », *art. cit.*, pp. 214-215.

d'union-ajustement : « pour *voir* l'autre [comme autre] (et même pour le “savoir”, au sens étymologique du terme : *sapere* : “goûter”, “savourer”), la première condition est de laisser de côté les schémas de lecture préétablis » (PSN, p. 47).

De la sorte, lorsque Landowski souligne que les interactions d'ajustement ont ceci de caractéristique qu'elles « font sens », il faut, nous semble-t-il, comprendre qu'elles ont (aussi) ceci de particulier qu'elles ont « du goût ». Elles donnent à saisir un sens qui n'a pas tant une forme, qui demeure une substance, précisément informe, informalisable, voire, socialement informelle, ce qui explique d'une part leur statut d'occurrence, d'autre part l'inévitable exigence d'ajustement en cours d'action, et enfin l'impossibilité de recourir à des ressources sémiotiques autres que la sensibilité, ce qui confirmerait que ce sens ne peut ici s'analyser que d'un point de vue thymique et phorique (plaisir, intensité...), aucunement cognitif ; Zilberberg parlerait d'« accent de sens »⁵³. Par ce caractère foncièrement intime de l'expérience, l'idée est donc de souligner que l'autre, en tant que saveur, ne peut être saisi que comme un flux et qu'à ce titre il ne peut s'apprécier que « dans un champ sensoriel interne », exactement comme le sens physiologique du même nom, que Fontanille a glosé dans *Corps et sens*⁵⁴.

Enfin, quand on arrive au quatrième régime — l'accident —, voilà que l'autre s'avère encore plus mystérieux, du fait que sa particularité est de ne pouvoir être saisi. Il pourrait ainsi demeurer un *mystère*, il pourrait même être une *énigme* ou n'être qu'une *présence* (« présence de l'autre » !), mais, en s'appuyant sur la littérature sémiotique, on découvre que cet autre pourrait plus formellement être un *propos*. Expliquons-nous : dans ses *Prolégomènes*, Louis Hjelmslev explique que toute réalité, avant qu'on en fasse l'analyse, est un *mening*⁵⁵. Ce terme danois a été traduit, dans l'édition française, par *matière*, notion qui en soi est conforme et commune (employée, par exemple, par Bordron et Fontanille), mais qui en comparaison du terme danois perd en signifiante, du fait que *mening* signifie aussi « sens ». C'est ce que fait remarquer Sémir Badir :

La matière nous plonge dans le sensible ; le sens allègue un ordre opposé au sensible, de l'ordre de l'intelligible. Telle est l'opposition que le concept hjelmslevien [de *mening*] doit suspendre : il renvoie indifféremment au sensible comme à l'intelligible, à l'expression comme au contenu.⁵⁶

Badir observe, de plus, que le terme de *purport*, retenu dans la traduction anglaise, est beaucoup plus fidèle :

Purport, pour autant que la langue française permette d'approcher sa signification, c'est (...) *ce dont il est question*. Il y a dans *purport* une notion d'apparaître, de manifestation ou de phénomène, sans appel à aucune coordonnée relative à l'espace-temps ou à la personne. Il y a aussi une idée de questionnement, d'intérêt porté à ce qui se laisse apparaître, à ce qui est manifesté. On retrouve ainsi dans *pur-*

53 *Op. cit.*, p. 58.

54 Cf. pp. 66-67.

55 L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971.

56 S. Badir, *Épistémologie sémiotique*, Paris, Champion, 2014, p. 146.

port cet état où le sensible de l'apparaître et l'intelligible du questionnement porté à son endroit sont encore étroitement liés. (...) Le *purport* est un fond depuis lequel ne se détache encore nulle forme mais qui est cela même qui tend à se détacher de quelque formation possible, cela qui fait question pour des formes en devenir.⁵⁷

Et de préciser son propos en reprenant justement le terme de « propos » :

Le *propos* est ce qui est avéré et qui renvoie néanmoins à quelque chose d'autre qu'à cet apparaître asserté. Même lorsqu'il est situé dans un espace-temps ou assigné à une personne — *le propos de ce livre* ou *le propos du ministre* — rien de précis ni de défini n'est dit encore, et on peut en appeler autant à un ordre intelligible (*son propos est ignoble*) qu'à un ordre sensible (*son propos est émaillé d'anglicismes*).⁵⁸

Ces observations nous permettent d'avaliser le quatrième et dernier terme de la catégorie de l'altérité⁵⁹ au sein du modèle interactionnel que nous reproduisons une dernière fois ci-dessous en inversant à dessein les subcontraires, conformément à la structure tensive des niveaux de conscience :

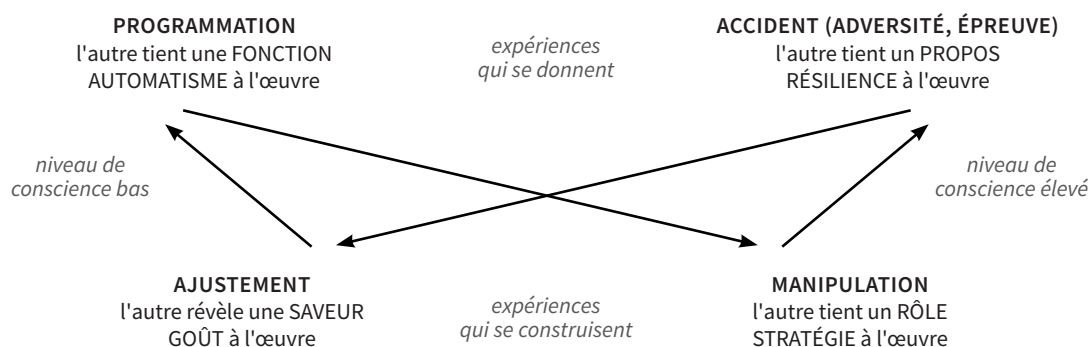


Figure 3. Régimes d'interaction (1^{re} ligne), valeurs de l'autre (2^e ligne), régimes pratiques (3^e ligne).

Conclusion

Le coup de force (ou de génie) du modèle interactionnel est l'heuristique qu'il propose. Nous l'avons suffisamment évoqué, et Landowski y est aussi longuement revenu : ce modèle peut servir à conceptualiser des réalités innombrables : des régimes de sens, des niveaux de conscience, des types d'univers, mais aussi des régimes d'espace, de temporalité ou de vérité (cf. M24, pp. 129-130). Cette heuristique est telle qu'elle nous interroge aussi sur la possibilité de reconnaître derrière les termes classiques du carré sémiotique (termes A, B, non-A, non-B) des fondamentaux sémantiques.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 148.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ On notera que Sedda propose une catégorisation tout à fait analogue avec les termes d'« objet » (pour la fonction), de « valeur » (pour le rôle), de « valence » (pour la saveur) et de « présence » (pour le propos). Cf. « Relire LIR », *art. cit.*, pp. 214-216.

Cette idée ne nous paraît pas fantaisiste (Sedda la pressent aussi⁶⁰), puisqu'on a vu chez Zilberberg des développements qui vont dans ce sens lorsqu'il montre que tout système de signification (toute catégorie) articule quatre termes bien spécifiques : un premier terme ayant valeur de surcontraire atone ; un deuxième, de sous-contraire atone ; un troisième, de sous-contraire tonique ; et un dernier, de surcontraire tonique. Désormais, avec le modèle interactionnel, on est tenté de faire un pas supplémentaire en postulant que ces termes ont en germe un régime d'interaction et de sens propre, ce qui reviendrait à reconnaître plus généralement que le carré sémiotique de n'importe quelle réalité pourrait toujours être élaboré ou analysé sous ce prisme interactionnel : le terme A (surcontraire atone) aurait une dimension programmatique-insignifiante ; non-B (subcontraire atone) une dimension sensible-sensée ; non-A (subcontraire tonique) une dimension réflexive-signifiante ; enfin, B (contraire tonique) une dimension accidentelle-insensée.

Néanmoins, si l'homologation est tentante, de même que les rapprochements entre les approches de Landowski et Zilberberg, il nous semble nécessaire de prendre au moins une précaution, en avançant pour l'instant que *seuls* les carrés sémiotiques rendant compte de relations (quelles qu'elles soient) semblent présenter ce « proto-sémantisme sémio-interactionnel ». Pour le reste des carrés sémiotiques (mais y a-t-il des carrés sémiotiques qui ne rendent pas compte de relations ?), il serait plus sage d'écarter cette hypothèse, qui mériterait dans tous les cas d'être approfondie et testée davantage.

Pour ce qui nous concerne, nous avons pu vérifier sa pertinence à l'occasion de deux études récentes, encore non publiées, l'une portant sur les stratégies de marques, l'autre sur les régimes sociaux du formel, de l'informel, du légal et de l'illégal. Dans cette seconde étude, nous avons reconnu au *formel* (terme A) une inflexibilité toute programmatique, avec une insignifiante propre à toutes les démarches y relatives ; à l'*informel* (terme non-B), une souplesse toute pertinente avec un sens qui se crée et se renouvelle à chaque fois qu'il y a besoin de s'ajuster à la conjoncture ; au *légal* (terme non-A), un espace d'opportunités balisées, signifiantes, où les normes servent autant à réguler qu'à manipuler le champ des possibles ; enfin, à l'*illégal* (terme B), une ouverture à toute activité que la doxa considérerait au mieux comme accidentelle, au pire comme dangereuse, dans tous les cas insensée, voire absurde.

Références

- Addis, Critina, et Davide Sparti, « Estetiche dell'aggiustamento. Spazio, movimento, corpi nel tango argentino e nel contact improvisation », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.
 Badir, Sémir, *Épistémologie sémiotique*, Paris, Honoré Champion, 2014.

60 *Ibid.*, p. 214 : « (...) le modèle de Landowski découle d'une relecture du carré sémiotique, donc de la partie la plus abstraite et, si on permet la plaisanterie, la plus "immanente" du parcours ; pourtant, l'objectif semble viser directement une réévaluation de la concrétude des vécus, des interactions en cours, allant presque jusqu'à déboucher, pour tenter une seconde provocation, dans une pleine "manifestation". Cette exacerbation sous forme de court-circuit nous sert à souligner la profondeur potentielle du modèle des régimes d'interaction et de sens, et donc à examiner attentivement l'impact qu'il peut avoir sur l'ensemble de l'appareil conceptuel standard ».

- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- Beividas, Waldir, « La sémioception et le pulsionnel en sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016.
- Bergson, Henri, *La conscience et la vie*, Paris, P.U.F., 2011.
- Bordron, Jean-François, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 110, 2007.
- *L'iconicité et ses images*, Paris, P.U.F., 2011.
- Calvino, Italo, *Palomar*, Turin, Einaudi, 1983.
- Ceriani, Giulia, *Inversioni. Il senso dell'insensato*, Milan, Mimesis, 2024.
- Colas-Blaise, Marine, « Forme de vie et formes de vie », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.
- Demuru, Paolo, « Between Accidents and Explosions », *Bakhtiniana*, 15, 1, 2020.
- Eco, Umberto, *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Le Livre de Poche, 2001.
- Floch, Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990.
- *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995.
- Fontanille, Jacques, « Avant-propos » à *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.
- *Pratiques sémiotiques*, P.U.F., 2008.
- *Corps et sens*, Paris, P.U.F., 2011.
- *Formes de vie*, Liège, PULg, 2015.
- « Un dialogue imaginaire entre Claude Zilberberg et Eric Landowski autour de l'événement de l'aléa et de l'accident », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.
- et Alain Perusset, « Les formes de vie entre pratiques et cultures, styles et idéaux de vie », *Estudos semióticos*, 17, II, 2001.
- Greimas, Algirdas J., « La soupe au pistou. Construction d'un objet de valeur », *Actes Sémiotiques-Documents*, I, 5, 1979 (rééd. in *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983).
- *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.
- Grignaffini, Giorgio, « Appunti per una sociosemiotica del giardinaggio », *Acta Semiotica*, I, 1, 2021.
- Hjelmslev, Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1971.
- Landowski, Eric, *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997.
- *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005 (rééd. en ligne, *Actes Sémiotiques*, 131, 2024).
- « L'épreuve de l'autre », *Sign Systems Studies*, 34, 2, 2008.
- « Avoir prise, donner prise », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- « Assentiment », in D. Ablali (éd.), *Vocabulaire des études sémiotiques*, Paris, Champion, 2009.
- *Pour une sémiotique du goût*, São Paulo, Centro de Pesquisas Sociosemióticas, 2013.
- « Ni cosmos ni chaos – pour une écologie du sens », *Colloque Metamind*, Riga, 2014.
- « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.
- « Le modèle interactionnel, version 2024 », *Acta Semiotica*, IV, 7, 2024.
- Nastopka, Kestutis, « La nécessité et l'accident selon Greimas et Lotman », in T. Migliore (éd.), *Incidenti ed esplosioni*, Rome, Aracne, 2010.
- Perusset, Alain, *Sémiotique des formes de vie*. Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020.
- « La valeur critique, une valeur géniale ! », *Actes du Congrès 2019 de l'A.F.S.*, 2021.
- « Éléments de sémiotique catégorielle », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.
- « How Post-structural Semiotics Models Categories », *Signata*, 14, 2023.
- Petitimbert, Jean-Paul, « Entre l'ordre et le chaos », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 116, 2013.
- Rastier, François, *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F., 1987.
- Sartre, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
- Sedda, Franciscu, « Intersezione di linguaggi, esplosione di mondi », *E/C*, 2008.
- « Relire LIR », *Actes Sémiotiques*, 131, 2024 (tr. angl., « Re-reading *Les Interactions risquées* : potentialities and folds of a semiotic classic, twenty years after », *Acta Semiotica*, IV, 8, 2024).

Tournier, Michel, *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1967.

Zilberberg, Claude, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM, 2006.

— *La structure tensive*, Liège, PULg, 2012.

Résumé : Dans *Les Interactions risquées*, Eric Landowski développe sous le nom de « modèle interactionnel », un cadre conceptuel présentant et théorisant les régimes d'interaction susceptibles d'être vécus en cours d'expérience, au quotidien. Depuis la parution de l'ouvrage, en 2005, l'auteur a éprouvé l'heuristique de son modèle dans de nombreux articles, tandis que d'autres sémioticiens en ont fait un usage fréquent. Certaines dimensions de cette théorie restent cependant ouvertes à la discussion et à l'exploration. C'est précisément ce que nous nous proposons d'entreprendre dans cet article, en vue de renforcer la pertinence pratique du modèle. Dans cette contribution, nous problématiserons les ressources sémiotiques proprement humaines sous-jacentes aux régimes d'interaction, le rapport entre les régimes d'interaction et la sémiotique du goût, la structure du carré sémiotique modélisant ces relations, enfin et surtout les différentes facettes du régime de l'accident et certains choix terminologiques, en invitant notamment à intégrer, dans cet appareil conceptuel, des termes complémentaires tels que la *résilience*, le *vertige* ou encore l'*épreuve*.

Mots-clés : accident, ajustement, interactions, pratiques, programmation, manipulation, régimes, sens.

Resumo : Em *Interações arriscadas*, Eric Landowski desenvolve sob o nome de “modelo interacional” um quadro conceitual que apresenta e teoriza os regimes de interação suscetíveis de ser vividos no decorrer da experiência quotidiana. Desde a publicação do livro, em 2005, o autor testou o valor heurístico de seu modelo em numerosos artigos, enquanto outros semioticistas o utilizaram frequentemente. Algumas dimensões desta teoria permanecem, porém, abertas à discussão e à exploração. É precisamente isso que pretendemos empreender aqui, com o propósito de fortalecer a pertinência prática do modelo. Problematicaremos os recursos semióticos propriamente humanos subjacentes aos regimes de interação, a relação entre esses regimes e a semiótica do gosto, a estrutura do quadrado semiótico que modeliza estas relações, enfim e sobretudo as diferentes facetas do regime do acidente, assim como certas escolhas terminológicas, propondo em particular integrar, no aparelho conceitual, alguns termos complementares, como *resiliência*, *vertigo* ou *prova*.

Abstract : In *Les Interactions risquées*, Eric Landowski develops his “interactional model”, a conceptual framework that presents and theorizes the regimes of interaction that can be experienced in everyday life. Since the publication of the book in 2005, the author has tested the heuristic value of this model in numerous articles, while other semioticians have made frequent use of it. However, some aspects of this theory remain open to discussion and further exploration. This is what we aim to undertake in this article, with the goal of enhancing the practical relevance of the model. In this contribution, we will critically examine the specifically human semiotic resources underlying the regimes of interaction, the relationship between the regimes of interaction and the semiotics of taste, the structure of the semiotic square modeling these relationships, and, above all, the various facets of the regime of accident. We will also address certain terminological choices, notably inviting the integration of complementary terms into this conceptual framework, such as *resilience*, *vertigo*, and *challenge*.

Auteurs cités : Sémir Badir, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Louis Hjelmslev, Eric Landowski, Franciscu Sedda, Claude Zilberberg.

Plan :

Introduction

1. Les régimes d'interaction

1. Le régime de la manipulation

2. Le régime de l'ajustement

3. Le régime de la programmation

2. Le régime de l'accident

1. Une rencontre qui fait désordre

2. En deçà du non-sens, l'outre-sens

3. Le maintenant et l'après de l'accident

4. Le vertige comme état d'âme, la liberté comme modalité de l'agir

3. Les régimes d'interaction, dans la pratique

1. Quels voyageurs pour quels régimes ?

2. Régimes de sens et sémiotique du goût

3. Prises de risque et de conscience

4. Les mots ont un sens

Conclusion

Recebido em 13/08/2024.

Aceito em 10/12/2024.

La natura incerta dei caratteri antichi : l'azzardo inferenziale del decifratore

Roberto Pellerey

Università di Genova

1. Il lavoro della decifrazione : la scrittura cuneiforme

La decifrazione di scritture sconosciute è un procedimento di osservazione e analisi che passa attraverso diversi stadi di inquadramento del proprio oggetto e di focalizzazione progressiva dei diversi aspetti della scrittura, utilizzando sia casi ed esempi della scrittura, sia conoscenze e informazioni di altra provenienza applicabili al caso osservato. Osserviamo i principali passaggi e ragionamenti operati dai deciflatori in due noti casi esemplari : il caso del Lineare B di Creta e la decifrazione della scrittura cuneiforme assiro-babilonese.

La decifrazione della scrittura cuneiforme inizia nel 1802 con la presentazione all'Accademia delle Scienze di Göttingen dei primi risultati del lavoro del filologo Georg Friedrich Grotefend (1775-1853). La sua opera sarà conclusa nell'arco di 50 anni da altri ricercatori : ma il suo modo di procedere costituisce un caso esemplare del procedimento della decifrazione di lingue e scritture sconosciute. Grotefend lavora sulle copie di poche iscrizioni su lapidi eseguite da Karsten Niebuhr durante il viaggio in Oriente effettuato dal 1760 al 1767 e pubblicate nella sua *Descrizione di viaggio dell'Arabia e di altri paesi finitimi* (1774-78), provenienti quasi tutte da un unico luogo, i resti del palazzo di Dario e Serse a Persepoli.

Quando Grotefend inizia a lavorare non si sa praticamente nulla della civiltà assiro-babilonese, che inizierà a essere conosciuta solo con gli scavi effettuati a Ninive da Paul Émile Botta nel 1840-42. Della storia e della civiltà persiana, che adotta la scrittura cuneiforme di origine assiro-babilonese, è noto solo ciò che dicono gli storici greci. È su questa piccola base di conoscenze storiche e

dinastiche che poggia la decifrazione di Grotefend. Agli occhi dei viaggiatori europei, e degli abitanti stessi dell'area, i simboli cuneiformi costituiscono un impressionante mistero, all'apparenza inaccessibile, e di natura incerta, poiché molti ritengono che non sia una scrittura ma una decorazione di lapidi e pareti rocciose.

Il primo passo della decifrazione condotta da Grotefend è l'analisi di alcune tavolette provenienti da Persepoli con tre colonne, chiaramente separate, scritte con caratteri dissimili. Grotefend presuppone che le tre colonne portino lo stesso testo in tre lingue e tre sistemi di scrittura diversi, e cerca di identificarle partendo dal dato noto che Ciro ha sconfitto i Babilonesi intorno al 540 a.C. dando così inizio all'impero persiano. Scatta a questo punto una prima ipotesi in due fasi difficilmente comprovabili con i dati disponibili : *a)* una delle colonne deve essere scritta nella lingua dei conquistatori, il persiano antico, e *b)* deve essere la colonna centrale, per la tendenza psicologica umana a porre al centro ciò che è più importante. Si inizia cioè con un dato empirico (tre colonne in scritture diverse) interpretato con una ipotesi arrischiata. Segue un altro dato empirico di tipo "interno" : un gruppo di sette segni ricorre con eccezionale frequenza. Cui segue una ipotesi priva di riscontri certi ma basata su probabilità : poiché appare su iscrizioni imperiali su monumenti pubblici, deve trattarsi della parola "re", mentre un singolo segno, un cuneo obliquo con il vertice inclinato verso destra in basso, che appare spesso ma sempre isolato, deve essere un segno divisorio di parola, poiché appare con una frequenza (25% dei caratteri) incompatibile con l'ipotesi che sia una lettera¹. Anche ipotetica è l'affermazione che la direzione di lettura (e di scrittura) sia verso destra e dall'alto al basso, basata sull'osservazione della forma dei caratteri (che presentano la punta del cuneo a destra del singolo segno, e in basso per i segni in posizione verticale) cui si unisce la tesi universalistica che sia tendenza umana dirigere la scrittura verso destra (essendo perlopiù destri gli uomini) per non passare la mano sui caratteri già scritti. Più comprovata è invece l'ipotesi che si tratti di una scrittura alfabetica, poiché utilizza un numero limitato di segni.

Abbiamo dunque una prima ipotesi di identificazione di una parola scritta, composta di sette caratteri, basata su ragionamenti che combinano dati di osservazione empirica e ipotesi arrischiate basate su presupposizioni di tipo storico e culturale, cioè sul modo in cui si ritiene che funzioni una data civiltà storica. Il primo passaggio è una analisi "interna" che prende in considerazione la regolarità di posizioni e di combinazioni di singole unità, di variazioni delle unità o della parte iniziale, media o finale di dati raggruppamenti costanti di unità espressive, e così via, fino a identificare possibili "parole", possibili lettere o sillabe, possibili posizioni privilegiate che possono corrispondere al ruolo di prefissi, radici e desinenze, oppure a ruoli di tipo logico, lessicale, grammaticale, e così via. Si esaminano cioè le unità che appaiono nel testo, la loro forma, le loro variazioni e il modo in cui sono disposte e combinate tra loro per determinarne

¹ F. Pratt, *Histoire de la cryptographie. Les écritures secrètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1940, p. 21.

la possibile identità o per tentarne l'interpretazione semantica in base alla loro ricorrenza e ai possibili contenuti dei termini in base a ragionamento circostanziale. Vi fa seguito l'introduzione e l'uso di informazioni "esterne" di tipo storico, antropologico o culturale, e l'uso di modelli di schemi grafici e visivi che permettano ipotesi sui contenuti semantici del testo esaminato. Nonché, come si vede subito in Grotefend, l'adozione automatica di presupposti indimostrati accettati come probabili.

Questo sarà più o meno l'intero modo di procedere di Grotefend, con diversi gradi e livelli di azzardo delle ipotesi formulate, e diversi livelli di certezza delle informazioni e conoscenze date per certe, comprese le presupposizioni universalistiche (come ad es. la tendenza a porre al centro la lingua dei conquistatori), e diversi livelli di uso di schemi grafici e visivi nell'interpretazione semantica, come si vede nell'ipotesi più importante e più risolutiva formulata nel corso della decifrazione.

Dopo avere identificato una sequenza stabile di sette caratteri e avere deciso (per una ipotesi "esterna" storica e culturale) che è la parola "re", Grotefend dà avvio a una catena di ipotesi azzardate, basate solo su un'intuizione ma prive di un riscontro reale sufficientemente verificabile, fondate ognuna sulla presunzione di verità dell'ipotesi precedente, con il contributo di poche osservazioni empiriche sui testi. Ogni conclusione di un ragionamento ipotetico diventa così la premessa di un successivo ragionamento ipotetico, in una sequenza che si arresterà in realtà solamente quando le analisi dei deciflatori successivi a Grotefend ne porteranno a termine l'opera mostrando conclusivamente la tenuta complessiva del ragionamento.

Grotefend azzarda, in partenza, l'ipotesi più incontrollabile e inverificabile :

È improbabile, egli disse, che vengano mutate d'un tratto certe consuetudini nelle iscrizioni dei monumenti (...). Perché non si sarebbe dovuto trovare il consueto esordio dei monumenti persiani moderni anche su quelli della Persia antica, ammesso che fosse giusto il presupposto che il testo di una delle colonne era in persiano antico ? Perché le iscrizioni persepolitane non dovevano cominciare con uno stereotipato elenco genealogico come quelle recenti a lui note : "X gran re, re dei re, re di A e B, figlio di Y, gran re, re dei re..."².

Questa formula era nota poiché abituale nella Persia medievale dell'impero Sassanide, a lungo dedito all'imitazione voluta dell'antico regno³.

Grotefend incatena cioè una dentro l'altra una serie di ipotesi successive collegate tra loro, intervallate dall'introduzione, in momenti irregolari, di una singola osservazione empirica :

1) le consuetudini di scrittura delle iscrizioni su monumenti si conservano a lungo nel tempo ; il suo riferimento è l'espressione "riposa in pace" che si tramanda dalle più antiche testimonianze nelle lapidi tombali europee (ipotesi) ;

2 C.W. Ceram, *Götter, Gräber und Gelehrte. Roman der Archäologie*, Reinbek, Rohwolt, 1949 ; trad. it. *Civiltà sepolte. Il romanzo dell'archeologia*, Torino, Einaudi, 1952, pp. 263-64.

3 F. Pratt, *op. cit.*, p. 23.

2) l'esordio dei monumenti persiani antichi è lo stesso di quelli moderni (ipotesi) ;

3) l'esordio delle iscrizioni moderne porta la formula fissa "X gran re, re dei re, re di A e B, figlio di Y, gran re, re dei re..." (osservazione empirica) ;

4) anche le iscrizioni antiche iniziano con la stessa formula, come sembra confermare l'osservazione : la parola ipotizzata come "re" appare esattamente nelle posizioni di frase in cui dovrebbe apparire se la formula è quella. Inoltre la formula si ripete identica in numerosi esordi di iscrizioni variando solamente la prima parola (ipotesi + osservazione) ;

5) la prima parola, che varia nelle iscrizioni, indica il nome di un re, seguito dalla formula cerimoniale che ne descrive qualità e genealogia (ipotesi, per le iscrizioni antiche). L'espressione "re dei re" permette peraltro una verifica costante di coerenza dell'ipotesi sulle iscrizioni, poiché il termine "re" deve ricorrere frequentemente in posizioni date facilmente riconoscibili.

Si parte quindi dalla identificazione empirica di una formula ripetuta in modo costante, cioè prima di tutto di uno schema fisso di sequenza grafica di simboli visivi, di cui si ignora la pronuncia a voce, cioè il suono, ma di cui si ipotizza il valore semantico, il significato, in base a ragionamenti comparativi. Questo sarà un procedimento costante : nella decifrazione l'interpretazione semantica procede all'inizio attraverso l'identificazione di schemi grafici costanti e forme visive, senza alcuna conoscenza delle espressioni sonore di quei dati simboli.

Ciò si ripete nel passo successivo delle ipotesi di Grotefend, che identifica uno schema fisso di formulazione genealogico-dinastica che si ripete identico :

X (nome del re), gran re, re dei re, re di A e re di B, xxx (parola ignota)

Y (nome del re), gran re, re dei re, re di A e re di B, xxx (parola ignota)

Z (nome del re),

Tale schema porta ripetutamente gli stessi nomi nelle iscrizioni osservate, che provengono tutte dallo stesso palazzo, e portano sempre i nomi (come si scoprirà) dei pochi re che hanno costruito il palazzo e vi hanno regnato con magnificenza. Grotefend identifica la parola ignota costante con il termine "figlio" per similitudine con le iscrizioni moderne e per un ragionamento circostanziale :

Riesaminando quanto gli era riuscito di scoprire fino allora, osservò che su quasi tutte le tavole di iscrizioni che erano a sua disposizione, c'erano solo due versioni differenti dei primi gruppi di cunei. Per quanti confronti egli facesse, ricadeva sempre sugli stessi due gruppi, sulle due stesse parole iniziali che secondo la sua teoria dovevano indicare il nome di un re. E trovò iscrizioni che contenevano nello stesso tempo i due nomi ! (...) Dal punto di vista della sua teoria ciò non poteva significare altro che questo : tutti i monumenti di cui egli aveva le copie erano stati ispirati da due soli re. E poiché questi due sovrani erano nominati l'un accanto all'altro, non era verosimile che si trattasse di padre e figlio ?⁴

4 C.W. Ceram, *op. cit.*, trad. it., p. 264.

Con questa ipotesi di nuovo basata su analisi visiva e priva di dimostrazione (poiché l'unico riscontro esistente è la frequenza ripetuta del gruppo di segni, senza alcuna certezza sul loro significato o sulla pronuncia), lo schema visivo fisso di formulazione genealogico-dinastica trova questa configurazione finale :

X (nome del re), gran re, re dei re, re di A e re di B, figlio di
Y (nome del re), gran re, re dei re, re di A e re di B, figlio di
Z (nome del re),

Alcuni singoli termini, o meglio la loro configurazione visiva, quali ne siano i caratteri componenti l'espressione grafica, risultano così identificati senza avere ancora alcuna idea della loro pronuncia.

A questo punto Grotefend inizia una concatenazione di ipotesi conseguenti e successive in cui si alternano ipotesi più o meno coraggiose, ipotesi completamente azzardate, alcune osservazioni empiriche d'appoggio, e l'uso di conoscenze esterne al testo.

6) in tutte le tavole sono presenti solo due versioni differenti dei primi gruppi di cunei, e alcune hanno entrambi i due nomi (osservazione empirica) ;

7) in questo grande Palazzo da cui provengono tutte le tavolette si parla sempre di due soli re (ipotesi) ;

8) che spesso sono nominati in sequenza uno dopo l'altro : sono padre e figlio (ipotesi d'azzardo) ;

9) uno dei due è indicato come "figlio di Y, gran re", l'altro invece solo come "figlio di Z" (osservazione empirica, se sono valide le ipotesi precedenti) ;

10) dunque uno è stato "Gran re", ma suo padre no (ipotesi senza rischio) ;

11) dunque in questo palazzo è presente una genealogia Nonno-Padre-Figlio in cui il Nonno non era re (ipotesi) ;

12) inizia a questo punto il primo incrocio con conoscenze (storiche) esterne : Grotefend cerca nelle serie conosciute dei re persiani una sequenza genealogica con due re importanti padre-figlio e un nonno che non era invece re, usando come fonte gli storici greci, in particolare Erodoto ;

13) trova tre sequenze genealogiche con questi requisiti, e ne scarta due per analisi interna : non Ciro e Cambise perché i due nomi iniziano con la stessa lettera, e nelle iscrizioni esaminate non è così ; non Ciro e Artaserse perché il primo nome è troppo corto e il secondo troppo lungo rispetto alle iscrizioni ;

14) restano Dario e Serse, il cui nonno Istaspe non era re, e la cui lettura delle lettere presenti risulta coerente.

Grotefend ha identificato a questo punto alcuni nomi di re, le sequenze grafiche e visive di una formula fissa di cui si ipotizza il significato, i caratteri grafici che compongono alcune parole e alcuni nomi di re, corrispondenti dunque a suoni di cui si ignora invece la pronuncia. Conosce cioè alcune parole, alcuni nomi, alcune lettere del sistema cuneiforme. Partito dal nulla, ha realizzato una serie di risultati, che gli permetteranno di procedere oltre, tramite un gioco di intuizioni, ipotesi e azzardi che costituisce il modo di procedere della decifrazione e che merita di essere esaminato meglio semioticamente.

Si tratta infatti di un procedimento per tentativi e approssimazioni ipotetiche che corrisponde pienamente alla nozione di *inferenza abduttiva* in Peirce : una forma di ragionamento ipotetico costituito dalla sfida e dall'azzardo di basarsi su un unico caso osservato per trarne la conclusione doppiamente ipotetica che viga in quel contesto una data legge generale e che il fatto osservato ne sia un caso specifico⁵. In questo procedimento, necessario in dati contesti in cui si sia in possesso di poche informazioni utili, ogni risultato ottenuto è frutto di un ragionamento ipotetico, con diversi gradi di probabilità, che attende verifica e riscontro dal seguito dell'interpretare ; ogni conoscenza ottenuta, ogni inferenza effettuata, comporta l'assunzione di un rischio di errore di fronte a un universo di possibilità potenzialmente inesauribile. Non solo : la decifrazione procede per catene di assunzioni ipotetiche che si basano ognuna sui risultati ipotetici della precedente⁶, in attesa di un punto di riscontro. L'inferenza, ricordiamolo, è in Peirce un ragionamento che produce un avanzamento della conoscenza, e di cui distingue tre forme. L'*abduzione* è un'inferenza in cui a partire da un solo risultato osservabile (sul tavolo ci sono numerosi fagioli bianchi) si ipotizzano sia il caso specifico cui ci trova innanzi (i fagioli provengono dal sacco di fagioli posto sul tavolo) sia la legge o regola generale (tutti i fagioli di quel sacco sono bianchi)⁷. È quindi un ragionamento azzardato, perché la spiegazione del fatto potrebbe essere del tutto diversa (qualcuno ha scelto dal sacco solo i fagioli bianchi lasciando nel sacco quelli neri). È infatti possibile distinguerne e classificarne diversi gradi di rischio o di certezza⁸, ma quando alla verifica finale si rivela esatta risulta euristicamente molto fruttuosa e apportatrice di un avanzamento rilevante di conoscenza. È certamente questo il caso della decifrazione della scrittura cuneiforme, in cui si osserva l'abduzione ritenuta da Peirce migliore e più coraggiosa, un "processo di scelta dell'ipotesi" alla cui base vi è "un'abduzione fondamentale e primaria. Un'ipotesi che dobbiamo abbracciare all'origine, per quanto manchino prove a suo favore"⁹. Si tratta infatti di procedere ad agire ipotizzando come stiano i fatti in assenza di una prova iniziale, ma muniti solo della propria capacità di immaginare :

[un nuovo contenuto di verità] può derivare solo da abduzione, e l'abduzione, dopo tutto, non è altro che indovinare. Siamo perciò costretti a sperare che, benché a ri-

5 C.S. Peirce, "Deduction, Induction and Hypothesis", *Popular Science Monthly*, vol. 13, 1878, pp. 470-482, 2.619-644 ; trad. it. "Deduzione, induzione e ipotesi", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi. Antologia dei Collected Papers*, Milano, Bompiani, 1984, pp. 199-220. Vedi anche C.S. Peirce, "On the Logic of Drawing History from Ancient Documents Especially from Testimonies", 7.164-255, 1901 ; trad. it. "Storia e abduzione", in C.S. Peirce, *op. cit.*, pp. 223-229.

6 C.S. Peirce, "On the Logic of Drawing History...", *op. cit.*

7 C.S. Peirce, "Deduction, Induction and Hypothesis", *art. cit.*

8 G. Proni, *Introduzione a Peirce*, Milano, Bompiani, 1990 ; M. Bonfantini, "Introduzione : Peirce e l'abduzione", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi*, Milano, Bompiani, 1984 ; M. Bonfantini e G. Proni, "To guess or not to guess ?", in U. Eco e T. Sebeok (a cura di), *Il segno dei tre. Holmes, Dupin, Peirce*, Milano, Bompiani, 1983 ; U. Eco, "Corna, zoccoli, scarpe. Alcune ipotesi su tre tipi di abduzione", in *Il segno dei tre*, *op. cit.* ; V. Pisanty e R. Pellerey, *Semiotica e interpretazione*, Milano, Bompiani, 2004.

9 C.S. Peirce, "On the Logic of Drawing History...", *art. cit.*; trad. it. "Storia e abduzione", *op. cit.*, p. 272.

gore le spiegazioni possibili dei fatti siano innumerevoli, tuttavia la nostra mente, in un numero finito di tentativi, sarà in grado di indovinare l'unica vera spiegazione. E siamo *costretti* a tale assunzione, indipendentemente da qualsiasi prova della sua verità.¹⁰

Ed è quello che si osserva non solo nell'ipotesi che le formule sulle iscrizioni monumentali del persiano antico e di quello medievale siano identiche, ma anche in diversi passaggi, tra cui per esempio l'ipotesi completamente arbitraria che il greco abbia conservato e tramandato la pronuncia originale dei nomi dei re persiani. Questa presupposizione corrisponde d'altronde anch'essa a un principio di Peirce :

La nostra ipotesi dovrebbe assumere per vere le testimonianze principali (...). Un eccellente metodo (...) è dare la precedenza all'ipotesi che si basa su un istinto profondo e primario, quale l'istinto di credere alle testimonianze, senza il quale la società umana non esisterebbe. Non c'è indizio più certo di scarsa esperienza nel trattare le testimonianze che la tendenza a crederle false senza un motivo definito, oggettivo e solido per sospettarlo.¹¹

Il seguito del lavoro di Grotefend non si discosta da questa linea operativa. Il passo successivo è l'attribuzione di una pronuncia ai caratteri identificati come componenti di nomi e parole ottenuti.

Il problema specifico di Grotefend è come suddividere in singoli suoni nomi di cui si conosce solo la pronuncia Greca : ovvero occorre determinare la pronuncia persiana originale di nomi di cui conosciamo una interpretazione sonora in un'altra lingua. Il procedimento è nuovamente un azzardo. Grotefend usa come fonte del suono lo *Zend-Avesta* (nome collettivo dei libri sacri persiani) da cui apprende che il nome pronunciato in greco come Istaspe si pronuncia in persiano in quattro modi: Goschasp, Gustasp, Kistasp, Wistasp. Questi tre ultimi nomi hanno in comune "stasp" (di cui è il primo è una variante), le loro ultime lettere, che applica ai caratteri che compongono il nome Istaspe persiano. Trae altre tre lettere dal confronto dei titoli regali. Ottiene così la pronuncia di 8 caratteri persiani, che potrà estendere alle altre parole presenti nelle iscrizioni iniziando un sillabario del persiano antico. Ora le basi della decifrazione sono date: Grotefend sa distinguere alcune parole (nomi propri e "re"), la loro pronuncia, il loro significato.

A questo punto abbiamo un'idea precisa del procedimento della decifrazione di lingue e scritture sconosciute, di cui il cuneiforme è un caso esemplare, assolutamente simile ad altri casi esaminati¹².

10 C.S. Peirce, *ibid.*, p. 273.

11 C.S. Peirce, *ibid.*, pp. 280-281.

12 Vedi R. Pellerey, "Decifrazione e interpretazione. Testi criptati dal tempo", *Versus*, 130, 2020.

2. Un modello generale del lavoro del decifratore

Di fatto la decifrazione è un procedimento artigianale basato sul caso, l'azzardo e le intuizioni del decifratore, che inventa e immagina soluzioni utilizzando le poche conoscenze certe a sua disposizione. La procedura generale di lettura è sempre l'avvio di catene di abduzioni e ipotesi a partire da poche evidenze certe ma arricchite con l'inserimento enciclopedico *a)* di contesti culturali noti, che permettono confronti e comparazioni, e *b)* di conoscenze tecniche pertinenti, cioè dati specifici di stesso livello : altre scritture, altri simboli, altre tavolette, le quantità di simboli in diversi sistemi di scrittura, i nomi di città, i sistemi numerici etc.

Queste conoscenze e queste procedure di invenzione immaginativa sono di diversi tipi, che si corroborano a vicenda :

1. Osservazione empirica dei testi e del sistema di scrittura da decifrare tramite analisi sistematica *interna* grazie a statistiche di frequenze di simboli, confronti e analogie tra le unità del testo, e ogni altro aspetto materiale del testo (ad es. ricorrenze espressive costanti, confronti e analogie tra le unità del testo stesso, posizione degli elementi nei gruppi-parola come iniziali, medie o finali, forme grafiche, organizzazione grafica dell'insieme del testo), fino a distinguere le singole unità espressive, i gruppi-parola, le loro variazioni morfologiche.

2. Inserimento nel ragionamento di conoscenze *esterne* al testo di tipo storico, culturale, economico, antropologico che collaborano a determinare usi, sensi, valori del testo, tipologie testuali, che a loro volta contribuiscono a determinare possibili significati lessicali. Nel caso del cuneiforme lo sono i nomi e le genealogie dei re persiani tratti dalle fonti greche, nonché la conoscenza della formula fissa usata nel persiano medievale. La loro mancanza o scarsità induce all'azzardo abduittivo per "indovinare" la soluzione.

3. Inserimento nel ragionamento di conoscenze su dati tecnici e specialistici extra-testuali di tipo linguistico, glottologico e filologico (ad es. su flessioni, suffissi e infissi, generi, categorie grammaticali, quantità di unità negli alfabeti sillabici o alfabetici, regole ortografiche dei sistemi sillabici, regole di derivazione degli aggettivi etnici dai toponimi). Ne è esempio la conoscenza del fatto che il numero di caratteri distinti osservati nel persiano indica una scrittura alfabetica, e che la frequenza di un unico carattere del 25% non è compatibile con l'ipotesi che sia una lettera o una sillaba.

4. Analisi delle *condizioni di enunciazione* per ipotizzare sensi, significati e valori delle iscrizioni e dei termini. L'analisi delle condizioni di materialità e di uso dei testi collabora a comprenderne la natura non solo semantica ma soprattutto funzionale a usi e valori della cultura, e comprende ad es. :

- a) *posizione* : dove è posta la lapide o iscrizione, ovvero posizione del supporto su monumenti, su pareti di montagna, su oggetti, su statue, su oggetti di uso domestico o privato, in stanze di un palazzo disposti in pile (cioè in archivi, come è nel caso delle tavole del Lineare B di Creta). La collocazione contribuisce a identificare la funzione sociale del testo e il suo *genere testuale*, e dunque i significati più probabili dei termini. Le iscrizioni su lapidi monumentali esposte in

monumenti pubblici, come a Persepoli, conducono all'ipotesi di testi elogiativi di sovrani o della magnificenza del regno ;

b) *provenienza* : quale l'area geografica e il tipo di ambiente in cui è stato ritrovato il testo : città, palazzo, oasi, deserto, casa privata, piazza pubblica, fontana... Da qui le ipotesi su nomi di città o di persona e sul tipo di contenuto ;

c) *configurazione formale* : quale sia la forma, ad es. :

— righe allineate su foglio con simbolo finale : registri contabili di archivio ;

— incipit di lapide ripetuto : formula fissa ;

— due o tre righe di grande formato e austere : dichiarazione su monumento ;

d) *ambiente di circolazione del testo* : a quali lettori è destinato il testo, cioè quale ne è l'uso sociale che il decifratore può ipotizzare ? Collegato a posizione, provenienza e genere testuale, si può più facilmente stabilirne uso e funzione sociale ;

e) *materiale del supporto di scrittura* : secondo la sua fragilità o resistenza indica la probabilità della distruzione di altri supporti, o la sua creazione per essere trasportato o no (le iscrizioni su roccia e su parete di montagna indicano volontà di permanenza e dunque una più probabile destinazione territoriale locale).

5. Gli azzardi e le scommesse apparentemente immotivate e arbitrarie, prive all'inizio di un supporto evidente, che appaiono sfide al rigore metodologico sistematico, come l'ipotesi priva di ogni supporto che le iscrizioni sui monumenti persiani antichi e su quelli moderni portino la stessa formula di esordio, fissa e stabile, e che i due re spesso nominati in sequenza uno dopo l'altro siano padre e figlio. Oppure che nelle iscrizioni a tre colonne quella centrale deve essere scritta nella lingua dei conquistatori, il persiano antico. Tali colpi d'azzardo sono tentativi di sblocco di situazioni in cui non si riesce a trovare una chiave d'accesso alla lettura dei sistemi di scrittura dimenticati, e si ricorre a ipotesi coraggiosamente immaginative.

6. Catene di abduzioni e ipotesi a partire da poche evidenze certe, tanto frequenti e concatenate in serie serrate da costituire una scommessa e una sfida ai procedimenti scientifici induttivi e deduttivi : il decifratore procede avanzando continuamente ipotesi a partire da ipotesi precedenti, non dimostrate una alla volta ma considerate assodate poiché permettono il proseguimento coerente della ricerca. Alla fine è necessario giungere a una spiegazione complessiva coerente e alla decifrazione certa, per riscontro indubitabile, di un testo, una frase, una parola particolarmente rilevante, che convalida all'indietro tutti i ragionamenti effettuati.

Quando Henry Rawlinson nel 1835 scopre a Behistun (Iran) "l'iscrizione persiana di gran lunga più ampia e di contenuto più importante"¹³ fornisce al cuneiforme questa controprova indubitabile e conclusiva. Alcune monumentali iscrizioni, sulla parete di una montagna, celebrano la vittoria di re Dario sui "re ribelli" e la sua ascesa definitiva al dominio sull'impero persiano. Rawlinson

13 J. Friedrich, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, Berlin, Springer, 1966 ; trad. it. *Decifrazione delle scritture scomparse*, Firenze, Sansoni, 1973, p. 67.

copia e decifra le iscrizioni, pubblicandone nel 1846 la traduzione integrale. I testi molto lunghi, ripetuti in tre lingue (poi identificate come antico persiano, elamita e babilonese) permettono un controllo complessivo, e una garanzia di veridicità, della coerenza interna dell'intero testo, per fonetizzazioni e interpretazione semantica, molto più ampio rispetto alle iscrizioni di Persepoli : vi appaiono i nomi di tutti i protagonisti dell'impero di Dario e il confronto con il greco consente l'identificazione di un numero maggiore di segni cuneiformi. Riconoscendo una affinità con la lingua dell'*Avesta* e con il sanscrito, Rawlinson utilizza peraltro anche queste due lingue per interpretare suoni e forme grammaticali dell'antico persiano, e fornisce una spiegazione complessiva coerente basata su una casistica molto ampia. Infine nel 1849 Henry Layard scopre a Kujundshik cento tavole di argilla, in una stanza sotterranea, contenenti dizionari, grammatiche, compendi scolastici, prontuari di comparazioni per gli scolari di una scuola di scrittura cuneiforme in due diverse lingue che usavano due varianti della scrittura : in breve, tutti testi scolastici per l'apprendimento del cuneiforme in un momento, datato al VII secolo, in cui erano in uso almeno due lingue diverse che scrivevano in cuneiforme¹⁴. È il dato certo, che costituisce prova empirica definitiva della correttezza della decifrazione di Grotefend, a partire dal quale si convalida tutto il sistema di ipotesi elaborate in precedenza. La rispondenza di lettura a viva voce e di valore semantico tra questi materiali scolastici e i testi esaminati da Grotefend e Rawlinson trova una prova certa che permette la conferma di tutte le ipotesi formulate dai due decifratori.

Di fatto la decifrazione è un procedimento artigianale in cui sono rilevanti due elementi, dalla cui ampiezza di conoscenza da parte del decifratore dipende la bontà del lavoro : gli *agganci extra-testuali* (dati tecnici e contesti storico-culturali) e le *funzioni d'uso* di oggetti e materiali, quali le funzioni di dichiarazioni di grandezza del regno delle lapidi di Persepoli o la funzione di registri di beni per i testi dei palazzi di Creta.

3. Il suono e la voce : la lettura del testo

Il caso della scrittura cuneiforme evidenzia un aspetto particolare del processo di decifrazione : la centralità dell'interpretazione visiva rispetto alla definizione del suono e della pronuncia dei caratteri. La lingua e la scrittura sconosciute si presentano alla percezione prima di tutto come un insieme di forme, figure, simboli e immagini il cui senso è inafferrabile, prima che un insieme di suoni. La materialità empirica esaminata è questo insieme di immagini e simboli posti in un dato ordinamento grafico e spaziale, di cui si esaminano le forme, le combinazioni di sequenze, la frequenza, le ricorrenze, le variazioni, le configurazioni formali, senza avere idea di quale ne sia la pronuncia.

Solo dopo avere completato o comunque avanzato significativamente l'identificazione delle unità espressive e delle loro combinazioni, nonché la loro possibile e probabile interpretazione semantica, scatta l'identificazione di un

14 Vedi C.W. Ceram, *Civiltà sepolte. Il romanzo dell'archeologia*, op. cit., p. 273.

suono attribuibile ai caratteri e alle parole. In genere la pronuncia dei simboli di scrittura è desunta per comparazione con scritture già note, di cui si conosca bene il sistema di fonetizzazione, e quando siano disponibili testi che riportano lo stesso contenuto in scritture e lingue diverse (come la Stele di Rosetta). Non è necessario avere a disposizione un testo intero identico in più scritture e lingue : basta che due testi di contenuto diverso in lingue diverse portino gli stessi nomi e ciò sia noto (è il caso dell'Avesta che riporta in Persiano nomi presenti in Greco in testi greci). In questa situazione il passaggio fondamentale è la pronuncia o fonetizzazione dei nomi, ovvero la possibilità di leggere in scritture diverse gruppi di suoni che corrispondono a nomi già identificati graficamente come tali nella lingua da decifrare (o in cui identificazione grafica e fonetizzazione si accompagnano e si corroborano). I nomi, di città o di persona, sono la chiave d'accesso alla pronuncia della scrittura sconosciuta. Questo particolare privilegio dei nomi propri si deve alla loro proprietà specifica di possedere carattere referenziale ma asemantico : pure sequenze di suoni che si ripetono identiche tra lingue e scritture diverse, i nomi propri permettono di stabilire una rispondenza pura tra suono e simbolo grafico. Sono puro suono che si trasla da una scrittura all'altra ma non si traduce : determinano un riferimento, cioè identificano in modo univoco e stabile l'unica persona, città o regione, denotati da quella particolare espressione, ma non possiedono un contenuto informativo applicabile a più oggetti¹⁵, cioè un "significato". La conoscenza della loro espressione grafica apre la strada alla lettura a voce di sequenze più ampie, come le parole, in un processo in cui nuovamente pronuncia della parola (o di una variante morfologica regolare) e sua identificazione come tale si corroborano espandendo le catene interpretative. Sarà esemplare per il procedimento dell'attribuzione del suono, e per il suo contributo alla interpretazione di parole e frasi nella lingua sconosciuta, il caso del Lineare B di Creta.

4. Il Lineare B di Creta

I decifраторi del Lineare B di Creta hanno operato, un secolo dopo Grotefend, in modo non dissimile dal filologo tedesco. Il Lineare B è il sistema di scrittura utilizzato tra il 1450 a.C. e il 1200 a.C. circa nelle tavolette in argilla ritrovate negli scavi del palazzo di Cnosso a Creta, iniziati da Arthur Evans nel 1901, e negli scavi condotti da Carl Blegen dal 1939 nel Palazzo di Pilo, seguiti da altri scavi in Grecia continentale, tra cui Micene. In tutti i siti le tavolette sono conservate in spazi subito identificati come Archivi del Palazzo. Le tavolette ritrovate nel 1939, fotografate e conservate nelle camere di sicurezza della Banca di Atene durante la guerra, sono esaminate in fotografia da un folto gruppo di decifраторi, che danno avvio a un fitto scambio di informazioni¹⁶.

15 Vedi S. Kripke, "Naming and Necessity", in D. Davidson and G. Harman (eds.), *Semantics of Natural Languages*, Dordrecht, Reidel, 1972.

16 J. Chadwick, *The decipherment of Linear B*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958 ; trad. it. *Lineare B. L'enigma della scrittura micenea*, Torino, Einaudi, 1959, pp. 50-54.

Il loro lavoro segue una serie di passaggi e di fasi, intrecciati tra loro, la cui architettura ripete il procedimento della decifrazione del Cuneiforme. Già nel processo preliminare di *inquadramento contestuale* inizia un gioco di concatenazione progressiva tra *dati* utilizzati (di diverso genere) e *ipotesi* (con diversi gradi di certezza) che conduce a nuova ipotesi cercando e utilizzando altri nuovi dati e così via.

Il decifratore parte dalla conoscenza sicura del contesto *storico-culturale* : sono tavolette conservate negli archivi del palazzo centrale di una “cultura di Palazzo”, entità storica ben nota (a partire da Micene), basata su contabilità e amministrazione centralizzata dei beni e delle unità produttive agricole e artigianali. Il Palazzo, sede del potere, controlla e gestisce l'economia tramite la contabilità centralizzata e la distribuzione dei beni agli individui, alle famiglie e alle comunità presenti nel territorio amministrato¹⁷. L'esistenza delle culture di Palazzo nel mondo antico e l'identificazione di Cnosso e degli altri siti Minoici con esse fa parte delle conoscenze storico-culturali utilizzate dal decifratore (*primo dato* utilizzato). Il *secondo dato* utilizzato, anch'esso di tipo storico-culturale, è che il genere testuale usuale in queste culture sono i registri contabili, strumenti amministrativi che elencano le quantità di beni e di derrate presenti nelle comunità del territorio nonché l'entità della popolazione (uomini, donne, schiavi, bambini), necessari all'organizzazione della produzione e distribuzione dei beni nelle società di Palazzo.

La *prima ipotesi* formulata, accostando questi due dati, è che le tavolette di Cnosso siano registri di beni. Ciò grazie all'inserimento nel ragionamento di conoscenze esterne al testo, ovvero contesti storico-economici (le culture di Palazzo) e dati extra-testuali (uso e funzioni dei registri contabili) che permettono di effettuare comparazioni. Già per Evans nel 1901 :

La frequenza delle cifre sulle tavolette indica che moltissime di esse si riferiscono alla contabilità dei magazzini e dell'arsenale regio. In molti casi, inoltre, gli oggetti a cui la contabilità si riferisce sono specificati mediante una o due figure. (...) Fra gli altri oggetti in tal modo disegnati vi sono figure umane, probabilmente schiavi, case o granai, maiali, spighe di grano, varie specie d'alberi, fiori di zafferano e recipienti di creta di varia forma.¹⁸

La *seconda ipotesi* riguarda il contenuto, ed è la presenza di numeri sulle tavolette, in quanto unità necessarie in registri destinati al conteggio dei beni. Questa ipotesi si basa su una conoscenza culturale : per gestire e computare quantità di beni occorre l'uso dei numeri.

La *terza ipotesi* si appoggia sulla conoscenza di contesti culturali (esterna al testo) e riguarda il sistema espressivo. Data la comune radice culturale col mondo greco-latino, il sistema numerico utilizzerà, come quello latino, simboli

17 Vedi G. Maddoli (a cura di), *La civiltà Micenea. Guida storica e critica*, Bari, Laterza, 1977 ; K. Polanyi, “L'economia come processo istituzionale” e “Sulla trattazione comparata delle istituzioni economiche dell'Antichità, con esempi tratti da Atene, Micene e Alalakh”, in *Economie primitive, arcaiche e moderne*, Torino, Einaudi, 1980, pp. 135-169 e 291-317.

18 J. Chadwick, *Lineare B. L'enigma...*, op. cit., p. 25.

cumulativi distinti per unità, decine, centinaia e migliaia, anziché un sistema posizionale come quello dei numeri arabi¹⁹.

L'ipotesi successiva, assunto che nelle tavolette appaiano elenchi di beni, riguarda il sistema di scrittura utilizzato per le parole di questa lingua. È un'ipotesi per cui si ricorre a una conoscenza specializzata professionale : è noto ai linguisti che i sistemi di scrittura alfabetici utilizzano da 20 a 30 simboli, i sistemi sillabici 70/80, i sistemi ideografici diverse migliaia. A un primo esame empirico approssimato sulle tavolette ne appaiono circa 90 : si tratta dunque di una scrittura sillabica. I testi in Lineare B

consistono di gruppi di segni separati da trattini verticali ; questi gruppi, la cui lunghezza varia dai due agli otto segni, sono spesso accompagnati da segni singoli seguiti da un numerale, e molti dei quali sono chiaramente delle raffigurazioni di animali o cose. È facile arguire che questi segni singoli e isolati sono probabilmente ideografici (...) mentre quelli riuniti in gruppi sono sillabici o alfabetici. Il numero di questi ultimi è di circa ottantanove (...). È un numero significativo : troppo piccolo per un sistema ideografico completo, troppo grande per un sistema alfabetico. Si deve quindi trattare di un sistema sillabico.²⁰

Come per il Cuneiforme, i deciflatori seguono istintivamente un criterio visivo basato su un iconismo naturale universale : le immagini, disegni e figure, sono descritte come “chiaramente” rappresentative, in modo per così dire automatico e naturale, di oggetti, animali, persone. Di tale “chiara” e naturale evidenza non si dubita, né viene sottoposta a verifica. Esempio è Chadwick quando dichiara che i segni osservati sulle tavolette “sono chiaramente delle raffigurazioni di animali o cose. È facile arguire che questi segni singoli e isolati sono probabilmente ideografici”²¹ : i deciflatori presuppongono un *iconismo naturalmente assoluto* che non contempla errori nell'interpretazione visiva di forme e disegni. Deciflatori come Chadwick e Ventris ignorano i dubbi che costituiranno di lì a poco il dibattito sull'iconismo, ovvero il dibattito sul carattere naturale o convenzionale della rappresentazione visiva, che ha lungamente accompagnato, con diverse accentuazioni sulla naturalezza o sulla convenzionalità culturale delle rappresentazioni iconiche, la storia della semiotica e i suoi progressivi sviluppi nel tempo²². I deciflatori assumono una posizione teorica di *iconismo naturalmente assoluto* che ignora anche la possibilità di una diversa convenzione rappresentativa tra minoici, micenei ed europei del XX secolo. Questa evidenza procede riconoscendo non solo immagini, ma anche *ragionamenti* basati sulla conoscenza dei *sistemi di valori* e dei *sistemi di vita* attribuiti alla cultura che usa la scrittura che si sta decifrando. Il riconoscimento del funzionamento della cultura esaminata presuppone l'identità dei suoi valori di fondo con quelli del

19 Vedi J. Chadwick, *ibid.*, p. 62.

20 *Ibid.*

21 *Ibid.*, p. 62.

22 Ad es. in U. Eco, *La struttura assente*, Milano, Bompiani, 1968, pp. 107-188 ; *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975, pp. 256-284 ; *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani, 1997, pp. 43-101 e 295-348 ; *Dall'albero al labirinto*, Milano, Bompiani, 2007.

decifratore, senza mai dubitare di un'antropologia universalistica naturale. Si tratta cioè di un'evidenza sempre interna a una naturalezza indubitata.

Allo stesso modo procede il successivo processo di *identificazione delle unità espressive e di contenuto*. Questo secondo processo consiste di una *analisi interna* tramite il confronto tra singoli segni e tra gruppi di segni in diverse tavolette per identificare le unità espressive presenti, la loro frequenza d'uso, le posizioni ricorrenti, allo scopo poi di ipotizzarne il valore, i ruoli linguistici, grammaticali o sintattici, i significati. Questo processo nel caso del Lineare B passa attraverso molte fasi, con l'apporto di numerosi ricercatori. Di fatto sono stati identificati inizialmente i simboli che indicano quantità unitarie e frazioni di quantità (nonché “il totale”), poi di quale tipo : pesi, volumi solidi, volumi liquidi²³. A. Kober identifica nel 1952 un segno grafico che indica “il totale” di una somma, composta di tutte le unità (di animali, di uomini, di beni) elencate nelle tavolette e distinte per località in cui si trovano o da cui provengono. Questo *dato* è importante perché²⁴ prova che la lingua Minoica — lingua di famiglia ellenica — distingueva i generi maschile e femminile, aggiungendo un suffisso al termine, e si può allora *ipotizzare* che questa configurazione sia presente in gruppi di segni ipotizzati come sostantivi :

la formula del totale, chiaramente indicata da somme su numerose tavolette, aveva due forme : una usata per designare uomini ed una classe di animali, l'altra per donne, un'altra classe di animali e certi oggetti come spade e simili. Ciò non soltanto costituiva la prova evidente di una distinzione dei generi, ma conduceva all'identificazione del mezzo — l'aggiunta di segni ai relativi ideogrammi — con cui la distinzione stessa veniva in questo caso effettuata.²⁵

Nel secondo passo del processo di identificazione delle unità espressive e di contenuto si *ipotizza*, sempre per confronto tra tavolette (*dato empirico*) quali siano i contenuti espressi dalle quantità numeriche : liste di uomini e donne, beni agricoli, manufatti artigianali. Questo però è possibile a questo punto solo per i simboli “ideografici” costituiti da immagini che rimandano a possibili contenuti di elenchi di registri di una civiltà di Palazzo, noti per conoscenza storico-culturale.

Il terzo passo del processo di identificazione delle unità espressive e di contenuto è l'identificazione dei singoli segni, distinguendone le forme grafiche. Per confronto empirico, osservando le sostituzioni di simboli in gruppi identici di segni, si stabilisce quali simboli siano distinti da altri, quali siano solo varianti, quale ne sia infine la quantità complessiva. Nel 1952 Emmet Bennett identifica definitivamente 87 simboli, più tre il cui statuto di simbolo o variante resta incerto²⁶. In questo processo si è proceduto per solo uso di dati empirici testuali, cioè per confronto tra elementi del testo stesso : è un'analisi empirica del testo

23 Vedi J. Chadwick, *op. cit.*, pp. 62-63.

24 *Ibid.*, p. 51.

25 J. Chadwick, *op.cit.*, p. 51.

26 E.L. Bennett, *A Minoan Linear B Index*, New Haven, Yale University Press, 1953.

e dei suoi elementi tramite *confronto tra testi pari* (che cioè esprimono la stessa lingua e si servono della stessa scrittura) che procede per tentativi e approssimazioni ipotetiche, cioè per inferenze abduttive fino a stabilire un “dizionario delle forme e dei simboli”, che Bennett chiama un “segnario”, un elenco completo di tutti i segni usati nella scrittura.

Il quarto passo dell'*analisi interna* è il processo di *identificazione delle ricorrenze d'uso* e altri aspetti materiali. Posto di avere identificato e distinto i segni fonetico-sillabici, si identifica la loro frequenza d'uso nei testi e la loro frequenza abituale in posizione iniziale, media o finale nei gruppi di segni (parole), notando così posizioni privilegiate che possono corrispondere al ruolo di prefissi, radici e desinenze. Nel 1951 in *The Pylos Tablets*, che contiene la trascrizione delle tavolette trovate nel 1939, Bennett pubblica “il primo *segnario* Minoico [sic !] attendibile, eliminando la confusione che fino ad allora era esistita tra i segni d'aspetto simile. Si trattava ora innanzitutto di pubblicare tavole statistiche che mostrassero, di ciascun segno, la frequenza assoluta e quella relativa alla sua posizione particolare (iniziale, finale o altra) nei gruppi di segni”²⁷. Alice Kober²⁸ ha identificato gruppi fissi di segni con tre finali ricorrenti che si alternano, ipotizzati perciò come desinenze²⁹. La direzione di scrittura da sinistra a destra si evince infine dalla prossimità al bordo sinistro dell'attacco di scrittura sulle tavolette. A partire dal *dato* empirico della frequenza d'uso e della posizione dei simboli nei gruppi-parola si elaborano quindi in successione *ipotesi* su ruoli e funzioni di segni o di gruppi di segni come flessioni, radici, sostantivi, congiunzioni, i tipi di elementi linguistici cioè che si possono trovare, con i numerali, in registri contabili di beni³⁰.

Anche in questo momento si introducono conoscenze tecniche specializzate (*dati* di tipo linguistico, glottologico, filologico e grammaticale) che collaborano a orientare l'osservazione e ad elaborare ipotesi. Ventris osserva ad esempio la particolare frequenza di un dato segno (il “segno n. 78” del *segnario* di Bennett) in fine di parola nelle liste. In base alla sua conoscenza del latino ipotizza “che 78 era una congiunzione, dal probabile significato di *e*, ed unita come la *-que* latina alla parola che essa serviva a collegare”³¹. In base alla frequenza di date variazioni ricorrenti in termine delle parole (*dato* empirico), Ventris stabilisce due colonne *ipotetiche* di desinenze di sostantivi, una maschile e una femminile, *ipotizzando* che i casi siano gli stessi del latino e del greco³².

Anche in questo intreccio di fasi, di processi e di passaggi, troviamo, come nel caso del Cuneiforme, il ruolo fondamentale della azzardata inferenza abduttiva di Peirce, il procedimento logico che fa scattare in avanti il ragionamento assu-

27 J. Chadwick, *op. cit.*, p. 72.

28 A. Kober, “‘Total’ in Minoan (Linear class B)”, *Archly Orientalni*, 17, 1949, pp. 386-398. Ried. in *Symbolae Hrozny*, I, 1952, pp. 386-398.

29 J. Chadwick, *op. cit.*, p. 51.

30 *Ibid.*, p. 76.

31 J. Chadwick, *ibid.*, p. 75.

32 *Ibid.*, pp. 76-79.

mendosi variabili quantità di rischi di errore pur di fare avanzare la conoscenza. Non diverso dal caso del cuneiforme appare il procedimento di concatenazione progressiva tra *dati* utilizzati di diverso genere e *ipotesi*, con diversi gradi di certezza, che conduce a nuove ipotesi e nuovi dati e così via fino a un punto di evidenza inconfutabile. Con questa constatazione giungiamo alle soglie del processo successivo, la scoperta della pronuncia delle sillabe.

5. Lettura delle sillabe di Creta

L'ipotesi di lettura fonetica delle sillabe, già identificate graficamente, è il passaggio più avventuroso nella storia della decifrazione del Lineare B. Si giunge alla pronuncia dei simboli sillabici di Creta utilizzando la conoscenza della scrittura sillabica di Cipro, attestata almeno dal XV sec. a.C. con un sistema di simboli molto affine al Lineare A e al Lineare B di Creta³³. La scrittura sillabica del periodo Classico di Cipro, utilizzata tra VI e II sec. a.C., è nota : decifrata dal 1870 dall'inglese John Smith, si tratta di una scrittura sillabica di cui è nota la pronuncia grazie ad alcune iscrizioni bilingui in fenicio ed altre in greco, ovvero il testo porta una versione in alfabeto sillabico cipriota e una in alfabeto greco che ne rivela la pronuncia³⁴. Del cipriota classico si conoscono dunque lettura, pronuncia e significati dei termini. Osservando il sillabario cipriota ci si rese conto che “tra cipriota classico e Lineare B, a quanto fu subito evidente, esistevano rapporti : sette segni apparivano praticamente uguali, ed altri si rassomigliavano in vario grado”³⁵. Formulata l'ipotesi che i sette segni cretesi si pronunciassero come i sette segni ciprioti identici, si inizia a cercare parole cretesi interamente pronunciabili, cioè composte interamente con questi soli segni. Evans inizia allora per primo la stesura di tabelle di comparazione della pronuncia di simboli e gruppi-parola del Lineare B con il sillabico di Cipro, e ottiene un risultato imprevisto, una parola apparentemente identica a una greca :

Una notevole tavoletta (...) reca due file di teste equine, seguite da numerali (...). In ciascuna delle due righe, una delle teste appariva più piccola delle altre e sprovvista di criniera, ed era in ambo i casi preceduta dalla stessa parola di due segni. Questi erano segni semplici, che si potevano con sufficiente certezza identificare con due analoghi caratteri ciprioti : *po* e *lo*. Ora, la parola greca per “puledro” è *polos* : la coincidenza era impressionante.³⁶

Il fatto è talmente inatteso, poiché ci si aspettava una lingua sconosciuta, che Evans non vi presta credito e lo attribuisce al caso : “Evans era talmente convinto che la Lineare B non potesse contenere parole greche, che egli rigettò, non senza una naturale riluttanza, questa interpretazione”³⁷.

³³ *Ibid.*, p. 31.

³⁴ *Ibid.*, pp. 32-33.

³⁵ *Ibid.*, p. 34.

³⁶ *Ibid.*, p. 49.

³⁷ *Ivi.*

Michael Ventris inizia ad esaminare il Lineare B dal 1951, e stende tabelle di combinazioni dei simboli che gli permettono di individuare i gruppi sillabici più frequenti distinguendo in essi la vocale e la consonante, senza sapere però quali vocale e quale consonante siano. Ha così ottenuto i “gruppi parola” più ricorrenti. Manca però sempre la chiave d’accesso alla loro pronuncia. Qui scatta allora un’ipotesi basata sull’azzardo, una doppia scommessa a pieno rischio abduittivo, che costituisce la sfida cognitiva principale di Ventris. Questo procedimento corrisponde però esattamente a quella che Peirce ritiene l’abduzione migliore, e più coraggiosa cognitivamente, un “processo di scelta dell’ipotesi” alla cui base vi è “un’abduzione fondamentale e primaria. Un’ipotesi che dobbiamo abbracciare all’origine, per quanto manchino prove a suo favore”³⁸ e che consiste essenzialmente in un “indovinare”³⁹.

Ventris effettua infatti un ragionamento ipotetico fondato su alcuni elementi privi in partenza di conferme. Dapprima ipotizza che alcuni gruppi di termini, già notati da Alice Kober, siano nomi di località, in quanto a capo di elenchi di merci diversissime (tutte presenti o provenienti da una località). I termini presenti sia nelle tavolette di Pilo che in quelle di Cnosso designano probabilmente corporazioni, cioè mestieri esistenti in entrambe le città, mentre quelli presenti solo in una delle due località designano città e villaggi della regione. Si tratta di una concatenazione di ipotesi la cui base di partenza non è confortata da riscontri accertati in corso d’opera. Infine, l’ipotesi più azzardata e coraggiosa : se quei termini designano città, “c’era qualche speranza di identificare quei gruppi di segni con toponimi sopravvissuti nel periodo classico”⁴⁰, ossia c’è speranza che i nomi delle città di Creta siano gli stessi nomi, con la stessa pronuncia, tramandati nel greco classico degli storiografi e scrittori ellenici. Qui scatta la doppia scommessa azzardata che *a)* tali gruppi di suoni siano i nomi delle città di Creta (e della regione di Pilo, assenti le une nelle tavolette dell’altra), e *b)* che questi nomi siano gli stessi citati nel greco arcaico, ovvero abbiano la stessa pronuncia tramandata dal greco arcaico.

Questa combinazione di ipotesi conseguenti le une alle altre, fino alla formulazione dell’ipotesi a prima vista ingiustificata della pronuncia dei nomi di città in base alla *traditio* greca, è però un caso esemplare della abduzione maggiormente innovativa ed originale in Peirce : l’abduzione chiamata “creativa”. Nell’abduzione creativa, a differenza di quelle “ipercodificata” e “ipocodificata”⁴¹, la legge usata deve essere inventata *ex novo*. Si tratta della vera e propria abduzione innovativa, in cui a partire da un risultato osservabile l’interprete deve contemporaneamente immaginare una legge e che tale legge si applichi al fatto osservato : “La suggestione abduittiva viene a noi come un lampo. È un atto di veggenza intima”⁴².

38 C.S. Peirce, “Storia e abduzione”, *op. cit.*, p. 272.

39 *Ibid.*, p. 273.

40 J. Chadwick, *op. cit.*, p. 87.

41 U. Eco, “Corna, zoccoli, scarpe...”, *art. cit.*, p. 245.

42 C.S. Peirce, *Le leggi dell’ipotesi...*, *op. cit.*, p. 180.

In questo caso a partire della presenza di una data serie di simboli di scrittura osservabili sulle tavolette si ipotizza sia il caso che essi costituiscano scrittura dei nomi delle città cretesi e micenee, sia la legge che essi siano pronunciabili esattamente nel modo tramandato dai Greci. Intermedia è l'abduzione per cui alcuni simboli di scrittura sulle tavolette di Pilo e Cnosso (dato osservabile) a seconda che siano presenti o assenti nell'una o nell'altra serie di tavolette (caso) indicano nomi di città delle diverse località (legge).

Ventris procede in questa direzione cercando basi d'appoggio e conferme. La prima ipotesi del tutto incerta è che "Un toponimo che a Creta avrebbe dovuto essere menzionato di frequente era quello della vicina città portuale di Amnisos, di cui parla Omero"⁴³; che la pronuncia tramandata da Omero sia la stessa effettivamente usata a Creta dai Cretesi sette secoli prima è la scommessa azzardata e audace su cui si regge la decifrazione. Si cerca quindi nelle tavolette tra i possibili nomi di città una parola di quattro sillabe (in quanto il suono /mn/ dovrebbe "essere scritto mediante l'inserzione di una vocale aggiuntiva, poiché le regole dell'ortografia sillabica prescrivono che ogni consonante sia seguita da una vocale") in cui la prima sillaba sia la sola vocale /a/ (segno 08) e la terza sillaba sia /ni/ (segno possibile 30, in base al raffronto tra il segnario e il cipriota), cioè /A-mi-ni-sos/. Questo gruppo parola è presente quattro volte nelle tavolette di Cnosso con la sequenza dei segni 08-73-30-12. Ventris considera probabile che tale gruppo parola indichi Amnisos (/A-mi-ni-sos/), e questo comporta l'importante conseguenza che si può individuare la sillaba /so/ con il segno 12. Poiché infatti la sillaba /no/ (segno 52) è una delle sette sillabe certe, la 12 dovrebbe essere /so/ o /sos/ e la 70 è ipotizzato nella griglia combinatoria che abbia la vocale /o/, una combinazione di gruppo parola 70-52-12 si pronuncia /..o-no-sos/: sarà allora Cnosso, /Ko-no-so[s]/, presente più volte nelle tavolette di Cnosso, e assente in quelle di Pilo.

Il ragionamento condotto da Ventris in questo processo è una combinazione di dati empirici tratti dal testo osservato, inserimenti di contesti e dati tecnici extra-testuali (scrittura di Cipro, parole del greco, nomi greci di città cretesi), uso di conoscenze linguistiche (l'ortografia sillabica prescrive che ogni consonante sia seguita da una vocale) per effettuare inferenze abduttive azzardate (il segno n. 08 trascrive la vocale /a/ "a causa della sua grande frequenza iniziale"⁴⁴) che trovano conferma solo nel riscontro di coerenza complessiva finale. Di fatto Ventris alterna, in questa combinazione di dati e concatenazione di ipotesi, due diversi tipi di abduzioni. Quando seleziona conoscenze del mondo e dati tecnici extra-testuali, conoscenze tecniche linguistiche, dati storici per trarne ipotesi applicabili al caso del Lineare B effettua una abduzione *ipocodificata*, consistente nella selezione consapevole di conoscenze e leggi già esistenti nell'insieme di conoscenze disponibili⁴⁵. Quando giunge al risultato di stabilire la pronuncia

43 J. Chadwick, *op. cit.*, p. 87.

44 *Ibid.*

45 U. Eco, "Corna, zoccoli, scarpe...", *art. cit.*, p. 245.

(ipotetica) dei simboli di scrittura e dei nomi di città effettua invece una abduzione *creativa*, che comprende una doppia sfida e scommessa.

6. La lingua di Creta

Man mano che la decifrazione procede, Ventris incontra sempre più spesso gruppi parola che formano parole greche o molto simili al greco. Alcune parole cretesi corrispondono a parole di etimo greco arcaico. Incontra ad esempio una parola cretese /ko-wo/ e /ko-wa/ ('ragazzo' e 'ragazza'), che corrisponde non al greco Attico classico *kouros* e *kourai* ma al greco dorico arcaico /korwoi/ e /korwai/ da cui deriva *kouros*⁴⁶. Il Greco dunque conserva la pronuncia originale di Cnosso e Amnisos perché non era una lingua diversa. Ventris estende il processo di identificazione della lettura fonetica dei gruppi parola con un metodo a mosaico tramite confronto progressivo, trasferendo cioè i suoni delle sillabe già lette ad altri gruppi parola nuovi e diversi) :

Man mano che aumentava il numero dei testi esaminati, le parole greche andavano affiorando in numero proporzionalmente crescente. Nuovi segni potevano essere identificati grazie al riconoscimento di parole contenenti un solo segno ignoto, e il valore così accertato poteva poi essere verificato altrove. Le regole ortografiche ricevevano conferma ; il sistema di decifrazione si dimostrava sicuro.⁴⁷

Fino al 1952-53 l'identificazione del Lineare B e della lingua cretese con il greco è solamente un'ipotesi. Le parole "lette" però sono sempre corrispondenti al greco arcaico, e manca qualsiasi somiglianza con altre lingue note. La conferma considerata definitiva proviene dalla scoperta a Pilo nel 1952, da parte di Carl Blegen, di nuove tavolette, decifrate nel 1953. In una di esse appaiono alcune immagini di calderoni a tre piedi, oggetti cioè molto particolari della cultura greca. Usando le liste fonetiche di un articolo inedito di Ventris e Chadwick, che aveva letto in anteprima, Blegen legge la sequenza di simboli accanto ai calderoni come /ti-ri-po-de/, cioè esattamente il greco 'tripode' per indicare tale oggetto caratteristico. È la conferma assoluta che il cretese sia greco e che le due civiltà avessero stretti rapporti culturali. Nel maggio 1953 Blegen scrive in una lettera a Ventris :

Accludo (...) copia della [tavoletta] P641 che suppongo debba interessarvi. Vi si tratta evidentemente di vasi, alcuni con tre piedi, alcuni con quattro anse, altri con tre, altri senza. La prima parola, secondo il vostro sistema, sembra essere *ti-ri-po-de*, che ricorre poi altre due volte (...). Il vaso con quattro anse è preceduto dalla parola *qe-to-ro-we* ; quello con tre, da *ti-ri-o-we* ; e quello senza, da *a-no-we*. Tutto questo sembra troppo bello per essere vero⁴⁸.

46 J. Chadwick, *op. cit.*, p. 90.

47 *Ibid.*, p. 94.

48 *Ibid.*, p. 113.

Un oggetto molto particolare come il tripode viene denotato esattamente con la parola greca che lo designa : la tavoletta è la conferma reale, dotata di disegni di riscontro, che a Creta si parlava greco, e che la lettura fonetica ipotizzata da Ventris e Chadwick è valida.

Ancora più significativo è però il riscontro delle altre immagini presenti sulla tavoletta. In essa appaiono immagini di diversi tipi di vasi. Un vaso a quattro manici è detto /qe-to-ro-we/, quello a tre manici /ti-ri-no-we/ : dunque /no-we/ sono le anse o ‘orecchie’ del vaso e /tri/ è ‘tre’, che corrisponde al greco, mentre per la forma /qe-to/ per ‘quattro’ Chadwick rimanda al latino *quattuor*. Ma un vaso senza manici è chiamato /a-no-we/ : esisteva dunque anche l’alfa privativa, la corrispondenza col greco è assoluta e inoppugnabile⁴⁹.

È a questo punto che si convalida retrospettivamente l’intera catena di ipotesi formulate una dopo l’altra a partire da alcuni assunti ipotetici iniziali. Chadwick e Ventris procedono sistematicamente in questo modo, che appare difforme dal buon metodo scientifico. Tuttavia è invece proprio la concatenazione di ipotesi collegate e conseguenti le une alle altre, che costituisce il metodo scientifico in Peirce :

una volta presa in considerazione un’ipotesi come preferibile alle altre, se ne devono dedurre tutte le previsioni sperimentabili, a partire dalle più audaci e improbabili, per metterle alla prova, e quindi o rifiutare l’ipotesi o effettuare le modifiche dettate dagli esperimenti. In conclusione, l’ipotesi dovrà reggere o cadere per i risultati sperimentali ottenuti.⁵⁰

Nel lavoro di Ventris le catene di ipotesi collegate e conseguenti sono le previsioni in base all’ipotesi iniziale audace seguita dalle sue conseguenze. L’atto necessario di “metterle alla prova” è ciò che Peirce altrove chiama effettuare il “processo di verifica di un’ipotesi”⁵¹, e tale verifica consiste nel verificarne la compatibilità e la coerenza, una per una, con altre ipotesi formulate via via, o reperite in altri studi. Nel caso della decifrazione del Lineare B la verifica consiste cioè dapprima nella *tenuta progressiva* dell’insieme di ipotesi successive come coerente, e in seguito nella verifica diretta finale che consiste nell’evidenza di un dato oggettivo inoppugnabile, la tavoletta del tripode, che fornisce prova certa della validità dell’ipotesi e dei suoi diversi passaggi, ragionamenti e formulazioni, e costituisce riscontro che convalida a ritroso tutta la catena di ipotesi⁵². L’ipotesi che il cretese sia greco sarà infine formulata nel 1953 da Ventris e John Chadwick.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 115.

⁵⁰ C.S. Peirce, “On the Logic of Drawing History...”, p. 245.

⁵¹ *Ibid.*, p. 281.

⁵² *Ivi.*

7. Champollion e il geroglifico

Nel 1822 Jean-François Champollion pubblica a Parigi la *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens*, in cui espone la sua decifrazione del sistema di scrittura dei geroglifici Egizi, da secoli oggetto di tentativi di decifrazione e di letture anche misteriche e allegoriche da parte di circoli e di autori di ispirazione ermetica ed esoterica. Prima di lui si avvicina a questo risultato lo scienziato, erudito e poliglotta inglese Thomas Young (1773-1829), che nella voce “Egypt” della *Encyclopaedia Britannica* (1818) identifica numerosi segni fonetici nel geroglifico e sostiene, tra i primi (pur rifacendosi a Silvestre de Sacy e J. David Akerblad), che si tratti di una scrittura fonetica. Riesce a identificare i suoni del cartiglio del re Tolomeo sulla Stele di Rosetta, scoperta nel 1799, facilitando così il lavoro di Champollion che a lui si rifà: Young ritiene però che sia una scrittura sillabica, e l'ipotesi che sia principalmente alfabetica è il risultato conclusivo di Champollion. Le fonti utilizzate da Champollion oltre agli studi di Young sono poche fonti dirette che gli offrono esempi e modelli di utilizzazione del geroglifico: la *Description de l'Égypte*, un papiro in Demotico acquistato “récemment” dal Gabinetto del Re, l'*Obeliscus Pamphilius* di Athanasius Kircher, descrizione di un obelisco rinvenuto tra le rovine di Roma e trasformato nel Seicento in monumento nel rinnovamento urbanistico di Roma, un obelisco ritrovato sull'isola di Philos e trasportato a Londra (osservato e descritto da Champollion in un articolo dello stesso 1822), l'Obelisco Barberini a Roma anch'esso ritrovato ed eretto come monumento urbano, oltre alla Stele di Rosetta. La fonte principale, da cui trae la maggior parte degli esempi e dei casi di studio, resta però la *Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'Armée française, publié par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand* pubblicata in 23 volumi tra 1809 e 1818, di cui 13 volumi di tavole illustrative, largamente utilizzate da Champollion. La *Description* è il risultato delle osservazioni condotte dai circa 160 studiosi e scienziati, membri della *Commission des sciences et des arts*, che accompagnano Napoleone nella campagna d'Egitto dal 1798 al 1801. Testo di grande risonanza e diffusione, permette la conoscenza dell'Egitto al mondo europeo, e resterà testo di riferimento fondamentale per la conoscenza storica, naturale, sociale e culturale dell'Egitto, contribuendo largamente ad affermare l'Egittologia come disciplina a sé stante.

Champollion procede nel suo lavoro di decifrazione partendo dalla constatazione che le scritture ieratica, demotica e geroglifica sono sistemi ideografici, come vuole la tradizione, “c'est-à-dire peignant les idées et non les sons d'une langue”⁵³, ma nella Stele di Rosetta vi sono simboli demotici che assumono un valore sillabico-alfabetico per esprimere nomi propri stranieri, perlopiù di sovrani greci e romani in Egitto. Ciò viene assunto come un *dato assodato*,

53 J.-F. Champollion, *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains Grecs et Romains*, Paris, Didot, 1822, p. 1.

stabilito in due suoi *Mémoires* presentati alla Accademia Reale delle Iscrizioni e Belles-Lettres sulla base degli studi di Young. *Ipotizza* quindi che anche nel sistema geroglifico vi siano segni di valore sillabico-alfabetico principalmente per i nomi propri stranieri, in base a una concatenazione di dati, ragionamenti e ipotesi : stabilito l'uso fonetico di segni demotici (*dato*), poichè il demotico è una versione popolare della scrittura ieratica (ipotesi formulata da Champollion in precedenti *Mémoires* assunta qui come *dato*) e questa è una versione *abrégée*, tachigrafica, del geroglifico, allora (*ipotesi*) anche il geroglifico deve possedere un certo numero di segni che esprimono il suono, e precisamente “sur les monuments publics de l'Égypte, les *titres*, les *noms* et les *surnoms* des souverains grecs ou romains qui la gouvernèrent successivement”⁵⁴.

Ragionamento che si presenta come deduzione rigorosa ma che contiene in realtà una tesi doppia indimostrata (che il demotico sia una versione popolare dello ieratico e che questo sia una versione *abrégée* del geroglifico) assunta come dato certo, e una tesi conseguente (che anche il geroglifico abbia segni fonetici per il caso dei nomi propri) che in realtà manca ancora di prova o dimostrazione. Una *ipotesi* viene assunta come *dato certo* in base a una concatenazione di ragionamenti ancora probabile e possibile ma non provata con esempi. È in realtà la stessa concatenazione di ipotesi azzardate che abbiamo visto per il cuneiforme e per il Lineare B, con due particolarità : l'azzardo è più leggero, in quanto interno a un ragionamento tecnico che il teorico competente comunque permetterebbe come ipotesi di lavoro (se venisse esplicitato come tale), e assume come ipotesi una conclusione che in realtà l'autore ha già comprovato nel suo studio, ma che presenta come ipotesi, tautologicamente, poichè spiega in realtà quali ragionamenti ha fatto per arrivare a questa sua conclusione. Si tratta di una tautologia retorica : Champollion spiega, a posteriori, come ha ragionato e azzardato tecnicamente per ottenere le sue conclusioni, e poi procedere a ragionamenti successivi ugualmente presentati *a posteriori*. Più o meno è questo il modo costante di procedere di Champollion in tutto il testo, che fa apparire la *Lettre* come un testo molto tecnico e controllato benché in realtà mosso da una passione fervida. Solo dopo aver presentato questa ipotesi Champollion espone infatti i dati già raggiunti *prima* che permettono di presentarla come certa : in un certo senso Champollion riordina fatti, dati, e ragionamenti per esporli in modo più controllato rispetto all'entusiasmo e all'emozione di cui era preda durante la scoperta che certi simboli erano suoni e non idee.

Per verificare l'ipotesi occorre esaminare in scrittura geroglifica due nomi propri di re Greci già noti che abbiano suoni comuni, come per esempio Tolomeo e Cleopatra, e osservare se lo stesso suono è espresso, e in quale modo, da uno stesso simbolo. Non è possibile nella Stele di Rosetta, che porta solo il nome Tolomeo, ma si può ricorrere all'obelisco di Londra in cui il nome Tolomeo (identico a come è scritto nella Stele di Rosetta) è seguito dal nome di una donna, una regina, “puisque ce cartouche est terminé par les signes hiéroglyphiques

⁵⁴ *Ibid.*, p. 3.

du genre féminin, signes qui terminent aussi les noms propres hiéroglyphiques de toutes les déesses égyptiennes sans exception”⁵⁵. L’obelisco era eretto su un basamento che portava un’iscrizione in greco con una supplica rivolta a Tolomeo, a una Cleopatra sua moglie e una Cleopatra sua sorella (*dato*), quindi (*ipotesi*) il cartiglio del nome geroglifico femminile deve necessariamente essere “Cleopatra” : “le cartouche du nom féminin ne pouvait être nécessairement que celui d’une Cléopâtre”⁵⁶. Questo ragionamento incatenato incorpora in sé due ipotesi che abbiamo già incontrato, senza però dichiararle ma considerandole ovvie (ed è questa retorica discorsiva che costituisce la qualità distintiva pacata e controllata di Champollion) : l’ipotesi della validità universale di leggi culturali, normalmente valide nella cultura europea moderna, quale quella per cui il basamento e la stele portano scritto, in due lingue e scritture diverse, esattamente lo stesso testo, esattamente come nell’ipotesi di Grotefend che in tre colonne di scrittura affiancate quella centrale porti la lingua dei vincitori ; e l’ipotesi, nel caso del Lineare B assai azzardata, che la pronuncia dei due nomi in greco e in egiziano sia essenzialmente la stessa. Assunte queste ipotesi e questo gioco d’uso dei dati impliciti ed espliciti il risultato è raggiunto :

Ce nom et celui de Ptolémée qui, dans le grec, ont quelques lettres semblables, devaient servir à un rapprochement comparatif des signes hiéroglyphiques composant l’un et l’autre : et si les signes semblables dans ces deux noms exprimaient dans l’un et l’autre cartouche *les mêmes sons*, ils devaient constater leur nature *entièrement phonétique*.⁵⁷

Questo controllo incrociato è svolto facilmente confrontando i cartigli ipotizzati come Tolomeo e Cleopatra : il primo segno di “Cleopatra” è assente in Tolomeo (è quindi verosimile che sia la “C” assente in Tolomeo) ; il secondo segno di Cleopatra (ipotesi : “l”) è presente in Ptolémée in quarta posizione (dunque è verosimile sia la “l”) ; il terzo segno di Cleopatra (ipotesi : “e”) è presente in Ptolémée in ultima posizione (è dunque verosimile sia “e”), e così via. Con questo facile gioco di confronti Champollion identifica e distingue 12 segni fonetici corrispondenti a 11 suoni e dittonghi dell’alfabeto greco : “Les signes réunis de ces deux cartouches analysés phonétiquement, nous donnaient donc déjà douzes signes répondant à onze consonnes et voyelles ou diphtongues de l’alphabet grec : A, AI, E, K, L, M, O, P, S, T”⁵⁸.

Stabiliti questi suoni (uno dei quali è espresso da ben due diversi segni, e Champollion spiegherà in seguito perché) basta verificarli e confrontarli con altri testi in cui appaiano cartigli con nomi presumibili di sovrani Greci e Romani, verificando se si ottiene una lettura regolare e coerente in testi diversi :

⁵⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁷ *Ivi.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 9.

la valeur phonétique déjà très-probable de ces douzes signes deviendra incontestable, si, en appliquant ces valeurs à d'autres cartouches ou petits tableaux circonscrits, contenant des noms propres et tirés des monuments égyptiens hiéroglyphiques, on en fait sans effort une lecture régulière, produisant des noms propres de souverains, étrangers à la langue égyptienne.⁵⁹

Champollion utilizza infatti, a questo punto, un cartiglio, tratto tra quelli presenti a Karnac e Tebe nella *Description de l'Égypte*, che contiene alcuni segni ora noti in questa sequenza (*dato*)⁶⁰ :

A – L- (ignoto) – S – E/A – (ignoto) – T – R – ignoto)
Ovvero: AL.SE/A.TR.

Si può *ipotizzare* che si tratti del nome greco Aleksandros, scritto in Demotico ALKSENTRES (nella stele di Rosetta), nome noto e diffuso nell'Egitto greco. A questo punto si può assegnare valore fonetico a tre nuovi segni finora ignoti : K, N, S. I segni con valore fonetico noti sono ora diventati 15. L'ultimo segno è un omofono, vale cioè per un suono che è espresso anche da un altro segno. I segni identificati in "Alessandro" saranno ora usati per estensione ad altri nomi in cui manca un suono o due per identificarli con nomi noti e verosimili, e così via.

Ora, questi procedimenti sono identici a quelli già esaminati nel caso del Cuneiforme e del Lineare B. Prima di tutto, si tratta di concatenazioni di ragionamenti basati su *dati* certi e su inferenze e *ipotesi* assai variabili, di cui non viene evidenziata l'incertezza ma vengono dati per incontestabili. In alcuni casi si tratta di concatenazioni che incorporano vere e proprie ipotesi più o meno evidenti come tali, in altri casi è un lavoro minuzioso di natura quasi automatica e certissima (l'attribuzione del suono ai singoli segni dei nomi nei primi confronti tra cartigli, allo stato iniziale della decifrazione — ugualmente a quanto accade nell'identificazione di Cnosso e Amnisos a Creta). Poi, Champollion ricorre a conoscenze *esterne* al testo, di tipo storico, culturale (l'uso pubblico di steli, obelischi e monumenti, o la stretta relazione architettonico-discorsiva tra un obelisco e il basamento, ad esempio) ma anche *professionale* del linguista (l'esistenza in geroglifico di un simbolo che indica il genere femminile). Ma anche la conoscenza professionale di egittologo e archeologo di altri nomi di re stranieri non presenti nei primi testi esaminati. Poi, l'uso di leggi universali più o meno azzardate, e l'uso di scommesse anch'esse più o meno azzardate : in questo caso ad esempio l'ipotesi che la pronuncia dei nomi dei sovrani sia la stessa in greco e nella lingua egizia. A differenza dei casi del Cuneiforme e del Lineare B, questa ipotesi è qui meno azzardata perchè si basa ad incastro su un'altra norma di carattere universale, reale o presunto : si tratta di testi contemporanei (testi diversi ma tutti della stessa epoca) e presenti nello stesso monumento (obelisco e basamento), per cui si assume che riportino lo stesso testo e la pronuncia dei nomi sia la stessa. Infine, l'applicazione rigorosa del

⁵⁹ *Ivi*.

⁶⁰ J.-F. Champollion, *op. cit.*, p. 10.

procedimento a mosaico : una volta stabiliti alcuni suoni, li si applica in altri testi disponibili verificando se si ottiene una lettura verosimile e coerente, e si incorporano nel repertorio ottenuto i nuovi simboli via via riscontrati come verosimili, corrispondendo a nomi noti di cui si conosce la pronuncia e di cui si ignorava la scrittura di alcuni suoni.

L'analisi di Champollion è completata, da questo momento, da diversi argomenti che si incatenano in un quadro d'insieme unitario ma nello stesso tempo ci permettono di riconoscere criteri e ragionamenti che abbiamo già incontrato, sempre sull'onda della stessa linea interpretativa : l'esistenza e la motivazione dell'uso di simboli grafici diversi per uno stesso suono, il valore di senso della posizione e del supporto del testo, l'esposizione ragionata dell'alfabeto ottenuto, la conferma con appiglio a dati storico-archeologici esterni, la particolarità del sistema semi-alfabetico, i criteri di conferma delle ipotesi formulate, gli usi sociali dei diversi metodi di scrittura.

L'uso di simboli grafici diversi per uno stesso suono, già riscontrato alcune volte da Champollion, viene spiegato con la constatazione che la scrittura geroglifica non è un sistema stabile e invariabile nel tempo come i sistemi alfabetici ma usa, per il suono di un nome straniero (che sia una vocale, una consonante o una sillaba), anche un qualsiasi segno ideografico posto in prima posizione in una parola che contiene quel suono in sé. Si adotta il segno iniziale di tale parola per esprimere il suono contenuto in essa nella sua intera pronuncia o nel suo primo suono pronunciato. Ad esempio il segno grafico della bocca, in egiziano "ro", è stato scelto per rappresentare in alcuni casi la consonante greca "R". Non c'è alcun dubbio sul fatto che due simboli grafici siano omofoni in geroglifico poiché sono entrambi resi in Ieratico, scrittura stabilizzata in quanto "di stato", con un solo e stesso carattere : questa abitudine riguarda solamente la scrittura geroglifica. Champollion porta numerosi esempi di questa doppia fissazione fonetica⁶¹ poiché conferma la correttezza delle sue ipotesi sulla natura sonora del sistema geroglifico, come ad esempio :

Quant au second des caractères hiéroglyphiques qui représentent le son "S" dans "ALEKSANTRS" (les deux sceptres horizontaux affrontés), lequel diffère essentiellement du trait recourbé qui, dans "PTOLOMES" représente aussi le son "S", l'homophonie de ces deux signes est, nous osons le dire, incontestable ; car ces deux signes hiéroglyphiques sont rendus dans les textes hiératiques par un seul et même caractère.⁶²

Procede a questo punto a mosaico, nelle pagine successive, identificando nuove lettere e nuovi caratteri omofoni per confronto con caratteri fonetici già noti, grazie a un confronto posizionale : i caratteri diversi finora ignoti sono posti nei nomi di cui è noto il resto della pronuncia esattamente là dove dovrebbero stare se fossero quel suono. È lo stesso criterio di confronto a mosaico concatenato utilizzato per i nomi delle città cretesi nella decifrazione del Lineare B. Procede

61 Vedi J.-F. Champollion, *op.cit.*, pp. 11-13.

62 *Ibid.*, p. 13.

quindi confrontando diversi nomi reperiti su diversi testi, ed esponendo via via un elenco di simboli omofoni, ad esempio presenti nei nomi Berenice, Cleopatra, Tolomeo, la cui costante differenza è in realtà l'applicazione sistematica di un criterio dipendente da una stessa regola. Interessa a Champollion confermare la bontà della sua interpretazione riscontrando regole, casi ed esempi sistematici che la confermano. La regola che ha identificato è simile a quella che i linguisti chiamano oggi “sistema a rebus” :

Il meccanismo che avrebbe condotto a tale innovazione [far corrispondere ai segni grafici un suono anziché un significato] prima i Sumeri e poi (...) gli Egizi era quello estremamente semplice del *rebus*. Così si iniziò a impiegare per un oggetto non un pittogramma che lo identificasse direttamente ma quello usato per altri oggetti dal nome foneticamente simile. Questo avveniva nello stesso modo in cui, nei moderni giochi enigmistici dei rebus, il disegno di una testa e quello di un mento non devono evocare il volto di un uomo ma la parola “testa-mento”. Per i Sumeri il pittogramma della freccia, “ti”, indicava anche la vita che si pronunciava appunto “ti”.⁶³

Anche per quanto riguarda la posizione dei cartigli e del testo da decifrare ritroviamo in Champollion il valore attribuito alla posizione del testo. I cartigli dei nomi dei sovrani appaiono presenti in testi esposti al grande pubblico in steli monumentali, lapidi, obelischi, portoni di palazzi, siti cioè destinati a esibire a tutti il testo e i nomi dei re per celebrarne ed esibirne la grandezza. Lo abbiamo visto nell'analisi delle lapidi di Persepoli, contribuendo a stabilirne il carattere dinastico e magnificante dei re, mentre le tavolette cretesi destinate invece ai soli archivisti non riportano nomi di re, poco rilevanti ai fini contabili dei palazzi, ma i nomi delle città in cui sono stoccate le derrate.

Espone quindi di seguito, a partire da p. 16, fino a p. 33, l'elenco dei nomi presenti nei monumenti egizi, quali Alessandro, Tolomeo, Berenice, Cleopatra, Cesarione, l'appellativo Autocrator, Cesare, Tolomeo Epifanio, Tiberio, Domiziano, Traiano, Adriano, Sabina, Antonio, nonché i luoghi e le sedi su cui appaiono i relativi cartigli (obelischi, lapidi, edifici sacri etc.), per poi esporre in un colpo solo tutto l'alfabeto completo che sarà dato ora per noto, spiegandolo via via che incontra un segno nuovo. Indica cioè il valore fonetico di tutti i caratteri come dato acquisito senza attardarsi a spiegare il processo di scoperta del suono di ognuno, usando come fonti delle immagini riportate nella *Lettre* (lapidi, steli, iscrizioni, cartigli, monumenti) soprattutto la *Description de l'Egypte*. A un certo punto cioè il mosaico si interrompe e si espone l'elenco dei risultati raggiunti, ovvero quali siano i caratteri alfabetici e i loro suoni, senza attardarsi a narrare il processo di scoperta di ognuno, esattamente come hanno fatto gli scopritori a Creta e per il Cuneiforme, e usando come fonte visiva disegni e immagini opera di altri viaggiatori, come per il cuneiforme, e altri disegnatori e fotografi, come per il Lineare B a Pilos. Anche questo procedimento organizzativo del resoconto della decifrazione è dunque una condizione e un fattore comune a tutti i deciflatori esaminati.

63 A. Bernardelli e R. Pellerey, *Il parlato e lo scritto*, Milano, Bompiani, 1999, p. 179.

Ma fattore comune è anche la procedura del riferimento a fonti e a conoscenze esterne, cioè a conoscenze e dati storici, culturali, archeologici esterni al testo che costituiscono appiglio e conferma dell'ipotesi proposta. Caso esemplare è il nome dell'imperatrice *Sabina*, moglie di Adriano, il cui nome è apposto in geroglifici fonetici sull'Obelisco Barberini accanto a quello di Adriano. Che sia proprio Sabina, e non altra donna, è confermato, oltre che dalla consuetudine di porre i nomi dei due sposi sovrani uno accanto all'altro (*dato per conoscenza storico-culturale*) dal fatto che su una faccia dell'obelisco una serie di segni ideografici indica le idee “*pareillement son épouse, grandement chérie*”, un cartiglio riporta in geroglifico fonetico il nome “Sabina”, seguito dal determinativo ideografico del genere femminile, e il titolo in ideografico “*déesse vivante, forte ou victorieuse*”, mentre in un secondo cartiglio appare il titolo di “sebase” (Augusta) accompagnato dalla legenda ideografica “*déesse toujours vivante*”⁶⁴. I due cartigli producono insieme l'espressione “Sabina sebase” (“l'Augusta Sabina”) che è giustappunto l'unica espressione riportata in tutte le medaglie greche coniate in Egitto della moglie di Adriano (*inferenza per confronto con dato archeologico numismatico*). Le medaglie in Greco, con l'appellativo usato abitualmente proprio per quella persona, confermano l'identificazione e allo stesso tempo confermano la lettura geroglifico-fonetica del nome e dell'appellativo abituale.

Nelle pagine successive Champollion formula la tesi che il geroglifico sia una scrittura non esattamente alfabetica ma “semi-alfabetica”: “il est incontestable que ce système n'est point une écriture purement *alphabétique*, si l'on doit entendre en effet par *alphabétique* une écriture représentant rigoureusement, et chacun dans leur ordre propre, tous les sons et toutes les articulations qui forment les mots d'une langue”⁶⁵. È invece un sistema che trascrive solo alcuni suoni della parola o del nome, secondo una regola: “Nous voyons en effet l'écriture phonétique égyptienne, pour représenter le mot *César*, d'après le génitif grec KAISAROS, se contenter souvent d'assembler les signes des consonnes K, S, R, S sans s'inquiéter de la diphtongue ni des deux voyelles que l'orthographe grèque exige impérieusement”. Si tratta infatti di un sistema che trascrive le consonanti e solo alcuni dittonghi e vocali, per la precisione le vocali lunghe, e tralascia le vocali brevi, che invece il Greco esige tutte, così da trascrivere lettere solo quanto basta per distinguere la parola, o nome, da un altro. Questo sistema prende il nome di “Semi-alfabetico” e funziona con un principio che semioticamente potremmo chiamare di riempimento a discrezione degli spazi bianchi secondo un pigro e rigoroso metodo di “cooperazione interpretativa”⁶⁶ sufficiente a identificare una parola senza sforzo eccessivo: “On peut donc assimiler l'écriture phonétique égyptienne à celle des anciens Phéniciens, aux écritures dites hébraïque, syriacque, samaritaine, à l'arabe cufique, et à l'arabe actuel ; écri-

64 J.-F. Champollion, *op. cit.*, p. 32.

65 *Ibid.*, p. 33.

66 Vedi U. Eco, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.

tures que l'on pourrait nommer semi-alphabétiques, parce-qu'elles n'offrent, en quelque sorte, à l'œil que le squelette seul des mots, les consonnes et les voyelles longues, laissant à la science du lecteur le soin de suppléer les voyelles brèves"⁶⁷. Ancora una volta, la spiegazione del sistema di scrittura procede per confronto con dati storico-culturali noti (il sistema alfabetico Greco) questa volta per differenza anziché per somiglianza. Più complesso risulta invece spiegare la scelta del simbolo grafico per i suoni, ma di fatto tale spiegazione è già stata data nelle pagine in cui trattava l'esistenza di due simboli per uno stesso suono : gli Egizi hanno utilizzato geroglifici che rappresentano oggetti fisici o idee astratte la cui parola inizia con la lettera che si intende rappresentare con quel simbolo. Ad esempio la consonante B è espressa variamente da un vaso apposito per bruciare gli incensi ("berbe") o da un quadrupede, che potrebbe essere una mucca, un cavallo, una volpe (nella sua rappresentazione incerta nell'Obelisco Pamphilius disegnato da Kircher) tutti iniziati con "B" in Egiziano. Questo principio viene esemplificato con diversi esempi nelle pagine successive. Si potrebbe anzi, con il tempo, cercare tutti gli oggetti usati, con il loro nome, e mostrarne la corrispondenza con i simboli geroglifici fonetici :

Si nous pouvions déterminer d'une manière certaine l'objet que figurent ou expriment tous les autres hiéroglyphes phonétiques compris dans notre alphabet, il ne me fût très-facile de montrer, dans les lexiques égyptiens-coptes, les noms de ces mêmes objets commençant par la consonne ou les voyelles que leur image représente dans le système hyéroglyphique phonétique.⁶⁸

Questo principio permette di moltiplicare il numero dei simboli geroglifici fonetici senza nuocere alla chiarezza :

Cette méthode, suivie pour la composition de l'alphabet phonétique égyptien, fait pressentir jusques à quel point on pouvait multiplier, si on l'eût voulu, le nombre des hieroglyphes phonétiques, sans nuire pour cela à la clarté de leur expression.⁶⁹

Questo metodo di scelta e uso di diversi simboli omofoni permette dunque una variabilità espressiva senza nuocere alla chiarezza lessicale, e la facilità e immediatezza di scelta e di resa a disposizione di un simbolo tra molti per un dato suono sembra essere la ragione funzionale del metodo. Resta ancora una considerazione che, nuovamente, avvicina Champollion ad altri decifраторi. Che il sistema sia proprio questo è comprovato dalla coerenza e dalla continuità dei nomi scritti per cinque secoli e in luoghi diversi dell'Egitto. Non è solo una conferma data dal riscontro (*dato*) di coerenza, continuità nel tempo, regolarità, ma la certezza, già riscontrata in altri decifраторi, che per secoli le comunità culturali abbiano utilizzato gli stessi principi testuali e le stesse formule ed espressioni tramandate per secoli senza variazioni, fatto che permette

⁶⁷ J.-F. Champollion, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁶⁹ *Ivi.*

di effettuare ragionamenti e avanzare ipotesi basate su una fiducia di continuità indubbia di frasi, parole o formule tra testi distanti secoli tra loro intesi invece come coevi :

Nous avons, en effet, le droit de tirer cette consequence, puisque cet alphabet est le résultat d'une série de noms propres alphabétiques, gravés sur les monuments de l'Égypte pendant un intervalle de près de cinq siècles, et sur divers points de cette contrée.⁷⁰

Tra le considerazioni conclusive della sua *Lettre*, Champollion osserva che tutti i sistemi di scrittura fonetica utilizzati in Egitto in realtà si collegano, si intrecciano, a volte derivano uno dall'altro, come il Demotico che deriva dallo Ieratico, e l'unica vera differenza è la forma dei segni usati. Alla fine, pur distinguendo tra ideografico sacerdotale, ideografico popolare e geroglifico puro, esistono di fatto due soli sistemi di scrittura fonetica : il geroglifico, utilizzato sui grandi monumenti esposti alla vista universale, e lo ieratico-demotico, usato sulla Stele di Rosetta e altre steli scrittorie, e su papiri, ovvero su documenti. La scrittura fonetica è stata insomma in uso in tutte le classi sociali, ed è stata diversamente usata secondo la posizione d'uso del testo : grandi monumenti oppure steli scrittorie e papiri. I criteri di distinzione sono l'uso e la posizione per usi diversi di un sistema fonetico alla fine identico : solo l'uso fa scegliere una scrittura rispetto all'altra — e la classe sociale cui si rivolge.

La scrittura fonetica è dunque in uso in tutte le classi sociali egizie — “L'écriture phonétique fut donc en usage dans toutes les classes de la nation égyptienne”⁷¹ — secondo i tipi di supporti destinati a usi sociali diversi, e i sistemi si adeguano ai cambiamenti storici. Quando ad esempio viene adottato l'alfabeto Greco, a causa della conversione al cristianesimo che implica l'adozione della scrittura dei Vangeli, resta l'uso in diversi testi Copti e Tebani di omettere le vocali brevi, come nel semi-alfabetico ideografico, e dunque sembrano catene di sole consonanti. Questo ragionamento è svolto da Champollion per un'ultima discussione : non si può datare l'adozione del sistema fonetico in Egitto da fatti o dati storici, ma si può certamente supporre che il sistema semi-alfabetico preceda largamente la dominazione Greca e Romana e sia un'invenzione originale Egizia, non dovuta all'influenza culturale di due grandi nazioni che si servivano da tempo di un alfabeto fonetico proprio. Si tratta di riconoscere l'originale genialità linguistica degli Egizi, che è il tributo di Champollion alla grandezza della storia e alla particolarità del genio Egizio, che lo ha sempre attratto e che ha motivato la sua passione per gli studi Egizi. Bastano due osservazioni a decidere la questione : se gli Egizi avessero inventato la loro scrittura fonetica a imitazione di quella Greca o Romana, avrebbero stabilito un numero di segni fonetici uguale a quello dell'alfabeto greco-latino ; ma i segni geroglifici-fonetici sono usati già in testi incisi che precedono di gran lunga l'arrivo dei Greci e dei

⁷⁰ *Ivi.*

⁷¹ *Ibid.*, p. 39.

Romani e sono già usati per trascrivere nomi di popoli, città, nazioni, sovrani antichi stranieri. A un certo punto, con la dominazione greco-Romana, gli Egizi hanno semplicemente trasferito ai nomi greci e romani un uso già esistente per tutti i nomi stranieri :

J'ai la certitude que les mêmes signes hiéroglyphiques-phonétiques employés pour représenter les sons des noms propres grecs et romains, sont employés aussi dans des textes idéographiques gravés fort antérieurement à l'arrivée des Grecs en Egypte, et qu'ils ont déjà, dans certaines occasions, la même valeur représentative des sons ou des articulations, que dans les cartouches gravés sous les Grecs et sous les Romains. (...) Je pense donc, monsieur, que l'écriture phonétique exista en Egypte à une époque fort reculée ; qu'elle était d'abord une partie nécessaire de l'écriture idéographique ; et qu'on l'employait aussi alors, comme on le fit après Cambyse, à transcrire (grossièrement il est vrai) dans les textes idéographiques, les noms propres des peuples, des pays, des villes, des souverains, et des individus étrangers dont il importait de rappeler le souvenir dans les textes historiques ou dans les inscriptions monumentales.⁷²

Ma non basta. Per Champollion il discorso si può addirittura rovesciare, per sostenere che la scrittura fonetica egizia è stata invece il modello a partire dal quale si sono formati gli alfabeti fonetici antichi a partire dalle nazioni vicine all'Egitto :

J'oserai dire plus : il serait possible de retrouver dans cette ancienne écriture phonétique égyptienne, quelque imparfaite qu'elle soit en elle-même, sinon l'origine, du moins le modèle sur lequel peuvent avoir été calqués les alphabets des peuples de l'Asie occidentale, et surtout ceux des nations voisines de l'Égypte. Si vous remarquez en effet, monsieur, 1° que chaque lettre des alphabets que nous appelons hébreu, chaldaïque et syriaque, porte un nom significatif, noms fort anciens puisqu'ils furent presque tous transmis par les Phéniciens aux Grecs lorsque ceux-ci reçurent l'alphabet ; 2° que la première consonne ou voyelle de ces noms est aussi, dans ces alphabets, la voyelle ou la consonne que la lecture représente, vous reconnaîtrez avec moi, dans la création de ces alphabets, une analogie parfaite avec la création de l'alphabet phonétique égyptien : et si des alphabets de ce genre sont formés primitivement, comme tout le prouve, de signes représentants des idées ou objets, il est évident que nous devons reconnaître le peuple inventeur de cette méthode graphique, dans celui qui se servit spécialement d'une écriture idéographique ; c'est dire enfin, que l'Europe, qui reçut de la vieille Égypte les éléments des sciences et des arts, lui devrait encore l'inappréciable bienfait de l'écriture alphabétique.⁷³

È questo il grande omaggio di Champollion alla cultura che fin da ragazzo lo ha sedotto e affascinato : l'attribuzione all'Egitto del merito di aver trasmesso all'Europa le scienze e le arti, per una via storica ben diversa da quella dell'antica sapienza egizia magica e allegorica concepita dal mito Ermetico.

⁷² *Ibid.*, pp. 41-42.

⁷³ *Ibid.*, pp. 42-43.

Bibliografia

- Bennett, Emmett L., *A Minoan Linear B Index*, New Haven, Yale University Press, 1953.
- Bernardelli, Andrea, e Roberto Pellerey, *Il parlato e lo scritto*, Milano, Bompiani, 1999.
- Bonfantini, Massimo, "Introduzione : Peirce e l'abduzione", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi*, Milano, Bompiani, 1984.
- e Giampaolo Proni, "To guess or not to guess ?", in U. Eco e T. Sebeok, a cura di, *Il segno dei tre. Holmes, Dupin, Peirce*, Milano, Bompiani, 1983.
- Ceram, C.W. (Kurt Wilhelm Marek), *Götter, Gräber und Gelehrte. Roman der Archäologie*, Reinbek, Rohwolt, 1949 ; trad. it. *Civiltà sepolte. Il romanzo dell'archeologia*, Torino, Einaudi, 1952.
- Chadwick, John, *The decipherment of Linear B*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958 ; trad. it. *Lineare B. L'enigma della scrittura micenea*, Torino, Einaudi, 1959.
- "Linear B", in J.T. Hooker et al., *Reading the Past*, London, British Museum Press, 1990.
- Champollion, Jean-François, *Lettre à M.Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains Grecs et Romains*, Paris, Didot, 1822.
- "Observations sur l'obélisque égyptien de l'île de Philae", *Revue Encyclopédique*, mars 1822.
- Eco, Umberto, *La struttura assente*, Milano, Bompiani, 1968.
- *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975.
- *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.
- "Corna, zoccoli, scarpe. Alcune ipotesi su tre tipi di abduzione", in U. Eco e T. Sebeok (a cura di), *Il segno dei tre. Holmes, Dupin, Peirce*, Milano, Bompiani, 1983.
- *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani, 1997.
- *Dall'albero al labirinto*, Milano, Bompiani, 2007.
- Friedrich, Johannes, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, Berlin, Springer, 1966 ; trad. it. *Decifrazione delle scritture scomparse*, Firenze, Sansoni, 1978.
- Kircher, Athanasius, *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova et usque intentata Obelisci hieroglyphici*, Roma, Grignanum, 1650.
- Kober, Alice, "'Total' in Minoan (Linear class B)", *Archly Orientalni*, 17, 1949. Ried. in *Symbolae Hrozny*, I, 1952.
- Kripke, Saul, "Naming and Necessity", in D. Davidson and G. Harman (eds.), *Semantics of Natural Languages*, Dordrecht, Reidel, 1972.
- Lacouture, Jean, *Champollion, une vie de lumières*, Paris, Grasset, 1988.
- Maddoli, Gianfranco (a cura di), *La civiltà Micenea. Guida storica e critica*, Bari, Laterza, 1977.
- Peirce, Charles Sanders, "Deduction, Induction and Hypothesis", *Popular Science Monthly*, vol. 13, 1878, 2.619-644 ; trad. it. "Deduzione, induzione e ipotesi", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi. Antologia dei Collected Papers*, Milano, Bompiani, 1984.
- "On the Logic of Drawing History from Ancient Documents Especially from Testimonies", 7.164-255, 1901 ; trad. it. "Storia e abduzione", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi. Antologia dei Collected Papers*, Milano, Bompiani, 1984.
- "Pragmatism and Abduction", *Harvard Lectures on Pragmatism*, VII, 5.180-212, 1903 ; trad. .it. "Pragmatismo e abduzione", in C.S. Peirce, *Le leggi dell'ipotesi. Antologia dei Collected Papers*, Milano, Bompiani, 1984.
- Pellerey, Roberto, "Decifrazione e interpretazione. Testi criptati dal tempo", *Versus*, 130, 2020.
- Pisanty, Valentina, e Roberto Pellerey, *Semiotica e interpretazione*, Milano, Bompiani, 2004.
- Polanyi, Karl, "L'economia come processo istituzionale", *Economie primitive, arcaiche e moderne*, 1980.
- "Sulla trattazione comparata delle istituzioni economiche dell'Antichità, con esempi tratti da Atene, Micene e Alalakh", *Economie primitive, arcaiche e moderne*, 1980.
- Pratt, Fletcher, *Histoire de la cryptographie. Les écritures secrètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1940.

Proni, Giampaolo, *Introduzione a Peirce*, Milano, Bompiani, 1990.

Walker, Christopher B.F., *Cuneiform*, London, British Museum Press, 1987 ; trad. it. *La scrittura cuneiforme*, Roma, ed. Salerno, 2008.

Résumé : L'article propose un modèle général du travail du déchiffreur d'écritures disparues et de langues oubliées, à partir du déchiffrement de l'écriture Cunéiforme par Grotefend en 1802 et du déchiffrement du Linéaire B crétois par Evans, Blegen, Ventris et Chadwick entre 1901 et 1953, ainsi que du cas antérieur de Champollion, dont les procédures techniques et opérationnelles n'ont jamais été examinées et décrites. Ce qui est examiné, ce sont les procédures avec lesquelles le déchiffreur opère, et que la sémiotique inférentielle de Peirce aide de manière fondamentale à décrire et à comprendre. La technique de déchiffrement consiste en effet en un processus artisanal fondé sur le hasard, le pari et les intuitions du déchiffreur, qui imagine des solutions en utilisant le peu de connaissances certaines dont il dispose, guidé cependant par un vaste ensemble de connaissances techniques et spécialisées.

Mots-clefs : abduction, déchiffrement, écriture cunéiforme, hiéroglyphe, inférence, intuition, Linéaire B.

Resumo : O artigo propõe um modelo geral do trabalho do decifrador de escritos desaparecidos e línguas esquecidas, a partir da decifração da escrita cuneiforme por Grotefend em 1802 e da decifração do "Linear B" de Creta por Evans, Blegen, Ventris e Chadwick entre 1901 e 1953 assim que do caso de Champollion, cujos procedimentos técnicos e operacionais nunca foram examinados e descritos. O que se examina são os procedimentos operacionais com os quais os decifradores trabalharam, e que a semiótica inferencial de Peirce ajuda de forma fundamental a descrever e compreender. De fato, a técnica de decifração é um processo artesanal baseado no acaso, na apostas e nas intuições do decifrador, que imagina soluções utilizando o pouco conhecimento certo que tem à sua disposição, guiado no entanto por um vasto conjunto de saberes técnicos e especializados diferenciados.

Abstract : The article proposes a general model of the work of the decipherer of disappeared writings and forgotten languages, starting from the decipherment of the Cuneiform script by Grotefend in 1802 and of the "Linear B" of Crete by Evans, Blegen, Ventris and Chadwick between 1901 and 1953, and then turning to the case of Champollion, whose operational procedures have never been examined and described. What is examined are the procedures with which the decipherer works, which Peirce's inferential semiotics helps in a fundamental way to describe and understand, since the deciphering technique is an artisanal process based on chance and the intuitions of the decipherer, who invents solutions using the little certain knowledge at his disposal, guided however by a vast set of differentiated technical and specialized knowledge.

Riassunto : Nell'articolo viene proposto un modello generale del lavoro del decifratore di scritture scomparse e di lingue dimenticate partendo dai casi della decifrazione della scrittura Cuneiforme a opera di Grotefend nel 1802 e della decifrazione del "Lineare B" di Creta a opera di Evans, Blegen, Ventris e Chadwick tra 1901 e 1953, seguiti dal caso di Champollion, di cui non sono mai state esaminate e descritte le procedure tecniche e operative. Ciò che viene esaminato sono le procedure operative con cui lavora il decifratore, che sono risultate pressochè identiche in questi tre celebri casi e che la semiotica inferenziale di Peirce aiuta in modo fondamentale a descrivere e comprendere. La decifrazione di fatto è un procedimento artigianale basato sull'azzardo e le intuizioni del decifratore, che immagina soluzioni utilizzando le poche conoscenze certe a sua disposizione guidato però da un vasto corredo di saperi tecnici e specializzati differenziati.

Auteurs cités : Jean-François Champollion, Fletcher Pratt, C.W. Ceram, Charles Sanders Peirce, Umberto Eco, Andrea Bernardelli, Massimo Bonfantini, John Chadwick, Johannes Friedrich, Athanasius Kircher, Alice Kober, Saul Kripke, Gianfranco Maddoli, Valentina Pisanty, Karl Polanyi, Giampaolo Proni, Christopher Walker, Emmett Bennett.

Plan :

1. Il lavoro della decifrazione : la scrittura cuneiforme
2. Un modello generale del lavoro del decifratore
3. Il suono e la voce : la lettura del testo
4. Il Lineare B di Creta
5. Lettura delle sillabe di Creta.
6. La lingua di Creta
7. Champollion e il geroglifico

Recebido em 23/09/2024.

Aceito em 17/12/2024.

Corpos (des)vestidos na reivindicação política

Renata Fabbris

Ana Claudia de Oliveira

São Paulo, PUC-SP, Centro de Pesquisas Sociossemióticas

Introdução

Conhecida como uma das Universidades proeminentes do Brasil pela sua qualidade de ensino, produção de conhecimento e posicionamento político, a Pontifícia Universidade Católica de São Paulo (PUC-SP) conta com uma circulação de aproximadamente 15.000 pessoas todos os dias nos períodos de atividades acadêmicas. Dentro das práticas de vida universitária é comum a realização de manifestações e reivindicações enquanto exercício político democrático.

Em março de 2024 presenciamos uma manifestação dos alunos em reivindicação à instalação de equipamentos de ar-condicionado nas salas de seus cursos de graduação. O evento foi imediatamente midiaticizado pelos principais meios de comunicação locais como G1, UOL News e SBT News, entre outros, reforçando a questão climática de extremo calor vivenciado na cidade de São Paulo no verão de 2024 com temperaturas que ultrapassaram 40 graus na selva de pedras e cimento, materiais que intensificam ainda mais a sensação térmica.

O que deu grande holofote para o evento foi o modo de vestir e performar dos manifestantes. Com biquínis, bermudas, toucas e óculos de natação — como se estivessem tomando sol na praia na principal via de circulação interna do *campus* central, no Bairro das Perdizes — eles transgrediram o modo convencional do trajar universitário. A ação, denominada de “Biquinaço”, interrompeu a

programação das atividades acadêmicas e retirou alunos e professores das salas de aula. As escolhas vestimentares carregaram o ato reivindicatório de irreverência e ironia em tom provocativo, o que aumentou a sua difusão e engatou mil reflexões sobre a mudança climática e os modos de vestir-se com adequação.

Dado esse contexto, analisa-se o impacto da dimensão sensível desta experiência vivida. Com o escopo teórico e metodológico da semiótica de Greimas, da sociosemiótica de Landowski, das análises plásticas de Floch e o detalhamento das qualidades sensíveis da ambientação e das vestimentas de Oliveira, objetivamos analisar como o dito “biquinaço” configura uma ação política relativa às melhorias conclamadas pelos estudantes.

Na prainha da PUC-SP, corpos (des)vestidos enquanto manifesto político

A princípio, esta manifestação seria mais uma entre outras recorrentes onde se discutem situações das práticas universitárias institucionais. Todavia, no caso, o protesto contou especialmente com o apelo à expressão plástica e estésica com dezenas de corpos simulando uma situação de estar na praia em meio à principal via de circulação da Universidade, rompendo com os padrões do vestir, gerando um novo sentido.



Vista em perspectiva dos alunos manifestantes.

Fonte : <https://g1.globo.com/sp/sao-paulo/noticia/2024/03/20/estudantes-da-puc-sp-fazem-biquinaco-contra-falta-de-ar-condicionado-nas-salas-de-aula.ghtml>. Acessado em 20/08/2024.

O lugar, tradicionalmente chamado de “Prainha”, foi escolhido criteriosamente por ser o de mais intensa circulação devido à ligação entre as edificações do *campus*, que é também uma área em que se concentram Centros Acadêmicos dos estudantes com lanchonetes, papelaria e fotocopiadoras sob a administração destes. Ainda a escolha deste espaço se justifica por ele ter sido, no tempo da

ditadura, o lugar de uma manifestação comparável, onde uma praia foi simulada com despejo de areia, guarda-sóis e também alunos com trajes de praia. No presente protesto, os alunos, em sua maioria jovens e brancos, portam vestes de praias, as mulheres vestem biquínis coloridos ou *tops* com *shorts*, os rapazes usam sungas ou *shorts*, alguns trazem o tom irônico pelo uso de óculos de natação na testa e portarem toucas, com destaque para um rapaz com *top* de biquíni estendido em uma toalha no chão como se quisesse bronzear as costas.

Um tal espetáculo não pode não produzir uma dupla ruptura : uma descontinuidade no espaço ao mesmo tempo que uma suspensão no tempo. A apreensão sensível impacta imediatamente os frequentadores do espaço. Atingindo primeiro a visão das pessoas que estão circulando e começam a ver um aglomerado de pessoas, passa pela audição do som da música alta e microfonia, voltando-se novamente para a visão, ao se aproximar para observar a performance dos corpos semideitados lado a lado nas escadarias de circulação, com vestimentas coloridas e itens de natação, se abanando com leques, que é reforçado pela apreensão tátil sentida na alta temperatura e com o corpo todo afetado que acompanha o que sente.

1. No *nível discursivo*, instaurado sobre o regime da visibilidade, os manifestantes têm como tema uma reivindicação para climatização das salas de aula. Pelo incomodo modo de estar em ambientes que não apresentam adequadas condições para o andamento das aulas e até as prejudicam, os discentes buscaram difundir essas condições a um maior número de destinatários a fim desses verem, ouvirem, serem tocados e compreenderem o que estava sendo reivindicado, uma vez que por outras vias não foram atendidos.

Utilizam da construção de um enunciado sincrético que inclui equipamentos de som com alto-falantes para as palavras entoadas atingirem outros espaços, músicas com temática do verão, placas com frases de impacto ou faixas reivindicatórias para situar os que passam e param em busca de saber o que acontece. Esse dispositivo complexo — som, localização, posições, vestimenta — articulado em um todo objetiva um “*não poder não ser percebido*”, no qual o que mais chamou a atenção sem dúvida centra-se na plasticidade ousada dos corpos (des)vestidos. Um objeto de culto em nossa sociedade que tem nos corpos *seminus* nas praias um objeto de valor do verão é instalado no próprio centro da vida acadêmica puquiana. Os manifestantes atuam enquanto sujeito coletivo enquanto alunado que têm o poder além do saber para reivindicar condições ambientais condizentes com os custos da instituição. Ao quebrar as convenções do vestir universitário, esse sujeito coletivo cria uma descontinuidade na vida universitária. Ademais, o modo plástico e estésico da construção reivindicatória faz com que essa saia da universidade e seja captada pelas mídias e redes sociais.

No plano da expressão, plasticamente, há o formante matérico constituído pela materialidade da pele dos corpos semidesnudos e pelos materiais das vestimentas que se modelam a esses corpos. O formante eidético é mostrado pelas curvas dos corpos que aparecem semideitados. O cromático é dado pelos tons de

pele, pelas cores dos cabelos e pelas cores das vestimentas e acessórios coloridos do verão. O formante rítmico se dá pela distribuição dos alunos na topologia da prainha onde eles se postam lado a lado em posições similares. E pelo compassado abanar constante dos leques mostra-se que o estar em banho de sol não é um posicionar-se que resulta da inquietude gerada pelo saber que instiga e envolve o movimento do pensamento nas salas de aula, mas pelo desconforto térmico que dificulta a concentração exigida para o aprendizado. Entra também na articulação dos feixes de formantes da manifestação o formante estésico que é sentido pelo calor experimentado nas salas de aula que faz com que essas se tornem não salas de construção do saber mais de curtição do calor e instauram a sensação de languidez. Por fim, a categoria da expressão horizontalidade *vs* verticalidade intervem com a exposição dos corpos alongados a céu aberto nos degraus, mostrando, no plano do conteúdo, uma descontração, um relaxamento que se opõem à rigidez associada à verticalidade.

Assim constroi-se a figuratividade do ambiente beira-mar onde paradoxalmente só há concreto. Em determinado momento da manifestação, a ironia é reiterada quando se toca a música “Ombrim” da cantora Marina Senna : “Ai, que delícia o verão / A gente mostra o ombrim / A gente brinca no chão, aha-hã / Queimando profundo, o sol me cobriu / Atiçando labaredas na minha mente / Caindo no mundo / Pelada no rio, meu bem / Eu quero esse clima quente”. A escolha da música conecta-se diretamente com a manifestação, seja no uso do refrão que “a gente brinca no chão” (o corpo discente de fato estira-se no chão do *campus*), quanto o sol que atíça labaredas na mente e não permite o estudo, além do humor que traz um novo sentido para a música. Assim, atrás da ironia, a categoria que aparece recobrando o todo é a da insubmissão, que se opõe à categoria de convenção, da regulação.

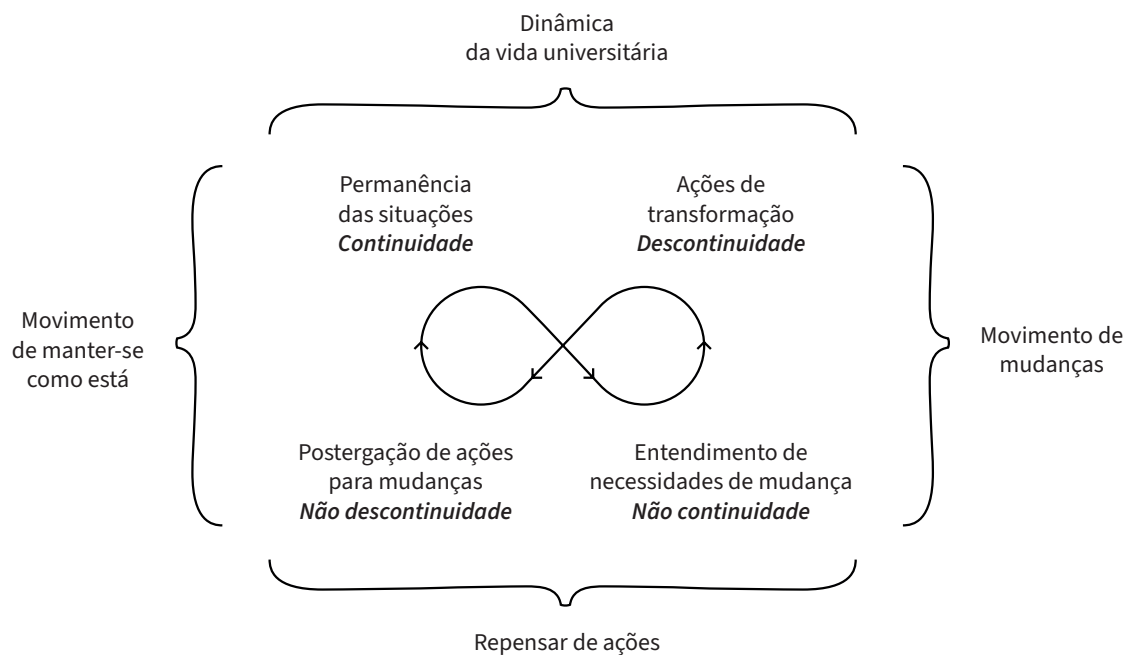
2. O *nível narrativo* é marcado pelo enfrentamento entre os manifestantes, frequentadores do *campus*, e a Instituição. Recorrendo aos regimes de interação e de sentido da sociossemiótica é possível identificar a presença tanto da lógica de junção quanto da lógica da união nesta manifestação reivindicatória.

O protesto é todo organizado pelo regime da Programação, pela regularidade. Trata-se de uma operação programada com local, horário e data para acontecer, onde será executada a performance programada visando a atenção da instituição. Porém, para esse programa ser posto em ação ele é antes elaborado segundo o regime dito da Manipulação (ou da estratégia) que rege essa narratividade, atuando conforme o princípio da intencionalidade. Intenciona-se que os sujeitos alunos protestantes façam o sujeito instituição fazer climatizar as salas de aula que é o objeto de valor intencionado por meio de uma estratégia de provocação de forma tanto disfórica para a autoridade reitoral visada, quanto eufórica para os manifestantes. O local foi cuidadosamente escolhido : a conhecida “Prainha” é uma área de alta visibilidade e circulação fundamental dentro do *campus* Monte Alegre, e, como mencionado anteriormente, o próprio nome leva à memória da transgressão durante a ditadura.

O regime do Ajustamento também está presente no ato. Ele é fundado na sensibilidade, onde há o risco de haver ou não a sensibilização dos demais alunos, docentes, funcionários na reivindicação. Na incerteza do sucesso da manifestação, os alunos protestantes se põem a performar a cena de praia e ganham a atenção e apoio dos frequentadores do *campus* num fazer junto, na lógica da união. No ambiente vivido — música, relaxamento, alta temperatura — um sentir comum tende a se alastrar por todos os cantos mediante uma forma de contágio sensível. Mas, conforme o modelo interacional, tudo, num tal contexto, pode acontecer. Esses corpos quase desnudos portando-se de forma irreverente poderiam muito bem ser veementemente repreendidos pela instituição ! Não era inicialmente garantido que o ato seja tão amplamente midiático como foi o caso. Punição ou repercussão positiva, o resultado da luta não estava previsível adiantadamente, conforme o regime interacional do Acidente, de que este manifesto também dependia.

3. Enfim, no que refere ao *nível fundamental*, sabemos que as altas temperaturas atingem a população como um todo, produzindo sensação de desconforto generalizado. Aproveitando-se disso, o tema da reivindicação ganhou uma ampla divulgação. Ao trazer a questão climática externa para a Universidade e levar para fora dos portões uma questão interna referente à climatização das salas de aula, os alunos conseguiram colocar em zona de alerta e atenção máxima a ruptura que provocaram para além da Instituição ao atingir a mídia externa, alcançando seu objetivo mais amplo.

Neste nível fundamental são reveladas as axiologias que alicerçam as ações dos manifestantes, ou seja, os valores que circulam no discurso. Numa situação de protesto, o fazer ser ouvido pelas reivindicações é central, pois outras tratativas são realizadas antes de um protesto através dos sistemas convencionais de comunicação institucional como recorrência à Ouvidoria, Abaixo-assinados etc. Dessa forma, temos a oposição de base de ações de transformações : o protesto enquanto premência necessária de mudança *versus* a permanência das situações existentes, onde não há um investimento em climatização das salas feito pela Instituição. Como termos subcontrários há o entendimento de necessidades de mudanças, mas que ainda não se concretizam enquanto ações, que se opõe à postergação de ações para que tais mudanças ocorram. Como termos complexos à oposição de base há um posicionamento político definido por ambos os lados da relação. E como termo complexo dos subcontrários, há um repensar de ações que trazem uma dinâmica no processo. Entre o entendimento de necessárias mudanças e a real tomada de ações, o termo complexo se faz pelo movimento de descontinuidade pela vontade de mudança. Já o termo complexo na permanência e postergação de mudanças é dado pela continuidade, de manter-se como está atualmente.



Posicionamentos e valores em circulação na universidade.

Considerações finais

Abordamos no estudo o advir de um novo sentido que surge quando, em meio a um dia de aulas na cidade mais rica do país, alunos se travestem de forma lúdica e reivindicatória e tomam sol abanando-se para protestar contra salas de aula sem ar condicionado em meio a um intenso período de calor no país. O ato transpõe os portões universitários e é noticiado nas mídias. Nosso interesse foi o de mostrar como o corpo vestido de modo inadequado ao contexto universitário concentra a estratégia manipulatória da reivindicação buscada e como essa contágia a comunidade.

O corpo vestido segue as codificações do lugar e do fazer impostos pelo social e, assim, os trajes praianos portados na centralidade da PUC-SP fazem tanto os demais estudantes entrarem no protesto reivindicatório, que não podem não ver, na medida em que esse intercepta os seus passos nos deslocamentos pelo território. Assim promove um sentir que desencadeia um estar em solidariedade. Dois modos de levar a esta forma de adesão estão postos em cena, um centrado no fazer viver a absurdidade de estar na universidade como na praia o que inviabiliza as condições de estudo ativo e o outro que faz compreender e se por a refletir sobre os investimentos da universidade no seu espaço físico para atender os seus alunos pagantes e oferecer-lhes condições adequadas para o estudo.

Da apreensão sensível à reflexão inteligível, a análise semiótica do ato reivindicatório dos corpos vestidos mostrou os mecanismos usados para alcançar a transgressão das normas e práticas sociais e agregar força a essa manifestação política. No palco reivindicatório da prainha, as vozes contra a ditadura militar ecoam e fazem emergir as marcas do que nela está inscrito e essa memória transgressora qualifica a voz do hoje.

Referências

- Castilho, Kathia, e Mareclo M. Martins, “Produção de sentidos na relação sujeito-corpo-roupa”, in Yvana Fachine et al. (orgs.), *Semiótica nas Práticas Sociais: Comunicação, Artes, Educação*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- Floch, Jean-Marie, “La iconicidad : exposicion de uma enunciación manipuladora. Análisis semiótica de uma fotografia de Robert Doisneau”, in id., *Figuras y estrategias. En torno a una semiótica de lo visual*, trad. Gabriel Hernández Aguilar, Mexico, Siglo Veintiuno, 1994.
- Greimas, Algirdas J., *Da Imperfeição* (1987), trad. e pref. Ana Claudia de Oliveira, apresentações de Paolo Fabbri, Raul Dorra, Eric Landowski, São Paulo, Hacker Editores, 2002.
- e Joseph Courtés, *Dicionário de Semiótica* (1979), trad. Alceu Dias Lima et al., São Paulo, Contexto, 2008.
- Landowski, Eric, *Interações arriscadas* (2005), trad. Luisa Helena Oliveira da Silva, São Paulo, Estação das Letras e Cores - Centro de Pesquisas Sociosemióticas, 2014.
- Oliveira, Ana C. de, “Corpo e roupa nos discursos de aparência”, *Anais do 16º encontro anual da COMPÓS*, Associação Nacional dos Programas de Pós-Graduação em Comunicação, 2007 (<https://proceedings.science/compos/compos-2007/trabalhos/corpo-e-roupa-nos-discursos-da-aparencia?lang=pt-br>).
- “Corpo, roupa nas inter-relações semióticas da comunicação”, revista *dObras[s]*, 3, 2009.
- “Corpo vestido no social. Contribuições da semiótica para o estudo da aparência e da identidade”, *Revista dObras[s]*, 31, 2021 (<https://dobras.emnuvens.com.br/dobras/article/view/1282>).

Résumé : En mars 2024, une manifestation très particulière, connue sous le nom de « Biquinaço », eut lieu au centre du principal campus de la PUC, à São Paulo. Par un jour de canicule, pour revendiquer l’installation de l’air conditionné dans les salles de cours, un grand nombre d’étudiants, ironiquement vêtus de biquinis et autres acoutrements de plage, occupèrent l’allée centrale de l’université, interrompant le cours de la vie académique habituelle et attirant l’attention de la presse. L’article analyse en termes socio-sémiotiques le déroulement discursif et narratif de cet acte provocateur et en montre la portée sur le plan des valeurs universitaires et politiques en jeu.

Mots-clefs : formants plastiques, manifestation politique, régimes interactionnels, sociosémiotique, vêtement.

Resumo : A manifestação conhecida como “Biquinaço” ganhou destaque nas mídias do país ao apresentar a figuratividade dos corpos vestidos em protesto por meio de vestimentas usadas na performance em ambiência praiana, que se deu em um dia comum de aulas no *campus* principal da Pontifícia Universidade Católica de São Paulo, e que fez entrever os sentidos reivindicatórios do modo de vestir. O ato de ruptura é abordado pela semiótica discursiva na vertente da sociossemiótica com análise da expressão na abordagem do regime de visibilidade das configurações dos corpos vestidos em ação política.

Abstract : In March 2024, a period of intense heat, a rally known as “Biquinaço” took place on a common day of classes on the main *campus* of the Pontifícia Universidade Católica, in São Paulo. It gained prominence in the country’s media by presenting a large number of students ironically dressed in bikinis and other beach attire at the very center of the campus, interrupting academic life. The article analyses in sociosemiotic terms the discursive and narrative aspects of this humouristic act of protest and stresses its relevance as regards values involved in university policies and conflicts.

Auteurs cités : Jean-Marie Floch, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski.

Plan :

Introdução

Na prainha da PUC-SP, corpos (des)vestidos enquanto manifesto político

1. Nivel discursivo

2. Nivel narrativo

3. Nivel fundamental

Considerações finais

Recebido em 30/10/2024.

Aceito em 10/12/2024.

Inversioni. Senso dell'insensato

Giulia Ceriani

Milan, Mimesis, 2024, 122 p.

Avertissement

Au risque du non sens

There is no quality in this world
that is not what it is merely by contrast.
H. Melville, *Moby Dick*, ch. 11.

Décembre 2023. A Buenos Aires, Ubu (l'homme à la tronçonneuse) vient d'être porté sur le trône présidentiel de la Casa Rosada : c'est la dernière en date d'une longue série de victoires politiques de l'obscurantisme. Ici et là, presque partout, nous voyons ainsi se profiler un nouveau monde où, moyennant l'inversion délibérée de toutes les valeurs, l'insensé sera bientôt devenu le maître mot, le gage de toute légitimité.

Dans un pareil contexte, un livre dont le titre provocateur prend à première vue le contre-pied de toute raison en prétendant dévoiler le « *sens* de l'*insensé* », un tel livre appelle plutôt, nous semble-t-il, un bref avertissement qu'une longue préface. Prévenons donc — et rassurons — le lecteur : dans ce qui suit l'objectif n'est en aucune manière d'apporter une caution savante à la politique de l'insensé, c'est-à-dire du pire. Mais il ne s'agira pas non plus, en sens inverse, d'une critique du déferlement d'absurdités qui sustente l'actuelle vague populiste.

Le propos est tout autre. Il s'agit d'une démarche rationnelle et analytique dont l'audace consiste à se focaliser sur la marge ténue qui sépare le sens de ce qui en est la négation. Car en ce monde il n'est rien qui ne soit ce qu'il est, si ce n'est par contraste : éminent structuraliste avant la lettre, Herman Melville le constatait déjà : « *Nothing exists in itself* ». Il en va à cet égard de la signification

comme de toute chose, raison pour laquelle la sémiotique, théorie des conditions d'émergence et de saisie du sens, est du même coup aussi, par construction, une théorie du non sens. Giulia Ceriani veut comprendre la logique qui les lie.

Or, pour contraster avec la présence de la signification, il n'y a pas seulement une mais en réalité deux formes de négativité nettement différentes. D'un côté, c'est l'*insignifiance*, une absence de signification ressentie comme un manque, une lacune, un vide : « Ce que vous êtes en train de me dire n'a rien d'aberrant mais ne veut pas dire grand chose (ou même ne veut rien dire du tout) ». Et de l'autre, c'est précisément l'*insensé*. Il ne s'agit plus alors simplement de la frustration produite par un manque qui pourrait éventuellement être comblé mais de la rencontre plus troublante, pathétique parfois, avec une présence tangible, bien que négative : celle du non-sens, de l'« absurde » sous n'importe laquelle des formes qu'il peut revêtir — accidents, petits ou grands, cataclysmes imparables, et bien sûr aussi décisions humaines dictées par la toute puissance de la déraison.

Jusqu'à présent, selon une formule célèbre de Merleau-Ponty, nous nous savions « condamnés au sens », ou plutôt, préciseront par la suite les sémioticiens, condamnés à *construire* le sens — à le construire envers et contre tout, sur un fond d'insignifiance ou de non-sens, arrière-plan présumé, toujours présent, mais rarement scruté de près. C'est justement cet arrière-plan, cette négativité d'*avant le sens*, que notre sémioticienne prend ici pour objet afin d'en analyser les formes, la dynamique et les effets. Ce faisant, elle prend délibérément ses distances par rapport aux habitudes de la tribu, dont l'attention se concentre presque exclusivement sur l'analyse du sens déjà construit.

Mais par là-même, en focalisant l'attention sur les moments de trouble du sens qui précèdent l'émergence de significations articulées, la démarche risquée dont procède ce livre rejoint et prolonge certaines des préoccupations les plus profondes de deux parmi les grands esprits qui nous inspirent. Tout d'abord, avec la problématique de l'« explosion », c'est Juri Lotman qui nous a appris à envisager les accidents dans l'ordre de la pensée non pas exclusivement comme l'irruption du non sens mais aussi comme la condition d'un renouveau des principes d'intelligibilité en vigueur dans une société. Et chez Greimas, l'idée d'accidents heuristiquement heureux va dans la même direction, tout comme celle de l'« éblouissement » face à l'inintelligible, accident potentiellement révélateur d'un « outre-sens ».

Cette double leçon a été entendue : qu'il faille quelquefois (ou souvent ? peut-être même toujours ?) passer par l'insensé pour dépasser l'insignifiance et accéder à la signification — qui, faut-il le souligner ? reste ici la première de toutes les valeurs —, c'est ce que ce livre courageux autant qu'efficace nous montre lui aussi, par d'autres voies.

Eric Landowski

Introduzione : ridare senso all'insensato

Quasi una resa. Un gesto di abbandono, di rinuncia, di impotenza senza condizioni. La negazione del senso è un giudizio senza appello, che condanna all'esclusione chi / cosa ne è stato l'oggetto. Se è senza senso non mi ci confronto. Se è senza senso, semplicemente non è.

Eppure. Più d'una sono le ragioni che ci portano a considerare l'insensatezza come uno dei concetti che chiedono maggiore attenzione in questo nostro tempo, e dicono che il senso negato è del tutto attuale. Dunque esiste, al contrario. È occasione di incontro, di commento, di scelta, perfino di conforto. È opzione politica e economica e affettiva, è decisione di non sottostare a una razionalità prevedibile come anche, certo, incapacità di ratio e di selezione. È negatività e humor, kitsch e ribellione.

Abbiamo (insensatamente?) intenzione di approfondire la questione.

Partiamo dalla struttura linguistica dell'insensato. Che è quella di una negazione originata da un valore di verità contrario, in grado di rendere conto della presenza per assenza. Non significhi, dunque da qualche parte sei, se è vero che esiste un'esistenza per mera presupposizione, base di ogni ragionamento sia pur vagamente semiotico. Una negazione neutra, descrittiva (cfr. Bertrand 2014), che si oppone alla negazione polemica capace di esprimere un rigetto. Un giudizio che porta alla marginalizzazione e all'esclusione, fuori dai parametri assestati o quanto meno personali, di natura etica, estetica, atletica.

A sedurci maggiormente, dell'insensato, è proprio la sua potenza translinguistica, quella che lo porta a interessare le regioni oscure e potenti di forme di vita come la rivolta, la resistenza, l'ostracismo, e via via alleggerendo fino all'insolenza e all'impertinenza. Passività aggressiva per il solo fatto di opporsi, di creare un'alternativa che delimita i contorni del senso, e del suo campo semantico chiude le frontiere.

L'insensato ha braccia conserte. Non ascolta. È statico: interrompe con la sua cocciutaggine una sequenza passionale (indifferenza?), logica (contraddizione?), assiologica (revisionismo?). Si sottrae. Oppone al senso comune un percorso privato e sfuggente, che impedisce di ricondurre a una ratio corrente e installa le basi di un codice criptato: come altrimenti leggere le ripetizioni infinite e ridondanti di un media importante come Tik Tok, dove la tendenza si costruisce attraverso il loop e il loop rilancia *ad libitum* quanto di meno "sensato" potremmo nominare. Ancheggiamenti, vecchietti che surfano, cagnolini parlanti, e altre amenità. Utile, eccome. Ad edificare la forma espressiva solo apparentemente opaca che protegge una generazione, la ben nota Gen Z, dalle incursioni più o meno rapinose di chi la guarda come un bacino commercialmente molto promettente; lieto di infilarsi tra le pieghe della sua non casuale balbuzie, protettiva e chiusa ad altre anagrafiche.

Ci viene allora il sospetto che l'insensato sia molto di più di un gesto casuale che condanna all'insignificanza. La usa, se mai, per investire di un senso non

manifesto, che irrompe in seconda battuta e solo per chi ha voglia e mezzi per coglierne la portata. Non mancanza di criterio. Ma criterio rizomatico che cerca addentellati là dove non è previsto, nella consapevolezza di una rottura della continuità o nell'inconsapevolezza di una rinuncia al grande gioco e nella scelta morbida di una sottrazione. Profonda è di fatto la sfumatura tra *non senso*, *insignificanza* e *insensato*, quasi una scala del discrimine, della presa di distanza tra quanto è incisivo, proattivo, pronto per essere decodificato.

Il non senso è ramificazione. Parassitismo, forse. Si nutre di imprecisioni, inversioni, incongruenze, ripetizioni, tutta una serie di inciampi che impediscono al significato di costruirsi come linearità, e usa, là dove possibile, il contraddittorio dei diversi canali, visivo e verbale e sonoro, per stabilire un percorso autoriflessivo che non manca di produrre attenzione, spaesamento, irritazione talvolta. Il non senso disorienta, è lista di Queneau e fuga joyciana, è opacità moltiplicativa come cancellazione, è troppo e niente.

È, certamente, sottrazione della *ratio facilis* figurativa, dove diventa impossibile ricondurre il pensiero a una matrice già nota, cose, fiori, amori che si sono già visti, e invece l'astrazione ci obbliga a una *ratio difficilis*, che rinuncia all'analogia e opta per l'astrazione concettuale, ma anche, perché no, per l'abbandono. Il non senso non impone certo la decodifica, apre a un lettore/ a un interlocutore, libero e distante, a una partita di seduzione che non è mai vinta, o quanto meno non a priori.

Il *non senso* è imprevedibilità. A partire da quella negazione originaria che lo marca linguisticamente. È vertigine. Improvvisa possibili perdite di equilibrio tra quanto ammesso dal senso comune e quanto è invece a disposizione per intraprendere nuovi percorsi.

Altro è l'*insignificanza*. Là dove il non senso lascia intravedere le dinamiche di strade diverse e potenzialmente rivoluzionarie, capaci comunque di acquisire una propria autonomia, indecidibile nell'equilibrio precario tra una rivoluzione categoriale e un asseondamento congiunturale, l'insignificanza è senza appello. È un giudizio assolto, richiama la negatività che esclude, espelle, toglie legittimità all'esistenza. L'insignificante sembra non avere, di fatto, diritto di esistere. Cancella le relazioni possibili, condanna all'anonimato, è cibo sciapo e apparenza sottomessa, irrilevanza e spreco. L'insignificanza è cancellazione, incapacità di rimbalzare la palla del giudizio sul fronte opposto, come invece il non senso è bravissimo a fare. Rinviano all'assurdo, al paradosso, alla citazione eventualmente. Invece l'insignificanza è un neutro mortale, che obbliga alla rinuncia.

L'*insensato*, dal canto suo, ci sfida. E ci tenta. Perché è una battuta d'arresto nella corsa alla congiunzione con il significato, è una pausa sulla quale è dato edificare un nuovo progetto, un'isola e un modo del respiro. Insensato è l'ozio, che decide che lo sforzo può attendere. Insensata è la fretta, la fame eccessiva, l'abulia, la testardaggine : di fatto, tutto quanto rappresenta una forma di eccesso, di incaponimento che si potrebbe evitare. Insensata è una negatività

che prelude al riconoscimento di un altrove positivo. Ma anche, la scelta di un silenzio, di un'opacità che può essere provvisoria e vale al rilancio su un fronte diverso.

In quanto negazione del senso, l'insensato sfiora alcune modalità della negazione che ne determinano la folgorante attualità e il riaffiorare in contesti sociali, culturali e intertestuali, particolarmente ricorrente.

Pensiamo al nichilismo che annienta l'investimento emozionale e appiattisce la proposta di senso, semplicemente cancellandola. O meglio, cancellandone la legittimità di esistenza. Pensiamo alla sua portata distruttiva, ancorché orientata alla fondazione di nuovi valori. Il nichilismo attivo di matrice nietzschiana si investe a smantellare la consuetudine sociale per costruire, dal caos, il Superuomo: eredità colta di un gesto in realtà costruttivo, fondativo, ben oltre le macerie e l'iperbole linguistica con cui seppellisce il senso comune.

Solo il caos può partorire una stella danzante, scrive Nietzsche in *Così parlò Zarathustra* (1883-85). Ma il caos è per l'appunto il privilegio dell'esistenza al di là della demolizione, la forza propositiva della negatività pura, quel *non* senso che ha una valenza del tutto partitiva, felicemente patemica.

Milano, giugno 2024

Postscriptum

L'insensatezza del senso non è un paradosso. Piuttosto un ossimoro, di quelli che suggeriscono di rivedere una categoria concettuale, e prestano lenti nuove allo sguardo di chi osserva il cambiamento. Il rovesciamento valoriale del nostro presente è sotto gli occhi di tutti ma a nulla vale giudicarlo : capirlo, piuttosto, e lasciare allo sguardo semiotico la facoltà di scavarne i meccanismi, senza pregiudizi.

Si privilegia l'incongruenza ? La gratuità ? Lo svuotamento ? La leggerezza là dove governavano leggi dense, prudenze, competenze ora non più riconosciute. L'idea è di provare a capire quali nuovi effetti di senso si stanno agitando e se la semi-simbolica alla radice di ogni significazione non ci stia raccontando, attraverso la fragilità patente degli indizi presenti, l'avvento di una società nuova piuttosto che la *débâcle* di quella appena trascorsa.

Le trasformazioni sono repentine e silenziose. E la semiotica è una scienza laica, dopotutto.

gc, giugno 2024

Indice

Introduzione

Distrarre. Alternative al senso

1. Vuoto
2. Aritmia
3. Neutralizzazione

Rovesciare. L'emergenza del senso nuovo

4. Smaterializzazione
5. Usura
6. Ritardo

Depistare. La significanza insignificante

7. Innovazione
8. Divenire
9. Incertezza

Recebido em 10/12/2023.

Aceito em 10/10/2024.



Acta Semiotica

IV, 8, 2024

DOI 10.23925/2763-700X.2024n8.70102

Bonnes feuilles

Políticas do encanto.

Extrema direita e fantasias de conspiração

Paolo Demuru

São Paulo, Elefante, 2024, 142 p.

Prelúdio*

Política (é) semiótica

Entre tantas outras coisas, este é um livro de semiótica¹. Ou melhor, que usa a semiótica como lente para entender como age e se articula o discurso político das primeiras décadas do século XXI. Seu escopo é duplo : por um lado, visa compreender as estratégias de comunicação dos líderes e dos movimentos de extrema direita do nosso tempo; por outro, serve-se da semiótica para imaginar formas de enfrentá-las.

As páginas que seguem fogem dos limites da escrita acadêmica, normalmente seguidos em artigos e congressos. Não há, nelas, qualquer definição protocolar de conceitos semióticos, nenhuma revisão filológica da obra dos estudiosos do campo, nenhuma explicação formal de seus modelos. O leitor alheio ao léxico específico da semiótica pode ficar tranquilo : o que ele tem diante de seus olhos é um texto redigido para um público amplo, não necessariamente especialista no assunto. No entanto, este livro só existe porque há, por trás dele, um pensamento semiótico. Embora utilize a semiótica de forma muitas vezes velada, tudo nele é fruto do olhar semiótico, pois, antes de ser uma disciplina com um arcabouço

* Extrato : pp. 21-23.

1 A semiótica não é uma, as semióticas são muitas. Entre elas há afinidades e divergências que não cabe aqui explicar. A semiótica que eu pratico parte das bases teóricas, epistemológicas e metodológicas da semiótica da escola de Paris, fundada por Algirdas Julien Greimas, e dialoga com a semiótica interpretativa de Umberto Eco e a semiótica da cultura de Jurij M. Lotman, assim como com muitas outras disciplinas e autores do campo das ciências humanas e sociais preocupados com o problema da construção social do sentido. Este livro é o resultado dessa trama de relações intelectuais.

de noções, princípios e fundamentos científicos, a semiótica é uma maneira de pensar, um modo analiticamente poderoso e socialmente transformador de observar e vivenciar o mundo.

Enquanto disciplina que estuda a linguagem e a comunicação humana, o objeto da semiótica é o sentido. Sua tarefa é jogar luz sobre os mecanismos através dos quais todos nós produzimos e interpretamos sentidos. Para isso, ela desenvolveu uma teoria e um método que permitem compreender como o sentido — seja aquele de uma mensagem de WhatsApp, de uma receita de cozinha, de um discurso presidencial, de uma teoria da conspiração, de um filme, de um quadro, de uma música, de uma peça de teatro, de uma dança, de uma missa, de uma manifestação política e muitas outras coisas — é construído e apreendido pelas pessoas. “Porque estamos no mundo, estamos condenados ao sentido”, dizia o filósofo Maurice Merleau-Ponty². Pode-se ir além : porque estamos no mundo, “estamos condenados a construir o sentido”, como diz o semioticista Eric Landowski³.

Tanto a produção de sentido, que se dá, por exemplo, quando escrevemos um post no Instagram, quanto a interpretação de sentidos produzidos por outros são atos de criação de sentido. A interpretação de sentido pode ser, inclusive, mais criativa que a sua produção. É o que acontece com as teorias da conspiração, cuja leitura do mundo baseia-se em imaginações dignas de roteiristas hollywoodianos.

Todo sentido é produzido, emerge e se torna perceptível a partir de uma ou mais linguagens que o manifestam : a linguagem verbal, sonora, visual, audiovisual, teatral, pictórica, fotográfica, urbanística, arquitetônica, a linguagem do corpo, com suas pulsões, emoções e afetos⁴. Aliás, a dimensão sensível e passional das linguagens e dos processos de comunicação é decisiva para entendermos os populismos conspiratórios de extrema direita do século XXI⁵.

O sentido nunca é dado. O sentido é sempre o resultado de uma construção histórica, cultural, social, política, econômica. O sentido nunca é fixo. O sentido é dinâmico: muda, evolve, vai para frente, volta atrás. O sentido é um campo de disputa. Toda luta sobre o sentido é uma luta política. Toda luta política é uma luta sobre o sentido. O sentido surge da relação e da interação entre as coisas e as pessoas deste mundo. Antes da relação e da interação entre as coisas e as pessoas deste mundo, não há sentido.

A semiótica estuda como certos sentidos tornam-se verdadeiros, ainda que sejam falsos. Para a semiótica, a verdade é um problema de eficácia discursiva⁶.

2 *Fenomenologia da percepção*, São Paulo, Martins Fontes, 1999, p. 18.

3 *As interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014, p. 15.

4 A.C. de Oliveira e L. Teixeira (org.), *Linguagens na comunicação : desenvolvimentos de semiótica sincrética*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2009.

5 Para uma abordagem semiótica do populismo, ver E. Landowski, “Crítica semiótica do populismo”, *Galáxia*, 44, 2020 ; S.M. Barreneche, *The Social Semiotics of Populism*, London, Bloomsbury, 2023 ; F. Sedda e P. Demuru, “Da cosa si riconosce il populismo”, *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.

6 A.J. Greimas, *Sobre o sentido*, v. II, São Paulo, Edusp / Nanquim, 2014.

A pergunta que ela se coloca não é “por que essa notícia é falsa?”, mas “de que modo essa notícia, embora falsa, consegue se passar por verdadeira?”. Nesse sentido, conforme uma célebre definição de Umberto Eco⁷, a semiótica é aquela disciplina que estuda tudo aquilo que pode ser utilizado para mentir.

Para a semiótica, o sentido é uma questão narrativa. Todo texto, mesmo aquele aparentemente mais técnico e objetivo, como uma bula de remédio, carrega uma história. Enquanto teoria do sentido, a semiótica aborda as formas de construir e contar histórias. Porque somos humanos, somos também, e quiçá sobretudo, as histórias que contamos. Tudo que é humano tem uma história. Este livro tem também a sua.

*Prelude**

Politics is a Matter of Semiotics, and Semiotics is a Matter of Politics

Among many other things, this book is about semiotics — or rather, it employs semiotics as a lens to explore how the political discourse of the early 21st century operates and is structured. Its scope is twofold : first, it seeks to understand the communication strategies employed by contemporary far-right leaders and movements ; second, it harnesses semiotics to envision strategies for countering these forces.

The following pages transcend the traditional boundaries of academic writing typically found in papers and conference presentations. Readers will not find formal definitions of semiotic concepts, philological reviews of foundational works, or detailed explanations of theoretical models. Those unfamiliar with the specialized lexicon of semiotics need not worry : this text is designed for a broad audience, not necessarily well-versed in the field. Nevertheless, the book's foundation is firmly rooted in semiotic thought. Though semiotics is sometimes employed implicitly, the entire work reflects a semiotic perspective. Before being a discipline with a framework of concepts, principles, and methodologies, semiotics is fundamentally a way of thinking that provides transformative insights into the world.

As a discipline centered on language and human communication, the primary object of semiotics is meaning. Its mission is to uncover the mechanisms by which we produce and interpret meaning. To achieve this, semiotics has developed theories and methods that enable an understanding of how meaning—whether found in a WhatsApp message, a recipe, a political speech, a conspiracy theory, a film, a painting, a piece of music, a theatrical performance, a dance, a religious service, or a political protest—is constructed and perceived. As the

⁷ U. Eco, *Tratado geral de semiótica*, São Paulo, Perspectiva, 1980.

* Extract : pp. 21-23.

philosopher Maurice Merleau-Ponty stated, “Because we are in the world, we are condemned to meaning”⁸. Semiotician Eric Landowski builds on this idea, asserting that “because we are in the world, we are condemned to construct meaning”⁹.

Both the production of meaning, such as composing an Instagram post, and the interpretation of others’ meanings are acts of creation. In some cases, interpretation can be even more imaginative than production. This is exemplified by conspiracy theories, which interpret reality through narratives as intricate and fantastical as a Hollywood screenplay.

Meaning always emerges from one or more languages that articulate it—whether verbal, visual, audiovisual, theatrical, pictorial, photographic, architectural, urban, or bodily, encompassing drives, emotions, and affections¹⁰. Indeed, the emotional and affective dimensions of language and communication are critical for understanding the conspiratorial populism of the 21st-century far-right.

Meaning is never inherent or static. It is always the product of historical, cultural, social, political, and economic processes. Dynamic and contested, meaning evolves, shifts, and is subject to disputes. Every struggle over meaning is inherently political, and every political struggle is a contest over meaning. Meaning arises from relationships and interactions between people and things; without these connections, meaning does not exist.

Semiotics investigates how certain meanings are constructed as “truths,” even when they are demonstrably false. For semioticians, truth is a matter of discursive efficacy¹¹. The pertinent question is not, “Why is this news false?” but rather, “How does this piece of news, although false, succeeds in presenting itself as true?” In this sense, as Umberto Eco observed, semiotics studies everything that can be used to lie¹².

Semiotics also reveals that meaning is fundamentally narrative. Every text—even the most ostensibly technical and objective, such as a medication leaflet—carries a story. As a theory of meaning, semiotics examines how stories are constructed and communicated. To be human is to tell stories, and our narratives shape who we are. This book, like all human endeavors, has its own story to tell.

8 *Fenomenologia da percepção*, São Paulo, Martins Fontes, 1999, p. 18.

9 *As interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014, p. 15.

10 A.C. de Oliveira e L. Teixeira (org.), *Linguagens na comunicação : desenvolvimentos de semiótica sincrética*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2009.

11 A.J. Greimas, *Sobre o sentido*, v. II, São Paulo, Edusp / Nanquim, 2014.

12 U. Eco, *Tratado geral de semiótica*, São Paulo, Perspectiva, 1980.

Índice

<i>prelúdio</i>	
entre realidade e fantasia	9
o populismo conspiratório	15
política (é) semiótica	19
 <i>primeiro ato — da magia do extremismo</i>	
encantar	23
transe	41
ódio	52
 <i>interlúdio — contra o suprematismo da razão</i>	64
 <i>segundo ato — quebrar o feitiço</i>	
sensibilizar	73
inventar	87
reencantar-se	105
 <i>referências</i>	133

Recebido em 24/06/2024.

Aceito em 10/10/2024.